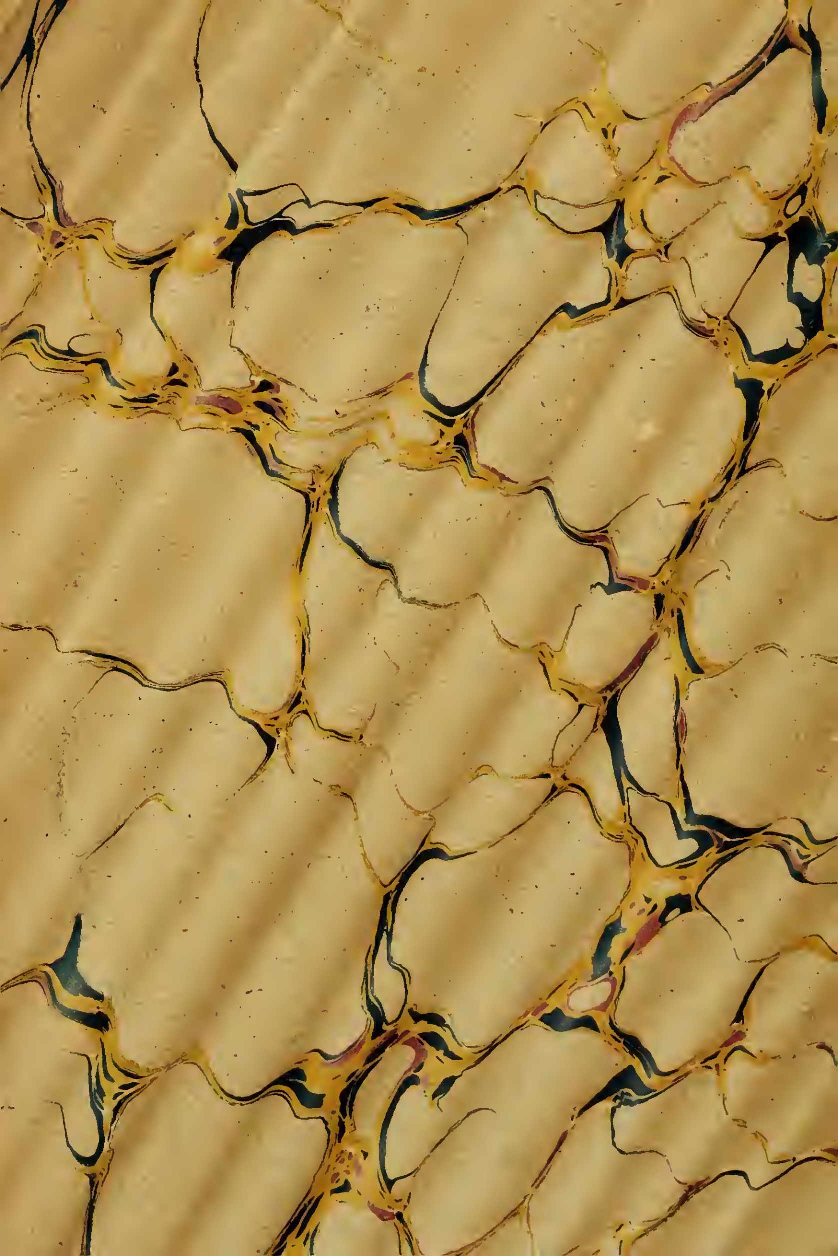
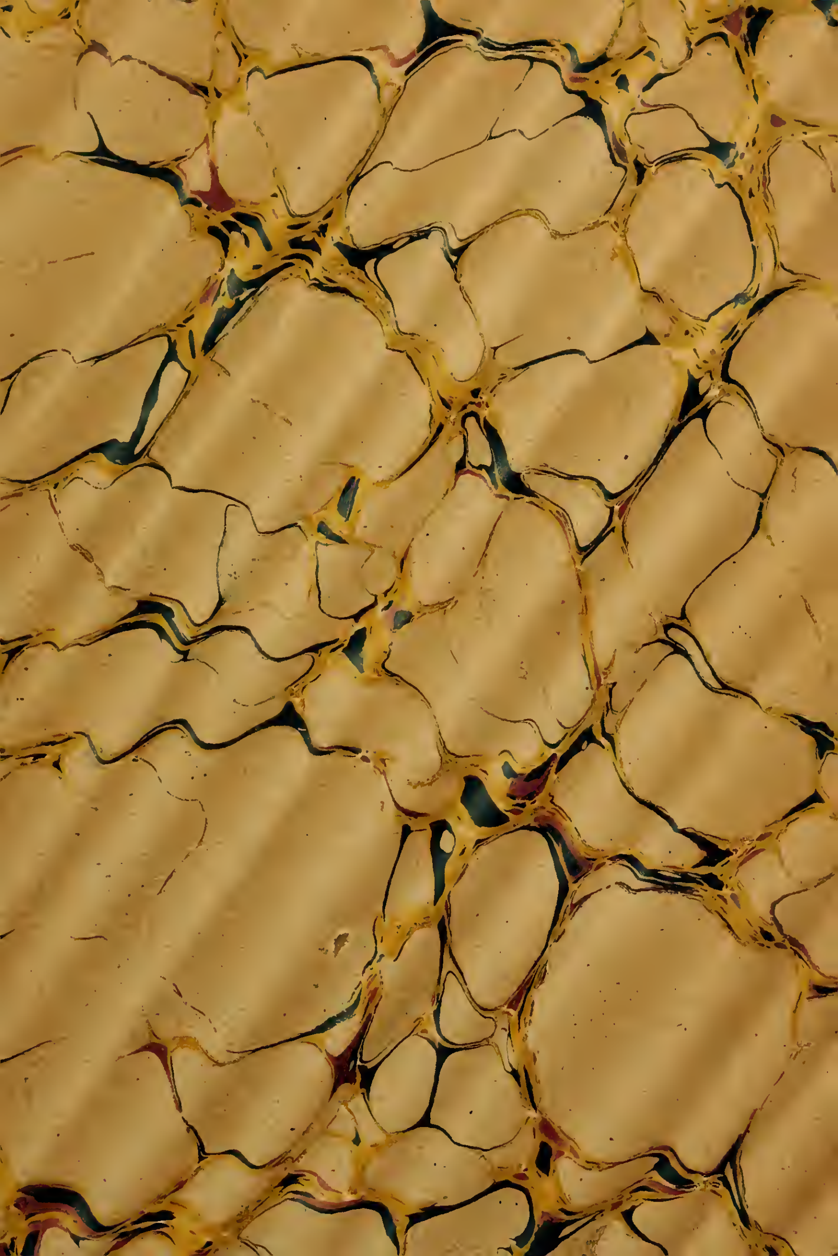

3 1761 05974350 0





LE ROYAUME

DE

LA RUE SAINT-HONORÉ

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 2396-1-97. (Encre Lorilleux).



J.M Nattier pinx Héliog P. Arents Eug Gaujean sculp.

Madame Geoffrin

Wittmann

LE ROYAUME
DE
LA RUE SAINT-HONORÉ

MADAME GEOFFRIN ET SA FILLE

PAR

PIERRE DE SÉGUR



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEURS
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1897

INTRODUCTION

Dans les dernières années de la vie de madame Geoffrin, plusieurs de ses amis la pressèrent un jour d'écrire ses Mémoires, qui, par la multiplicité des gens qu'elle avait connus et l'importance des affaires auxquelles elle avait été mêlée pendant sa longue existence, ne pouvaient manquer, à leur sens, de présenter un réel intérêt. Elle accéda à leur prière, promit de se mettre aussitôt à l'œuvre, et leur donna rendez-vous à quelque temps de là, pour soumettre à leurs suffrages le début de son travail. A l'heure dite, l'assistance étant au complet, elle déploya un papier et lut ce qui suit :

Mémoires de madame Geoffrin, en six volumes in-12.

PRÉFACE

« La vérité de mon caractère, le naturel de mon esprit, la simplicité et la variété de mes goûts, m'ont rendue

heureuse dans toutes les situations de ma vie; je sens de la douceur à m'en rappeler les événements, et un plaisir piquant à penser que je vais me développer moi-même à moi-même.

» Cet ouvrage sera pour moi ce que sont ordinairement, pour nous autres femmes, de grands projets de broderie ou de tapisserie : le choix du dessin nous amuse ; l'exécution nous occupe quelque temps; nous y travaillons peu, nous nous en ennuyons vite, et nous ne le finissons pas. »

Ce fut là tout l'ouvrage; et jamais par la suite il n'en fut plus question. Sans prétendre à suppléer le récit que madame Geoffrin n'a pas pu ou n'a pas voulu faire, l'étude que j'offre aujourd'hui au public a pour objet de contribuer, dans la mesure de mes forces, à éclaircir certaines parties de l'histoire de cette bourgeoise illustre, et de combler, au moyen des documents inédits qui m'ont été confiés, les lacunes que l'on remarque dans les diverses notices où il est question d'elle. Cette prétention, même réduite à ces termes, peut encore sembler excessive, si l'on évoque le nom de quelques-uns de ceux qui ont pris à tâche de faire revivre cette curieuse figure ; et — sans parler des écrits de ses contemporains, d'Alembert, Thomas, Morellet, qui ont publié après sa mort de touchants éloges de leur bienfaitrice — je voudrais pouvoir oublier, dans des temps plus modernes, les pages étincelantes d'esprit et admirables de justesse que Sainte-Beuve, dans ses *Causeries du Lundi,* a consacrées à la fidèle amie des gens de lettres ; ou, plus dernièrement, la publication qu'a faite M. le comte de Mouÿ de la Correspondance de ma-

dame Geoffrin avec le roi de Pologne, Stanislas-Auguste Poniatowski. A cette nomenclature il convient d'ajouter l'ouvrage récent de M. Tornézy, *Un bureau d'esprit au XVIIIe siècle,* où l'on trouve, avec plusieurs billets inédits de madame Geoffrin, le croquis de quelques-uns des habitués de son salon, et les articles, plus ou moins étendus, de MM. de Goncourt, Honoré Bonhomme, Colombey, de Lescure, où j'ai puisé souvent des informations précieuses.

Mais, quels que soient le mérite et l'intérêt de ces différents ouvrages, aucun d'eux ne constitue, à proprement parler, une biographie complète de madame Geoffrin, ne présente une étude d'ensemble de cette carrière surprenante, de cette longue « royauté » — pour employer le terme dont se servent couramment les hommes de son temps — qui est à coup sûr une des curiosités de l'histoire littéraire du XVIIIe siècle. Le mot n'a rien d'exagéré, et c'est bien vraiment un « royaume » que cet hôtel fameux de la rue Saint-Honoré, où se succèdent, pendant près de cinquante années, toutes les illustrations de l'Europe ; un royaume qu'administre avec ordre et que gouverne avec fermeté une autorité sans appel ; un royaume où, sous un sceptre unique, se rangent de véritables sujets, asservis à des lois rigoureuses, récompensés s'ils s'y soumettent, châtiés s'ils s'en écartent, surveillés en tout temps, dans leurs paroles et dans leurs actes, par une police sévère, dont l'académicien Burigny est l'incorruptible ministre ; un royaume enfin, auquel ne manque même pas l'habituel complément de l'héritier présomptif, supportant avec quelque impatience la domination de la souveraine ré-

gnante, et fomentant sur les marches du trône une opposition frondeuse.

Tel apparaît en effet — du moins à certains égards — le rôle de la marquise de la Ferté-Imbault, fille unique de madame Geoffrin, dont je ne saurais parler qu'avec respect et avec gratitude, car je lui dois la plupart des matériaux de cette biographie. Morte, sans descendance directe, en 1791, madame de la Ferté-Imbault désigna pour héritier d'une partie de ses biens Louis d'Estampes, marquis de Mauny, neveu de son mari, et lui laissa notamment, outre les meubles, tableaux, objets d'art, souvenirs précieux qu'elle tenait de sa mère, ses papiers personnels et ceux de madame Geoffrin, qui vinrent ainsi s'ajouter au trésor, déjà si riche, des archives de la famille d'Estampes. Admis, par la bienveillance du chef actuel de cette illustre maison, à puiser dans cette mine jusqu'à présent inexploitée, je n'ai guère éprouvé d'autre difficulté que celle de faire un choix dans l'abondance des documents qu'elle renferme : lettres de madame Geoffrin ou à elle adressées, carnets où elle inscrivait mille détails de sa vie quotidienne, comptes de sa maison, pensées et réflexions notées par elle au passage, sur le premier bout de papier qui lui tombait sous la main ; à quoi viennent s'ajouter, par liasses nombreuses, les manuscrits de madame de la Ferté-Imbault, ce qu'elle appelait, avec une modestie singulièrement excessive, ses « rêveries sans style et sans orthographe », et qui forment en réalité le plus intéressant recueil d'anecdotes de tout genre, sur elle-même, sur sa mère, sur tous les gens qu'elle a connus, racontées de verve, au courant de la plume, avec

une simplicité familière, pittoresque et vivante. Ce sont ces petits récits, disséminés en cent endroits divers, que j'ai désignés, au bas des pages qu'on va lire, sous le nom de *Souvenirs de madame de la Ferté-Imbault*, bien que ces notes et ces billets épars soient, la plupart du temps, sans lien entre eux et sans suite apparente.

Parmi les documents inédits qui m'ont servi à écrire cette biographie, quelques-uns sont d'une telle étendue, que je n'ai pu songer à les insérer dans le texte même de l'ouvrage. Je les ai réunis, sous forme d'*Appendice*, à la fin du volume. On y trouvera notamment la correspondance de la Grande Catherine avec madame Geoffrin, les lettres de Grimm écrites de Pétersbourg pendant la dernière maladie de sa vieille amie, et quelques fragments anecdotiques sur le règne de Louis XV, rédigés de la main de madame de la Ferté-Imbault, et qui m'ont paru propres à donner un aperçu de son style et de sa tournure d'esprit.

Les archives de la famille d'Estampes sont assurément la source où j'ai le plus largement puisé ; mais je n'ai pas négligé cependant les autres moyens d'information, et — sans compter les travaux de mes devanciers auxquels j'ai fait allusion tout à l'heure — j'ai trouvé dans les bibliothèques publiques, dans les collections particulières, dans les archives de certaines capitales étrangères, des pièces qui m'ont servi à la fois de complément et de contrôle. Telles sont les lettres, que je viens de mentionner, de l'impératrice Catherine, qui n'ont jamais été publiées en France, et celles de madame Geoffrin à Hume, dont les originaux existent à la Société royale d'Édimbourg.

Je manquerais gravement au devoir de la reconnaissance, si j'omettais ici le nom de M. Frédéric Masson, l'éminent historien, dont la vaste et sûre érudition connaît tous les trésors enfouis, dont la pénétration subtile devine ce qu'il n'a pu vérifier par lui-même, et dont la parfaite obligeance se plaît à faire profiter ses amis des découvertes de son savoir. C'est lui qui, le premier, m'a donné l'idée de ce livre ; c'est lui qui m'a désigné avec exactitude les portes où je devrais frapper pour recueillir les éléments essentiels de cette biographie ; et je le prie d'agréer le témoignage public de ma profonde gratitude.

J'ai dit plus haut quel accueil empressé avait fait à ma demande M. le marquis d'Estampes, possesseur actuel des papiers de madame de la Ferté-Imbault. Il me sera permis d'évoquer en outre le souvenir des journées pleines de charme que j'ai passées au milieu de ces précieux dossiers, dans cette pièce hospitalière et recueillie, dont les murs sont ornés des meubles mêmes qui garnissaient jadis le cabinet de madame Geoffrin, et où parfois le maître du logis, s'associant à mes recherches avec bonté, et retrouvant dans sa mémoire des traditions de famille, éclaircissait d'un mot les points restés encore obscurs ou indécis, faisait revivre l'image de celle dont nos yeux déchiffraient, sur des feuillets jaunis par le temps, l'écriture à demi effacée. La ressouvenance de ces heures bien remplies me sera toujours aimable et chère.

Paris, 15 janvier 1897.

LE ROYAUME
DE LA
RUE SAINT-HONORÉ

CHAPITRE PREMIER

La famille de madame Geoffrin. — Sa grand'mère, madame Chemineau. — Son éducation première. — Son mariage.

Dans l'esprit de ceux qui s'intéressent aux choses du passé, le nom de madame Geoffrin évoque généralement l'image d'une femme âgée, à la mine austère, surgie, par un phénomène spontané, vers le milieu du siècle dernier, pour régner du haut de so fauteuil sur le peuple des gens de lettres. Cette impression persiste, si l'on parcourt les écrits de la plupart de ceux qui, de son temps ou du nôtre, lui ont consacré leur plume ; car ils s'accordent à déclarer « qu'elle n'a jamais eu de jeunesse », manière commode d'éviter toute explication sur l'origine et sur les causes

de cette fortune extraordinaire [1]. Fille d'un valet de chambre de la Dauphine, mariée de bonne heure à un homme borné, mais riche, dont l'argent servit l'ambition de sa femme : voilà à quoi se réduisent, avec quelques anecdotes douteuses et quelques bons mots problématiques, les documents biographiques sur les débuts de cette bourgeoise, dont le salon fut, selon l'expression de Sainte-Beuve, « une des institutions du dix-huitième siècle. »

Cette pénurie d'informations s'explique aisément. Madame Geoffrin, arrivée au but de ses rêves, passée à l'état de célébrité, entretenant un commerce familier avec tout ce qui portait un nom en Europe, oubliait volontiers la modestie de son entrée dans la vie. Ses amis les plus intimes eux-mêmes ne se risquaient guère à l'interroger là-dessus ; et l'on peut affirmer que, parmi ses contemporains, bien peu possédaient des notions précises sur les commencements lointains d'une carrière si brillante. Mais le proverbe ne ment pas, qui dit que l'on n'est jamais trahi que par les siens : Madame Geoffrin avait une fille, qui lui survécut, et les nombreux papiers, notes, manuscrits de toute espèce, laissés par cette dernière, rapportent avec détail ce que la protectrice des philosophes, par une discrétion excessive, ne se

1. « Madame Geoffrin — écrit Sainte-Beuve — ne nous apparait que déjà vieille, et sa jeunesse se dérobe à nous dans un lointain que nous n'essaierons pas de pénétrer. » *(Causeries du Lundi.)*

souciait pas d'étaler au jour. C'est à cette source précieuse qu'une bienveillante communication m'a permis de puiser ; et ces pièces, jusqu'à ce jour inédites, me mettent en état de projeter quelque lumière sur ce petit coin obscur de notre histoire littéraire.

« L'an 1699, le mardi 2 juin, fut baptisée Marie-Thérèse, née d'aujourd'huy, fille de Pierre Rodet, officier de feue madame la Dauphine, et d'Angélique-Thérèse Chemineau, sa femme, demeurant rue des Prouvaires. Le parrain : M. René Grivellé, intendant de monseigneur le maréchal de Noailles ; la marraine : Marie Duguet, femme de Louis Chemineau, banquier de Paris ; lesquels ont signé, etc. [1] »

Ainsi s'exprime le registre des baptêmes de l'église paroissiale de Saint-Eustache, à Paris. Pierre Rodet, le père de l'enfant, qualifié dans l'acte d' « officier » de feue la Dauphine, avait exercé en réalité pendant nombre d'années les fonctions de « valet de garde-robe » de cette princesse ; depuis la mort de sa maîtresse, il avait acheté la charge de « commissaire contrôleur juré mouleur de bois de la ville de Paris », et dans cette profession s'était acquis une certaine aisance. Son histoire ne paraît avoir présenté aucune

1. Archives de la famille d'Estampes.

particularité remarquable. Il mena avec simplicité une existence laborieuse, bornant son ambition au titre honorable de « bourgeois de Paris », dont le parent toutes les pièces où il est question de lui. Veuf, après treize ans de ménage, de Marie Poteret, qui mourut sans enfants en 1698, il se remaria, l'année même, avec Angélique-Thérèse Chemineau, qui fut la mère de madame Geoffrin.

La seconde femme de Pierre Rodet était sans aucun doute, par sa condition et sa culture d'esprit, très supérieure à son époux. Fille d'un « banquier de Paris », elle joignait à une instruction étendue et à une vive intelligence les dons d'une réelle beauté et d'un naturel instinct d'élégance. Dans une miniature due à son propre pinceau — car elle se piquait du talent de peinture — elle s'est représentée en grand habit de soie verte brochée d'or, décolletée, les traits fins et réguliers, les yeux noirs et perçants, offrant aux regards un fort coquet et séduisant ensemble. Ce portrait, adroitement exécuté, n'est pas son seul ouvrage. Indépendamment de quelques tableaux de moindre importance, elle laissa une vue d'Athènes qui, plusieurs années après sa mort, tomba sous les yeux du Régent, bon connaisseur en œuvres d'art, et lui plut si fort qu'il en proposa, à ce que l'on rapporte, le prix de deux mille écus. La proposition ne fut pas acceptée ; et le tableau fut plus tard donné par madame Geoffrin au roi de Pologne, Stanislas-Auguste Poniatowski.

La naissance d'une fille, deux ans après la noce, fut une grande joie pour le ménage. La jeune madame Rodet, qui était une femme d'imagination, s'exaltait volontiers sur les destinées réservées à cette petite créature, et se laissait aller aux rêves les plus prématurés, dont elle faisait confidence à sa mère. Celle-ci, d'esprit plus positif, l'en raillait doucement : « Je ne suis pas surprise, écrivait-elle à sa fille, que vous soyez encore indécise sur le genre de talent auquel vous donnerez la préférence dans l'éducation de votre enfant. Quant à moi, je n'y avais point encore songé ; mais, comme vous me le mandez, *elle a déjà six semaines,* il est bien temps en effet de former un plan pour son éducation ! Vous n'avez jamais bien pu démêler, dites-vous, quel est celui que j'ai suivi pour la vôtre ? Je le crois sans peine, car je n'en ai jamais eu. J'ai toujours fait ce que je croyais le mieux, sans y songer d'avance... » Et la lettre, poursuivie sur ce ton ironique, se termine par cet avertissement : « Si je vous ai rendue plus habile que moi, tant mieux ; mais je ne vois pas la nécessité que votre fille le soit plus que vous. Savez-vous que je meurs de peur que vous n'en fassiez un prodige ! »

Les rêveries ambitieuses et les prudents conseils se trouvèrent également superflus, et madame Rodet n'eut pas l'occasion de réaliser les beaux projets qu'elle exposait avec ingénuité. Un an après la naissance de Thérèse, elle accouchait d'un fils qui fut appelé

Louis, et dont la venue au monde coûta la vie à sa mère. Pierre Rodet, accablé par ce coup, ne tarda pas à suivre sa femme. Il mourut à son tour, le 10 mai 1706; et les deux enfants, orphelins précoces, quittèrent la petite maison de la rue des Prouvaires, pour aller vivre rue Saint-Honoré chez leur grand' mère maternelle, madame Chemineau, qui prit la charge de leur tutelle, et assuma avec dévouement la tâche que les parents n'avaient pas pu remplir.

Ce n'était pas une personne ordinaire que la grand' mère Chemineau [1], et les quelques lignes que j'ai citées plus haut ont déjà pu faire soupçonner qu'elle professait en matière d'éducation des théories assez particulières. Elle exerça sur madame Geoffrin une influence décisive, la marqua pour la vie d'une ineffaçable empreinte. Il suffit, pour en être assuré, de jeter les yeux sur le portrait que, bien des années plus tard, sa petite-fille, devenue célèbre et écrivant à une Impératrice, a tracé de celle qui prit soin de sa première jeunesse. Il n'est pas un trait du tableau qui ne puisse s'appliquer aussi bien au peintre qu'au modèle : « Ma grand'mère avait beaucoup d'esprit et une tête très bien faite... Elle avait très peu d'instruction, mais son esprit était si éclairé, si adroit, si actif, qu'il ne l'abandonnait jamais ; il était toujours à la place du savoir. Elle parlait si agréablement des choses qu'elle ne savait

1. Elle était née Marie Duguet.

pas, que personne ne désirait qu'elle les sût mieux. Et quand son ignorance était trop visible, elle s'en tirait par des plaisanteries, qui déconcertaient les pédants qui avaient voulu l'humilier. Elle était si contente de son lot, qu'elle regardait le savoir comme superflu pour une femme. Elle disait : « Je m'en suis si bien passée, que je n'en ai jamais senti le besoin [1]. »

Avec de telles idées sur l'utilité des sciences acquises, on juge que madame Chemineau ne perdit pas son temps à bourrer de notions abstraites la cervelle de l'enfant confiée à sa garde. « Si ma petite-fille est une bête, disait-elle, le savoir la rendrait confiante et insupportable ; si elle a de l'esprit et de la sensibilité, elle suppléera par son adresse à ce qu'elle ne saura pas ; et puis, quand elle sera en âge raisonnable, elle apprendra ce à quoi elle aura le plus d'aptitude, et elle l'apprendra bien vite. » Sur ce principe, elle se borna purement et simplement à lui enseigner à lire, ce dont elle se chargea elle-même. De maîtres et de professeurs, elle ne lui en donna aucun, « pas même à écrire et à danser », et elle en exposait les raisons : « Quand elle voudra écrire, elle copiera les écritures

1. Ces lignes sont extraites d'une lettre que madame Geoffrin écrivit en 1765 à l'impératrice Catherine, qui l'avait interrogée sur sa jeunesse ; madame Geoffrin les avait recopiées de sa main pour les montrer à quelques amis. L'abbé Morellet, entre autres, en eut connaissance, et il en cite un fragment étendu dans l'*Éloge de madame Geoffrin*, qu'il publia en 1777.

qu'elle voit ; et quand elle voudra sauter, elle sautera. et ne dansera pas pour faire la belle danseuse. » La grâce qu'apprennent les maîtres à danser lui paraissait insupportable, et elle n'en appréciait point d'autre que « celle que la nature nous donne, quand elle nous a bien constitués ». Même opinion sur la musique : le chant, par une exception unique, trouvait grâce à ses yeux, mais à la condition que la voix fut seule et sans accompagnement [1], car elle détestait tous les instruments, déclarant que « l'assemblage de plusieurs faisait beaucoup de bruit, et qu'un seul était insipide ». N'y a-t-il point dans cette préférence exclusive pour tout ce qui procède directement de la nature comme une intuition des doctrines si fort à la mode aux abords de la Révolution? Et cette bourgeoise du temps de Louis XIV n'avait-elle pas, soixante ans à l'avance, deviné Jean-Jacques Rousseau?

Au demeurant, ce parti-pris d'ignorance n'empêchait pas madame Chemineau de cultiver avec soin l'intelligence déliée de la petite orpheline. Si elle ne lui montrait pas à écrire, elle la faisait lire beaucoup, et lui expliquait ses lectures. Elle lui apprenait à penser, la forçant à raisonner avec elle, à juger les gens qu'elle voyait et les propos qu'elle entendait, et à donner la raison de ses jugements. Elle l'encourageait à lui rendre

1. « Si j'avais eu de la voix, écrit madame Geoffrin, elle m'aurait fait apprendre à chanter ; car elle disait que c'était le seul des talents naturels qui eût besoin d'être conduit. »

compte « de tous ses mouvements et de tous ses sentiments », et la « rectifiait avec tant de douceur et de grâce », que l'enfant, s'abandonnant avec confiance, n'avait jamais rien de caché pour cette tendre institutrice. Elles étaient toujours ensemble ; et l'aïeule indulgente, étudiant avec une attention soutenue le caractère, les goûts, les inclinations de sa petite-fille, lui indiquait à propos, par une direction presque insensible, les écueils à éviter et la route à suivre. « Mon intérieur lui était aussi visible que mon extérieur, écrit madame Geoffrin ; tout était pour moi un sujet d'instruction : mon éducation était continuelle [1]. » Il ne faut pas s'étonner qu'un tel mode de culture, intelligemment pratiqué, ait produit des fruits remarquables ; et si l'on s'explique maintenant l'orthographe fantaisiste de madame Geoffrin, on comprend aussi de quelles ressources de pénétration, de finesse, de jugement ferme et net, elle se trouva pourvue dès son entrée dans la vie [2].

On aurait tort de conclure, d'après ce que j'ai dit de

1. « Vraiment, madame, répondit l'impératrice Catherine au récit que lui faisait madame Geoffrin de son éducation, votre grand'mère était une femme de beaucoup de mérite ; la description que vous m'en faites est charmante, et sa petite-fille l'est aussi. » (Lettre du 18 juin 1765. — Voir Appendice, page 450).

2. « Elle respectait son ignorance, a-t-on dit, comme le principe actif et fécond d'un esprit indépendant et original, et elle en faisait sortir des lumières qui manquent à tous les livres. » — *Mémoires historiques* de Garat.

l'indépendance d'esprit de madame Chemineau, qu'elle fût ce qu'on appellerait aujourd'hui une libre-penseuse. La hardiesse d'idées et le goût du paradoxe qui la caractérisaient s'alliaient au contraire chez elle, par une association qui n'était pas rare à cette époque, avec un grand fond de religion et une stricte exactitude à observer les prescriptions de l'Église. Les pratiques de dévotion et les lectures pieuses tenaient donc une place importante dans l'emploi du temps des deux enfants dont elle avait la charge ; et son exemple, non moins que ses enseignements, produisirent une impression profonde sur l'âme de Thérèse Rodet, dont l'imagination était vive et le caractère impétueux. L'enfant se jeta dans le mysticisme avec l'ardeur qu'elle mettait en toute chose ; et, vers l'âge de douze ou treize ans, sa piété devint si exaltée, qu'il fallut interdire des austérités dont sa santé commençait à se ressentir [1]. Elle avait projeté secrètement de vendre, pour en distribuer le prix aux pauvres, les quelques bijoux qui lui venaient de sa mère ; et un jour, au sortir d'une lecture sur la vie des Pères du désert qui l'avait transportée d'enthousiasme, elle détermina son frère, plus jeune et facilement influençable, à venir chercher avec elle, loin de la rue Saint-Honoré, quelque Thébaïde, où ils finiraient leurs jours dans l'exercice de la pénitence. Il fallut courir après les fugitifs et les ramener presque

1. Souvenirs inédits de madame de la Ferté-Imbault. — Archives de la famille d'Estampes.

de force à la maison paternelle. Quelques-uns des amis de la famille, émerveillés de ce détachement précoce, prédisaient que la jeune fille égalerait un jour Sainte-Thérèse, sa patronne ; d'autres, d'un sens plus rassis, hochaient la tête, et murmuraient tout bas que de tels sentiments, trop excessifs pour être durables, pourraient bien ménager des surprises, et se tourner tôt ou tard vers quelque objet plus profane.

La demeure de madame Chemineau se trouvait non loin de l'église Saint-Roch, et chaque jour Thérèse Rodet, accompagnée de sa grand'mère, assistait à la messe de sa paroisse, où sa tenue recueillie faisait l'édification des fidèles. Diderot, dans un court portrait, nous la dépeint à cette heure matinale, « en cornette plate, en mince et légère siamoise, jolie comme un ange, joignant, au pied des autels, les deux plus belles menottes du monde [1]. » C'est sous ces simples atours et dans cette pieuse attitude qu'un matin, à l'âge de quatorze ans, sans y songer, et le plus innocemment du monde, elle attira les regards et gagna le cœur de celui qui allait demander sa main, et lui donner un nom, aussi obscur alors qu'elle devait un jour le rendre célèbre.

François Geoffrin, le prétendu de mademoiselle Rodet, était d'une extraction modeste, étant né en 1665 d'un

1. *Correspondance* de Diderot.

fabricant de toiles d'Épinay-sur-Orge. Sans s'attacher à suivre le métier de son père, il entra de bonne heure dans l'industrie des « glaces à miroir », dont la fabrication, longtemps monopolisée à Venise, commençait à se répandre en France vers le milieu du XVIIe siècle, avec l'encouragement et l'appui de Colbert. Employé consciencieux, d'une probité scrupuleuse, et d'un grand sens pratique, il fit assez vite son chemin ; et en 1695, lors de la constitution de la quatrième Compagnie des glaces, connue sous le nom de Société Plastrier [1], il fut promu au rang de caissier général. Cette société, peu habilement dirigée, ne fit pas de brillantes affaires, et dut au bout de sept ans se liquider, en laissant un déficit de près de deux millions. Mais François Geoffrin sut tirer à propos son épingle du jeu ; et quand une compagnie plus riche et plus puissante se constitua à Saint-Gobain, en 1703, avec privilège du Roi, il passa de l'ancienne société dans la nouvelle, avec les mêmes fonctions, et aux appointements fixes de deux mille livres par an. Ce n'était pas encore la fortune ; mais elle lui vint par un autre chemin. Bien qu'au moral comme au physique il n'eût assurément rien d'un héros de roman, il fit vers cette époque la conquête d'une « vieille fille », plus âgée que lui, mais de bonne famille et fort riche, qui fut « si frappée de ses vertus, qu'elle l'épousa, certaine d'être heureuse avec

1. Voir l'*Histoire de la manufacture des glaces de Saint-Gobain*, par M. A. Cochin.

lui [1]. » Elle ne fut pas trompée dans ses espérances, car François Geoffrin était véritablement un excellent homme ; et elle lui témoigna sa reconnaissance de la façon la plus délicate, attendu qu'elle mourut au bout de peu d'années, en lui léguant tous ses biens.

François Geoffrin qui, dans le poste de confiance où il était placé, avait pu apprécier la solidité de la nouvelle Compagnie des glaces et le développement que ne pouvait manquer de prendre cette industrie naissante, eut le bon esprit d'employer la majeure partie de son héritage à acquérir des parts — ou, comme l'on disait, des *sols* — de la manufacture de Saint-Gobain ; et il augmenta ainsi son capital dans des proportions importantes [2]. Si bien qu'en 1712 il résigna ses fonctions de caissier, fit nommer à sa place son neveu, Louis Geoffrin [3], et reçut le titre d'administrateur de la Compagnie. C'est dans le courant de l'année suivante qu'il tomba amoureux de mademoiselle Rodet, dont il connaissait déjà quelque peu la famille par relations de voisinage [4], et qu'il la rechercha en mariage.

Cette union, comme le dit justement madame de la

1. Souvenirs de madame de la Ferté-Imbault.

2. En 1703 la valeur du *sol* de Saint-Gobain était de quatre-vingt-cinq mille livres ; cinquante ans plus tard, en 1752, il en valait trois cent mille.

3. Qui fut plus tard, en 1733, nommé directeur de la manufacture.

4. Il logeait tout à côté de madame Chemineau, même rue et même paroisse.

Ferté-Imbault, « ne semblait pas très raisonnable », car le futur avait quarante-huit ans sonnés, tandis que la fiancée en comptait quatorze à peine. Mais l'amour et la raison n'ont rien à démêler ensemble ; et François Geoffrin, rencontrant une fille d'une beauté remarquable, d'une éducation sévère, de famille honorable, convenablement dotée du fait de son état d'orpheline, et enfin — ce à quoi il tenait plus qu'à toute autre chose — d'une dévotion exemplaire, passa sans hésiter par-dessus toutes les considérations qui eussent pu le détourner de suivre l'inclination de son cœur. Quant à Thérèse, elle était à l'âge où les jeunes filles, faute de terme de comparaison, ne sont guère à même d'apprécier bien sainement le charme et le mérite d'un homme ; et l'ascendant de sa grand'mère, qui trouvait le parti sortable en tous points, la détermina sans grand'peine.

Les choses furent menées rondement. Le contrat fut signé le 14 juillet 1713, en présence des membres de la famille et de quelques hauts personnages, tels que le marquis et la marquise de Vérac pour le futur, et pour la future, Louis de Montmorency-Luxembourg, prince de Tingry, Henri de Bourbon, prince de Neufchâtel, etc., etc. [1]. La dot de Thérèse Rodet s'élevait au chiffre de « cent quatre-vingt-cinq mille cinq cent trente-huit livres et quinze sols » ; et la fortune de François Geoffrin formait un total de deux cent cinquante-quatre

1. Archives de la famille d'Estampes.

mille soixante-six livres, sans y comprendre un hôtel situé rue Saint-Honoré, qu'il tenait de sa première femme, et qui devait servir d'habitation au ménage. Le même jour, dans l'église Saint-Roch, eut lieu la cérémonie nuptiale[1] ; et la nouvelle madame Geoffrin, emmenant avec elle son frère Louis, dont elle ne voulait pas se séparer, alla s'installer dans la demeure où elle était destinée à vivre plus de soixante années.

1. Dans l'acte de mariage, comme dans le contrat, François Geoffrin est qualifié d' « écuyer, conseiller-secrétaire du Roy, maison, couronne de France et de ses finances. » Il avait en outre le grade de « lieutenant-colonel de la milice bourgeoise. »

CHAPITRE II

Les premières années de mariage. — Caractère de M. Geoffrin. — Louis Rodet. — La marquise de Tencin. — Ouverture du salon de madame Geoffrin. — Fondation des dîners du mercredi. — Querelles domestiques. — Résignation et mort de M. Geoffrin.

Les premiers temps qui suivirent la célébration du mariage furent sans doute heureux, car ils n'ont guère d'histoire. François Geoffrin, avec son visage ridé et ses cheveux grisonnants, ne représentait qu'imparfaitement, aux yeux de la jeune épousée, l'idéal que l'on rêve dans la quinzième année; mais ce n'était pas cependant le personnage grotesque, dont, plus tard, ceux qu'il hébergeait à sa table ont légué la légende à la postérité. Peu d'hommes, je ne crains pas de le dire, ont été plus calomniés que M. Geoffrin; et la verve des chroniqueurs s'est, après sa mort, exercée à ses dépens, lui attribuant les naïvetés les plus colossales et les plus invraisemblables inepties. Les

anecdotes foisonnent sur son compte : l'une des plus connues le représente lisant plusieurs fois de suite, sans s'en apercevoir, le premier tome d'un livre de voyages, et s'écriant avec conviction : « Ce livre est très intéressant, mais il me semble que l'auteur se répète un peu. » Tel autre de ses visiteurs l'aurait surpris un jour plongé dans le dictionnaire de Bayle, qui s'imprimait sur deux colonnes, et suivant les lignes d'un bout à l'autre de la page, de la meilleure foi du monde : « Quel excellent ouvrage, aurait-il dit, s'il était seulement moins abstrait ! » Un troisième enfin l'a questionné, une fois qu'il revenait de la Comédie, et en a obtenu cette réponse : « Je ne puis vous dire la pièce que l'on donnait, je n'ai pas eu le temps de regarder l'affiche[1]. » On a poussé l'injustice jusqu'à lui reprocher son goût innocent pour la « trompette marine », qu'il pratiquait à ses moments perdus, et qui n'est pas, comme on pourrait croire, la conque légendaire des tritons de Neptune, mais bel et bien un instrument à cordes, dont on jouait avec un archet.

Toutes ces histoires, plus ou moins piquantes, qui couraient les salons et défrayaient les gazettes, furent, à n'en pas douter, inventées après coup, pour divertir la galerie, et donner quelque relief à une physionomie qui, considérée en elle-même, semblerait plutôt effacée. La vérité sans fard est que M. Geoffrin était un

1. Grimm, *Correspondance*.

homme modeste, de mœurs tranquilles, d'un bon sens un peu terre à terre, d'humeur douce et joviale, fort entendu en affaires, « aimé et estimé dans sa paroisse » pour sa grande probité et sa rare dévotion, orné enfin, comme l'a écrit madame de la Ferté-Imbault, de toutes les « vertus gothiques », qui manquaient la plupart du temps à ses brillants détracteurs. Le trait suivant, que je trouve dans les notes de sa fille, donne une assez juste idée de son caractère, et fait honneur à sa prudence ainsi qu'à sa délicatesse : « Une des cousines de sa première femme lui avait légué une fortune, qui ne montait pas à moins de cent mille livres. Mais, sachant que le plus proche héritier de cette parente, le président Dodun, était loin d'être riche, il refusa le legs et lui fit abandon de la somme. M. Dodun fut aussi étonné que reconnaissant, et, plus tard, étant devenu contrôleur-général des finances, il proposa à mon père de le nommer fermier-général. Mais mon père, qui avait vu les premiers temps du règne de Louis XIV, et qui se rappelait tous les tourments qu'avaient fait éprouver aux financiers les *Chambres de justice*, répondit à M. Dodun qu'il se garderait bien de se préparer de tels ennuis en cherchant à devenir plus riche, qu'ayant épousé dans sa jeunesse une vieille femme qui lui avait donné son aisance, il en avait plus tard épousé une jeune, qui était fort dévote, et à qui suffisait comme à lui-même un bien honnête, acquis par de bons

moyens [1]. Sur quoi, il déclina l'offre du contrôleur-général, le laissant fort ébahi de ce désintéressement.

Quant à sa culture d'esprit, s'il est vraisemblable que ses goûts le portaient peu vers la littérature, il possédait au moins l'instruction élémentaire, dont un grand nombre de gens plus haut placés que lui se contentaient à cette époque ; et j'ai pu lire une lettre de sa main, dont le style est fort correct, et l'orthographe incontestablement supérieure à celle de la petite-fille de madame Chemineau. On peut donc, de tout ce qui précède, conclure avec justice que M. Geoffrin fut un homme de cœur et de sens, d'une intelligence ordinaire, et qu'après tout il ne se tira pas plus mal que bien d'autres de l'emploi, toujours difficile, de mari d'une femme célèbre.

Mais de célébrité, il n'était pas encore question au temps dont nous parlons, et madame Geoffrin, en ces années de sa jeunesse, nous apparaît tout uniment sous les traits d'une ménagère entendue et d'une bonne mère de famille. L'occupation ne manquait pas à son activité. Moins de deux ans après son mariage, le 20 avril 1715, elle mettait au monde une fille, qui fut baptisée sous le nom de Marie-Thérèse, et qui eut pour marraine [2] son arrière-grand'mère, madame

1. Souvenirs de madame de la Ferté-Imbault.

2. Le parrain fut François Geoffrin, greffier des défauts et sentences aux ordonnances du Châtelet de Paris, cousin de M. Geoffrin.

Chemineau, alors bien vieille et bien près de sa fin. Un peu plus tard, la naissance d'un fils, Louis-François[1], vint combler les vœux du ménage. Ce dernier enfant mourut d'ailleurs à l'âge de dix ans, et ne joue par conséquent aucun rôle dans notre récit. La charge d'élever cette famille n'était pas la seule qui incombât à madame Geoffrin. Sans parler du souci quotidien de son intérieur, elle avait encore à surveiller l'éducation de son frère, Louis Rodet, qui, depuis la mort de madame Chemineau, survenue le 15 mai 1717[2], avait été mis sous sa tutelle, et qu'elle entourait d'une tendre sollicitude. Un essai que l'on fit de l'envoyer comme pensionnaire au séminaire Sainte-Geneviève, à Nanterre, ne donna pas de bien heureux résultats ; et on dut, au bout de quelques mois, le faire revenir dans l'hôtel de la rue Saint-Honoré, où M. Geoffrin, non seulement consentit à le garder d'une manière définitive, mais se prit pour lui d'une telle affection qu'il « l'adopta comme son fils ». Les deux beaux-

1. 21 août 1717.

2. Le testament de madame Chemineau se trouve, comme les pièces qui précèdent, dans les archives de M. le marquis d'Estampes. Il débute par l'expression des plus hauts sentiments de piété, contient de nombreuses fondations de messes et de legs à des parents et amis. Elle y mentionne avec tendresse « le sieur Geoffrin, son petit-gendre, et la demoiselle épouse dudit sieur Geoffrin, sa petite-fille », et leur laisse spécialement ses tableaux qui, d'après les termes de l'inventaire, paraissent avoir été des copies exécutées par madame Chemineau elle-même.

frères, en effet, malgré la différence d'âge, semblaient faits pour s'entendre. Sans doute, Louis Rodet ne possédait pas les brillantes qualités de sa sœur, mais soumis, rangé, économe et modeste, c'était ce que l'on peut appeler un excellent jeune homme. Ses comptes, qu'il tenait avec un soin scrupuleux, font foi de la simplicité de ses goûts, ainsi que de la pureté de ses mœurs. On y lit des états comme celui-ci, qui comprend sa dépense de deux mois :

Pour mes menus plaisirs . . .	15	livres
Pour ma nourrice	12	—
Pour le maître de musique. . .	12	—
Pour mes bonnets de nuit. . .	6	—
Pour les étrennes du portier . .	6	—
Pour une paire de souliers . .	6	—
Pour faire faire mes cheveux. .	3	—
Total pour les deux mois .	60	livres[1]

Comme on ne peut tout avoir, il convient d'ajouter que chez Louis Rodet l'intelligence n'était pas à la hauteur des sentiments, et qu'il manquait d'élégance dans son aspect extérieur. Une lettre du supérieur du séminaire, adressée à madame Geoffrin, conseille vive-

1. Sa plus grosse dépense jusqu'à l'âge de vingt ans est un fusil, qu'il paie quatre-vingt-dix livres, et sa dépense annuelle, en y comprenant tout son entretien, ne dépasse guère huit cents livres, bien qu'il jouît d'un revenu de près de trois mille livres.

ment de lui donner un maître à danser, car « cet exercice servirait à le former, embarrassé comme il est de sa personne » ; et le supérieur propose pour cet emploi « un très habile homme, à qui l'on donne trois livres dix sols par mois ».

Au reste l'économie et l'ordre le plus sévère régnaient dans le ménage Geoffrin. Les comptes de tutelle de Louis Rodet, établis par son beau-frère lors de sa majorité, indiquent que le train de maison était des plus restreints, et que toutes choses étaient réglées avec une minutieuse exactitude. J'en trouve une preuve nouvelle dans les « états » tenus chaque mois à cette époque par madame Geoffrin, où ses dépenses personnelles sont inscrites de sa main dans le plus grand détail, depuis les pots de confitures, jusqu'aux drogues, saignées et visites de l'apothicaire. Jamais elle ne fit un sou de dette ; jamais elle ne renvoya un de ses domestiques[1], se bornant à les surveiller de près, et à exiger d'eux le soin et l'attention qu'elle observait elle-même. Elle n'était pas moins raisonnable sur le chapitre de la toilette. Même au temps de sa première jeunesse et de sa plus grande beauté, son entretien annuel n'excéda jamais quinze cents livres. Elle n'aimait pas les bijoux, dédaignait la parure, et ne se pliait guère à suivre les caprices de la mode. Elle ne consentit sous aucun prétexte, nous apprend sa fille, à

1. Souvenirs de madame de la Ferté-Imbault.

se laisser « friser et coiffer en arrière », comme c'était alors la coutume parmi les belles dames de son temps.

C'est que, dès cette période ancienne de sa vie, les hommages auxquels elle attachait du prix n'étaient pas ceux qui s'adressent au fragile éclat du visage. La coquetterie, sous toutes ses formes, lui demeura toujours complètement étrangère ; et les plus sévères de ses contemporains s'accordent à représenter sa conduite comme irréprochable en tous points. Si plus tard M. Geoffrin éprouva, du fait de son épouse, quelques déboires auxquels le pauvre homme ne pouvait guère s'attendre, il eut au moins cette bonne fortune d'échapper aux accidents qu'eût pu donner à craindre un mariage aussi disproportionné que le sien.

Le ménage Geoffrin eût sans doute continué jusqu'au bout à couler des jours paisibles et obscurs, et nul ne connaîtrait aujourd'hui le nom de l'héroïne de ce récit, sans le hasard qui lui donna pour voisine la femme la plus séduisante peut-être, la plus dangereuse aussi de son temps. J'ai nommé la marquise de Tencin, qui habitait alors un petit appartement dans la rue Saint-Honoré, non loin du cul-de-sac de l'Oratoire [1], et à peu de distance de l'hôtel de M. Geoffrin. On connaît trop, pour qu'il soit nécessaire de la rappeler ici, la vie

1. La maison de madame de Tencin se trouvait en contre-bas de la Seine, et, d'après une note de Piron, dans les temps d'inondation, on n'entrait chez elle qu'en bateau.

singulièrement agitée de l'ancienne religieuse de Grenoble, vite défroquée, relevée de ses vœux à Rome, convive assidue des petits soupers du Régent et la plus débauchée de ses maîtresses, mère par aventure d'un fils qu'elle abandonne et qui sera un jour le fameux d'Alembert, s'immisçant avec audace dans les affaires politiques, ministre d'État *in partibus* avec son frère, le cardinal-archevêque d'Embrun, et enfin, au bout de sa carrière, lasse, et revenue des vanités du monde, quittant « le rouge et les mouches » pour se retirer dans un *bureau d'esprit*, où bientôt affluèrent les hommes les plus remarquables de l'époque. Virtuose d'ailleurs incomparable, sachant, comme dit Sainte-Beuve, « le fin du jeu en toute chose », passant avec une admirable aisance, et selon les besoins du moment, de la dureté de cœur qui va jusqu'au crime [1] à cette obligeance pour autrui qui confine à la bonté, madame de Tencin apparaît à coup sûr comme le plus beau type d'intrigante qui ait traversé l'histoire de la première moitié du XVIIIe siècle.

Pour quelle cause et dans quelle intention la grande dame, entourée de l'élite de la société littéraire et mondaine, rechercha-t-elle, jusqu'à l'admettre dans son intimité, la petite bourgeoise qui vivait ignorée dans son voisinage? Madame de la Ferté-Imbault, dans les notes

1. On sait qu'elle laissa se tuer sous ses yeux son amant La Fresnaye, et que sa conduite en cette affaire parut si suspecte, qu'il fut procédé contre elle à un commencement d'information.

qui m'ont jusqu'à présent servi de guide, en donne une explication qui ne semble pas décisive : « La marquise de Tencin, dit-elle, savait que mon père était honnête et riche, que ma mère avait beaucoup d'esprit, que j'étais fille unique ; comme elle embrassait tous les genres d'intrigues, elle voulut se lier avec ma mère, afin de me marier à sa volonté avec l'un de ses protégés. » Quelque arrière-pensée de ce genre a-t-elle passagèrement occupé la marquise ? La supposition n'a rien d'invraisemblable ; mais elle ne suffit pas à justifier une liaison qui, commencée vers 1730, se poursuivit pendant de longues années après le mariage de mademoiselle Geoffrin, mariage auquel madame de Tencin ne prit aucune espèce de part. Le vrai motif est probablement plus simple. Madame de Tencin, vieillie, malade, peu riche, n'offrait guère aux gens de lettres de son entourage d'autre attraction que le charme — d'ailleurs très vif — de sa conversation. Quelques maigres soupers çà et là, et, au premier janvier, une aune de velours pour se faire des culottes : voilà à quoi se réduisaient ses libéralités en faveur de sa « ménagerie », ainsi qu'elle appelait ses intimes. Le jour pouvait venir où l'exigence de quelques-uns de ses philosophes ne se contenterait plus de cette aubaine. N'était-ce pas faire un coup de maître que d'y ajouter l'amorce d'une femme jeune, jolie, spirituelle, pourvue d'un vieux mari, ce qui ne gâte rien — et, de plus, dans une situation trop modeste pour porter

ombrage à la maîtresse du logis, et entrer en rivalité avec elle ?

La marquise déploya donc toutes ses grâces pour gagner la confiance et l'amitié de sa voisine, et y réussit parfaitement. Les habitués de son salon, encouragés par elle, firent le meilleur accueil à la charmante recrue ; et madame Geoffrin, ravie « de voir à ses pieds des hommes tels que Fontenelle, Lamotte, Saurin, Mairan, Montesquieu », ne tarda pas à trouver cette compagnie « bien plus divertissante que celle des dévôts de sa paroisse[1] ». Un tel changement dans les relations ne pouvait manquer d'entraîner une modification dans la manière de vivre. La jeune femme, qui avait mené jusqu'alors une existence retirée et presque monastique, s'accoutuma de ce moment à s'absenter volontiers hors de son logis, puis à recevoir chez elle quelques-uns de ses nouveaux amis. L'hôtel, longtemps silencieux, de la rue Saint-Honoré s'ouvrit bientôt pour des personnages dont le nom seul excitait la méfiance des gens bien pensants qui le fréquentaient naguère ; il s'y tint des propos dont leurs pieuses oreilles eussent été certainement offensées.

Du caractère que nous connaissons à M. Geoffrin, il est aisé de deviner que ces façons insolites n'étaient pas faites pour lui plaire. Son humeur sédentaire s'était fort bien accommodée tout d'abord du train

1. Souvenirs de madame de la Ferté-Imbault.

paisible de son ménage, et il se félicitait chaque jour qu'une femme aussi jeune que la sienne — bien qu'il jugeât parfois sa dévotion « un peu follette » — fût assez raisonnable pour renoncer d'elle-même et sans murmure à tous les plaisirs de son âge [1]. L'habitude prise pendant plus de dix années l'avait rendu exigeant, et, quand il fallut déchanter, le mécontentement qu'il éprouva s'aggrava de sa déception. Aussi, dès les premiers symptômes, se mit-il en frais d'éloquence pour détourner son épouse d'une société qu'il considérait comme pernicieuse à tous égards, et dont il lui démontrait vainement chaque jour « le défaut de vertu, l'orgueil et le peu d'amitié ». Puis, de la persuasion il passa à des arguments plus décisifs, et, pour la première fois de sa vie, essaya la puissance de l'autorité maritale. Mais tout fut inutile, et le bonhomme apprit alors à connaître la force de volonté de celle qu'il s'était donnée pour compagne. Madame Geoffrin, « qui se sentait enfin dans son véritable élément », tint tête à son mari « avec tant de constance, et même de violence, que, comme au bout du compte il aimait la paix plus que toute autre chose », il prit, de guerre lasse, le parti de se soumettre et de la laisser vivre à sa guise.

Mais il n'était pas au bout de ses peines, et l'ambition toujours croissante de sa femme lui ménageait

1. Souvenirs de madame de la Ferté-Imbault.

encore des surprises. Les réceptions récemment inaugurées s'organisèrent bientôt sur des bases nouvelles. Au XVIII[e] siècle, comme au siècle précédent, la coutume était de dîner à une heure et sans cérémonie; et c'était pour le souper du soir que se faisaient les invitations[1]. Madame Geoffrin fut une des premières à rompre en visière avec cet antique usage et à faire du repas du jour le repas important, ce qui permettait de prolonger les causeries pendant des heures plus longues. Par une autre innovation — et afin de s'assurer l'assiduité des convives de son choix — elle assigna un jour fixe à ces agapes hebdomadaires; et les dîners du mercredi, dont quarante ans de succès devaient consacrer la gloire, se succédèrent dès lors avec une régularité que rien ne put jamais interrompre. Le train de maison s'accrut en conséquence, et la patriarcale simplicité d'antan fit place à une espèce de luxe que les mœurs bourgeoises n'admettaient guère à cette époque.

L'indignation de M. Geoffrin fut portée à son comble par cette révolution domestique. Bien qu'il fût maintenant fort riche — ayant considérablement augmenté, par des spéculations heureuses, sa fortune personnelle et la dot de sa femme — il était aussi fort économe. Il lui parut intolérable de voir une bonne part des revenus acquis par son labeur passer en frivoles dé-

1. Voir *un Bureau d'esprit au XVIII[e] siècle,* par Tornézy.

penses, au profit de gens qu'il considérait, ou peu s'en faut, comme des parasites, et dont, en tout cas, il ne goûtait aucunement ni l'agrément ni les idées. La guerre civile se déchaîna dans le ménage, et pendant quelques années ce fut une sorte d'enfer. « Chaque fois que ma mère demandait de l'argent, raconte madame de la Ferté-Imbault, il se passait des scènes terribles, dont les effets pour ma mère étaient parfois si violents, que je croyais qu'elle n'y survivrait pas... Malgré mon jeune âge[1], continue la narratrice, j'étais le plus souvent la confidente et la médiatrice de ces querelles incessantes ; j'avais seule le pouvoir de les racommoder jusqu'à une prochaine occasion[2] ». Quant à Louis Rodet, ses goûts timides et casaniers le poussaient généralement à prendre parti pour son beau-frère, et à contrecarrer les projets de sa sœur ; de sorte que madame Geoffrin, irritée de rencontrer de l'opposition chez son allié naturel, commença « à le tourmenter continuellement et à ne plus pouvoir le souffrir[3] ».

Mais il n'est pas d'orage qui ne s'apaise à la longue, et le pauvre M. Geoffrin n'était guère de

1. Marie-Thérèse Geoffrin avait alors une quinzaine d'années.

2. Dans l'ouvrage intitulé : *les Loisirs d'un ministre*, le marquis d'Argenson, qui a connu M. Geoffrin, confirme en quelques lignes le récit de madame de la Ferté-Imbault.

3. Louis Rodet mourut peu d'années après, laissant, sans rancune de ces querelles, sa fortune à sa sœur. Je n'ai pu trouver la date exacte ni les circonstances de sa mort.

taille à résister bien longtemps à l'ascendant d'une volonté impérieuse et suivie. « Il combattait toujours, dit sa fille, et finissait toujours par céder. » Le jour vint où il ne combattit même plus. La certitude d'être vaincu dans la lutte engendra la résignation, et dans les dernières années de sa vie, le brave homme, docile et dompté, poussait la complaisance jusqu'à « ordonner lui-même les repas présidés par sa femme et à en dresser les menus », s'ingéniant à concilier les deux termes du problème : bonne chère et peu d'argent. Sa seule protestation fut désormais le silence : assis presque immobile en face de son épouse, ne témoignant jamais ni d'un mot, ni d'un geste, qu'il prît le moindre intérêt aux dissertations qui se faisaient en sa présence, il n'ouvrait la bouche que pour servir à table, « ce qu'il faisait alors de la façon la plus honnête, » mais d'un air détaché et avec l'attitude d'un « intendant de Madame [1] ». En pensait-il davantage? Le marquis d'Argenson, qui l'honorait de son estime, prétend savoir de bonne source qu'il se divertissait, dans son for intérieur, aux propos des beaux esprits de sa femme, et qu'il jugeait leurs prétentions « dans un esprit de critique ». Mais d'Argenson ne produit aucune preuve à l'appui de cette affirmation, où il est permis de ne voir autre chose qu'une paradoxale fantaisie.

1. Le marquis d'Argenson. *Loc. cit.*

La fin de M. Geoffrin, qui survint le 20 décembre 1749, dans la quatre-vingt-quatrième année de son âge, passa fort inaperçue du public, en y comprenant les gens qui fréquentaient assidument son logis. Sa femme elle-même, si l'on en croit la chronique, n'attacha peut-être pas à cet événement toute l'importance désirable. Quelques mois après son veuvage, l'un des convives habituels, au retour d'une absence, s'en vint à l'hôtel de la rue Saint-Honoré : « Qu'est donc devenu, demanda-t-il à la maîtresse de maison, ce vieux monsieur qui était toujours au bout de la table, et qui ne disait jamais rien ?

— C'était mon mari, répondit-elle froidement ; il est mort. »

Ce fut son oraison funèbre.

CHAPITRE III

Mort de madame de Tencin. — Constitution définitive du salon de la rue Saint-Honoré. — Les premiers habitués : Voltaire, Montesquieu, Piron, Fontenelle. — Influence de ce dernier sur l'esprit de madame Geoffrin. — Portrait qu'elle a tracé de lui.

Par une curieuse coïncidence, madame de Tencin succomba la même année que le pauvre homme inoffensif, dont elle et ses amis avaient, sans y prendre garde, si fort troublé la vieillesse. Cette nouvelle mort, survenant après l'autre, acheva de donner un libre essor à l'ambition de madame Geoffrin, et hâta la constitution du cénacle littéraire qu'elle avait résolu de fonder. La vieille marquise était trop perspicace pour n'avoir pas prévu cette conséquence de sa disparition, et dans les derniers temps de sa vie, lorsqu'elle voyait sa voisine continuer à lui rendre assidument visite, recueillir ses moindres paroles, profiter avidement des leçons de sa grande expérience : « Savez-

vous, disait-elle à ses intimes, ce que la Geoffrin vient faire ici? Elle vient voir ce qu'elle pourra retirer de ma succession [1]. »

Madame de Tencin avait dit le mot juste : dès qu'elle eut rendu l'âme, le meilleur de sa « succession » passa dans le salon de la rue Saint-Honoré, et l'héritage en valait la peine, puisqu'il se composait tout d'abord d'hommes comme Mairan, Montesquieu, Fontenelle, auxquels viennent bientôt s'ajouter Marivaux, Marmontel, d'Alembert, et tant d'autres, la fine fleur de l'esprit français. Et, par un merveilleux phénomène, dans cette assemblée d'élite, au milieu de ce monde encore nouveau pour elle, madame Geoffrin, cette parvenue qui, d'après son propre témoignage, n'a reçu nulle éducation, même élémentaire, nulle teinture des lettres ni des arts, qui n'a jamais rien lu ni rien appris qu' « à la volée », qui ne sait même pas l'orthographe, se meut avec une parfaite aisance, n'est étrangère à aucun sujet, inférieure à aucune tâche, provoque, anime, dirige, surveille les causeries, et les contient au besoin, en ramenant la mesure par un mot, un geste, un fil presque invisible. C'est que personne, semble-t-il, n'a possédé au même degré ce don, particulier aux femmes, de s'assimiler naturellement et sans effort la notion des choses de l'esprit, dans la limite de ce qui peut servir. « Je me compare, disait-elle un jour à Fonte-

1. Marmontel, *Mémoires*.

nelle, à un petit arbre tout rond, qui a des branches de tous côtés. Je me mêle un peu de tout ; je sais un peu de tout. » Cela est vrai, sans doute ; mais son plus grand art consiste à ne parler jamais que de ce qu'elle connaît bien, et, sur tout le reste, à faire parler les autres, en choisissant pour chacun le terrain qui lui convient le mieux ; et elle mérite ainsi le compliment que lui fit le bon abbé de Saint-Pierre, qui, ennuyeux partout ailleurs, avait paru brillant chez elle : « Je ne suis, madame, qu'un instrument dont vous avez bien joué. »

A tous les noms illustres que je viens de citer, j'aurais pu ajouter celui qui les surpassa tous en éclat et en renommée : Voltaire, en effet, dans cette première période du salon de la rue Saint-Honoré, s'y montra à plusieurs reprises. Mais ses apparitions furent rares et courtes, et il ne fut à aucun moment des intimes de madame Geoffrin. Peut-être ne rencontra-t-il pas chez elle l'adulation aveugle et constante, dont sa clientèle ordinaire lui avait donné l'habitude, et qu'il commençait dès lors à considérer comme un droit. Le fait est que madame Geoffrin, sans méconnaître, comme elle dit, « son prodigieux esprit et l'étendue de ses talents », n'éprouva jamais qu'une sympathie médiocre pour la personne de Voltaire, dont le caractère vindicatif et le défaut d'équilibre répugnaient à sa nature essentiellement tempérée. Lorsqu'il fut question de lui ériger, de son vivant, une statue, elle refusa de sous-

crire « fût-ce pour un louis », et traita fort dédaigneusement « les fanatiques qui avaient conçu l'idée de cette folie[1] ». Dans ses lettres familières, elle ne lui ménage pas les épigrammes, parfois assez piquantes, comme dans ce billet qu'elle adressait à son ami Cramer. Le poète venait alors de faire représenter chez lui sa tragédie de *Rome vaincue*, et y avait pris lui-même un rôle :

« Voltaire, qui est plus fou que jamais, écrit madame Geoffrin, fait comme les pâtissiers : il mange les petits pâtés qu'il ne peut pas vendre ! Il a une troupe à lui pour jouer chez lui les pièces dont on ne veut pas à la Comédie[2]. »

De son côté, Voltaire, à qui revenait sans doute un écho de ces petites méchancetés, lance çà et là dans sa correspondance quelques pointes à l'adresse de « la nouvelle reine de Saba », et s'égaie aux dépens de cette protectrice des lettres, qui se mêlait de critiquer les plus grands écrivains sans être elle-même en état de tracer correctement deux lignes. « Vous aurez bientôt, écrit-il à d'Argental, madame du Boccage[3], qui revient, dit-on, avec une tragédie. Madame Geoffrin

1. Lettre au roi de Pologne.

2. *Un bureau d'esprit au XVIIIe siècle*, par Tornézy. « La pièce a des beautés, ajoute madame Geoffrin, mais pas le sens commun, comme tout ce que fait Voltaire. »

3. Madame du Boccage (1710-1802) tint quelque temps à Paris un salon rival de celui de madame Geoffrin.

ne donnera-t-elle rien ? » Somme toute, rien de bien grave dans cette guerre à coups d'épingle, qui prit fin d'une manière honorable pour tous deux, à la suite d'un assez bizarre incident. L'occasion fut le testament de Fontenelle, qui avait institué madame Geoffrin sa légataire universelle. L'avantage était mince, car il se réduisait à transmettre tout l'héritage à quelques parents désignés, sans en garder un sol pour soi-même ; mais il se trouva que Fontenelle, neveu de Corneille, avait oublié dans la distribution de ses biens un certain François Corneille, personnage peu intéressant du reste, mais parent du grand tragique, lequel se prétendit spolié, intenta à madame Geoffrin un procès en restitution d'héritage, et publia contre elle un mémoire fort injurieux, qui se répandit dans Paris et fit quelque tapage. On pouvait craindre que Voltaire, protecteur déclaré de la fille du réclamant, mademoiselle Marie Corneille, ne prît fait et cause avec sa fougue ordinaire contre l'exécutrice des volontés de Fontenelle. Il n'en fut rien : le poète, devant l'injustice de l'attaque, se prononça hautement contre François Corneille, son « ridicule factum » et son « impertinent procès », et proclama que le bon droit était du côté de madame Geoffrin. Pour ne pas demeurer en reste, celle-ci, le procès gagné, s'empressa de s'inscrire pour une forte somme dans la souscription ouverte par Voltaire en faveur de Marie Corneille ; et ce fut pendant quelque temps, entre les adver-

saires réconciliés, un échange de propos aimables et de congratulations réciproques[1].

Il en fut tout autrement avec Montesquieu, dont les relations avec madame Geoffrin suivirent une marche entièrement opposée. Il était de ses plus anciens amis, ayant fait sa connaissance chez madame de Tencin dès l'année 1730, et il s'était pris pour elle d'un goût assez vif. Lorsqu'elle manifesta le désir d'ouvrir à son tour un salon littéraire, il fut des plus empressés à encourager cette idée et à rehausser par sa présence les réunions naissantes de l'hôtel de la rue Saint-Honoré. Il contribua ainsi puissamment au succès de la nouvelle « colonie » ; car Montesquieu, sans être, au sens habituel du mot, un « causeur » spirituel et brillant, était doué d'une sorte d'éloquence qui, lorsqu'il s'échauffait, tenait l'auditoire sous le pouvoir de sa parole et produisait une impression profonde. Madame Geoffrin l'aimait et l'estimait beau-

1. « Je vous supplie, écrit Voltaire à Mairan, de dire à madame Geoffrin combien mademoiselle Corneille et moi nous sommes touchés de son procédé généreux... Elle ne pouvait répondre plus noblement aux impertinences d'un factum ridicule, dont assurément mademoiselle Corneille n'est point complice. » (16 août 1761). — « Je ne la connais que par de belles actions, elle fut la première à souscrire en faveur de mademoiselle Corneille, dont le père lui avait fait un procès si impertinent ; elle ne se vengea que par des bienfaits. En vérité, voilà de ces choses qu'il faut que la postérité sache... » (Lettre à Marmontel, 20 décembre 1766.)

coup ; et lui, de son côté, non content de célébrer le charme d'une femme aimable et d'un accueil hospitalier, faisait grand cas de son jugement et prenait volontiers ses avis. Aussi, lorsqu'il fit imprimer à Genève son illustre traité de l'*Esprit des lois*, madame Geoffrin fut-elle une des premières à qui échut l'honneur, fort envié, d'en tenir un exemplaire de la main de l'auteur. Elle prit aussitôt la plume et le remercia de l'envoi par la lettre suivante qui, toute gracieuse qu'elle fût, se trouva être la première cause du refroidissement de leur amitié :

« 12 janvier 1749 [1].

« Je ne vous sais aucun gré, mon cher président, de penser à moi au milieu de vos loups et de vos éperviers. Ce que vous avez de mieux à faire est de vous distraire de cette compagnie. Mais c'est à vous de me remercier de ce que je veux bien interrompre une lecture délicieuse pour vous écrire. Cette lecture est un livre nouveau, dont il n'y a que fort peu d'exemplaires à Paris, que l'on s'arrache et que l'on dévore. Je ne veux pas vous en dire le titre, encore moins la matière qu'il traite ; je vous laisse le plaisir de le deviner. Je n'entreprendrai pas non plus de vous en faire l'analyse ; cela est au-dessus de mes forces. Mais je vous dis simplement ce que j'en pense.

1. Archives de la famille d'Estampes.

» Ce livre me paraît donc le chef-d'œuvre de l'esprit et de la philosophie. Il a deux avantages qui lui sont particuliers : le premier, c'est qu'il ne peut être jugé par les sots, il est hors de leur portée ; le second, c'est qu'il satisfait l'amour-propre des gens qui sont capables de le lire, en laissant de l'action à leur esprit. Comme toutefois vous pourriez n'avoir pas assez de confiance dans mes lumières pour en entreprendre la lecture sur ma parole, je vais, pour vous déterminer, vous dire le jugement que M. d'Aube[1] en a porté : il trouve ce livre *plat et superficiel*, et prétend qu'il a été fait des épluchures du sien. Après vous avoir dit cela, tout est dit ! »

En recevant cette flatteuse appréciation de son livre, Montesquieu, qui connaissait madame Geoffrin et savait qu'une longue lecture sur des matières abstraites était un régal dont elle se montrait peu friande, s'étonna qu'elle eût pu, dans un si court espace de temps, s'assimiler un ouvrage tel que l'*Esprit des lois ;* et il écrivit à madame de la Ferté-Imbault pour lui demander l'explication du mystère. Celle-ci, qui ne se piquait guère de diplomatie, répondit ingénument que sa mère n'avait assurément point lu l'*Esprit des lois ;* que tout ce qu'elle en connaissait se réduisait à

1. Neveu de Fontenelle, généralement réputé comme sot, pédant et fat, auteur d'un *Essai sur les principes du droit et de la morale.* (Note de madame de la Ferté-Imbault.)

quelques fragments choisis çà et là, qu'elle s'était fait lire par sa fille, pendant une demi-heure au plus. Elle ajoutait au reste, comme correctif à cet aveu, que ce peu avait suffi à madame Geoffrin pour se faire une juste idée de l'ouvrage et que, si cette méthode de critique « ne faisait pas honneur à la science de sa mère, elle en faisait beaucoup, par contre, à son esprit naturel ». Mais Montesquieu, assez susceptible par nature et par métier d'homme de lettres, n'accepta point l'excuse, crut démêler quelque ironie dans des louanges décernées sur une notion aussi sommaire de son œuvre, et commença dès lors à se défier d'une amie qui traitait le fruit de ses veilles avec une telle légèreté. Bref, depuis ce moment, sans qu'il y ait eu rupture à proprement parler, et bien qu'ils se vissent encore de temps à autre, leurs rapports prirent peu à peu un caractère d'aigreur à peine dissimulée, qu'un incident, dont j'aurai à parler dans la suite de cette étude, transforma dix ans plus tard en hostilité déclarée.

Je ne veux citer ici que pour mémoire le poète Piron, bien qu'il fît également partie de la succession de madame de Tencin. « Gardez-vous de rebuter jamais aucun homme — avait dit un jour la vieille et habile *matrone* à sa future rivale [1] — parce que, quand bien même neuf sur dix ne se donneraient pas

1. Horace Walpole, *Correspondance*.

un liard de peine pour vous, le dixième peut vous devenir un ami utile. » Tout en rendant hommage à la prudence de ce précepte, madame Geoffrin ne s'astreignit pas à le suivre à la lettre, et ne recueillit l'héritage de la marquise que sous bénéfice d'inventaire. Piron fut du nombre de ceux qui, sans être entièrement « rebutés », ne reçurent qu'à demi leurs entrées dans le nouveau cénacle. Les propos libres et la tenue débraillée du jovial Bourguignon n'étaient guère en harmonie avec le ton ordinaire du salon de la rue Saint-Honoré, et ses incartades lui attiraient des sermons dont il se montrait fort vexé. « Je sors, écrit-il un jour[1], d'un hôtel de Rambouillet, où la dame du logis donne à dîner à tous les illustres parasites de nos trois académies... Nul n'a d'esprit là qu'elle et ses amis, du nombre desquels je n'ai pas, je crois, l'honneur d'être. Je ne figure en ce beau pays que comme une espèce de barbare ». Toutefois, les gronderies de l'une et les dépits de l'autre se terminaient en général par un raccommodement. Piron, pour rentrer en grâce, envoyait de petits vers louangeurs ; madame Geoffrin ripostait par de petits cadeaux : chocolat, sucre, café ou autre friandise ; et cet échange se continua pendant près de quarante ans, sans qu'il y eût jamais, de part ni d'autre, ni confiance ni sympathie véritable, comme le poète

1. *Portraits intimes du* XVIII*e siècle,* par Goncourt.

octogénaire le proclamait un jour dans une chanson plaintive :

En étrennes, Sonica,
Votre bonté coutumière
Me fait présent de moka
Pour toute l'année entière.
La bienfaisance en tel cas
Seule quelquefois opère ;
Mais l'amitié n'en est pas.
Hélas !
Vous ne m'aimez pas !

Il me tarde d'arriver à l'homme qui, pendant toute cette période, tint la première place et joua le premier rôle, non seulement dans le salon, mais dans la vie de madame Geoffrin. Que l'on ne s'attende pas, sur ce préambule, à voir entrer en scène un jeune héros de roman. Fontenelle, quand il se lia avec madame Geoffrin, avait près de soixante-quinze ans ; il en avait plus de quatre-vingt-dix lorsqu'il atteignit, auprès d'elle et dans la société dont elle était le centre, l'apogée de son influence et de son prestige. Né en 1657, il avait vu le règne de Louis XIV, non pas à son déclin, mais dans l'éclat de sa splendeur et de sa puissance ; il pouvait parler de deux siècles différents comme de deux personnes de sa connaissance ; et quand, en 1750, on l'entendait dire le plus naturellement du monde : « J'étais chez madame de la Fayette, lorsque je vois entrer madame de Sévigné... », on se regardait

avec étonnement, et l'on croyait converser avec un revenant [1]. Mais l'âge n'avait pas eu de prise sur ce corps resté mince, droit et alerte, sur ce cerveau lucide, ordonné, où chaque notion se casait à sa place comme des livres catalogués dans une bibliothèque, sur cette âme sereine, presque immuable, dont nulle tempête n'avait jamais altéré la transparence brillante et glacée. « Il ne connaissait que l'esprit », a dit de lui madame Geoffrin ; et l'on ne peut, en effet, citer aucune action qui lui ait été inspirée par un mouvement du cœur. Mais sa raison impeccable suppléait à tout ce qui lui manquait par ailleurs ; et il ne fut jamais de conseiller plus sûr et d'ami plus utile que ce parfait égoïste. C'est non moins par ses défauts que par ses qualités qu'il conquit et garda la confiance de madame Geoffrin ; par son langage et son exemple, il lui ouvrit des horizons nouveaux ; et il fut à son tour, après la grand'mère Chemineau, après madame de Tencin, son guide, son modèle et son éducateur. Elle lui dut pour une bonne part les fondements solides sur lesquels elle édifia sa fortune. Elle lui dut aussi, par contre, quelques-uns des traits qui la déparent : un certain air de sécheresse, une sorte d'indifférence affectée, qui font bizarrement contraste avec sa bonté réelle, et qui déconcertent parfois la sympathie prête à se porter vers elle.

1. *Mémoires* de Garat.

Plus tard, dans ses entretiens, madame Geoffrin se plaisait à évoquer le souvenir du vieillard singulier et charmant qui, pendant de si longues années, vint presque chaque jour passer plusieurs heures auprès d'elle, sans avoir jamais éprouvé pour elle la moindre émotion affectueuse, sans avoir même jamais daigné s'en donner l'apparence. « M'estimez-vous? lui demandait-elle un jour. — Je vous trouve fort aimable. — Mais si quelqu'un venait vous dire que j'ai égorgé un de mes amis, le croiriez-vous? — J'attendrais [1]. » Au reste, ajoutait-elle, il n'aimait personne : « On lui plaisait, voilà tout ; le mot *aimer* n'a jamais passé ses lèvres. » Madame Geoffrin, il est vrai, ne donnait guère plus à Fontenelle qu'elle ne recevait de lui. Elle admirait sincèrement son merveilleux esprit, attachait un prix infini à son commerce, écoutait ses avis avec une déférence qu'elle n'eut jamais pour aucun autre ; mais, dans cette intimité tout intellectuelle, le sentiment n'entrait que pour une faible part, et elle le jugeait avec une clairvoyance qui témoigne du détachement de son cœur. Nous ne saurions le regretter, car le rapide croquis qu'elle a dressé de son fidèle commensal est net et finement découpé comme le profil d'une médaille. « Il ressemblait à une petite machine bien délicate, qui durerait éternellement si on la posait dans un coin, et qu'on ne la frottât ni ne la froissât jamais... Il n'avait

1. Conversation de madame Geoffrin sur Fontenelle, rapportée dans les *Nouveaux mélanges*, de madame Necker.

jamais pleuré, il ne s'était jamais mis en colère, il n'avait jamais couru. Je lui disais un jour : « Monsieur de Fontenelle, vous n'avez jamais ri? — Non, je n'ai jamais fait, *ah! ah!* » Voilà l'idée qu'il se faisait du rire [1]. »

Impassible par nature autant que par système, il n'admettait pas une autre façon d'être, et ne pouvait souffrir chez son prochain l'animation, l'élan, ni la gaîté extérieure. Aussi reprenait-il souvent sur ce point la fille de son amie, Marie-Thérèse Geoffrin, pétulante enfant de quinze ans, dont la vivacité l'offusquait : « Je n'ai jamais connu, lui répétait-il, ces mouvements violents, ce qui me fait soupçonner qu'ils ne sont pas naturels. » — « Quand je l'entendais me dire cela, s'écrie madame de la Ferté-Imbault, il m'impatientait à mourir, car j'étais bien sûre que mes mouvements de gaîté étaient fort naturels [2] ! »

Fontenelle, sans être avare, ne savait pas donner; et les quelques actions généreuses qu'il fit dans le cours de sa vie lui furent toujours suggérées par d'autres, le plus souvent par madame Geoffrin. Elle vint un jour lui parler d'un malheureux, envers qui il était particulièrement tenu de se montrer charitable : « Soit, dit-il; que dois-je donner? — Vingt-cinq louis. — Eh bien! prenez »; et il lui donna la clef de la cassette où il serrait son superflu.

1. *Ibidem.*

2. Souvenirs de madame de la Ferté-Imbault.

Deux jours après, heureuse de son succès, elle remit l'entretien sur cet acte de bienfaisance, afin de lui en faire compliment ; il ne sut même pas de quoi elle voulait lui parler ; il n'y avait jamais arrêté sa pensée. Cette glaciale indifférence n'avait cependant rien d'affecté, ainsi qu'on pourrait être tenté de le croire ; il était né ainsi, et, par là, il tenait de famille, comme il le dit à madame Geoffrin, qui l'interrogeait sur son ascendance : « Mon père, confessa-t-il, était une bête ; mais ma mère avait de l'esprit. Elle était quiétiste ; c'était une petite femme douce, qui me disait souvent : « Mon fils vous serez damné. » Mais cela ne lui faisait point de peine [1]. »

Dans les derniers temps de sa vie, il devint extrêmement sourd ; ce fut sa seule infirmité. Sa sérénité n'en fut aucunement altérée, non plus que son humeur mondaine. Il continua, comme par le passé, à venir aussi régulièrement aux réunions de la rue Saint-Honoré. Il s'asseyait au milieu du cercle, et, son « cornet » à la main, étudiait la physionomie des causeurs. Quand il jugeait à l'expression des visages que la conversation devenait intéressante, il demandait qu'on dît dans son cornet le sujet de la discussion et le point où l'on en était. Puis « il se recueillait, conversait avec lui-même », et, prenant ensuite la parole, exposait ses vues personnelles, tout en guettant du

1. *Nouveaux mélanges*, de madame Necker.

regard, sur la physionomie des auditeurs, s'ils le comprenaient bien, et s'il ne fatiguait pas l'assistance. C'était « une ombre d'homme qui n'avait plus qu'une ombre de voix[1] » ; mais l'esprit de ce quasi centenaire gardait quelque chose d'exquis, et on ne l'entendait presque plus qu'on l'écoutait encore. Il est vrai qu'il ne faisait pas bon l'interrompre, et que sa causticité le rendait, comme jadis, redoutable aux fâcheux. Son neveu, M. d'Aube[2], personnage ennuyeux et querelleur, l'apprit à ses dépens, un jour que, se jetant, chez madame Geoffrin, au travers d'un discours, il se mit à crier dans le cornet de son oncle : « Eh bien ! je dis, moi... — Ah ! vous dites, vous ? » reprit froidement Fontenelle ; et, détournant le cornet de son oreille, il continua le propos commencé.

Ce monsieur d'Aube était le plus proche parent de Fontenelle, et, bien que de beaucoup plus jeune, le précéda de quelque temps dans la tombe. Quand il fut jugé perdu, l'oncle se crut obligé, par convenance, de garder le logis, car « à défaut de vertus, il s'était fait des règles[3] ». Il s'abstint donc pour un temps de ses visites accoutumées ; mais, peu habitué à la solitude, il s'ennuyait fort de sa réclusion. Madame Geoffrin le vint voir, et voulut l'emmener chez elle : « Non, lui dit-il ; quand on a un parent malade, il ne faut pas

1. Joubert.
2. Voir plus haut page 39 (note).
3. Conversation de madame Geoffrin, etc. *(Loc. cit.)*

sortir de chez soi. — Vous vous moquez? Vous lui êtes inutile, vous ne le voyez jamais. Venez chez moi ! »

Il céda, et vint dîner. A la fin du repas, il se tourna vers madame Geoffrin : « Il faut pourtant envoyer savoir comment il est. »

Mathieu, son porteur, part, et revient bientôt avec un air joyeux : « Monsieur d'Aube est beaucoup mieux ; il a moins de fièvre. » Fontenelle fait un léger soupir, et d'un ton piteux : « Vous verrez, dit-il, qu'il en reviendra ! » Il mourut cependant.

L'existence d'un homme ainsi fait ne pouvait manquer de durer au delà des limites ordinaires ; elle se prolongea effectivement jusqu'à sa centième année. Quelque temps avant sa fin, le voyant dans un grand état de faiblesse, madame Geoffrin lui dit : « Mon ami, il est honteux que vous n'ayez point fait de testament, et que vous exposiez vos vieux domestiques à mourir de faim. » Sur quoi, elle le prit dans son carrosse, le mena chez son notaire, et lui dicta ce qu'elle jugea nécessaire pour satisfaire aux devoirs de l'humanité. L'acte rédigé, il la nomma exécutrice testamentaire, et lui fit présent d'une bague, afin, lui expliqua-t-il, de se conformer à « l'usage » en pareille circonstance [1]. Quand approcha le moment fatal, elle le fit confesser, veilla à ce qu'il reçût les sacrements avec

1. On a vu au chapitre précédent les ennuis que ce testament valut à madame Geoffrin.

toute la décence convenable, et l'assista jusqu'à son dernier souffle. La séparation suprême fut, entre ces deux êtres, telle qu'avait été leur longue intimité : sans effusion, sans déchirement, sans secousse — et peut-être aussi sans regrets.

CHAPITRE IV

Extension du nouveau salon. — Fondation des dîners du lundi, réservés aux artistes. — Le comte de Caylus. — Van-Loo. — Henry Costa de Beauregard. — Les étrangers : lady Hervey, David Hume, Horace Walpole.

Le salon de madame Geoffrin, s'il se fût maintenu dans les limites un peu étroites indiquées au chapitre précédent, n'eût été après tout qu'un cercle littéraire comme tant d'autres, continuant la tradition inaugurée si brillamment à l'hôtel de Rambouillet, et suivie au XVIIIe siècle par la marquise de Lambert, mesdames de la Popelinière, du Boccage, de Tencin, femmes spirituelles et distinguées, qui, lasses des plaisirs mondains et des propos frivoles, cherchaient dans le commerce des gens d'esprit une durable et noble distraction. L'ambition de cette simple bourgeoise conçut un plan plus vaste, et, chose vraiment surprenante, elle le réalisa. Elle voulut faire de sa demeure le centre et le rendez-vous de toutes les gloires intellectuelles, non

seulement de la France, mais de l'Europe entière, grouper autour de son fauteuil tout ce qui, à son époque, portait un nom dans les lettres, les arts, les sciences ou la politique. Vingt années d'efforts persévérants, d'habileté méthodique, de volonté sans défaillance, amenèrent le succès d'une si audacieuse entreprise, et firent enfin du salon de la rue Saint-Honoré un « abrégé d'empire », dont l'apparition marque, comme une ère, dans l'histoire de la civilisation aimable et de la société polie [1].

Le procédé qu'elle employa pour mener à bien cette tâche est simple, et peut se résumer en deux mots : aux hommes de lettres qui composaient son premier entourage, elle adjoignit désormais les artistes, peintres, sculpteurs et musiciens, gens que la coutume tenait jusqu'alors à l'écart des réunions mondaines; puis, par une seconde et non moins heureuse innovation, elle s'avisa d'attirer à sa cour les étrangers de passage ou en séjour à Paris, quel que fût leur rang social, pourvu qu'ils eussent à leur actif un mérite ou une célébrité quelconques. C'est à ce double caractère, artistique et cosmopolite, que le salon de madame Geoffrin doit sa physionomie propre; c'est par là qu'il se distingue essentiellement de tous ceux qui l'ont précédé ou suivi, et, il ne sera pas sans intérêt, maintenant que nous connaissons les grandes lignes du

1. Horace Walpole, *Letters*. — Goncourt, *Portraits intimes du XVIIIe siècle*.

système, de regarder madame Geoffrin à l'œuvre, et de voir comment elle en use avec les nouveaux sujets de son « royaume ».

Ses premières relations avec le monde artistique, alors plus casanier et non moins ombrageux qu'aujourd'hui, lui furent facilitées par un de ses fidèles amis, le comte de Caylus. Une figure assez originale que celle de ce gentilhomme de grande race volontairement déclassé, fils de la charmante marquise qui fit les délices de la cour de Louis XIV, s'exilant lui-même de la société raffinée qui entoura sa jeunesse, pour adopter une existence à part, habituellement solitaire et perpétuellement laborieuse, vouée de préférence aux travaux les plus compliqués et aux recherches les plus ardues, sans autre distraction que l'enrichissement de ses collections nombreuses, sans autre fréquentation que celle des peintres, des sculpteurs, des archéologues, des savants de tous les pays du monde. Lui-même d'ailleurs dessinateur de talent, gravant des pointes sèches qui ne sont pas sans mérite, généreux et cordial avec les artistes qu'il traitait en confrères, et aimé de la plupart d'entre eux en dépit de sa franchise brutale, de son ton sec et tranché, de ses « coups de boutoir » parfois féroces, qui lui valurent plus tard de Diderot cette oraison funèbre : « La mort nous a délivrés du plus cruel des amateurs ! » Les antipathies de Caylus ne s'arrêtaient pas en effet aux gens du grand monde, auxquels il avait si lestement tourné le dos; elles

s'étendaient aux philosophes, aux encyclopédistes, au plus grand nombre des hommes de lettres, tels que Marmontel, d'Alembert, Diderot, duquel, comme on vient de voir, il était payé de retour. Aussi, lorsqu'il eut amené dans le salon de la rue Saint-Honoré l'intéressante clientèle qui seule trouvait grâce à ses yeux, n'eut-il point de repos qu'il n'eût déterminé madame Geoffrin à établir un jour spécial, où il pût voir chez elle ses amis, sans rencontrer les visages qui avaient le don de lui déplaire. Elle accéda à sa fantaisie; et c'est le comte de Caylus qui se trouva ainsi l'initiateur des dîners du lundi[1], dont le succès balança bientôt celui des mercredis, plus anciens en date.

Donner la liste des convives serait énumérer presque sans exception tous ceux dont le crayon, la brosse ou le ciseau portèrent si haut le renom de l'art français au dix-huitième siècle; et je ne citerai ici que les plus marquants et les plus assidus. C'est Boucher, gai causeur, et de propos parfois légers comme son pinceau; c'est La Tour, le pastelliste, mélancolique au contraire, et plus occupé de philanthropie que de peinture; Joseph Vernet, dont madame Geoffrin goûtait particulièrement le talent et à qui elle ne commanda pas moins de huit tableaux de marine; Vien, l'un des hommes « qu'elle aime et qu'elle estime le plus, autant pour

1. Souvenirs de madame de la Ferté-Imbault.

l'honnêteté de son âme que pour son mérite [1] » ; Lagrenée, Drouais, le sculpteur Bouchardon, le dessinateur Cochin, qu'elle « combla de bienfaits », et qui lui voua en récompense une filiale affection [2]; le Père Paciaudi, intime ami de Caylus, bibliothécaire du duc de Parme et savant archéologue, qui passa une saison à Paris, fut pendant ce temps le commensal apprécié de celle qu'il appelait — ne pouvant retenir son nom — « la dame des lundis, vis-à-vis les capucins [3], » et conserva de cet accueil une éternelle gratitude. Voici enfin, pour fermer la marche, le préféré de madame Geoffrin, l'élève de Boucher, le « bon » Carle Van-Loo, dont elle avait fait, a-t-on dit « son peintre attitré », l'un des seuls à qui elle rendit régulièrement ses visites, en allant chaque semaine le trouver dans son atelier, afin de surveiller ses ouvrages. Et c'était alors entre eux « des scènes à mourir de rire. Rarement d'accord sur les idées et la manière de les exécuter, on se brouillait, on se raccommodait, on riait, on pleurait, on se disait des injures, des douceurs; et c'est au milieu de toutes ces vicissitudes que le tableau s'avançait et

1. Lettre de madame Geoffrin à Stanislas-Auguste Poniatowski. — *Correspondance* publiée par M. le comte de Moüy.

2. Lettre de Cochin à madame de la Ferté-Imbault. — Archives de la famille d'Estampes.

3. C'est ainsi qu'il la nomme dans ses lettres à Caylus; une fois ou deux, il essaye d'écrire son nom, qu'il défigure ainsi : *de Jeoffroin.*

s'achevait [1]. » Cette collaboration orageuse n'était pas pour cela inféconde; et ce fut madame Geoffrin qui fournit à Van-Loo le sujet et la composition de deux de ses plus célèbres toiles : *La Conversation espagnole,* et *La Lecture,* dont les personnages étaient tous des portraits, et où figure notamment la fille de madame Geoffrin, la marquise de la Ferté-Imbault.

Il ne faudrait pas croire que des conseils judicieux, une réception cordiale, et quelques bons dîners, fussent les seules marques d'intérêt dont madame Geoffrin gratifiât les artistes de son entourage. Elle savait également leur procurer des avantages d'un ordre plus positif; et la riche galerie de peinture dont elle para les murs de son hôtel ne comprenait pas moins de soixante-treize tableaux des meilleurs maîtres de l'époque, tous commandés par elle et « exécutés sous ses yeux », depuis 1750 jusqu'à 1770 [2]. Elle les payait toujours comptant, et les payait fort cher, comme en témoignent les *carnets* que j'ai pu consulter et où, avec son esprit d'ordre accoutumé, elle consignait soigneusement tous les menus faits de son existence, depuis les gens qu'on lui présentait, jusqu'à ses dépenses de luxe et ses charités exceptionnelles [3].

1. Correspondance de Grimm. — *Un bureau d'esprit au XVIIIe siècle*, par Tornézy.

2. Note de la main de madame Geoffrin. — Archives de la famille d'Estampes

3. Ces carnets, qui appartiennent à M. le marquis d'Estampes, sont en nombre de sept, d'assez grande taille, reliés en maroquin

On y lit des chiffres comme ceux-ci :

Vien. — Quatre tableaux pour mon cabinet	6.000 livres.
Vernet. — Une marine.	2.400 —
Van-Loo. — Trois tableaux pour ma chambre à coucher. . . .	18.000 —

Non contente de ces prix, très élevés pour le temps, elle y ajoute encore des « galanteries », qui varient de trois cents à deux mille quatre cents livres, pour l'artiste, sa femme ou sa fille, pendant l'exécution du travail. Elle poussa plus loin encore la générosité envers la famille de Van-Loo, à ce que rapportent les *Mémoires secrets*. Elle avait acheté, en effet, à la vente qui fut faite après la mort du peintre, deux fort beaux tableaux, qu'elle paya quatre mille livres. Deux seigneurs russes, de passage à Paris, s'étant, peu après, engoués de ces toiles, la prièrent de les leur céder. Elle refusa d'abord, puis, se ravisant, leur fit dire que « s'ils en étaient passionnés, peut-être à force d'argent se laisserait-elle tenter ». Ils proposèrent cinquante mille livres; elle

vert, sauf l'un d'eux qui est relié en blanc. Ils constituent un document des plus précieux pour l'étude de l'existence intime de madame Geoffrin, et j'y aurai recours très fréquemment dans la suite de cet ouvrage. On trouvera à l'*Appendice* quelques extraits de ces carnets, notamment la liste et la désignation complète des tableaux de madame Geoffrin, avec le prix dont elle paya chacun d'eux.

accepta sur-le-champ cette somme, en retira les quatre mille livres d'achat, et envoya le surplus à la veuve de Van-Loo, qu'elle savait fort gênée.

De tels procédés étaient certes capables de faire pardonner quelques torts de caractère, une humeur un peu sèche et cassante, une ingérence parfois excessive dans la composition des œuvres qui l'intéressaient plus particulièrement. Il en résultait bien de temps à autre quelque « piquanterie » passagère; mais dans la plupart des cas, comme avec le bon Van-Loo, la réconciliation suivait de près la querelle; et l'on ne cite guère que Boucher, qui, chargé par madame Geoffrin d'un tableau destiné au roi de Pologne sur la *Continence de Scipion*, ait refusé nettement de se plier à ses « fantaisies », et se soit enfin « soustrait à ses exigences », en renvoyant à Vien le travail qu'il avait d'abord accepté [1]. Mentionnons encore l'accès de dépit de Greuze, blessé au vif par une critique un peu trop verte, et venant trouver Grimm pour s'en plaindre amèrement : « Qu'elle tremble que je ne l'immortalise! s'écrie-t-il d'un ton furieux. Je la peindrai en maîtresse d'école, un fouet à la main, et elle fera peur à tous les petits enfants présents et à venir! »

A mesure que les années s'écoulent, ces dissentiments se font de plus en plus rares. Madame Geoffrin,

1. Lettres de Diderot à Falconet, 6 septembre 1768.

à fréquenter les artistes, est devenue plus habile dans l'art de ménager ces amours-propres chatouilleux, de gouverner d'une main légère ces âmes irritables et sensibles. Elle apprend à laisser quand il convient « leur imagination à l'aise »; elle acquiert le talent de les orienter doucement vers les vues qu'elle préfère, tout en leur donnant à croire qu'ils travaillent « la bride sur le cou [1] »; et, dans une heure d'épanchement, elle résume elle-même en ces termes le fruit de sa longue expérience : « Je suis devenue leur amie, parce que je les vois souvent, les fais beaucoup travailler, les caresse, les loue, et les paie très bien [2] ».

Sous cette intelligente direction, les réunions du lundi prennent un charme spécial, et tous ceux qui les ont connues semblent en avoir gardé un exquis et précieux souvenir. La composition en était calculée avec un soin extrême, et la maîtresse de maison se montrait incomparable dans l'art d'assortir les convives, et de combiner, par un choix délicat, l'harmonie avec la variété. Tout en maintenant à chacun des deux jours consacrés son caractère primitif, le lundi aux artistes, le mercredi aux gens de lettres, elle n'avait garde d'ériger cette division en règle absolue, d'établir un classement immuable, d'enfermer ses amis dans des catégories étroites et tranchées, qui les eussent isolés les uns des autres comme derrière une muraille de

1. Lettre au roi de Pologne, 29 janvier 1766.

2. *Ibid.*, 13 mars 1766.

Chine. En dépit des protestations de Caylus, elle appelle bientôt aux lundis des amateurs haut placés, tels que le duc de la Rochefoucauld, qui se mêlait de peinture, le marquis de Marigny, frère de madame de Pompadour et grand protecteur des arts, l'abbé de Saint-Non, qui se consolait de sa disgrâce politique en gravant de jolies vues de Rome, et même à l'occasion quelques littérateurs, comme Marmontel, afin d'alimenter les causeries et d'exciter, par la divergence des points de vue, la verve des convives. Grâce à cette diversité d'éléments, les dîners du lundi sont peut-être plus animés encore que ceux du mercredi ; il y règne plus d'abandon ; le ton en est un peu plus vif, et l'adroite « présidente » a parfois fort à faire pour maintenir les propos dans les strictes limites de la bienséance. Lorsque éclate quelqu'une de ces incartades, le coupable est généralement Caylus, et le « Grand Croquant [1] » se voit souvent rappelé à l'ordre pour la crudité de son langage et l'audace de ses anecdotes. Agréable conteur au reste, érudit et plaisant tour à tour, ayant l'instinct de la couleur et le don du détail pittoresque, il sait prendre avec ses « petits récits » toutes les oreilles de l'assemblée. « Il y a huit jours, écrit-il à Paciaudi[2], que je contai au lundi que j'avais vu, dans un village de France, huit ou dix

1. Lettre de madame Geoffrin à Paciaudi, 12 août 1762.

2 Lettre du 25 mars 1764. *(Portraits intimes du XVIIIe siècle, par Goncourt.)*

petits enfants mâles et femelles qui faisaient la procession avec des brins de paille, mais qui, s'étant troussés jusqu'au-dessus du ventre, marchaient avec ordre, c'est-à-dire un petit garçon avec une petite fille. — Le tableau leur plut ; je l'ai fait graver, et je vous envoie une eau-forte comme à tous ceux qui composent le lundi. J'ai fait écrire au bas *Jeu d'enfant*. En effet, les processions les plus graves, celles mêmes des Égyptiens, ne sont point autre chose ».

Afin qu'aucun art ne fût exclu de ces belles réunions, la musique à son tour est fréquemment appelée à charmer les convives. Un tableau qui date de cette époque — et qui fut probablement commandé par madame Geoffrin — la représente dans son salon, assise au milieu de quelques intimes ; un musicien, que l'on croit être Rameau, se tient au clavecin, et la maîtresse de maison, tournée vers l'exécutant, prête à la mélodie une oreille attentive [1]. Un peu plus tard, quand Mozart, âgé de huit ans, vint avec sa famille faire son premier séjour à Paris, le salon de la rue Saint-Honoré fut un de ceux où il se fit d'abord entendre ; madame Geoffrin se prit d'admiration pour le prodigieux enfant, s'intéressa vivement à lui et aux siens ; et lorsqu'ils quittèrent Paris pour s'installer à Vienne, elle écrivit en leur faveur au prince de Kaunitz, premier ministre d'Autriche, une lettre de

1. Ce tableau appartient à M. le baron de Bernon.

recommandation chaleureuse [1] : « J'ai appris, lui dit-elle, qu'un nommé le petit Mozart, dit le *petit prodige* en musique, était à Vienne avec son père... Le père étant, et toute sa famille, de fort honnêtes gens, ils ont été généralement considérés à Paris, et en particulier de plusieurs personnes de ma connaissance, qui faisaient un très grand cas des vertus du père et des talents des enfants. Daignez, mon prince, mettre cette honnête famille à l'ombre de vos ailes ; ils seront heureux et ils le seront plus que moi... »

Pour achever de nous retracer la physionomie de ces dîners artistiques, à peu près uniques en leur temps, nous avons un document précieux, d'autant plus sincère, qu'il est écrit de la main d'un enfant. Henry Costa de Beauregard, dont un de ses descendants nous a si éloquemment conté la noble existence [2], n'avait que quatorze ans et demi lorsqu'il quitta son château de Savoie pour se produire à Paris, où son charmant esprit et son précoce talent de peinture fixèrent bientôt tous les yeux et lui valurent un succès général. Il se fit, comme de juste, présenter à madame Geoffrin, qui le traita d'abord familièrement de « petit drôle » et de « petit bonhomme », puis l'invita sur l'heure au dîner du lundi suivant, lui et ses tableaux, « car, dit-il,

1. 27 avril 1768. Lettre de madame Geoffrin au prince de Kaunitz, citée dans la *Correspondance de Kaunitz avec Mercy-Argenteau*.

2. *Un Homme d'autrefois*, par le marquis Costa de Beauregard.

elle m'a prévenu qu'elle ne me recevrait pas sans cela ». Il fut, bien entendu, exact au rendez-vous, et écrivit le lendemain à son père pour lui conter ses impressions toutes fraîches ; je ne saurais mieux faire que de transcrire quelques fragments de ce récit : « La dame se trouvait en compagnie de Vernet[1], et d'un certain M. Mariette, possesseur d'une riche collection d'estampes. Ils examinaient un nouveau tableau de Vien... Il y avait à dîner M. de Marigny, le duc de la Rochefoucauld, Marmontel, Cochin, le célèbre graveur, et plusieurs autres personnes dont je n'ai pas su le nom. Chacun y avait apporté quelque chose : Vernet, un tableau nouvellement arrivé d'Italie et que l'on croit de Corrège ; M. de la Rochefoucauld, un petit tableau peint en camaïeu sur marbre et incrusté par un procédé que personne ne connaît ; M. Mariette, un petit portefeuille plein de ses plus belles estampes ; M. Cochin, des dessins à la plume ; et moi, mes tableaux.

» Madame Geoffrin, en me présentant, disait : « M. le comte de Costa, dont vous avez sans doute » entendu parler. — Quoi c'est lui? — Oui vrai- » ment ; oui beaucoup. »

» Je n'ai point été trop embarrassé, et la maîtresse du logis ne m'a point si fort traité de petit bonhomme... Elle a le ton brusque et vif. Pour la fille

1. Joseph Vernet, le peintre de marine.

d'un valet de chambre de madame la Dauphine, elle m'a paru fort à son aise au milieu de ces grands seigneurs et de ces grands esprits. »

A table, madame Geoffrin lit à l'assistance une lettre qu'elle vient de recevoir du roi de Pologne Poniatowski, et qui, de l'avis du jeune Costa, « est bien ce qu'il a ouï lire de mieux écrit ». Puis vient le tour d'une lettre de Voltaire, où Fréron est déchiré à belles dents. Vers la fin du dîner, on annonce un nouveau convive, et l'on voit entrer « un vieux bonhomme tout décrépit, sourd, et que l'on porte à bras ». C'est le président Hénault, l'ami de la Reine, alors âgé de quatre-vingt-deux ans, mais fort spirituel encore, malgré son délabrement, et « d'une gaîté charmante », en dépit de sa surdité. On s'empresse autour de lui, chacun lui fait fête ; et il semble dès lors « qu'il n'y en ait plus que pour lui ».

Ne croirait-on pas, à lire cette leste et vivante description, assister — après un siècle écoulé — à l'une de ces incomparables assemblées où le mérite et le talent donnaient seuls droit de cité, où la fusion des classes semblait pour quelques heures s'accomplir d'elle-même, où artistes et grands seigneurs fraternisaient dans une union si complète, qu'« elle faisait en quelque sorte disparaître l'inégalité des rangs [1] » ? Et ne comprend-on pas l'exclamation du savant italien qui, au

1. Lettre du dessinateur Cochin à madame de la Ferté-Imbault.

sortir d'un lundi, s'écrie avec enthousiasme : « Je croyais voir ces soupers d'Athènes, où l'on ne s'entretenait que d'arts et de sciences [1] ! »

Il est aisé d'imaginer qu'une hospitalité si rare ne manqua pas de faire du bruit dans le monde, et que la réputation de l'hôtel de la rue Saint-Honoré franchit bientôt les barrières de Paris pour se répandre en Europe. Quelques étrangers de distinction, diplomates accrédités auprès de la cour de Versailles ou visiteurs de passage, s'y firent d'abord présenter ; l'accueil empressé qu'ils reçurent les encouragea à amener de leurs compatriotes. Peu à peu ce fut une mode ; il fut admis dans toutes les capitales qu'un homme de mérite ne pouvait débarquer à Paris, sans faire aussitôt que possible la connaissance de madame Geoffrin, et aller chercher dans son salon ses lettres de naturalisation. « Les princes, dit Sainte-Beuve, y venaient en simples particuliers ; les ambassadeurs n'en bougeaient dès qu'ils y avaient pris pied. »

Les *Carnets* dont j'ai déjà parlé sont instructifs à cet égard ; il semble que l'on parcoure une sorte d'almanach de Gotha, qui, aux illustrations de la naissance, ajouterait celles de l'esprit et du talent. Les noms qui s'y inscrivent deviennent bientôt si nombreux que, pour se retrouver dans cette multitude, madame

1. Lettre du Père Paciaudi au comte de Caylus — 14 février 1759.

Geoffrin est obligée de classer ses « connaissances » par nationalité, sous les rubriques : *Pologne, Italie, Russie, Angleterre, Suède,* etc... En face de chaque nom, elle écrit généralement l'adresse, et y joint une brève notice, une désignation typique, qui caractérise l'individu et prévienne une confusion possible. Voici, pris au hasard parmi des centaines, quelques exemples des annotations qu'elle emploie :

« M. Wilkes, Anglais, homme laid, faux et très extraordinaire, qui a fait beaucoup de tapage à Londres. Je l'ai connu chez le baron d'Holbach.

» Milady comtesse Orford, folle, qui m'a été présentée par Gatti. Elle est belle-fille du célèbre Robert Walpole et belle-sœur d'Horace Walpole.

» Général Barington. M'a donné à dîner avec milord Grosvenor. Il est fort laid et marqué de la petite vérole. Grosvenor se prononce en français *Grovener*.

» La princesse Radzivill, née princesse Lubomirska. Elle a beaucoup d'esprit, peint joliment, a de la physionomie, et est bossue. Son mariage est cassé avec le prince Radzivill, qui est remarié. Elle ne l'est pas.

» Antoine Prozodzinski, fils du chancelier de Lithuanie. Il m'a fait la plaisanterie de me donner une partie de sa moustache. » (Elle écrit *mouchetache*.)

Elle ne mentionne pas seulement les gens qu'elle a vus — et ils sont innombrables — elle inscrit encore ceux avec qui elle correspond sans les connaître, et qui s'adressent à elle, du fond de leur province, pour

solliciter l'honneur d'entrer en relations épistolaires avec une femme d'un si grand mérite. Telle est cette comtesse d'Arley, née comtesse de Linange, qui, lit-on dans le carnet, « m'écrit de Bruxelles une lettre fort extraordinaire, par laquelle elle me demande d'avoir un commerce suivi avec moi ». Tel encore cet Anglais, dont le nom est illisible, « qui m'envoie ses livres, où je n'entends rien, et m'écrit des lettres trop savantes pour moi ». Mais, dans la correspondance qu'elle entretient régulièrement avec ses amis du dehors, les fâcheux de cette sorte sont de rares exceptions. La plupart des noms qui composent sa liste représentent, parmi les sociétés étrangères, la fine fleur de l'esprit et de la distinction.

Ces deux termes sont les seuls qui conviennent à l'une des plus fidèles et des plus tendres amies de madame Geoffrin, lady Hervey [1], cette femme exquise, dont le joli visage, la fine intelligence, l'âme douce et sensible, firent les délices de tous ceux qui l'approchèrent, et surent fixer jusqu'au sec et inconstant Walpole. Veuve en 1743, elle fit, à partir de cette époque, de fréquents séjours à Paris, y connut madame Geoffrin, et contracta envers elle une affection qui dura

1. Mary Lepel, fille du brigadier-général Nicolas Lepel, 1700-1768. Elle épousa, en 1720, lord Hervey of Ickworth, et devint veuve en 1743. Un grand nombre des lettres d'H. Walpole lui sont adressées. Elle laissa quatre enfants, dont l'aîné fut le marquis de Bristol.

toute sa vie. Pendant leurs longues séparations, elles s'écrivaient continuellement, et l'on ne peut que regretter vivement la perte de cette correspondance, au sujet de laquelle toutes les recherches ont été vaines, tant en France qu'en Angleterre. Les carnets de madame Geoffrin et les lettres d'Horace Walpole subsistent au moins comme témoignage de l'amitié solide qui unissait les deux femmes, et qui se traduisait par un incessant échange de services, de cadeaux, de « souvenirs » de toute espèce. Plus significative encore est la lettre que lady Hervey adressait à David Hume, le 1er janvier 1764 [1] ; on y trouve un portrait de madame Geoffrin, un peu flatté sans doute, mais intéressant par le sentiment qui l'inspire. J'en traduis quelques extraits : « Il y a peu de têtes naturellement mieux organisées que la sienne ; il n'y a pas de cœur qui puisse surpasser l'affectueuse chaleur du sien... Je n'ai jamais vu personne saisir chaque détail d'un caractère aussi promptement qu'elle, et le peindre aussi fortement. Elle excelle particulièrement dans le récit, qui est toujours court et vif. Les gens vains, affectés, et ceux qui n'ont pas de mérite, peuvent la craindre ; mais les faiblesses de ses amis, et même des simples connaissances qui fréquentent chez elle, sont à l'abri. Rien n'échappe à son observation, mais rien ne s'échappe de sa langue à leur préjudice. Quand

1. *Letters of eminent persons addressed to D. Hume.* Burton, 1849.

une fois elle aime les gens (et quand elle dit qu'elle le fait on peut l'en croire), elle ne leur laisse jamais le temps d'avoir recours à elle pour lui demander un service ; son attention et sa sagacité lui font immédiatement deviner en quoi elle peut leur être utile... »

Cette lettre, qui vint trouver Hume à Paris, où il remplissait alors les fonctions de secrétaire d'ambassade, le détermina à faire la connaissance de celle qu'on lui peignait sous des couleurs si séduisantes. Madame Geoffrin le vit arriver, peu de temps après, muni par lady Hervey d'une lettre d'introduction. Il fut bien reçu, comme on pense, et ne tarda pas à être admis au nombre des intimes. L'époque de son séjour à Paris fut, au reste, pour Hume, la plus brillante de sa vie. Ses prétentions d'homme à la mode y semblèrent, pour la première fois peut-être, justifiées par un plein succès. Malgré ses cinquante ans, son extérieur vulgaire, sa parole embarrassée et lourde, les femmes les plus élégantes lui prodiguaient leurs grâces et se disputaient ses sourires, au grand étonnement de ses compatriotes. — « Ces dames, écrit l'un d'eux [1], ne peuvent se passer de lui à leur toilette. A l'Opéra, sa face large et insignifiante ne s'aperçoit guère qu'entre deux jolis minois. » Madame Geoffrin n'échappa pas plus que les autres à la contagion générale, et ses lettres au philosophe, que l'on conserve

1. Lord Charlemont. — Voir les *Lettres d'Horace Walpole*, publiées et traduites par le comte de Baillon.

aux archives de la Société royale d'Édimbourg, exhalent un léger parfum de coquetterie, dont elle n'était cependant pas coutumière. On en jugera par ces échantillons :

« Juillet 1764, le mercredi.

» ... Malgré tous les succès dont vous me flattez, je les compterais pour rien si je n'avais pas réussi près de vous. En vérité, monsieur, je ne me suis rengorgée que dès l'instant que je me suis aperçue que je vous plaisais, Nous autres femmes, nous avons le tact fin et prompt sur l'impression que nous faisons... J'espère vous trouver aussi aimable et aussi *coquin* que vous l'étiez quand vous êtes parti [1]. Ce mot vous convient et vous sied bien. »

La lettre que voici date de l'année suivante et marque dans la familiarité un notable progrès :

« A Paris, le 17 avril.

» Il ne vous manquait, mon gros drôle, pour être un parfait petit-maître, que de jouer le beau rigoureux en ne faisant pas de réponse à un billet doux que je vous ai écrit par Gatti ! Et, pour vous donner tous les airs possibles, vous voulez vous donner

1. Pour Compiègne, où Hume accompagna la Cour en juillet 1764.

celui d'être modeste [1], en disant que vous ne savez pas assez bien le français pour l'écrire. Mon cher ami, je vous connais aussi bien que vous connaissez peu votre *Émile* [2], si réellement vous le croyez aussi simple que vous le dites. Mais, comme il faut toujours respecter les opinions publiques, je laisse votre Émile dans ses montagnes, et j'attends avec impatience que mon gros drôle vienne habiter notre plaine. Mon Dieu, que j'aurai du plaisir de le revoir ! »

Une autre lettre se rapporte à un envoi de ses ouvrages que Hume avait fait à madame Geoffrin. Cédant à son penchant pour la somptuosité, il les avait fait revêtir d'une magnifique reliure, et son amie l'en plaisante avec malice et gaîté :

« Ce samedi matin.

» Vous croyez donc, en qualité de gros et d'aimable drôle, avoir acquis le droit de faire toutes les drôleries possibles? Vous venez, mon beau monsieur, d'en faire une un peu forte ; elle ressemble plus à une méchanceté qu'à une galanterie. L'état d'humiliation où se

1. Les premières lignes de cette lettre ont été reproduites par Sainte-Beuve dans ses *Causeries du Lundi*, d'après une vie de M. Hume, publiée par Burton.

2. Jean-Jacques Rousseau, avec qui Hume, d'abord son ami intime, devait avoir plus tard une si violente querelle.

trouvent mes pauvres livres à côté de la magnificence des vôtres perce le cœur; ils ont tous l'air de vieux bouquins qui arrivent de dessus les quais. De plus, c'est l'acte de vanité la plus forte dont on ait jamais entendu parler. Il faut que vous ayez une furieuse opinion de vos ouvrages pour leur avoir donné un si bel habit!

» Depuis que ce nouvel astre brille sur mes planches, je n'ose plus lever les yeux dessus, tant la laideur de leurs anciens citoyens m'afflige. Non, je ne vous pardonnerai jamais la révolution que vous venez de faire dans ma bibliothèque. Hélas! je l'aimais telle qu'elle était: à présent, elle fait mon malheur; et elle serait ma ruine, si le diable de la superbe me montait à la tête, au point de vouloir être aussi magnifique que l'est votre fatal présent.

» Vanité des vanités! dit le sage. Je répéterai cette maxime toute la journée, pour me préserver de la folie de vouloir vous imiter.

» Madame la princesse de Beauvau soupe ce soir chez moi. Oui, oui, oui. »

Les billets qui précèdent sont écrits pendant le séjour de Hume à Paris. Après son retour en Angleterre, la correspondance continua, mais de plus en plus espacée, et la faute en fut sans doute au « gros drôle », qui était coutumier du péché de paresse, et qui ne répondait à sa vieille amie qu'après de longs

intervalles [1]. Il n'oubliait pas néanmoins les réunions de la rue Saint-Honoré, et adressait à madame Geoffrin tous les Anglais distingués de sa connaissance qui se rendaient à Paris. De ce nombre fut Benjamin Franklin, plus réputé à cette époque comme savant que comme politique. Envoyé en mission à Londres en 1764, il y demeura plusieurs années, et profita de la proximité pour faire, dans l'automne de 1767, un voyage de quelques semaines à Paris. Pourvu d'une recommandation de Hume, il se présenta chez madame Geoffrin, qui ne semble pas l'avoir apprécié à sa valeur, si l'on en juge par ces lignes un peu froides :

« Paris, 25 septembre 1767.

« Je vous remercie, mon très cher ami (car vous me serez toujours très cher malgré vos rigueurs) de m'avoir procuré l'honneur de voir M. le chevalier Pringle [2] et M. Franklin. Mais j'ai fort peu joui de leur connaissance ; je n'ai même pas pu leur donner à dîner. Ils ont fait un fort court séjour ici, et ont été bien fêtés. M. Pringle me paraît très aimable et parle bien français. Pour M. Franklin, qui ne le parle pas, je n'ai vu que sa réputation.

1. Voir les reproches que Hume s'adresse à ce sujet, dans ses lettres à la comtesse de Boufflers. — *Loc. cit.*

2. Médecin et savant anglais, ami de Franklin, qu'il accompagna à Paris.

» Gros coquin que vous êtes, voilà donc comment vous m'avez trompée! Après toutes les assurances réitérées de revenir, et les semblants que vous avez faits de louer une maison, vous nous abandonnez, et votre lettre même ne me donne pas le moindre rayon d'espérance. Je voudrais bien pouvoir vous oublier, mais je ne puis. »

C'est encore Hume qui, le premier, annonça à madame Geoffrin la visite d'Horace Walpole, lors du voyage à Paris, en l'année 1765, de ce célèbre personnage. La réponse qu'il reçut par le retour du courrier apportait la promesse d'un accueil exceptionnel : « Voilà donc encore, écrit-elle, *un verbe qui se fait chair*, en habitant parmi nous. Si, en valant autant que vous me le dites, il est aussi aimable que vous, il sera content de vous, de moi surtout, qui ferai non seulement mon possible, mais j'irai jusqu'à l'impossible pour justifier vos bontés pour moi, lui prouver le cas que je fais de votre recommandation et le désir que j'ai de vous plaire. » Walpole, non content de ces assurances, avait réclamé en outre de lady Hervey quelques lignes d'introduction qu'il pût remettre lui-même, et ces lignes furent si élogieuses qu'il s'en montra presque effrayé : « Madame Geoffrin, écrit-il [1], ne voudra jamais croire que je suis le vrai mandataire, mais croira que j'ai volé le porte-manteau de M. Walpole. »

1. Lettre à lady Hervey, 3 septembre 1765.

Ce fut le 12 septembre 1765 qu'il débarqua à Paris, et il courut, dès le lendemain, frapper à la porte de l'hôtel de la rue Saint-Honoré ; madame Geoffrin, par extraordinaire, se trouvait à la campagne ; comme on était au samedi et qu'elle ne recevait pas le dimanche, force fut de patienter deux jours avant de faire connaissance. Mais, de part ni d'autre, on ne perdit rien pour attendre ; et, à la première entrevue, une complète sympathie s'établit entre ces deux esprits également fins, sagaces et pénétrants. Walpole, tout l'hiver qui suivit, ne bougea de chez madame Geoffrin ; et ses lettres, pendant cette période, ne sont qu'un dithyrambe en l'honneur de sa nouvelle amie, si charmante et si bonne « qu'il jurerait que ce fût lady Hervey en personne », ce qui était tout dire. Il lui découvre chaque jour une qualité nouvelle : « un des meilleurs entendements qu'il ait jamais rencontrés » ; une science du monde, un bon sens, « que l'on ne saurait imaginer » ; une « merveilleuse promptitude à découvrir les caractères », avec une « incroyable pénétration pour aller au fond de chacun » ; bref, c'est « une femme extraordinaire », et il en est si fort engoué, qu'il va jusqu'à lui pardonner, lui, le plus susceptible des hommes, le léger ridicule qu'elle a jeté sur lui en l'affublant du surnom de « nouveau Richelieu [1] ».

Cette flambée d'enthousiasme eut l'éclat d'une lune

1. Lettres des 14 novembre, 3 et 13 octobre, 21 novembre 1765, 25 janvier 1766, etc. etc. *(General Correspondence)*.

de miel, et aussi la brièveté. Madame du Deffand entra bientôt en scène ; et Walpole, touché plus qu'il ne se l'avouait à lui-même de la passion étrange qu'il avait inspirée à celle qui, jusqu'à soixante-dix ans, n'avait jamais aimé personne, déserta un beau matin la rue Saint-Honoré pour passer, avec armes et bagages, dans le camp ennemi. De ce moment, et du jour au lendemain, son attitude et son langage changèrent du tout au tout à l'égard de madame Geoffrin. Non seulement il ne met plus les pieds chez elle, mais, dans sa correspondance, tantôt il l'accable d'un dédaigneux silence, qu'il ne rompit même pas à l'occasion de sa mort, tantôt il la prend pour cible, raille durement « la Geoffriniska », attaque avec aigreur ses petits travers, et notamment son penchant innocent pour les têtes couronnées, qu'elles soient russes, autrichiennes ou polonaises. Il va plus loin encore, car il détourne maintenant ses amis, en termes insultants, de l'hospitalière demeure dont il oublie qu'il fut naguère un des plus assidus et reconnaissants convives. « Vous seriez, écrit-il à son ami Conway, promptement dégoûté de cette maison, où vont tous les beaux esprits et tous les faux savants, et où ils sont aussi impertinents que dogmatiques. » A cette nomenclature des habitués du salon de la rue Saint-Honoré, Walpole, à juste titre, aurait pu ajouter les ingrats.

CHAPITRE V

Analyse du caractère de madame Geoffrin. — Sa force de volonté. — Mélange de bonté et d'égoïsme, d'orgueil et de modestie. — Sa manière d'être avec ses amis. — Exemple tiré de sa conduite à l'égard de Marmontel.

Nous nous sommes jusqu'à présent attaché à suivre pas à pas les progrès croissants de madame Geoffrin dans la première période de son existence, à étudier ses procédés, et à noter les étapes de sa surprenante carrière. Il convient de faire halte un moment, et de considérer en elle-même celle dont nous venons de voir se dessiner la fortune. Son mérite justifia-t-il son succès? Fut-elle, au moins par quelque endroit, une femme vraiment supérieure? Poser la question, c'est en même temps la résoudre, si l'on admet avec Sainte-Beuve qu'une grande influence sociale porte toujours en elle-même sa raison d'être, et que ni le hasard, ni l'argent, ni même — ce qui n'est point ici le cas —

la naissance, ne suffisent à expliquer une profonde et persistante action sur les hommes. Quand il s'agit de madame Geoffrin, la faculté maîtresse, celle qu'elle possède à un degré éminent, qui constitue son originalité propre, et donne la clef de toute son histoire, c'est la volonté, la volonté patiente et forte, qui, selon sa propre expression, « remplace toutes les vertus et sans laquelle toutes les vertus font naufrage », une volonté que rien ne rebute et ne détourne de son objet, qui sait, selon les besoins du moment, revêtir toutes les formes, tantôt prompte et audacieuse « comme la marche d'un conquérant[1] », tantôt insinuante et souple comme la diplomatie « d'un cardinal romain ». Toutes les autres qualités de son esprit et de son cœur — et certes elle en eut de belles et de rares — sont soumises à celle-là, qui les règle, les ordonne, les utilise avec une sagacité admirable, et les fait concourir au but de sa vie. Et ce but, comme le fait justement observer Thomas, ne fut pas seulement une vaine fumée d'ambition et une stérile recherche de gloire, mais bien la poursuite et l'organisation « de son propre bonheur », en employant ce terme dans le sens le plus élevé qu'il comporte. Elle ne voulut pas, comme tant d'autres, abandonner le sien au hasard ; mais elle en fit son étude et son occupation constantes, songeant déjà à l'avenir, dans un âge où l'on jouit de tout sans cal-

1. Lettre de madame de la Ferté-Imbault.

culer rien, s'imposant dès sa vingtième année des « plans de vie [1] » successifs, qu'elle ne perdit jamais de vue et qu'elle réalisa toujours.

Sauf de bien rares exceptions, aucun de ses actes, même les plus désintéressés, aucun de ses sentiments, même les plus sincères, n'échappe au contrôle de ce bon sens froidement méthodique, qui juge, dirige, pèse, retient et modère tous les mouvements de son âme ; et s'il est vrai, comme l'assure madame Necker, qu'elle travaille « jusqu'à la veille de sa mort » à se corriger de ses défauts, elle ne redoute pas moins l'excès de ses vertus, et semble perpétuellement chercher dans la solidité de sa raison une sorte de contrepoids aux généreux entraînements de son cœur. On retrouve chez elle ce calcul là même où, à première vue, on la jugerait incomparable, je veux dire dans ses amitiés. Personne n'eut plus d'amis que madame Geoffrin, et personne ne mérita mieux d'en avoir, si l'on entend par là que nul ne se donna plus de peine pour les conquérir, ne s'employa plus activement à se les attacher, ne fut hanté d'un plus continuel souci de les obliger de toutes les manières et dans toutes les occasions. Elle avait fait graver sur ses jetons cette maxime de son invention : *Il ne faut pas laisser croître l'herbe sur le chemin de l'amitié ;* son existence entière fut la mise en pratique de cette ingénieuse devise. Dès

1. Lettre au roi de Pologne.

que l'on fait partie de son intimité, on peut tout attendre d'elle en fait de bons offices ; elle n'a de cesse qu'elle n'ait découvert ce dont vous pouvez avoir besoin, et de repos qu'elle ne vous l'ait procuré. Aucun effort ne lui coûte, aucune démarche ne la rebute, aucun sacrifice ne lui paraît trop lourd. Et — sans parler même des incroyables largesses dont j'aurai par la suite à citer des exemples — c'est une pluie intarissable de petits présents, de marques de souvenir, d'attentions délicates. Elle est indulgente à ceux qu'elle aime, et pardonne aisément les torts involontaires qu'ils peuvent avoir envers elle, ne supposant jamais tout d'abord qu'on ait eu l'intention de l'offenser. Elle est discrète, et si elle a quelque penchant à s'enquérir des affaires de ses amis, et à « pénétrer dans leur intérieur domestique [1] », c'est seulement pour être à même de leur rendre plus efficacement service ; mais elle ne divulgue jamais au dehors ce qu'elle a pu apprendre de la sorte, et si par aventure quelque curieux tente de la faire jaser, elle se renferme dans un silence « véritablement sublime [2] ».

Mais autant elle sait jouir des douceurs de l'amitié, autant elle est résolue à ne pas en souffrir ; et elle ignore de parti-pris cette sorte de dévouement qui fait que l'on s'attache davantage à ceux qui sont dans le malheur. Tant qu'il lui est loisible de remédier aux maux de ses

1. Lettre de madame de la Ferté-Imbault.
2. *Ibidem.*

amis, elle n'y épargne pas ses peines ; dès qu'elle n'y peut plus rien, elle se détourne, ferme ses yeux et ses oreilles, et, comme elle dit, « pétrifie son cœur ». C'est le reproche que lui adresse, sous une forme plaisante, l'abbé Galiani : « Madame Geoffrin, dit-il, a le tic de détester tous les malheureux, car elle ne veut pas l'être par le spectacle du malheur d'autrui. Cela vient d'une belle cause : elle est sensible, elle est âgée, elle se porte bien ; elle veut conserver sa santé et sa tranquillité. D'abord qu'elle apprendra que je suis heureux, elle m'aimera à la folie. » Loin de s'en cacher, elle s'en vante, et érige sa méthode à la hauteur d'un principe : « Je ne vous ai pas écrit — explique-t-elle un jour [1] à l'un de ses familiers frappé d'une cruelle disgrâce politique — parce que je vous voyais si malheureux, que je n'aurais su que vous dire. Les consolations sont non seulement inutiles, mais elles sont un surcroît de peine… Quant à moi, je ne cherche plus qu'à engourdir ma sensibilité, surtout pour les objets qui m'échappent. » Il lui faut autour d'elle des visages heureux, et elle ne supporte point de demeurer, fût-ce pour un moment, dans une atmosphère de tristesse. La petite scène racontée par Diderot à mademoiselle Volland [2] est caractéristique à cet égard : madame Geoffrin arrive un

1. Lettre à Paciaudi, 26 avril 1762. — Paciaudi venait d'être destitué de son emploi de bibliothécaire, et réintégré dans son couvent, où il se morfondait.

2. Lettre du 25 juillet 1762.

jour à la Briche, propriété de madame d'Épinay, où se trouvaient réunis Suard, Diderot, Grimm, ses plus intimes amis. Elle se proposait d'y dîner. Mais, par suite de la brouille qui venait d'éclater entre madame d'Épinay et le ménage d'Holbach, le trouble et le chagrin régnaient dans cette maison, jadis si libre et si joyeuse, et un air de contrainte se lisait sur tous les visages. Madame Geoffrin, mise au courant, change aussitôt de physionomie : « elle regarde, se damne sur sa chaise », essaie sans succès quelques plaisanteries, puis se tait, « fait des nœuds, bâille deux ou trois fois », et tout à coup se lève, et se dirige vers la porte. « Vous nous quittez, madame, lui crie l'abbé Follet ? — Oui, répond-elle, il n'y a personne aujourd'hui : demain je reviendrai. » Et elle s'échappe aussitôt sans demander son reste.

Avec une femme ainsi faite, il convient peut-être de voir autre chose qu'un simple jeu d'esprit dans l'ingénieuse apologie qu'elle se plaisait à faire des ingrats, « qui n'excitent jamais de tracasseries, sur le secret desquels on peut compter comme sur le sien propre », et qui, pour toutes espèces de raisons, « ne sont point, disait-elle, estimés ce qu'ils valent. » Sans doute justifiait-elle ainsi par avance certaines sécheresses subites qui détruisent l'effet de sa générosité native, et l'empressement singulier qu'elle met à bannir de sa mémoire ses plus fidèles amis, dès qu'elle les croit pour toujours séparés d'elle : « Je suis en vérité très fâchée de vous

avoir connu, écrit-elle à l'un d'eux qui avait commis la faute de se rappeler à son souvenir ; je me suis livrée au plaisir de vous aimer, et je ne vous reverrai probablement jamais... Je vous avais su gré de ne m'avoir point dit adieu ; les compliments que le comte (de Caylus) m'avait faits de votre part me paraissaient suffisants pour remplir les devoirs de la politesse, et j'espérais retomber bientôt dans mon engourdissement... [1] » Aussi lui recommande-t-elle avant tout de ne plus lui écrire, de ne plus jamais parler d'elle, et même « de n'y plus penser ».

Ce souci perpétuel de son repos, cette crainte extrême de gaspiller une parcelle de ce qu'elle croit utile à son bonheur, sont un des traits les plus marquants de son caractère ; et cette disposition prédominante, cultivée avec un soin minutieux et une suite invariable, l'entraîne fréquemment à combattre jusque dans son âme les instincts ou les passions qu'y a déposés la nature. Elle y gagne parfois, nous venons d'en avoir la preuve, des défauts qu'elle n'aurait pas eus sans cela ; elle y acquiert aussi, par contre, du moins en apparence, des vertus qui, autrement, lui fussent demeurées étrangères : la bienveillance, par exemple, envers les gens ou les choses qui, à première vue, ont eu le don de lui plaire. « Quand nos amis sont borgnes, a-t-on dit, il faut les regarder de profil » ; madame Geoffrin

1. *Portraits intimes du XVIIIe siècle,* par Goncourt.

agit de même, non point par indulgence ou charité chrétienne, mais pour ne pas gâter, par la perception trop nette des travers de ceux qu'elle aime, la jouissance qu'elle prétend retirer de leur commerce. Elle apporte cette myopie volontaire et prudente jusque dans le domaine des choses de l'esprit, et abdique au besoin, en vue de ménager son plaisir, l'indépendance de son jugement et la clairvoyance aiguisée de sa critique. Voici de quel ton cette femme, née moqueuse et douée d'une pénétration subtile pour découvrir en tout le ridicule ou le point faible, rabroue un de ses amis qui lui avait fait remarquer les fautes du médiocre poème des *Saisons* [1] : « Je n'ai voulu voir dans ce poème, lui dit-elle, que ce qui a plu à mon esprit et touché mon cœur. Il faut avoir bien vu et bien senti les beautés d'un ouvrage, pour se justifier à soi-même la liberté d'en dire les défauts. Je suis pressée de jouir, et ne le suis point de détruire ma jouissance ; la critique n'est trop souvent qu'une destruction, et rarement une instruction. Voir les beautés d'un objet est un plaisir, mais en chercher les défauts nous ôte cette douce impression [2]. » On voit, par cette profession de foi, quel est le secret mobile de cette admiration voulue, et que, si elle tient à garder ses illusions intactes,

1. Le poème des *Saisons*, par le marquis de Saint-Lambert, publié en 1769, et accueilli avec enthousiasme par tout le parti philosophique.

2. Archives de la famille d'Estampes.

c'est de peur qu'un soupçon d'amertume ne vienne empoisonner le charme qu'elle se promet de goûter.

La modestie que l'on remarque en elle n'a pas une autre origine. Elle avait assurément reçu de naissance un penchant décidé vers l'orgueil. Les satisfactions qu'il procure lui sont plus sensibles qu'aucune autre; et rien, au fond de l'âme, ne la touche plus vivement que le témoignage de la considération qu'elle inspire et de la célébrité qui s'attache à son nom. Mais, ici encore, la raison intervient bien vite, pour dissiper l'enivrante fumée, lui montrer le piège des louanges excessives, le péril des déceptions possibles, et elle se contraint à être modeste pour s'épargner un jour ou l'autre quelque déboire dont elle pourrait souffrir. Ce débat entre la nature et la volonté apparaît curieusement dans la lettre suivante qu'elle adresse au baron de Gleichen, et où elle s'analyse elle-même avec une fine sagacité :

« J'ai ri, mon cher baron, en voyant dans votre lettre le nom de l'Europe joint au mien. Qu'est-ce que je suis dans l'Europe? Et à quoi tiennent mes succès auprès des étrangers? A quelques médiocres dîners. Vous me parlez de ma modestie comme d'une vertu qui me fait un mérite. Je ne serais qu'une impertinente, si je n'étais modeste; je n'ai pas le choix. Mais ce n'est pas modeste que je suis, mon cher baron, parce que la modestie n'est telle qu'en raison des

grands avantages qu'on lui sacrifie. Or, je n'ai pas la plus petite offrande à lui faire.

» Je suis humble, parce que je ne peux rien. Les hommes n'ont point de valeur par ce qu'ils sont, mais par le mal ou le bien qu'ils peuvent faire. Cependant mon néant, que je reconnais vis-à-vis des autres, ne m'anéantit pas vis-à-vis de moi-même. Je me sens de la raison, de la connaissance des hommes, et des vertus. Ces avantages, en me rendant contente de moi, me font voir clairement qu'ils ne me sont utiles que pour ma conduite, et par conséquent pour mon bonheur ; mais je répète que, ne pouvant faire ni bien ni mal, je ne suis rien pour personne.

» Je reste donc humble, mais je le suis avec dignité : c'est-à-dire qu'en m'abaissant moi-même, je ne me souffrirais humiliée par qui que ce fût. Voilà, mon cher baron, le portrait de mon âme. Celui de mon cœur serait aussi bon à faire; j'en laisse le soin à mes amis[1]. »

Si l'on veut maintenant se faire une idée juste et complète de ce singulier caractère, la meilleure méthode à suivre est peut-être de la regarder mettre ses théories en pratique, et de l'observer dans sa

1. Archives de la famille d'Estampes. — Cette lettre a été publiée en partie par l'abbé Morellet dans son *Éloge de madame Geoffrin*, mais avec des retranchements et des modifications qui en affaiblissent la portée.

conduite à l'égard d'un des hommes qu'elle a le plus intimement connus, le plus tendrement aimés, le plus généreusement comblés de ses bienfaits, mais l'un de ceux aussi qui ont subi davantage les brusques reflux de son humeur, et s'y sont montrés le plus sensibles. On ne saurait en tout cas, pour étudier madame Geoffrin, choisir un guide plus sûr que son ami Marmontel, car personne mieux que lui n'a discerné le véritable fond de son âme, analysé ses sentiments avec une sagacité plus subtile, et dessiné d'un trait plus fin cette figure compliquée, d'autant moins aisée à fixer qu'elle est toute en nuances et en demi-teintes.

Il rencontra sa future protectrice presque dès son premier apprentissage de la vie littéraire, alors que, fraîchement échappé du séminaire, la trace de la tonsure à peine effacée sur sa tête, léger d'argent, et n'ayant pour bagage que quelques manuscrits de tragédies en vers, il fréquentait en voisin la maison de madame de Tencin, si naïf encore qu'en quittant la marquise il s'écriait : « La bonne femme ! » Il fut invité dès lors à venir apporter ses hommages dans l'hôtel de la rue Saint-Honoré ; mais sa timidité l'empêcha de s'y rendre, et ce fut seulement quelques années plus tard que M. de Marigny, directeur général des Bâtiments, l'introduisit dans ce sanctuaire, dont la célébrité commençait à se répandre. Il plut à madame Geoffrin par son intelligence alerte et ses

belles manières, et elle le convia sur l'heure aux dîners du mercredi. Elle fit bientôt davantage ; car lorsque Marmontel, en recevant le privilège du *Mercure*, dut quitter sa place de secrétaire des Bâtiments et son logement à Versailles, elle lui offrit gracieusement l'hospitalité sous son toit. « J'acceptai avec reconnaissance, dit-il, en la priant de vouloir bien me permettre de lui en payer le loyer, condition à laquelle je la fis consentir. » Et voilà, de ce fait, établie entre eux l'intimité la plus étroite, et la plus profitable à la carrière d'un jeune débutant dans les lettres. Commensal de tous les dîners, convive de tous les petits soupers, admis de droit à toutes les réunions du soir ou de l'après-midi, il entre ainsi en relations suivies avec tout ce que l'époque offre de considérable par la science, le talent et l'esprit.

Cette situation privilégiée fut pour Marmontel le levier du succès. Mais l'on s'attend bien qu'il eût parfois à payer la rançon de cette faveur. Si madame Geoffrin s'attache avec zèle à édifier sa fortune, si elle pousse les bons offices jusqu'à le soigner elle-même dans ses maladies, installée à son chevet avec le dévouement d'une mère [1], en revanche, elle est souvent gron-

1. Sa sollicitude s'étendait même aux plus petits détails. Marmontel arrive un jour chez elle tout effaré, pour lui confier la nouvelle qu'il va être parrain de l'enfant d'un de ses amis, et qu'il est quelque peu inquiet de son rôle. « Voilà un bel engagement ! s'écrie-t-elle. Je suis sûre que vous ne savez plus un mot de votre

deuse, et toujours exigeante. Elle ne supporte pas l'absence, et lui fait grise mine, elle qui ne connaît pas de saison, lorsque dans les chaleurs de l'été, il parle de s'éloigner de Paris. Ce qui la met surtout hors d'elle-même, c'est d'apprendre que son protégé a risqué par quelque imprudence de compromettre son avenir. Les périls où il se jette la blessent comme une offense personnelle : elle lui fait un grief des embarras qu'il s'attire, sauf ensuite à se démener de son mieux pour le tirer d'affaire. C'est un trait à noter que la façon dont elle l'accueille à sa sortie de la Bastille, où il avait été enfermé une dizaine de jours pour expier une plaisanterie un peu vive à l'adresse du duc d'Aumont. Le premier mouvement de madame Geoffrin est de lui chercher querelle ; elle l'accable de railleries piquantes et de reproches amers ; peu s'en faut qu'elle n'approuve le grand seigneur de la sévère leçon qu'il a fait infliger à son chétif adversaire, et par son attitude enfin elle s'attire cette dure riposte, « qu'il lui faut apparemment des amis infaillibles et toujours heureux ». Mais le lendemain matin, le jour à peine levé, elle est déjà

Pater et de votre *Credo*, qu'on va vous demander à l'église ! » Et pendant plusieurs jours elle lui apprend ses prières, avec une patience admirable. Le jour du baptême, Marmontel se rend à la cérémonie, tout fier de sa science nouvelle. Mais la première demande qui lui est adressée est pour savoir quelle est sa paroisse... C'était la seule question que madame Geoffrin n'eût pas prévue, et l'infortuné parrain n'y sut jamais répondre ! (*Mémoires* de madame Suard).

dans la chambre du coupable, pleine d'agitation et de remords, confessant qu'elle n'a pu fermer l'œil de la nuit, maudissant sa propre injustice ; « Voilà comme on est ! Dès qu'un homme est dans le malheur, on l'accable, on lui fait un crime de tout ! » Et elle se met à pleurer si fort, que Marmontel la console, en lui faisant joliment la morale : « Chacun a sa façon d'aimer : la vôtre est de gronder vos amis, comme une mère gronde son enfant quand il est tombé. » Toute la scène est charmante ; et je n'en connais guère qui peigne madame Geoffrin plus au vif et plus au naturel, avec sa bonté despotique et son affection tracassière.

Nous retrouvons la même note quand il s'agit de faire entrer Marmontel à l'Académie française. A chaque obstacle qu'il rencontre, à chaque élection nouvelle qui ajourne ses espérances, elle ne peut dissimuler son dépit, elle l'aborde en pinçant les lèvres :

« — Eh bien, il est donc décidé que vous n'en serez point ! »

C'est tout l'encouragement qu'elle lui donne. Mais en même temps elle agit, travaille, remue ciel et terre pour lui obtenir des voix, et n'a de repos qu'après la victoire obtenue. C'est Marivaux qu'elle gagne à la cause de son candidat ; c'est Moncrif qu'elle s'efforce de séduire ; c'est le président Hénault, dont Marmontel, en citant un couplet de chanson, a estropié un vers par mégarde, et qui s'en fâche, et semble prêt à retirer son

suffrage, et ne désarme enfin que sous les adroites cajoleries de sa vieille amie.

Des frasques nombreuses de son turbulent locataire, celle que madame Geoffrin eut le plus de peine à digérer fut l'aventure de *Bélisaire*. Qui connaît de nos jours, autrement que de nom, ce long roman philosophique où Marmontel, qui s'imaginait alors être dangereusement malade, prétendit écrire son testament spirituel, et développa, dans un cadre historique d'une vérité douteuse, toutes sortes de théories politiques et religieuses? L'oubli où ce livre est tombé auprès de la postérité s'excuse aisément, car l'œuvre est diffuse, pleine de dissertations emphatiques qui coupent à chaque instant le récit. Mais *Bélisaire*, à l'époque où il parut, n'en eut pas moins un grand retentissement. Le parti encyclopédiste le porta aux nues. Par contre, la Sorbonne s'en émut, et soumit les doctrines de Marmontel à l'examen de ses plus savants docteurs. Ceux-ci furent d'avis que le quinzième chapitre, qui traitait de « la tolérance », était particulièrement subversif; et le 26 juin 1767 intervint un arrêt de censure, presque aussi volumineux que l'ouvrage accusé, qui énumérait une douzaine de propositions condamnables, hérétiques, propres à ébranler les fondements du trône et de l'autel. L'archevêque de Paris, M. de Beaumont, ne tarda guère à confirmer cette sentence. Arrêt et mandement furent lus en chaire dans toutes les paroisses, affichés à la porte de l'Aca-

démie, ainsi qu'à celle de l'auteur. Si bien qu'un beau matin, madame Geoffrin, en sortant de chez elle, eut la surprise de voir appendu aux murs de sa maison un vaste placard, annonçant aux badauds qu'elle logeait sous son toit un homme « ostensiblement brouillé avec l'Église et la Faculté ».

Le coup était dur pour une femme qui, comme dit madame de la Ferté-Imbault, « avait toujours aimé la décence et la règle », et qui, sans être dévote, respectait avec scrupule les pratiques extérieures de la religion. Le scandale s'accrut les jours suivants par le tapage qui se fit autour de la condamnation, et par l'espèce de levée de boucliers que cet incident provoqua contre l'autorité de la Sorbonne, anathématisée par Turgot, dans une grave brochure, comme le dernier asile du fanatisme, bafouée par Voltaire[1] en une multitude de petites feuilles légères qui arrivaient de Genève, « voltigeaient dans Paris, et amusaient le public aux dépens des docteurs de la Faculté ». Toutefois, malgré le vif ennui que madame Geoffrin ressentait de cette affaire, elle ne pouvait guère se fâcher tout haut contre un ami déjà frappé, et blâmer après coup une œuvre que, lors de sa publication, elle avait applaudie des deux mains, au point d'envoyer un

1. D'Alembert, lui aussi, dans ses lettres à Hume, n'a pas assez d'invectives contre ce qu'il appelle « la canaille théologique », et contre « les deux cents docteurs qui ont de l'esprit comme quatre ».

exemplaire au roi de Pologne, en lui en recommandant chaudement la lecture. Elle se retrancha vis-à-vis de l'auteur dans un silence obstiné, et son mécontentement se traduisit par un air de froideur, auquel Marmontel n'eut garde de se méprendre. Il prétexta le désir qu'il avait d'être logé plus au large, demanda son congé, et l'obtint aisément. Cette séparation effectuée, les bons rapports continuèrent comme par le passé. L'écrivain censuré demeura le convive assidu des dîners et des soupers de la rue Saint-Honoré ; et madame Geoffrin lui prouva quelques années plus tard, par les généreuses dispositions de son testament, qu'elle ne lui gardait pas rancune d'avoir méconnu ses conseils. Ajoutons que, par une inconséquence assez ordinaire à son sexe, tout en prenant elle-même parti contre ce malencontreux *Bélisaire*, elle ne souffrit jamais que d'autres se risquassent devant elle à en faire la plus légère critique. Elle se brouilla pour un propos de ce genre avec son vieil ami, le poète Piron, et trois ans après, bien qu'elle persistât à lui envoyer comme de coutume « du sucre et du café pour étrennes », elle ne l'avait pas encore relevé de sa disgrâce. Tant il est commode et doux, même pour une âme philosophe, de se venger sur autrui des torts que nous reproche notre propre conscience !

CHAPITRE VI

L'humeur grondeuse et autoritaire de madame Geoffrin. — Burigny, son « majordome ». — La discipline de son salon. — — Portrait physique de madame Geoffrin. — Sa toilette. — Son existence intime. — L'emploi de sa journée. — Son hôtel. — Sa fortune. — Ses relations avec la Société de Saint-Gobain.

L'humeur tyrannique et grondeuse qu'on a vue se manifester au chapitre précédent est encore l'une des particularités du caractère de madame Geoffrin ; et l'indocile Marmontel n'en eut pas seul le privilège. Cette disposition s'étendait au contraire à tous ceux qu'elle honorait de son amitié, et qu'elle avait une fois admis au nombre des sujets de son royaume. Entrer dans son intimité, c'était, on le savait, accepter par avance une discipline rigoureuse, dont il ne faisait pas bon s'écarter ; car, si les conseils qu'elle prodiguait étaient généralement judicieux et sages, « elle se mettait véritablement en colère », dit Gleichen,

contre ceux qui hésitaient à les suivre, colère qui se traduisait, d'habitude, non par des violences de langage, mais par un refroidissement subit, une sorte de petit « dépit sec » fort redouté des gens de son entourage.

Dès le début de son règne, avant que la durée n'en ait consacré le prestige, ses amis des premiers jours subissent déjà ce despotisme, et s'en plaignent d'une manière plus ou moins discrète. « Madame a toujours raison, gémissait quelquefois le vieux Fontenelle, mais elle a raison trop tôt ! » L'âge ne fit, comme on pense, qu'augmenter cette propension naturelle ; et ce qui n'était tout d'abord qu'une sorte de moyen de gouvernement devint tout doucement une manière d'être, un *tic* et une manie. Elle gronde à tout propos, « par plaisir », comme elle l'avoue, pour éprouver son autorité et s'en donner la jouissance. Celui qu'elle aime le mieux est le mieux grondé ; « c'est la plus grande marque de sa faveur et de sa direction[1]. »

Aussi, de tous ceux qu'elle assujettit à son joug, nul n'est-il opprimé d'une manière plus constante, et nul ne s'y soumet avec une plus déférente résignation, que son excellent et fidèle commensal, l'honnête Burigny, l'historien des papes, ce type achevé du savant d'autrefois, simple, naïf, respectable, « fort gauche, assure Diderot, et d'autant meilleur, car il faut toujours avoir

1. Sainte-Beuve, *Lundis*.

un petit ridicule qui amuse ses amis ». Convive de tous les dîners, hôte obligé de toutes les réceptions, plus tard, au déclin de l'âge, logé dans la maison de la rue Saint-Honoré pour y être soigné de plus près, Burigny remplit dans le salon de madame Geoffrin comme un office de majordome, chargé d'y faire la police et d'assurer le maintien de cette décence extérieure qu'elle prise par-dessus tout. Par suite, s'il se produit quelque infraction au règlement, s'il éclate quelque imprudence de parole, c'est à lui qu'elle s'en prend pour n'y avoir pas mis bon ordre [1]. « Voilà quarante ans que j'ai l'honneur d'être votre serviteur, dit un jour le patient souffre-douleurs à sa rude bienfaitrice, et au moins trente-neuf que je suis votre esclave ! »

Toutefois, hâtons-nous de le dire, ce que madame Geoffrin appelait en riant son « humeur grondante » était tempéré le plus souvent par tant de bonne grâce, d'à-propos, de réel intérêt pour ses victimes, que ceux qu'elle avait le plus vivement malmenés ne lui gardaient pas longtemps rancune, et que plus d'un prétendait même y trouver du plaisir. Nous avons sur ce point un témoignage qui n'est pas suspect, celui d'Horace Walpole, qui ne brillait, à coup sûr, ni par la bienveillance, ni par l'aménité du caractère. Un jour qu'il avait la goutte, madame Geoffrin le vint voir,

1. Sainte-Beuve, *Lundis*.

s'assit à son chevet, et, nonobstant son état de souffrance, le morigéna sans trêve et sans pitié. Quand elle partit enfin, après deux bonnes heures de semonce, elle le laissa positivement enchanté : « Elle a, écrit-il séance tenante à lady Hervey[1], une manière de reprendre qui me charme. Je n'ai jamais vu, depuis que j'existe, personne qui atteigne si au vif les défauts, les vanités, les faux airs d'un chacun, qui vous les développe avec tant de netteté, et qui vous en convainque si aisément. Je n'avais jamais aimé à être redressé auparavant ; maintenant vous ne pouvez vous imaginer combien j'y ai pris goût ! Je la fais à la fois mon confesseur et mon directeur, et je commence à croire que je serai à la fin une créature raisonnable, ce à quoi je n'avais jamais visé jusqu'ici... Si cela valait la peine qu'elle s'en mêlât, je vous assure qu'elle pourrait me gouverner comme un enfant. »

C'est par cet art de « gouverner » les hommes et de les maintenir en son autorité au moyen d'un judicieux emploi de « récompenses et de peines », que madame Geoffrin fut vraiment éminente et presque unique en son genre. Son salon, composé d'éléments si divers, constitue, sous sa main adroite et ferme, un ensemble homogène, qui en fait une véritable puissance, et qu'aucune de ses rivales ne put jamais obtenir, pas plus, parmi les femmes de son âge, la marquise du

1. Lettre du 13 octobre 1765.

Deffand que, plus tard, madame Helvétius ou mademoiselle de Lespinasse. S'il peut paraître excessif de voir en elle, comme l'a fait Sainte-Beuve, « l'administrateur habile et presque un grand ministre de la société », on a droit d'affirmer au moins qu'elle exerça sur l'esprit de ses contemporains une sorte de police du bon goût, équivalente à celle que l'on attribuait, dans le même temps, à la maréchale de Luxembourg, pour le ton et l'usage du monde. Les règles qu'elle impose sont acceptées sans murmure ; au milieu des discussions les plus vives, un mot prononcé à mi-voix, le fameux : « Voilà qui est bien », légendaire parmi ses convives, suffit à réprimer tout écart en remettant les choses à leur point et les gens à leur place. Mais, si ce discret avertissement n'est pas aussitôt entendu, l'imprudent qui a violé la consigne ne tarde pas à s'en repentir, et une leçon cinglante lui ôte toute velléité de récidive. C'est ce que le jeune comte de Coigny apprit un jour à ses dépens : invité à souper, il s'était lancé dès l'abord dans un récit aussi long que dénué d'intérêt ; quelques signes d'impatience de la maîtresse de la maison ne parviennent pas à l'arrêter ; pour faire diversion, elle le prie de découper une poularde ; peine perdue, il poursuit son monologue, tout en tirant de sa poche un couteau pas plus long qu'un canif. Pour le coup, madame Geoffrin n'y tient plus :

« — Monsieur le comte, lui dit-elle de sa voix

sèche et nette, pour réussir, dans ce pays-ci, il faut de grands couteaux et de petites histoires[1]. »

Mais ces vivacités de langage sont rares chez madame Geoffrin, surtout quand les années, en consacrant sa gloire, lui apportent en même temps la sérénité. A mesure qu'elle avance en âge, elle jouit mieux du fruit de ses longs efforts, savoure plus paisiblement la douceur de cette célébrité, dont elle voit de toutes parts se multiplier les plus certains témoignages. « Vous êtes, lui écrit Thomas, comme ces saints dont on entend beaucoup parler, et que les dévots aiment à voir de près. On vient chez vous en pèlerinage, et la sainte renvoie tout le monde content, ce qui n'est pas un petit miracle[2]. » Cette « dévotion » universelle suffit à son bonheur, et c'est sans un soupir qu'elle voit s'envoler sa jeunesse. Elle n'a vraiment pas de rivale dans l'art difficile de vieillir et de trouver des charmes à ce qui, pour tant d'autres, est la pire des misères. « La Rochefoucauld, écrit-elle à lady Hervey, a dit dans ses maximes, que la vieillesse est un tyran qui défend, sous peine de la vie, les plaisirs de la jeunesse. — Oui, pour les têtes mal faites. Mais pour les têtes sensées, je dis que c'est une sage gouvernante, qui ôte sans effort et sans que l'on s'en doute

1. Prince de Ligne, *Notes sur la correspondance de La Harpe.*

2. Lettre du 17 décembre 1768. — *Un bureau d'esprit au XVIIIe siècle,* par Tornézy.

le goût des plaisirs qui ne conviennent plus [1]. » Et que l'on ne voie pas là une de ces vaines formules, par lesquelles on travaille à s'étourdir soi-même, en donnant le change aux autres. Non, ce qu'elle professe, elle le met en pratique ; et sa philosophie sur ce point n'est jamais en défaut. Sa beauté disparue ne lui causa pas le plus léger regret ; elle ne chercha jamais à la prolonger par aucun artifice, et dès qu'elle vit s'en effacer la trace, elle s'installa, sans marchander, dans son âge du lendemain.

Son aspect extérieur était la parfaite image de son âme. Rien ne rappelait plus en elle la brillante jeune femme, dont Nattier fit, en 1738, le portrait que l'on voit reproduit en tête de cet ouvrage [2]. Il faut se la représenter maintenant telle que Chardin la vit, vingt ans plus tard, lorsqu'il peignit l'admirable tableau qui orne le musée de Montpellier : les traits un peu alourdis, les lèvres minces, tendues comme pour décocher les petites sentences brèves, tranchantes, expressives, qui sont sa marque personnelle ; les yeux restés vifs, perçants, scrutateurs ; une légère expression d'ironie répandue sur l'ensemble du visage ; la taille élevée et droite, la démarche noble et aisée, un aspect général

1. Archives de la famille d'Estampes.

2. Ce magnifique portrait — ainsi que celui de madame de la Ferté-Imbault, également peint par Nattier — appartient à M. le comte d'Estampes qui a bien voulu m'autoriser à le faire reproduire d'après l'eau-forte qu'en a gravée Granjean.

digne sans raideur et sérieux sans pédantisme. Pour sa toilette, la description en tient tout entière en ces mots : la simplicité la plus recherchée jointe à la netteté la plus irréprochable. Uniformément vêtue d'une robe de couleur sombre et de coupe sévère, le col et les manches parés du linge le plus uni et le plus fin, ses cheveux d'argent à demi recouverts d'une coiffe nouée sous le menton [1], c'était, dit La Harpe, « la figure de vieille la plus revenante qu'il fût possible de voir ». Aussi bien que la mise, elle avait su prendre les manières de son âge. Ses goûts et ses années marchaient du même pas, « comme deux chevaux bien attelés [2]. »

1. Pour les lecteurs que ces détails pourraient intéresser, voici sur cette question de toilette une petite note écrite par madame Geoffrin en tête d'un de ses carnets :

« Marchande de modes : mademoiselle Jouet, rue Montmartre, proche la rue de Cléry. — J'avais ci-devant mademoiselle Brivet.

» Mesures de mes robes :

» Pour robe et jupon de taffetas d'Italie uni : treize aunes.

» Pour pet-en-l'air de taffetas d'Italie : deux aunes et demie.

» Pour le jupon : trois aunes et demie ; et la robe pareille : quatorze aunes.

» Pour deux bouffants de droguet : cinq aunes trois quarts ; cinq lés chacun.

» Coiffes de taffetas : trois livres pièce.

» Montures de bonnet : une livre dix liards pièce. »

Suit l'adresse d'un cordonnier « qui fait des gros souliers très commodes ».

2. Madame Necker, *Mélanges*.

Méthodique en tout, elle avait établi pour l'emploi de son temps une sorte de règlement monastique, auquel elle se conformait avec rigueur ; car, si elle exigeait des autres une exacte discipline, elle n'était pas moins sévère pour elle-même. Grâce à ses carnets, et aux notes de sa fille, nous pouvons la suivre, pour ainsi dire, heure par heure dans son train de vie quotidien, et reconstituer par le menu le programme ordinaire d'une de ses journées. Elle se lève de bon matin, généralement à cinq heures, hiver comme été, et procède à sa toilette toute seule et sans aide, n'ouvrant la porte de sa chambre, fût-ce pour les femmes à son service, qu'une fois prête et irréprochable. Elle s'occupe alors de l'administration intérieure de sa maison, donnant elle-même tous les ordres de la façon la plus précise et la plus minutieuse, ne négligeant aucun détail, même le plus infime. Depuis la mort de M. Geoffrin, elle commande les repas, veille à ce que les vins soient de choix, la chère fine et délicate ; car elle attache à cette question de la table une importance particulière, et l'on trouve dans ses tablettes la recette de certains plats savants, dont, aux grands jours, elle régalait ses convives. Elle se fournit toujours aux meilleures adresses, et n'hésite pas, au besoin, à commander en province ce qu'elle ne trouverait pas aussi bien à Paris. Elle sait, par exemple, que les meilleures poulardes sont celles que l'on fait venir de Caen, « chez madame Varin, rôtisseuse, place Saint-Pierre », et que

l'abbaye de Poissy fabrique une « marmelade de fleurs d'oranger » vraiment incomparable [1].

Les questions de ménage une fois réglées, elle passe à sa correspondance ; et ce n'est pas une mince affaire, car elle est en commerce épistolaire avec l'Europe entière. Aussi écrit-elle souvent jusqu'à sept ou huit lettres par jour, en tout cas jamais moins de deux ; elle s'est imposé ce minimum. A ce métier, son style s'est rapidement formé, et l'on remarque une différence sensible entre les lettres de ses débuts et celles qui datent du temps où elle est en pleine possession de sa gloire. Mais l'écriture reste médiocre et l'orthographe incertaine. Ce n'est pas qu'elle n'ait cherché à remédier aux lacunes de l'éducation sommaire qu'elle doit à sa grand'mère Chemineau ; on trouve dans ses carnets la mention d'un « sieur Roger, rue du Faubourg-Saint-Jacques, chez une fruitière », que Suard lui a indiqué, et qu'elle a mandé chez elle « pour apprendre de lui à lire et à écrire correctement ». Mais c'est du temps et de l'argent perdus, et les leçons du sieur Roger paraissent n'avoir guère profité à cette élève quinquagénaire.

La matinée s'est écoulée dans ces occupations diverses. Il est onze heures. Madame Geoffrin met sa « coiffe de taffetas noir », s'enveloppe dans sa « mante

1. *Carnets.* — « S'adresser à madame Villerant, supérieure de l'abbaye. — Les vingt-quatre pots reviennent à trente-neuf livres. »

de soie puce », et sort, le plus souvent à pied. Parfois, c'est pour quelque visite chez des amis intimes, surtout chez ceux qui sont malades, auxquels elle tient alors fidèle compagnie. C'est aussi l'heure où elle fréquente l'atelier des artistes, s'informant du travail en train, suivant attentivement les progrès des œuvres commencées, surveillant de près l'exécution de celles qu'elle a commandées pour elle-même. Mais l'emploi le plus fréquent de ces promenades matinales est de courir les boutiques et d'y faire des emplettes, tantôt pour son compte, tantôt — et de préférence — pour les autres. Personne n'achète mieux qu'elle, à meilleur marché et avec plus de goût. Aussi les étrangers de passage qui jouissent de son amitié ont-ils sans cesse recours à elle pour leurs acquisitions parisiennes, certains de lui faire plaisir et d'y trouver en même temps leur profit. Elle tient à justifier cette confiance, cherche, furète, déniche, marchande, et n'est jamais plus heureuse que quand elle a pu enrichir ses mandataires de quelque bel objet d'art, tout en épargnant leur bourse[1].

N'oublions pas non plus dans cette nomenclature les courses charitables, qui font partie de ses habitudes quotidiennes, et qui ne sont pas l'un des moins beaux côtés de sa vie. Elle donne beaucoup aux pauvres et leur donne de sa main, discrètement et sans bruit,

1. Souvenirs de madame de la Ferté-Imbault.

appliquant littéralement cette maxime orientale qu'elle avait souvent à la bouche : « Si tu fais du bien, jette-le dans la mer ; et si les poissons l'avalent, Dieu s'en souviendra ». En effet, ses amis, même les plus familiers, ne se doutent guère de la multiplicité de ses aumônes ; et l'un d'eux fut bien surpris, en pénétrant par hasard chez elle un dimanche — jour où elle ne recevait communément personne — de la trouver en train de distribuer en petits sacs une somme importante, pour les misérables que, dans la semaine, elle secourait en cachette ; c'était, lui avoua-t-elle, son occupation régulière du dimanche, et « le plus agréable emploi qu'elle pût faire de sa solitude ». Elle s'intéressait spécialement aux enfants, dont elle fit élever plusieurs à sa charge[1] ; elle se plaisait à les aller voir, à les questionner, à les faire jaser librement ; mais elle ne pouvait souffrir qu'on leur fît la leçon à l'avance : « J'aime bien mieux, assurait-elle à leurs parents ou à leurs maîtres, les sottises qu'ils me diront que celles que vous leur dicterez ». Ce goût marqué pour les enfants n'impliquait cependant pas celui des nombreuses familles, contre quoi elle prêchait sans cesse : « Croyez, écrit-elle un jour à l'un de ses protégés, que vous m'êtes tous chers, y compris vos enfants, dont je voudrais bien pourtant que le nombre n'aug-

1. Notamment la petite fille d'un garçon menuisier qui travaillait chez elle ; elle la fit placer à ses frais dans une communauté de Chartres, et allait l'y visiter de temps à autre. *(Carnets.)*

mentât pas ; car dans le temps qui court on ne saura plus qu'en faire ! Mais il faut aimer ceux qu'on a et en avoir soin[1] ».

Après cette matinée bien remplie, madame Geoffrin rentre chez elle et ne s'occupe plus que de ses plaisirs. C'est l'heure des fameux dîners, où elle trouve un charme sans cesse renouvelé. Les jours où elle n'a pas ses convives, elle n'est pas moins entourée pour cela, car elle sort rarement dans l'après-midi, et l'on sait que sa porte n'est jamais fermée. Aussi la compagnie est-elle nombreuse, et le salon ne désemplit pas jusqu'à la nuit tombante. Jamais elle ne joue, jamais elle ne va au spectacle, elle évite autant qu'elle peut les soirées mondaines. Habituellement elle soupe chez elle, quelquefois seule, rarement avec sa fille, le plus souvent avec quelques intimes ; et ces « petits soupers », dont j'aurai l'occasion de parler par la suite, bien que tout autrement composés que les agapes solennelles du lundi et du mercredi, deviennent peu à peu presque aussi célèbres et aussi recherchés.

Le cadre où se déroulait cette heureuse et noble existence était digne du tableau ; et, si le modeste M. Geoffrin était revenu en ce monde, dix ans après l'avoir quitté, il aurait sans doute eu quelque peine à reconnaître la demeure où il avait si longtemps vécu. L'hôtel de madame Geoffrin existe encore aujourd'hui,

1. Archives de la famille d'Estampes.

du moins dans sa façade extérieure ; il porte le numéro 372 de la rue Saint-Honoré, presque en face de la chapelle de l'Assomption. C'est une construction en pierre, simple et peu ornée, de dimensions moyennes, d'aspect plutôt sévère, actuellement divisée en nombreux appartements, avec des boutiques sur la rue. Rien ne subsiste de la distribution intérieure, du vaste escalier, décoré de statues de marbre, éclairé par un magnifique lustre en fer forgé ; du grand salon, qui occupait toute une moitié du premier étage[1], et que les tapisseries de Beauvais, les tableaux de maîtres, les meubles, « tous de forme ancienne, artistiques et commodes à la fois[2] », les objets précieux de toutes sortes, rendaient digne des hôtes illustres qui s'y pressaient en foule. Au-dessus des portes du salon, quatre médaillons ronds peints par Van-Loo ; sur la belle cheminée, une pendule ciselée par Guyard, spécialement faite pour madame Geoffrin, et payée par elle plus de trois mille livres ; sur une console de marbre, un buste de Racine ; ailleurs, un groupe en bronze d'Henri IV et de Sully, un petit « monument antique, d'ivoire, de marbre et de bronze », dû au ciseau de Gouttière[3] ;

1. Le premier étage, où se trouvait ce salon, est actuellement occupé par M. Seligmann, marchand de curiosités. Les pièces sont divisées par des cloisons, et il ne reste aucune trace de la décoration d'autrefois.

2. Mémoires de l'abbé Georgel.

3. *Carnets* de madame Geoffrin.

partout des glaces, si claires, si grandes et si multipliées, que leur valeur, dans l'inventaire fait à la mort de madame Geoffrin, est estimée au chiffre de vingt-deux mille quatre cent quatre-vingt-huit livres ; et, au milieu de cette richesse, un goût parfait, nul clinquant, un ensemble harmonieux et sobre, où tout satisfait le regard, sans que rien de violent vienne l'accrocher au passage.

Cette ornementation à la fois discrète et recherchée ne s'arrêtait pas au seuil des appartements de réception, mais s'étendait au contraire aux pièces d'un usage plus intime, à la chambre à coucher, au boudoir particulier de la maîtresse de maison, à la petite bibliothèque où elle se tenait de préférence pour lire, ou pour écrire ses lettres. Nous avons le catalogue des volumes qui composaient cette bibliothèque ; ce sont pour ainsi dire les livres de chevet de madame Geoffrin, et je suis forcé de convenir qu'ils ne sont ni très nombreux, ni, semble-t-il, très heureusement choisis. Ce sont : le *Maintenoniana,* le *Sévigniana,* les *Epîtres d'Ovide,* une *Vie de Catinat,* plusieurs ouvrages de grammaire, et un certain nombre de romans de l'époque, la plupart de Duclos ou de Crébillon fils, le *Sopha, Tanzaï,* la *Comtesse de Luzy,* etc., etc. On n'y trouve, chose surprenante, aucun écrit de tous les littérateurs, savants et philosophes, dont elle faisait sa société ordinaire, bien que le plus grand nombre d'entre eux lui fissent hommage de leurs œuvres.

Mais elle agissait sans doute avec eux comme avec le bon Burigny, qui l'accablait de ses doctes traités d'histoire et d'archéologie, et à qui elle déclara un jour avec franchise : « Je veux bien les recevoir, mais je ne veux pas les lire [1] »

L'espèce de luxe dont madame Geoffrin aime à s'environner s'applique exclusivement au décor et au mobilier de son logis. Le train de maison, en revanche, est resté modeste et bourgeois ; si tout y est large et aisé, rien n'est sacrifié au faste et à l'ostentation. Son personnel domestique se compose : d'un intendant, un maître d'hôtel, un cuisinier, un cocher, deux laquais, deux filles de chambre, le portier et le frotteur, en tout une dizaine de personnes. L'écurie ne comprend qu'une seule paire de chevaux. Elle fournit à ses gens « un habillement de livrée tous les dix-huit mois », plus « un habit d'été » à quelques-uns d'entre eux, et il ne lui en coûte pas annuellement onze cents livres [2]. Il y a loin de cette simplicité au

1. Lettre de Grimm à Catherine II, (Archives de la société impériale russe).

2. Voici, d'après une note de la main de madame Geoffrin, quels étaient les gages des principaux serviteurs :

Nicolas Combert, intendant.	2000 livres
Pierre Combert, maître d'hôtel	720 —
Marie-Jeanne Ménager, première femme de chambre.	400 —
Bonaventure, portier	720 —
Joseph Juge, frotteur	600 —

somptueux « état de maison » cité par M. de Goncourt, pour « l'entretien ordinaire d'un grand seigneur » à cette même époque[1], où, comme minimum, ne figurent pas moins de trente-six officiers et domestiques, avec trente chevaux à l'écurie, dont la dépense totale est évaluée à trente-neuf mille livres par an. Ce dernier chiffre n'était pas pour effrayer madame Geoffrin, et ce n'est pas dans une pensée d'économie qu'il faut chercher l'explication de sa modestie. C'est encore ici son bon sens qui la préserve du ridicule de jouer à la grande dame, et d'étaler un train qui eût pu faire sourire aux dépens de la fille de l'ex-valet de chambre Rodet. Elle n'eut jamais, quoi qu'on ait pu dire, aucune ressemblance avec le *Bourgeois Gentilhomme,* et je n'en veux pour preuve que cette lettre, par laquelle, peu après son veuvage, elle refusait la main d'un « homme de qualité », qu'on lui vantait comme de haute naissance, beau et bien fait de sa personne : « Je suis très contente — écrit-elle à l'amie qui s'était chargée de cette demande — de ma société, de ma situation et de mon nom ; il est assez bon pour moi. Je vous remercie néanmoins de votre proposition. Non assurément, elle n'a rien d'offensant ; elle est même très flatteuse ; mais je ne suis ni d'âge, ni d'humeur à pouvoir en profiter. La belle jambe de la personne dont vous me faites l'honneur de me parler ne me

1. *La maison réglée, ou l'art de diriger la maison d'un grand seigneur,* par Audiger, maître d'hôtel. (*Journal* de Goncourt, t. IX).

rendrait pas la mienne mieux faite[1] ». J'ai rappelé tout à l'heure la célèbre comédie de Molière ; les lignes qui précèdent ne font-elles pas songer à un autre personnage de la pièce ? Et ne croirait-on pas entendre le langage sensé, positif, robuste — et parfois un peu trivial — de l'excellente madame Jourdain ?

J'ai dit qu'un budget annuel de trente-neuf mille livres pour le personnel de sa maison n'eût pas été en disproportion avec la fortune de madame Geoffrin. Quelle était donc cette fortune ? Ses contemporains ne s'accordent pas sur ce point : les uns, avec La Harpe, l'évaluent à quarante mille livres de rente ; les autres, comme Voltaire, à près de sept millions en principal. L'écart est grand, ainsi qu'on voit, et la vérité, selon l'usage, se trouve entre les deux. Il résulte en effet d'un inventaire dressé en 1788, pour le compte de madame de la Ferté-Imbault, que la marquise possédait à cette date un revenu de cent trente-trois mille livres environ[2], dont la presque totalité lui venait de sa mère. En ajoutant à cette somme le montant des legs, importants et nombreux, que contenait le testament de madame Geoffrin, nous arrivons pour cette dernière au chiffre approximatif de cent cinquante

1. Archives de la famille d'Estampes.

2. L'hôtel de la rue Saint-Honoré est estimé à cette même époque au prix de deux cent cinquante mille livres.

mille livres de rente, dont quatre-vingt-dix mille en deniers de la Manufacture des glaces.

Ce dernier détail nous indique que madame Geoffrin, depuis la mort de son mari, avait conservé de gros intérêts dans la société de Saint-Gobain ; et, en personne pratique, elle n'avait cessé de s'occuper activement d'une industrie qui lui avait toujours été si profitable. Les archives de la Compagnie renferment, à l'égard de cette participation, d'intéressants documents, qui nous révèlent madame Geoffrin sous l'aspect d'une femme d'affaires de premier ordre, assistant régulièrement au « Conseil des associés » dont elle faisait partie, et y acquérant peu à peu une véritable influence. Elle venait souvent à Saint-Gobain, suivant attentivement les progrès de la fabrication, et amenant parfois avec elle quelques-uns de ses illustres amis, tels que Soufflot, qui donna sur sa demande le dessin de la porte d'entrée, ou encore d'Alembert, qui, en sa double qualité de mathématicien et de fils adoptif d'une vitrière, fournit, assure-t-on, les calculs nécessaires pour la courbe des glaces.

Mais ce genre de services n'est ni le seul, ni le plus important que madame Geoffrin ait rendu à l'établissement de Saint-Gobain, et les archives rapportent à son sujet la curieuse anecdote suivante [1], qui se place en l'année 1757. La société traversait alors une crise

1. Manuscrit de M. Deslandes, directeur de la Compagnie. (Archives de Saint-Gobain.)

fort dangereuse, par la mauvaise gestion du dernier directeur ; la manufacture ne produisait plus qu'un verre « opaque et invendable », et l'on était à deux doigts de la faillite. M. Combault, l'un des associés les plus zélés et les plus importants, accourt un jour tout effaré chez madame Geoffrin, et, dès qu'il l'aperçoit : « Madame, lui crie-t-il, tout est perdu ! » Froidement, madame Geoffrin ouvre une fenêtre donnant sur la rue : « Eh bien ! monsieur, si tout est perdu, jetons-nous par la fenêtre. » Et comme M. Combault ne se décidait pas : « Alors, reprend-elle, renvoyez les charlatans, et jouez le jeu que vous avez. Prenez le plus capable de vos agents, qui est M. Deslandes. » M. Combault fut frappé de l'avis; il fit nommer directeur ce Deslandes, qui n'était à ce moment qu'un simple « officier de fabrique », mais dont l'intelligence et la probité relevèrent promptement les affaires, et portèrent la manufacture au degré de prospérité où elle est encore aujourd'hui. Il resta en fonctions jusqu'en 1789.

Par un sentiment naturel, madame Geoffrin s'attacha fortement au nouveau directeur, dont elle avait fait la fortune, et qui travaillait si efficacement à la sienne. Elle lui rendait de fréquentes visites, l'interrogeait sur ses désirs et ses besoins personnels, et ne manquait aucune occasion de faire reconnaître par la Compagnie les éminents services qu'il rendait à la cause commune. On conserve d'elle une lettre qui

témoigne à cet égard de sa sollicitude ; elle s'adresse à un sieur des Franches, qui jouissait d'une grande autorité dans le conseil, et lui démontre par le menu que les appointements de M. Deslandes ne sont pas suffisants pour lui permettre de vivre honorablement et de recevoir avec la décence convenable les nombreux visiteurs de la manufacture ; et elle conclut en ces termes : « Cette situation m'a tellement touchée, que je suis résolue de prendre sur moi ce que la Compagnie ne ferait pas. A mon âge, l'argent ne peut plus me procurer de plaisirs ; il ne peut plus que m'épargner des peines. Or, comme ce serait pour moi un sentiment douloureux de voir la Compagnie ne pas marquer à M. Deslandes ce qu'elle lui doit de reconnaissance, je prendrai sur moi de l'acquitter[1]... » Il me plaît de terminer par ce trait vraiment touchant le tableau que j'ai tenté d'esquisser de l'existence intime de madame Geoffrin.

1. Collection de M. Alexandre Martin.

CHAPITRE VII

Marie-Thérèse Geoffrin. — Son éducation. — Son mariage avec le marquis de la Ferté-Imbault. — Ses querelles avec sa mère. — Mort de son mari et de sa fille. — Caractère original de la marquise de la Ferté-Imbault. — Son goût pour l'indépendance. — Ses Séjours à Pontchartrain et à Dampierre.

On pourrait croire, à lire ce que rapportent la plupart des Mémoires de l'époque sur la vie de la plus parfaite des maîtresses de maison, que ses nombreux amis, cette sorte de « famille spirituelle » qu'elle gouvernait si bien, aient composé à eux seuls tout son entourage ; et peut-être après tout s'en fût-elle contentée. Cependant, — on s'en souvient peut-être — le sort en avait disposé autrement : M. Geoffrin, dès le début du mariage, s'était affirmé par la naissance de deux enfants, dont un seul — une fille, nommée Marie-Thérèse — échappa aux dangers du premier âge, et joua un rôle important dans l'existence de sa mère. Je ne

l'ai guère mentionnée jusqu'ici que pour faire de larges emprunts aux récits qu'elle a laissés, et qui m'ont permis d'entreprendre cette étude ; il est temps de réparer cette négligence, qui, en se prolongeant, aurait un air d'ingratitude. Aussi bien Marie-Thérèse Geoffrin mérite-t-elle d'être pour un instant tirée de la poussière qui la recouvre depuis plus d'un siècle ; car c'est une attachante et curieuse figure, et elle fut par certains côtés la digne fille de sa mère, bien qu'elle en différât autant par ses défauts que par ses qualités.

Elle avait une douzaine d'années quand l'hôtel de la rue Saint-Honoré commença, au grand désespoir du maître du logis, à faire quelque bruit dans le monde. Elle touchait donc à l'âge où, d'ordinaire, les jeunes filles ne peuvent guère se passer d'une direction suivie, où leur âme, pareille à une fleur délicate, réclame pour s'épanouir le soin d'une culture attentive et le rayon de soleil d'une douce et réchauffante affection. Mademoiselle Geoffrin, d'après son propre témoignage, ne connut que fort peu ces bienfaits ; et son éducation, ainsi qu'il était inévitable, se ressentit des tiraillements, des luttes intestines, dont la maison paternelle était trop souvent le théâtre. Journellement employée, comme elle dit, « à mettre la paix entre son père et sa mère », elle passait successivement d'un camp dans l'autre, recevant dans chacun des conseils contradictoires et l'avis de se méfier de l'influence adverse. L'un la mettait en garde contre la « folie, l'orgueil et l'impiété » des

beaux esprits qu'elle rencontrait dans le salon de sa mère ; et celle-ci ripostait en dénonçant la bigoterie, l'intolérance et l'étroitesse d'idées de son époux et de sa pieuse séquelle. Des deux parts, on l'aimait sans doute, mais on était trop occupé d'autre chose pour le lui témoigner ; et lorsque à quatorze ans elle eut la petite vérole, ce fut une vieille amie de sa mère, mademoiselle de Logivière, qui la prit chez elle en garde, la soigna, lui sauva la vie, et en échange s'attira de la jeune fille une telle reconnaissance « que — dit vingt ans plus tard madame de la Ferté-Imbault — pour l'amour d'elle, j'aimai la petite vérole[1]. »

L'instruction proprement dite de Marie-Thérèse n'était pas moins incohérente ; et personne ne semble avoir pris la peine de l'entreprendre sérieusement. Elle montrait du goût pour les mathématiques : on lui donna un maître de dessin, qui, par hasard, savait un peu de géométrie, et qui s'efforça de lui enseigner par surcroît « la physique, la métaphysique, la logique et la morale ». Certains des intimes de sa mère se mêlaient aussi à l'occasion de lui donner quelques leçons, entre autres Fontenelle et l'abbé de Saint-Pierre. Le premier de ces philosophes lui prêchait « le culte de la Raison », et lui conseillait de la prendre comme seule loi et directrice suprême de tous les mouvements de son âme ; le second, chrétien plus orthodoxe, lui démon-

1. Souvenirs de madame de la Ferté-Imbault.

trait l'excellence des « vertus évangéliques », et rédigeait à son usage un gros cahier [1] de maximes, d'une philanthropie vague, destinées, disait-il, « à lui servir de règle pour se comporter dans la vie ». Parmi ces éducateurs opposés et ces professeurs de rencontre, Marie-Thérèse Geoffrin grandissait un peu au hasard, prenait insensiblement l'habitude de ne consulter qu'elle-même, de ne se fier à personne, et de suivre tout bonnement ses instincts, qui, par bonheur, se trouvèrent être les meilleurs du monde.

Le fond de sa nature était la franchise, une franchise terrible, qui ne reculait devant rien, et qui eût assurément gagné à être tempérée par un peu de réflexion. Ses saillies imprévues et brusques mettaient souvent madame Geoffrin dans un terrible embarras devant les graves personnages qui remplissaient le salon ; mais les remontrances ne produisaient que peu d'effet, et la rieuse incorrigible recommençait dès le lendemain à traiter les hôtes de sa mère avec une déplorable irrévérence [2]. Cette étourderie se faisait pardonner par une vraie bonté de cœur, un dévouement sans bornes aux gens qu'elle aimait, une fidélité inébranlable à les suivre dans toutes leurs épreuves et à travers toutes les vicissitudes. Il faut y joindre un esprit prompt et prime-

1. Ce cahier, rempli de lieux communs et de banals conseils de morale, se trouve dans les papiers de madame de la Ferté-Imbault. — Archives de la famille d'Estampes.

2. Souvenirs de madame de la Ferté-Imbault.

sautier, peu réglé sans doute, mais d'une vivacité amusante, et une gaîté exubérante, bruyante, communicative, dont un de ses amis [1] disait un jour « qu'elle durerait indéfiniment, parce qu'elle n'était fondée sur rien », ce qui, après tout, est le propre de la véritable gaîté. Au physique, mademoiselle Geoffrin était une fort jolie personne, avec des traits fins et réguliers dans un visage un peu rond, des dents éblouissantes, des yeux et des sourcils si noirs, que, « quand elle ne riait pas, cela lui donnait un sombre dans la physionomie qui la faisait ressembler à un *matou* [2] » ; mais elle riait toujours, et, au total, offrait aux regards un fort avenant et agréable ensemble. Comme elle était fille unique, richement dotée, et d'un nom qui commençait dès lors à devenir célèbre, c'était ce qu'on appelle un excellent parti ; et, lorsqu'elle eut atteint sa dix-huitième année, on apprit sans trop d'étonnement la nouvelle de son mariage avec le marquis de la Ferté-Imbault, dont elle avait fait connaissance par l'entremise de la présidente Ferrand, amie des deux familles.

Le marquis de la Ferté-Imbault, colonel de cavalerie, descendait en ligne directe du maréchal d'Estampes : c'est dire qu'il appartenait à l'une des plus grandes et illustres maisons de l'ancienne noblesse française. C'était un homme spirituel et lettré, qui, à

1. M. de Maupertuis. — *Mélanges* de madame Necker.

2. Souvenirs de madame de la Ferté-Imbault.

l'âge de dix-huit ans, avait composé une tragédie, « dont les vers, dit Voltaire, étaient très harmonieux, dans le temps que de vieux poètes de profession étaient assez déraisonnables pour écrire contre l'harmonie[1] ». Non content de cette note élogieuse, Voltaire, qui « se plaisait à faire prendre sa livrée aux jeunes gens de qualité amoureux de l'esprit[2] », avait consacré quelques vers au jeune poète dans la première édition de son *Temple du goût :*

> Jeune d'Estampe, et vous, Surgère,
> Employez vos soins assidus
> Aux beaux vers que vous savez faire...

Avec ces dispositions littéraires, il est permis de supposer que la renommée du cénacle de la rue Saint-Honoré ne fut pas étrangère à la détermination du marquis de la Ferté-Imbault, et contribua à le décider à cette union. Le contrat fut signé le 18 février 1733[3], et la bénédiction nuptiale fut donnée le même jour en

1. Note ajoutée par Voltaire dans l'édition de 1733 de son *Temple du goût.*

2. Souvenirs de madame de la Ferté-Imbault.

3. Aux termes du contrat, Marie-Thérèse Geoffrin reçut en dot vingt mille livres de rente, au capital de quatre cent mille livres. M. et madame Geoffrin se chargent de « loger et nourrir les deux futurs, et leurs enfants à naître, avec un valet de chambre, une femme de chambre, un cocher et quatre laquais, de payer les gages des domestiques et de les habiller, de loger et

l'église Saint-Roch. Les jeunes époux, en attendant une installation définitive, allèrent d'abord vivre au ménage de M. et de madame Geoffrin, qui, par une clause stipulée au contrat, s'étaient engagés à « les loger et nourrir, eux et leurs enfants à naître », tant qu'il leur plairait de demeurer dans l'hôtel de la rue Saint-Honoré. Mais cette réunion complète fut de courte durée. L'année d'après le mariage, le marquis de la Ferté-Imbault, réclamé par la guerre de succession de Pologne, dut partir avec son régiment pour faire campagne en Italie. Il en revint vers la fin de l'année suivante, avec une maladie de poitrine, contractée au cours des fatigues de la guerre, languit dix-huit mois, et succomba le 26 mars 1737, laissant une petite fille, Charlotte-Thérèse, âgée de sept mois à la mort de son père.

Restée veuve à vingt-deux ans, fort belle et recherchée, remplie de mouvement et d'entrain en dépit des chagrins de sa jeunesse, la marquise comprit les dangers auxquels elle eût exposé sa réputation, en vivant, isolée et sans soutien, dans le monde de la Cour où l'avait jetée son mariage, et, malgré sa violente passion pour l'indépendance, elle prit le parti de demeurer

nourrir deux chevaux de carrosse à l'usage des futurs époux », à condition de retenir dix mille livres par an sur les vingt mille de la dot. — Une fois veuve, madame Geoffrin, plus généreuse que son mari, prit à son compte sans indemnité toute la dépense de sa fille.

comme par le passé à l'abri du toit maternel[1]. C'était à coup sûr une résolution sage, et elle s'y tint avec fermeté. Mais cette communauté, que la mort seule brisa, fut l'occasion d'une mésintelligence, qui éclata presque dès le premier jour, et qui subsista jusqu'au dernier.

Il n'en pouvait guère aller autrement. Madame de la Ferté-Imbault était à peu près sur tous les points l'opposé de sa mère, dont elle n'avait guère hérité que l'esprit, et le penchant à régenter son prochain. Mais, pour le reste, on n'eût pu imaginer deux natures plus différentes. La vivacité brouillonne de la marquise, ses propos inconsidérés, son humeur bizarre, à laquelle s'ajoutait une excentricité voulue qu'elle appelait « son domino » et qui servait en effet comme de masque à ses fantaisies, d'ailleurs fort innocentes ; tout cela ne pouvait que blesser l'âme circonspecte, raisonnable et

1. Cependant, sans quitter l'hôtel de la rue Saint-Honoré, la marquise eut, à partir de 1759, son ménage séparé de celui de sa mère. Ses amis lui firent, à cette occasion, la plaisanterie de lui envoyer, chacun de son côté, « les ustensiles nécessaires à son établissement », et le duc de Nivernais mit l'histoire en chanson :

Moitié folle et moitié sage,
Après quinze ans de veuvage,
Imbault se met en ménage.
Elle a déjà du fromage,
Un pâté, du sucre et du vin,
Avec un balai de crin.
Chacun de ses amis
A mis
Au ménage une pièce, etc.

toujours calculée de celle que Walpole saluait en ces termes : « O Sens commun, assieds-toi là ! » A ces éléments de discorde se joint bientôt la diversité de relations des deux femmes, l'une recherchant, comme on sait, les hommes de lettres, les philosophes, et ceux des gens du monde que leurs idées ou leurs goûts rapprochaient de ces derniers ; l'autre fréquentant de préférence les gens de cour, Maurepas, Nivernais, Bernis, bêtes noires des encyclopédistes ; chacune des deux rivales cantonnée dans son petit royaume, et dénigrant volontiers la société voisine. On concevra facilement, d'après cet abrégé, que l'hôtel de la rue Saint-Honoré ne fut pas précisément le sanctuaire de la paix domestique.

Un « portrait à la plume » de madame Geoffrin, selon la mode du temps, écrit de la main de sa fille, ne fait point mystère de cette situation tendue, tout en prouvant que le peintre savait rendre justice aux mérites éminents de son modèle. Voici quelques fragments de ce morceau, assez pompeusement intitulé : *Portrait d'une femme plus rare que toutes celles dont l'histoire a conservé le souvenir*[1].

« Cette personne est née belle, bien faite ; elle a une activité au delà de toute expression, une imagination très vive, et le caractère d'Alexandre pour les

1. Archives de la famille d'Estampes.

conquêtes. Elle n'aime, ainsi que lui, que les choses difficiles, et va toujours en avant, sans penser à ce qu'elle laisse derrière elle... Elle est arrivée à soixante ans au dernier degré de la célébrité tant à Paris que dans l'Europe, et l'on peut d'autant moins diminuer son éclat, qu'il n'est point fondé sur un seul talent, ni sur un seul genre d'esprit. Elle n'a jamais fait d'ouvrage; elle n'a point chez elle de ces idoles qui attirent le public; elle ne cherche point à l'amuser, ni à dépenser de l'argent pour le retenir. Elle le veut avoir : elle l'a.

» ... Elle avait un mari commun par l'esprit, mais rare par ses vertus gothiques et par la bonté de son âme. Elle l'effarouchait tous les jours, afin d'exercer son talent pour les conquêtes. En rendant difficiles les plus aisées, elle se trouvait ainsi sûre des plus difficiles. Elle a une fille qu'elle a traitée de même, parce qu'elle a le caractère de son père. Cette fille, ayant été bien élevée, a profité de la compagnie spirituelle qu'elle a vue dès son enfance chez sa mère; puis, portant un nom qui l'a mise de bonne heure dans le grand monde, elle a acquis, à sa manière, sans célébrité, un nombre d'amis aimables, qui lui font un petit royaume dont elle se contente, et où elle s'est toujours arrondie sans chercher à en sortir. Sa mère l'a prise en aversion, comme Alexandre y avait pris la Lune, du jour où son précepteur Aristote lui eût dit qu'il y avait des habitants, parce qu'il ne pouvait les conquérir. Cette aversion est cependant mêlée de

quelque amour, puisqu'elle lui fait l'honneur de la vouloir conquérir... »

Une nouvelle cause de dissensions ne tarda pas à surgir, au sujet de l'éducation de la fille de madame de la Ferté-Imbault. C'était une jolie enfant, d'apparence délicate, d'une intelligence précoce, montrant un goût marqué pour les choses de l'esprit, au point de composer, dès l'âge de dix ans, des vers et des épigrammes, qui faisaient l'étonnement de ceux qui les lui entendaient réciter. Madame Geoffrin, frappée de ces heureuses dispositions, s'était vivement intéressée à sa petite-fille ; mais elle ne s'en tint pas là, et, cédant à son instinct autoritaire, elle prétendit bientôt s'emparer de la direction de cette jeune âme, afin de la « gouverner totalement[1] ». La marquise qui, loin de suivre les exemples de son père, « combattait toujours et ne cédait jamais », fit valoir avec vivacité la suprématie des droits maternels ; et ce fut entre les deux femmes, pendant quelques années, une suite de « tracasseries » et de revendications pénibles, jusqu'au jour où la mort, pacificatrice suprême, se chargea de les mettre d'accord, en emportant l'objet de la querelle. Charlotte-Thérèse fut prise dans sa treizième année d'une phtisie, dont elle avait sans doute reçu le germe héréditaire, et fut enlevée au mois

1. Souvenirs de madame de la Ferté-Imbault.

de juin 1749, anéantissant du coup toutes les belles espérances qu'elle avait fait concevoir.

Certes, il y avait dans ces deuils successifs de quoi briser une âme moins bien trempée que celle de madame de la Ferté-Imbault. Mais la tristesse ou la joie de la vie ne dépend pas uniquement des circonstances extérieures, et certaines personnes apportent en naissant des dispositions au bonheur, comme d'autres en ont pour la peinture, la musique ou la géométrie. Madame de la Ferté-Imbault était de ces natures privilégiées que les plus lourdes épreuves ne peuvent écraser qu'un moment, et qu'un ressort invincible redresse à l'heure même où on les croit accablées pour toujours. La mort de sa fille la plongea d'abord dans un affreux désespoir ; sa santé même en fut quelque temps altérée, et elle attribuait à l'impression violente qu'elle avait alors ressentie la surdité accentuée dont elle souffrit depuis cette époque, et qui jusque dans la plus extrême vieillesse demeura sa seule infirmité. Mais, une fois sortie de cette crise de douleur, son tempérament primitif reprit rapidement le dessus ; et on la vit reparaître, au bout d'un an ou deux, aussi active, aussi gaie, aussi remuante que dans sa plus folle jeunesse. Ce fut même à dater de cette époque qu'elle devint véritablement mondaine. Ses trente-cinq ans révolus, joints à la réputation d'irréprochable honnêteté qu'elle avait justement conquise, l'affranchissaient

des scrupules des premières années de son veuvage. Ne se voyant plus de devoirs qui la retinssent au logis, entièrement libre désormais de son temps et de ses actions, elle résolut de « se dissiper, autant qu'elle en serait capable, des chagrins passés », et de jouir, sans faire aucun mal, des avantages et des plaisirs que la vie pouvait encore lui donner. « Je ne tardai point, nous apprend-elle, à devenir fort à la mode, et plusieurs bons partis de la Cour voulurent m'épouser, » entre autres milord Clare, qui fut depuis le maréchal de Thomond, l'un des hommes les plus distingués et les plus vertueux de son temps. Mais son amour pour l'indépendance la détourna de contracter à nouveau « un engagement aussi terrible que le mariage », et elle se détermina à rester veuve, « tout en ne le disant jamais qu'en riant, afin, confesse-t-elle, d'être recherchée et amusée par les familles qui avaient envie de se lier avec moi. »

Elle passait l'hiver à Paris, dans la maison de sa mère, se rendant souvent à Versailles, pour prendre l'air de la Cour. L'été, elle courait les châteaux, où elle obtenait un grand succès ; on l'y appelait impatiemment, on la retenait avec instances. Une de ses villégiatures favorites était la terre de Pontchartrain[1] ; elle y faisait de longs séjours auprès de M. et de madame de Maurepas, avec lesquels elle était liée d'une

1. Propriété de madame de Pontchartrain, belle-mère du comte de Maurepas et du duc de Nivernais.

amitié qui dura autant que la vie. Elle avait fait leur connaissance étant encore enfant, par l'intermédiaire de cette demoiselle de Logivière qui l'avait soignée de sa petite vérole, et qui était parente du comte de Maurepas. Celui-ci s'était intéressé à la jeune fille, et il lui témoigna toujours une affection paternelle, qui lui fut d'un grand secours dans les épreuves qui suivirent son mariage. Il fit plus encore ; car, à une époque où le règlement d'une succession causait à la marquise d'assez gros embarras, il voulut remplir auprès d'elle « l'office d'un tuteur et presque d'un intendant », se fit remettre tous les comptes, et, pendant des années entières, travailla à l'arrangement de ses affaires « comme si elle eût été sa fille ». Elle lui en conserva une profonde reconnaissance, et, dans toutes les péripéties de sa vie agitée, Maurepas ne rencontra jamais d'amie plus fidèle et plus passionnément attachée à sa cause. La comtesse de Maurepas la traitait également avec une grande bonté ; mais, tout en lui sachant gré de cette bienveillance, madame de la Ferté-Imbault n'éprouvait à son égard qu'une médiocre sympathie. On en jugera par le *Portrait* suivant que je trouve dans ses notes [1], et qui me paraît assez curieux pour que je sois excusable de le reproduire ici :

« *Portrait de la comtesse de Maurepas.* — Il faut

1. Archives de la famille d'Estampes.

avoir infiniment d'amour pour la vérité, et l'habitude de la chercher dans les endroits où elle est le plus étouffée, pour connaître le mérite de l'esprit et du cœur de madame de Maurepas. Son extérieur est repoussant; elle n'a nulle instruction, point de conversation. Cependant elle a de l'esprit naturel, mais elle n'en fait jamais usage que pour gouverner ceux qui en ont infiniment plus qu'elle, et elle y est toujours parvenue, comme avec son mari, qui, avec beaucoup plus d'esprit, a moins de caractère et de réflexion que sa femme. Elle a une suite pour obliger ce qu'elle aime qui est des plus rares et des plus précieuses. Elle pense un an de suite, si cela est nécessaire, sans distraction, à la chose où elle veut réussir, et ne néglige aucun moyen. Elle connaît parfaitement bien par le seul instinct les gens à qui elle a affaire, et elle force avec politesse tout ce qui l'environne à la considérer et à la craindre. »

La marquise de la Ferté-Imbault était aussi, à cette même époque de sa vie, une des habituées du château de Dampierre, où le duc et la duchesse de Luynes lui faisaient « mille avances et mille amitiés », et où elle se plaisait beaucoup. Elle a tracé une peinture fort animée de ses séjours dans cette belle résidence et des plaisirs auxquels on s'y livrait. On y recevait de préférence « une société ecclésiastique », car la duchesse de Luynes « aimait fort le clergé » ; mais la

gaîté n'y perdait rien, et la marquise notamment s'en accommodait à merveille. « Je les divertissais, dit-elle, et ils me le rendaient. Les prêtres qui ont des mœurs ont une certaine gaîté pure et jeune qu'ils conservent toujours ; j'aime cette gaîté, elle est sympathique à la mienne... Nous faisions danser du matin au soir les cardinaux de La Rochefoucauld, de Tavannes, de la Roche-Aymon, l'archevêque de Narbonne et tous les grands vicaires... Le cardinal de Tavannes déguisait parfois ses valets de chambre en habits de prêtre, et me les présentait comme des grands vicaires qui revenaient de leurs tournées ; je m'y laissais toujours prendre et commençais par les recevoir en conséquence de leurs titres, et tout le monde partait d'un éclat de rire qui me gagnait bientôt. »

Un jour qu'elle plaisantait de la sorte avec l'archevêque de Paris, M. de Beaumont, prélat zélé et fort saint homme, elle se mit « si fort en goguette », qu'elle finit par l'appeler *mon petit chat,* au grand amusement de l'assistance.

Quelque étranges que ces jeux nous paraissent aujourd'hui, on voit qu'il n'était, au fond, rien de plus innocent ; les vertueux châtelains de Dampierre ne l'eussent d'ailleurs pas souffert autrement, et la marquise rend le plus complet hommage à leurs solides qualités. Elle appréciait fort le duc de Luynes, bien qu'il fût, dit-elle, « moliniste à brûler », et que, la

croyant janséniste « parce qu'elle n'avait pas d'amant », il eût entrepris de la convertir à ses idées. Il s'évertuait donc à lui démontrer l'erreur et le danger des doctrines qu'il lui supposait ; mais, raconte-t-elle, « chaque fois qu'il commençait à me prêcher, voilà les grands rires qui me prenaient si fort, que cela le gagnait aussi. Il me demandait si je me conduisais de même avec mes amis jansénistes ; je lui répondais : *oui ;* et effectivement cela était vrai ». Quant à la duchesse, « elle aimait uniquement son mari ; elle était pieuse, et avait une bonne gaîté naïve qui me faisait du bien à l'estomac quand j'avais du chagrin... J'ai cessé de la voir il y a quelques années, ajoute-t-elle en terminant son récit ; et, de son côté, elle ne m'a point recherchée ; ce qui a fait une rupture sans événement, la plus commode et la plus charmante du monde. »

Le mélange bizarre de sagesse et de folie, de frivolité apparente et de vertu solide, qui caractérisait madame de la Ferté-Imbault, lui valut promptement une réputation établie d'excentricité, qui ne lui déplaisait aucunement, et qu'elle trouvait au contraire « fort commode », par la liberté que cela lui donnait d'agir selon son caprice, sans risquer de blesser ni de scandaliser personne. Aussi acceptait-elle de la meilleure grâce du monde les mille plaisanteries que sa façon d'être lui attirait de la part de ses amis, et les innombrables sobriquets dont l'affublait leur fantaisie : *la mar-*

quise Carillon[1], *la Fée sens devant derrière sens dessus dessous*, et dix autres du même genre. Elle collectionnait avec une égale complaisance les chansons, épigrammes, amphigouris, compliments burlesques, dont on la criblait sans trêve et sans merci ; et elle en ajoutait au besoin de son crû, comme ce couplet où elle se dépeint elle-même :

> Lorsqu'on l'entend parler,
> On croirait lire un livre,
> Où l'on aurait pu rassembler
> Tout l'esprit d'un homme ivre...

Elle convenait enfin de bonne foi que nul peintre n'avait mieux attrapé sa ressemblance que le duc de Nivernais, quand il composa cette ingénieuse et transparente énigme[2] : « Quel est l'animal qui entend finement et qui est sourd ; qui crie à tue-tête et que l'on n'entend point ? Quel est l'être qui pense tout ce qu'il dit et dit tout ce qu'il pense, et qui cependant pense juste et parle tout de travers ? Qui se moque souvent du monde, et dont le monde se moque quel-

1. Un « amphigouri » composé sur madame de la Ferté-Imbault par le président Roujault débute de la sorte :

> La marquise Carillon,
> Les deux mains dans ses poches,
> Secouant son cotillon,
> Tourne dans un tourbillon
> La broche...

2. Écrite en 1756. — Archives de la famille d'Estampes.

quefois? Qui est bon à rencontrer, drôle à écouter, excellent à tourmenter et impossible à imiter? » Ceux à qui on demandait le mot de cette devinette répondaient tout d'une voix : « C'est madame de la Ferté-Imbault! »

CHAPITRE VIII

Diversité des relations de madame de la Ferté-Imbault. — Son séjour à Lunéville. — Amitié qu'elle inspire au roi Stanislas Leczinski. — Singulières confidences du vieux prince. — Montesquieu à la cour de Lunéville. — Stanislas Leczinski à Versailles. — Madame de la Ferté-Imbault et le cardinal de Bernis. — Influence qu'elle prend sur lui. — Attachement sérieux qui s'établit entre eux. — Leur longue correspondance.

La variété d'aspect qu'offrait, selon les jours et les circonstances, la physionomie de madame de la Ferté-Imbault, lui procura cet avantage d'être goûtée et appréciée par les gens les plus divers et pour les motifs les plus opposés ; les uns l'aimant pour sa droiture, sa franchise et son honnêteté, tandis que d'autres la recherchaient principalement pour jouir de sa verve bouffonne et s'amuser de sa fantaisie. Je crains bien, d'après les confidences de la marquise elle-même, qu'il ne faille ranger dans la moins sérieuse de ces catégories le roi Stanislas Leczinski, qui la rencontra par hasard au mois de juin 1748, et se prit dès lors pour

elle d'un engouement qui subsista tout le temps qu'il vécut encore, c'est-à-dire pendant dix-huit années. Madame de la Ferté-Imbault était fort liée à cette époque avec mademoiselle de la Roche-sur-Yon[1], tante du prince de Conti ; et, comme toutes deux souffraient de maux d'estomac, elles formèrent le projet de se rendre ensemble aux eaux de Plombières. Elles traversèrent Lunéville, où l'ex-roi de Pologne, devenu duc de Lorraine par l'appui de son gendre Louis XV, avait établi sa résidence habituelle, et elles s'y arrêtèrent pour se reposer un peu des fatigues de la route. Mademoiselle de la Roche-sur-Yon, qui connaissait Stanislas, lui présenta sa compagne de voyage. Elles furent toutes deux invitées à cette petite cour, dont la douceur, le charme, l'hospitalité simple et large, étaient célèbres dans toute l'Europe ; l'accueil qu'elles y trouvèrent les ravit ; elles se crurent « dans un pays de fées », et passèrent si bien leur temps, qu'arrivées pour trois jours à peine, elles y étaient encore après trois semaines écoulées.

Stanislas Leczinski avait alors soixante-dix ans, ce qui ne l'empêchait pas d'être « très aimable, gai, et d'une galanterie plus séduisante que celle de tous les jeunes gens de sa cour[2] ». Son absence de morgue, la

1. Louise-Adelaïde de Bourbon-Conti, princesse de la Roche-sur-Yon, née en 1696.

2. *Mon histoire avec le Roi de Pologne*, manuscrit de madame de la Ferté-Imbault. — Archives de la famille d'Estampes.

facilité de ses manières étaient proverbiales ; il aimait beaucoup mieux, disait-il, être « diverti qu'adoré », et partageait l'avis du chevalier de Boufflers, qui prétendait que « Dieu seul a un assez grand fond de gaîté pour ne pas s'ennuyer de tous les hommages qu'on lui rend ». Aussi l'ancien maître des cérémonies du dernier duc de Lorraine s'étant proposé à lui pour remplir le même office : « Eh ! monsieur, lui répondit Stanislas, je ne permets même pas qu'on me fasse la révérence ! » Cette simplicité d'allures était tout à fait du goût de madame de la Ferté-Imbault ; elle se mit dès l'abord « fort à son aise » avec le Roi, ce qui était le bon moyen de lui plaire, et elle y réussit effectivement au mieux. Chaque matin, à neuf heures, il venait familièrement dans sa chambre pour lui rendre visite, la traitant presque en camarade, s'amusant à lui faire débiter mille folies, l'accablant de déclarations brûlantes, qui se terminaient par un grand éclat de rire, et qu'elle recevait de même [1]. « J'étais si fou d'elle et elle si folle de moi, — disait-il en riant quinze ans plus tard au duc de Nivernais — que je fus au moment de faire doubler ma garde contre elle et contre moi ! » Quelquefois la conversation prenait un tour plus sérieux, et le Roi s'épanchait avec la marquise en confidences intimes. Il lui parlait de la feue reine [2],

1. *Mon Histoire avec le Roi de Pologne.*

2. Catherine Opalinska, morte en mars 1747. Elle était d'une intelligence bornée et d'une jalousie terrible à l'égard de son époux.

sa femme, morte l'année d'avant, de sa fille, Marie Leczinska, la reine de France, et il s'exprimait sur leur compte avec une étrange liberté : « C'était bien, concluait-il, les deux reines les plus ennuyeuses qu'il eût jamais rencontrées ! » Aussi excusait-il Louis XV de chercher quelques distractions en dehors de son ménage : « Quand le roi de France, racontait cet indulgent beau-père, venait dans la chambre de ma fille, il y trouvait un accueil si maussade, que son seul amusement était de tuer des mouches contre les vitres. Il en eut à la fin la jaunisse, et ses médecins, ayant eu une consultation à ce sujet, ne trouvèrent point de meilleur remède que de lui conseiller de prendre une maîtresse, comme l'on prend une médecine. » Ce qu'il reprochait le plus à son gendre, c'était de n'être point « donnant », et il en citait avec indignation cet exemple que, sachant madame de Mailly assez pauvre, bien qu'elle ne demandât jamais rien, il se borna « à lui envoyer généreusement, pour ses étrennes, deux maigres flambeaux d'argent ».

Stanislas, disons-le, avait ses raisons pour ne pas se montrer sévère sur le chapitre de la fidélité conjugale, car, dans son propre ménage, des causes analogues avaient amené les mêmes effets ; et c'était encore là, de la part du vieux prince, le sujet de confessions d'une nature délicate. Il contait à la marquise comme quoi, excédé des scènes de jalousie de la Reine, « il s'était laissé aller jadis à la

grande passion que lui avait témoignée la duchesse Orolinska, » sa cousine, sœur de la princesse de Talmont, qui n'était cependant « ni belle, ni spirituelle, mais qui l'aimait de si bonne foi qu'il en avait été touché ». Il convenait du reste que cette passion était, « de sa part à lui, complètement terminée maintenant, car elle l'avait ennuyé, et il avait besoin d'être diverti ». C'est ce qu'avait très bien compris une autre dame de sa cour, la marquise de Boufflers-Remiencourt, née de Beauvau-Craon, femme du capitaine des gardes de Stanislas. « Très gaillarde, dit madame de la Ferté-Imbault, très drôlesse, fort spirituelle, aimant l'argent, le jeu et les galants, » et méritant en tous points le surnom qu'elle s'était décerné de « la dame de Volupté [1] ». Madame de Boufflers, qui jusque-là s'était contentée du chancelier de Lorraine, Chaumont de la Galaisière, entreprit de « divertir » le Roi, et s'en acquitta si bien qu'elle devint la favorite en titre, et que « la pauvre duchesse Orolinska en eut des vapeurs qui la rendirent à moitié folle[2] ».

Ces faiblesses, peu excusables chez un septuagénaire, s'alliaient, dit le manuscrit auquel j'emprunte ces

1. Elle s'était composé l'épitaphe suivante :

Cit-gît dans une paix profonde
Cette dame de Volupté
Qui, pour plus grande sûreté,
Fit son paradis de ce monde. »

2. *Mon histoire avec le Roi de Pologne.*

anecdotes, à « une sorte de dévotion qui était la chose du monde la plus drôle », et la marquise appuie cette assertion par des exemples assez singuliers. Stanislas, dès le début de son règne, avait attiré en Lorraine un certain nombre d'ordres religieux. Il les protégeait, les encourageait de toutes manières, spécialement les Jésuites, qui jouissaient dans ses conseils d'un véritable crédit, bien que madame de la Ferté-Imbault assure « qu'au fond du cœur il ne les aimait guère ». Parmi ceux-ci, le père de Menou, principal du collège de Lunéville, homme de mérite et politique avisé, était très avant dans la faveur du Roi, dont il dirigeait la conscience, travaillant avec zèle à réformer sa conduite. Stanislas, sur ses instances, allait de temps à autre faire dans son séminaire des retraites de quelques jours, pour obtenir la grâce de s'amender ; mais, dit la marquise, « comme il s'y ennuyait fort, il avait d'autant plus besoin, à son retour, de la gaîté, de la folie, et même de la dépravation de madame de Boufflers, et celle-ci, par contre, profitait du temps de retraite de Sa Majesté pour s'amuser à sa mode, et reprendre le train d'autrefois avec M. de la Galaisière; de sorte qu'au total le diable n'y perdait rien. » Pendant le séjour de madame de la Ferté-Imbault, Stanislas eut la fantaisie de faire peindre le portrait de sa maîtresse ; mais cette dernière y mettait beaucoup de mauvaise volonté, alléguant l'ennui et la fatigue de la pose : « le Roi imagina alors de faire venir en même

temps que l'artiste un cordelier, auquel il donna l'ordre de lire à haute voix, pendant chaque séance de peinture, les *Contes* de la Fontaine ; le contraste entre le livre et le lecteur égayait tellement madame de Boufflers, qu'elle consentait à se tenir tranquille ; et grâce à ce peu édifiant stratagème, le Roi put faire achever le tableau. » On voit par ces traits, que je ne veux pas multiplier, ce qu'il faut penser de la dévotion d'un prince qui, quelque temps plus tard, prenait un aumônier, l'abbé Porquet, de la main de cette même madame de Boufflers, et, sur le bruit que le dit abbé tenait des propos peu convenables à son état, l'interpellait en ces termes : « Mon cher abbé, on prétend que vous ne croyez pas en Dieu ; tâchez d'y croire, je vous donne un an pour cela. »

A leur retour de Plombières, madame de la Ferté-Imbault et la princesse de la Roche-sur-Yon s'arrêtèrent encore à Lunéville ; et ce second séjour ne fut pas moins agréable que le premier. Madame de la Ferté-Imbault continua de charmer le Roi par sa verve et son entrain ; mais le plus grand succès fut, cette fois, pour la princesse. Bien qu'elle fût loin d'être jeune, Stanislas en devint amoureux, tellement « qu'il songea à l'épouser, et que ce projet se fût peut-être réalisé, si, dit malignement la marquise[1], la Reine sa fille, sachant

1. Madame de la Ferté-Imbault n'éprouvait aucune sympathie pour la reine Marie Leczinska, et la malmène assez rudement en plusieurs passages de ses récits. Elle avait en revanche un

que depuis qu'il était veuf il amassait, et craignant de perdre les épargnes qu'il lui apportait chaque année, ne se fut opposée à ce mariage avec tant d'ardeur, qu'elle en empêcha l'exécution. » Cette passion, plus ou moins sérieuse, n'altérait pas en tous cas la gaîté du vieux soupirant, gaîté pleine de bonhomie, mais qui détonnait quelquefois avec la dignité royale : « Il me mena un jour, raconte madame de la Ferté-Imbault, à une foire de village, où j'achetai pour quinze sols de petits rubans que l'on nomme *faveurs,* pour attacher des colliers. Le Roi, voyant mon emplette, prit mon paquet, et se mit à l'élever en l'air au milieu de la foire, en criant à tue-tête : « Les faveurs de madame de la » Ferté-Imbault à quinze sols, quinze sols, qui en veut? » au grand divertissement de tout le public. »

C'est au cours de sa villégiature en Lorraine que madame de la Ferté-Imbault rencontra le président de Montesquieu, qu'elle avait connu étant enfant dans le salon de sa mère, et qui vint à cette époque à Lunéville, chez son amie la maréchale de Mirepoix. Il fréquenta la cour de Stanislas, et y fut reçu avec de grands honneurs, plutôt pour son nom illustre que pour ses manières et ses discours. Montesquieu, en effet, affec-

certain faible pour Louis XV, tout en jugeant sa conduite avec une sévérité méritée : « Ses crimes contre les mœurs, la religion et ses devoirs de Roi, n'ont pu, écrit-elle, me donner autant d'horreur pour sa personne que j'en ressens pour son règne. »

tait volontiers une simplicité d'allures qui touchait presque à la rusticité. Dans son domaine de la Brède, on le rencontrait courant les champs, un long échalas de vigne sur l'épaule, un bonnet de coton blanc sur la tête, et il arriva plus d'une fois que des étrangers au pays, venus pour lui présenter leurs hommages, l'interpellaient, « en le tutoyant comme un vigneron », et s'informaient auprès de lui de la demeure du célèbre Montesquieu. Tel à peu près il se montra, à la stupéfaction générale, à la cour de Lunéville. Il venait tout justement alors de terminer l'*Esprit des lois*, et il était si véritablement épuisé par le travail, qu'il fuyait toute conversation élevée, et n'abordait de parti-pris que les sujets les plus vulgaires. Aussi prit-il un jour à part madame de la Ferté-Imbault pour lui demander avec instances que, « si on lui parlait avec étonnement de sa bêtise, elle eût la complaisance de dire que c'était un régime qui lui était nécessaire pour retrouver un jour un peu d'esprit. — Il observa si bien son régime, ajoute-t-elle, que toute la cour de Lorraine, et même les domestiques, ne revenaient pas de lui voir l'air et la conduite d'un imbécile. »

La marquise fit de son mieux pour atténuer le fâcheux effet de cette attitude, mais elle n'y réussit qu'à moitié; et, la veille de son départ, elle l'apostropha en ces termes, en présence de la Cour : « Président, je vous suis bien obligée; car vous avez paru si sot, et par comparaison m'avez si fort donné l'air d'avoir de

l'esprit, que, si je voulais établir que c'est moi qui ai fait les *Lettres persanes,* tout le monde ici le croirait plutôt que de les croire de vous ! » Quelques mois plus tard, madame de la Ferté-Imbault se trouvait à Vauréal chez la princesse de la Roche-sur-Yon. Un matin qu'elle était à sa fenêtre, elle vit arriver « une chaise de poste très vilaine, avec un laquais très mal vêtu ». Elle s'informe auprès d'un valet de pied du nom du visiteur : « Madame, lui répond-il en ôtant son chapeau, c'est cet imbécile que vous avez vu chez le roi de Pologne. » C'était M. de Montesquieu[1].

L'amitié de Stanislas Leczinski pour « son Imbault », sa « chère folle », comme il l'appelait en riant, résista heureusement à l'épreuve de la séparation. Il s'établit entre eux une correspondance réglée, sur le même ton de galant badinage qui présida toujours à leurs relations. « Je n'exige pas de vous rendre raisonnable, lui écrit-il, car j'aime ma chère folle Imbault, et je veux qu'elle reste toujours folle. » Et une autre fois : « Je suis fou de vous, ma chère folle; ainsi nous voilà au niveau, car il faut que dans l'amitié il y ait du parallèle..... A l'égard de M. le Dauphin, ce que vous m'en dites me fait bien plaisir, mais ne lui fait pas grand honneur, par la ressemblance que vous lui

1. « Au reste, dit madame de la Ferté-Imbault, son esprit était tellement usé pour avoir trop pensé, que, dans la maladie dont il est mort, on ne pouvait l'amuser et le faire dormir qu'en lui lisant des contes de fées. »

trouvez avec moi. J'attribue cela à votre favorable prévention pour moi, qui, quoiqu'elle vous trompe, me flatte trop pour que je ne souhaite point de vous voir continuer dans cette erreur[1]. » Même vivacité familière, lorsqu'il s'informe, auprès des Parisiens de passage, des nouvelles de son amie : « A peine eus-je prononcé votre nom, mande M. de Monteil à madame de la Ferté-Imbault, qu'il me parut indifférent sur les plus grandes révolutions de ce monde. « Quoi, me dit-il, vous êtes assez heureux pour connaître mon Imbault? Parlez-moi de mon Imbault; je n'oublierai jamais mon Imbault. Ah! que mon Imbault m'a fait plaisir! » Et mille questions sur votre compte, si rapides que je n'avais pas le temps de lui répondre[2] ».

Quand Stanislas venait visiter sa fille à Versailles, — ce qu'à la fin de sa vie il faisait régulièrement chaque mois de septembre — son premier soin était d'avertir la marquise du jour de son arrivée. Il avait grand besoin d'être distrait, car l'étiquette de la cour de France lui était une gêne insupportable. « La reine, raconte madame de la Ferté-Imbault, venait chaque jour dîner avec lui, et elle y restait jusqu'à quatre heures; la contrainte qui en résultait le faisait beaucoup souffrir, à ce qu'il m'a souvent dit. Aussi fallait-il que j'aille le voir chaque jour pour lui faire oublier

1. 5 Juin 1750. — Archives de la famille d'Estampes.
2. *Ibidem.*

son ennui » ; et, bien que dans ses derniers voyages il eût quatre-vingt-cinq ans et plus, qu'il fût à demi sourd et presque aveugle, sa gaîté ne se démentait aucunement, et les rires allaient leur train [1]. Une bonne humeur aussi soutenue ne va pas sans quelque courage, et Stanislas en fournit la preuve jusque sur le lit de souffrances où, le lendemain de l'affreux accident qui causa sa mort [2], le corps couvert des plus horribles brûlures, il dictait une dernière lettre à sa fille, et la plaisantait sur l'envoi de la robe de chambre

1. « A son voyage de septembre 1764, raconte la marquise, peu de temps après la destruction de l'ordre des Jésuites, je le trouvai un jour en compagnie du Père de Menou, gros bonnet de l'Ordre, et de quelques évêques du même parti. Le Roi m'interpella d'abord en me demandant par taquinerie si, « moi qu'il croyait bonne femme, j'étais du nombre des méchants acharnés aux Jésuites ». La question était embarrassante, en présence de cette société, d'autant que je n'avais jamais assez pensé à eux pour être ni pour, ni contre. Je m'en tirai par une plaisanterie : « Sire, lui dis-je, je suis en cette affaire du sentiment de la foire Saint-Ovide. » Et le Roi demandant ce que la foire Saint-Ovide avait de commun avec les Jésuites : « Comme Paris, lui répondis-je, est composé de gens qui aiment les Jésuites et d'autres qui ne les aiment pas, les marchands de la foire, pour gagner de l'argent avec tout le monde, ont mis des têtes de Jésuites dans des coquilles de limaçons. Ils les vendent à ceux qui les aiment en disant qu'ils sortent de leur coquille, et aux autres qu'ils y rentrent. Telle est aussi ma manière de voir. » Le Roi rit de bon cœur, et la compagnie du bout des dents. » *Mon histoire avec le roi de Pologne.* — Loc. cit.

2. Il tomba dans sa cheminée, et mourut des suites de ses brûlures.

qui avait amené la catastrophe : « Vous me l'aviez donnée pour me réchauffer, lui dit-il, mais elle m'a tenu trop chaud[1] ! »

Je me suis étendu sur cet épisode de l'histoire de madame de la Ferté-Imbault, parce qu'il me paraît que cette légère esquisse, en partie tracée de sa propre main, met assez vivement en lumière l'une des faces — la plus enjouée et la plus pittoresque — de cette originale figure. Ce que nous avons vu jusqu'ici, c'est la mondaine, vertueuse à coup sûr, mais évaporée, frivole, *la marquise Carillon* enfin, au regard malicieux, à la lèvre épanouie par le rire, exubérante d'entrain, naïvement grisée par les joies éphémères de la vie. Il est temps d'évoquer une autre femme, bien différente de la première, mais non moins réelle et tout aussi sincère, par un phénomène de dualité moins rare que l'on ne pense. Sous les dehors étourdis dont elle se plaisait à faire parade, se cachait une âme sensée, loyale, foncièrement bonne, souvent excessive, mais aussi ferme dans ses principes que constante dans ses affections, très droite et très fière, étrangère à toute intrigue et incapable de toute bassesse. Telle nous la représente ce qui subsiste de ses écrits et de ses correspondances; telle l'ont connue et jugée plusieurs de ses contemporains, et non des moins illustres.

1. Horace Walpole. — *General Correspondence*, 29 février 1766.

C'est par ces hautes qualités qu'elle conquit et qu'elle garda l'estime et l'amitié d'un homme qui, lui aussi, dissimula quelquefois sous le masque d'une légèreté apparente les mérites profonds de son esprit et de son cœur, et auquel la postérité commence seulement à rendre justice. Je veux parler du cardinal de Bernis, en qui l'on n'a si longtemps voulu voir autre chose que le petit abbé galant qu'il fut en sa jeunesse, coureur de ruelles et faiseur de madrigaux, « Babet-la-Bouquetière », comme l'appelait Voltaire; jusqu'à l'époque récente où les belles études de M. Frédéric Masson ont détruit la vaine légende, en nous montrant sous son vrai jour l'homme d'État aux larges vues, le patriote ardent et éclairé, le pieux ministre de l'Église [1].

Il n'était pourtant rien de tout cela, je dois le reconnaître, au moment où, introduit par son cousin, le baron de Montmorency, dans le salon de madame Geoffrin, il fit pour la première fois connaissance avec madame de la Ferté-Imbault. C'est à peine s'il avait atteint sa vingt-cinquième année, et il sortait fraîchement encore de la maison de Saint-Sulpice, où « des intrigues de séminaire l'avaient dégoûté de l'état ecclésiastique [2] ». Son aimable esprit, son visage souriant et fin, son talent de rimeur adroit, qu'éclairait même

1. Voir les *Mémoires et lettres* du cardinal de Bernis, publiés avec une introduction par M. F. Masson, et *Le Cardinal de Bernis, depuis son ministère*, du même auteur.

2. Lettre de Bernis à madame de la Ferté-Imbault, 24 juin 1765.

parfois un rayon de poésie, lui valurent un rapide succès dans le sanctuaire de la rue Saint-Honoré; il fut régulièrement admis aux dîners du mercredi, et sur un pied de familiarité cordiale avec Fontenelle, Mairan, Crébillon, qui l'avaient pris en gré et le choyaient à l'envi [1]. « Je me sentis également de l'intérêt pour lui, écrit la marquise; nous étions tous les deux du même âge, étant nés l'un et l'autre en 1715. Mais, comme il y avait peu de temps que j'étais veuve, que j'étais encore fort jeune, et que j'ai toujours été très occupée de ma réputation, je restai indifférente en apparence pour le brillant abbé, qui devint bientôt trop à la mode pour moi, parmi les belles dames de la Cour et de Paris. »

Ce fut seulement quelques années plus tard, dans un séjour qu'ils firent ensemble au château de Pontchartrain, que Bernis et madame de la Ferté-Imbault se découvrirent et s'apprécièrent mutuellement. « Me trouvant très différente, dit-elle, des femmes qu'il avait jusque-là fréquentées, il me distingua pour faire de moi son amie; mais il comprit en même temps qu'il devait faire toutes les avances, et me prouver, en me donnant le premier sa confiance, qu'il était plus raisonnable qu'il ne le paraissait... Il s'accoutuma ainsi peu à peu à m'ouvrir son cœur et à me dire ses secrets, qu'il savait bien ne courir avec moi aucun risque. De

1. Souvenirs de madame de la Ferté-Imbault.

mon côté, je me mis à lui parler raison, à le sermonner sur le vide de la vie qu'il menait, et sur la nécessité, pour son honneur et pour son bonheur, de s'occuper d'autre chose que de réciter des petits vers et de composer des madrigaux pour les dames. »

Les « sermons » de la marquise devaient être persuasifs, car ils venaient du cœur, et elle prêchait sur son thème favori. Elle ressentait, en effet, dans le fond de l'âme un éloignement invincible pour tout ce qui faisait profession de bel esprit et métier d'homme de lettres; soit qu'il entrât dans cette disposition quelque secret penchant à contredire les goûts tout opposés de sa mère; soit, qu'à fréquenter de près, dans le salon de la rue Saint-Honoré, le peuple des philosophes et des littérateurs, elle eût été trop vivement frappée des défauts et des faiblesses dont tout le génie du monde n'exempte pas les plus grands hommes. Elle faisait si peu mystère de cette aversion, qu'il lui était arrivé de déconcerter Voltaire, un jour que, par manière de galanterie, il s'avisait de lui débiter « quelques fades compliments » sur les talents qu'il lui supposait : « Monsieur, déclara-t-elle tout net, si vous tenez à me faire une réputation, j'aime mieux que ce soit celle d'une bête que d'un bel esprit; elle sera pour moi plus commode à soutenir, et me donnera moins de ridicule [1]. » Imbue de tels principes, elle se mit en

1. Souvenirs de madame de la Ferté-Imbault.

frais d'éloquence pour détourner Bernis de suivre la carrière littéraire, et le pousser vers la politique, où il trouverait bien mieux, suivant elle, un utile et profitable emploi de ses brillantes facultés. « Comme j'étais, ajoute-t-elle, de son âge et d'humeur fort gaie, mes discours et mes conseils ne l'effarouchaient pas ; il me marquait de la reconnaissance : et c'est ainsi que nous prîmes tout doucement l'un pour l'autre, sans affiche, et sans que les gens chez qui nous passions notre vie s'en doutassent, une confiance et une amitié qui ne se sont jamais démenties, sans aucune apparence d'amour, Dieu merci ! »

Cette dernière protestation est vraiment superflue, et un simple coup d'œil sur la correspondance de Bernis avec madame de la Ferté-Imbault suffirait au besoin à dissiper tous les doutes sur l'innocence de leurs sentiments, correspondance au reste très active, puisque, du témoignage de la marquise, « il n'a jamais pendant trente ans de sa vie manqué à m'écrire tous les huit jours, et de mon côté je n'ai jamais manqué à lui faire réponse ». Une grande partie de ces lettres sont aujourd'hui perdues : il en reste pourtant un bon nombre, dont quelques unes présentent un certain intérêt. Telle est celle que Bernis adresse à son amie le 17 décembre 1758, quatre jours après sa chute du pouvoir ; le ton en est noble et digne, et pourrait servir de modèle à bien des ministres tombés :

« Vic-sur-Aisne. — Ma disgrâce, madame la mar-

quise, ne trouble point mon esprit; elle n'afflige que mon cœur. Je m'y attendais, et il y a déjà longtemps que je me suis préparé à tout, même à la mort. Mais j'aime le Roi comme mon bienfaiteur, autant que je le respecte comme mon maître. Je suis fâché de lui avoir déplu, cela est tout simple. D'ailleurs, je n'étais point fait pour la Cour; j'ai fait l'impossible pour n'y être jamais fixé. Douze mille livres de rente m'auraient évité d'en courir le risque; il n'a pas été possible de les avoir, il a fallu s'embarquer, et j'ai fait naufrage dans un port tranquille. Je voudrais qu'il fût plus à portée de vous. Remerciez madame votre mère de ses bontés. Il me semble que je devrais être bien aujourd'hui avec tout le monde : on n'a plus rien à espérer ni à craindre de moi; on ne doit plus me juger que par mon cœur, et, grâce à Dieu, il est honnête [1]. »

A mesure que les années s'écoulent, l'attachement réciproque du cardinal [2] et de la marquise prend un caractère à la fois plus grave et plus intime. Bernis, simple tonsuré quand il avait reçu le chapeau, songe maintenant à entrer définitivement dans les ordres;

1. Archives de la famille d'Estampes.

2. Bernis fut créé cardinal en octobre 1758, deux mois avant sa chute du ministère. On lit, à propos de cette nomination, dans les souvenirs de madame de la Ferté-Imbault : « Le pape Clément XIII, qui avait du goût pour lui, pensa le premier à le faire cardinal. L'abbé de Bernis en parla à la marquise de Pompadour, qui était déjà un peu dégoûtée de lui par les propos qu'avait tenus de lui M. de Choiseul. Elle était fort jalouse de

il entretient son amie de ce projet, encore secret pour tout le monde. Elle l'y encourage de tout son pouvoir, prend feu pour cette idée avec sa vivacité coutumière, et parle déjà de le choisir comme « directeur », si bien qu'il est obligé de modérer son impatience : « Vous avez encore, écrit-il, du temps pour y réfléchir; car je ne vais pas si vite dans les choses de conséquence... Mais tout homme sensé et tout honnête homme doit être attaché à son état, et je suis très résolu de tenir au mien par les véritables nœuds qui doivent m'y lier [1]. » Quelques mois après, il l'informe que la chose est faite, qu'il a reçu la prêtrise la semaine passée, et que, malgré « le bonheur intérieur » qu'il en ressent, il ne se repent nullement d'avoir tant différé, car il a « toujours beaucoup approuvé la conduite des prélats romains, qui ne prennent d'engagements dans l'Église que fort tard, et quand l'âge des passions est fini [2] ».

De ce moment, les rôles s'intervertissent entre les deux amis. C'est elle, à présent, qui lui demande conseil, qui s'incline devant sa sagesse, qui lui envoie,

son autorité, et fut fort étonnée de voir que le Pape eût décidé de le faire cardinal, sans qu'elle s'en fût doutée. Aussi lui répondit-elle avec humeur; mais il eut l'air de ne s'en point apercevoir, et se rendit directement chez le Roi, pour lui demander son agrément : « Je vous le donne volontiers, monsieur l'abbé, lui répondit le Roi; vous ferez un beau cardinal! »

1. Lettre du 4 juillet 1760. Archives de la famille d'Estampes.

2. Lettre du 10 septembre 1760. — *Ibidem.*

afin qu'il puisse la guider en connaissance de cause, une sorte de confession générale, qu'elle intitule : *Journal de ma vie*. Lui, prend son rôle au sérieux, la prêche consciencieusement, la met en garde contre la promptitude de ses jugements, contre ses « engouements qui gâtent tout », les dangers de l'excès de zèle, et certaine propension fâcheuse, sous prétexte de franchise, à « blesser l'amour-propre des gens qu'on prétend réformer ». Il procède par sentences : « Soyez toujours de bonne foi avec vous-même... Croyez que la raison et les raisonnements ne mènent pas bien loin, et qu'on est plus heureux quand on est soumis à une plus grande autorité. » Et il la félicite un peu plus tard de la bonne volonté qu'elle met à suivre ces maximes : « Vous êtes la première femme que je n'ai point vue résister aux bons conseils. Cette qualité est si rare que, quand elle serait seule en vous, vous seriez encore infiniment estimable à mes yeux. »

Toutes les lettres de Bernis à sa nouvelle pénitente ne sont point sur ce ton solennel et gourmé ; et, de loin en loin, la robe rouge du cardinal laisse passer un bout du collet du petit abbé d'autrefois, bien disant et de belle humeur : « Me voilà — écrit-il peu de temps après sa nomination à l'archevêché d'Albi [1] —

1. Le billet suivant du duc de Penthièvre à madame de la Ferté-Imbault fait allusion à cette nomination : « A Crécy, ce 31 mai 1764. — Le nommé Louis remercie bien humblement

dans les montagnes de mon diocèse, faisant bien simplement l'apôtre, et non plus le bon apôtre. Je me divertis à merveille avec mes curés et mes gentilshommes campagnards ; la fatigue fait trouver tous les gîtes bons et toutes les cuisines excellentes, mais elle ne permet guère les longues lettres... » Il décrit ensuite les réceptions enthousiastes qui l'accueillent dans sa tournée, et conclut galamment : « C'est une fort jolie chose que d'être aimé ! Vous le savez aussi bien que moi, car vous l'êtes beaucoup, et vous méritez de l'être [1]. » Ce ne sont pas là de vaines phrases; l'affection de Bernis pour la bonne et indulgente « prêcheuse » de Pontchartrain ne connut jamais d'éclipse; ni l'âge ni les longues séparations n'eurent de prise sur un si solide et si profond sentiment : « J'ai pour vous l'attachement le plus tendre, écrit-il vingt-cinq ans après le début de leur amitié ; votre bonheur me touche autant que le mien. Vous êtes aujourd'hui la seule femme à qui mon cœur soit ouvert. Vous

madame, et est infiniment reconnaissant de la manière dont sa demande (de greffes d'abricots-pêches) a été octroyée par madame sa mère. Il n'oubliera point le bienfait qu'il reçoit. Nous avons appris avec grand plaisir, dans notre village, la nomination de Son Éminence le cardinal de Bernis à l'archevêché d'Albi. Cependant notre joie a été troublée sur ce qu'on nous a dit que cette ville était bien loin ! Le pauvre Louis demande à madame la continuation de ses bontés. » — Archives de la famille d'Estampes.

1. Lettre du 12 mai 1765. — *Ibidem.*

m'entendez et je vous entends. » Il est permis de croire que Bernis songeait à madame de la Ferté-Imbault, quand il écrivait dans ses *Mémoires* cette phrase d'un accent pénétrant : « L'amitié des femmes est plus tendre, plus délicate, plus essentielle, et souvent plus fidèle que celle des hommes. Les amies que j'ai perdues et celles que je conserve font également le malheur et le bonheur de ma vie. »

CHAPITRE IX

Relations de madame de la Ferté-Imbault avec madame de Pompadour. — Madame Poisson et sa fille dans le salon de la rue Saint-Honoré. — Dernier entretien de madame de la Ferté-Imbault avec la favorite. — Le prince de Condé et la princesse de Monaco. — La mésaventure du prince de Conti.

« Ma liaison avec M. de Maurepas et la confiance que me témoignait le cardinal de Bernis, écrit quelque part madame de la Ferté-Imbault, m'ont mise à même de connaître tous les secrets de l'État. » On peut sourire de cette prétention un peu naïvement exprimée, et il serait sans doute excessif de prendre l'assertion au pied de la lettre. Néanmoins, il est certain que les nombreuses relations de la marquise, les facilités qu'elle avait, chez elle et chez sa mère, pour entretenir des intelligences dans les camps les plus opposés, la plaçaient dans des conditions favorables pour être bien renseignée ; et elle en usait largement. La curiosité en effet est son péché mignon, curiosité

qui s'étend aux objets les plus variés, mais spécialement aux nouvelles politiques, dont elle est insatiable. On ne saurait imaginer ce que ses notes renferment de « révélations » en tous genres, dont au reste elle s'exagère souvent l'importance, de récits et d'anecdotes sur les faits historiques ou les personnages célèbres, de conversations tenues ou entendues par elle, et où elle croit trouver « la clef » des grands événements de son temps. Elle écrit tout cela pour elle-même, au hasard, sans ordre et sans contrôle, tantôt sous forme de *souvenirs*, tantôt de *lettres* adressées à des amis supposés ; et l'on pourrait extraire de cet amas de griffonnages tout une « chronique » du règne de Louis XV, malheureusement plus pittoresque que scrupuleusement exacte, car, avec sa bonne foi naturelle, elle accepte comme véridiques toutes les informations qu'elle recueille, et il en est dans le nombre de terriblement hasardées.

Ce qu'il y a de remarquable et ce qui lui fait honneur, c'est qu'avec ce goût déterminé pour les jeux dangereux de la politique, elle n'y chercha jamais qu'un plaisir de dilettante, sans éprouver l'envie, en un siècle où tant de femmes se mêlaient de gouverner l'État, de quitter sa place au parterre pour prendre un rôle, si mince qu'il fût, dans la pièce qui se jouait sous ses yeux. Ce désintéressement est d'autant plus méritoire, que les occasions ne lui firent pas défaut. Son nom, son rang et sa bonne réputation

lui permettaient d'aspirer à quelque emploi de cour, et Maurepas le lui proposa formellement. Mais l'indépendance de son esprit répugnait à tout servage, comme la droiture de son cœur l'éloignait de toute intrigue ; et elle donna de cette double vertu une preuve plus frappante encore, quand le hasard de la fortune mit presque sur le trône de France une des compagnes de sa jeunesse, Jeanne-Antoinette d'Étioles, marquise de Pompadour. Les notes dont j'ai parlé contiennent à ce sujet de nombreux détails, dont quelques uns sont assez neufs pour qu'il vaille la peine de les relever.

En l'année 1741, nous apprend madame de la Ferté-Imbault[1], un riche fermier général, M. Lenormand de Tournehem, loua une maison dans la rue Saint-Honoré, « à quatre portes » de l'hôtel de madame Geoffrin. Il s'y installa avec ses neveu et nièce, M. et madame Lenormand d'Étioles, mariés depuis peu, et avec la mère de la jeune femme, madame Poisson, dont l'intimité avec M. de Tournehem passait à bon droit pour suspecte. Toute cette famille était liée de longue date avec madame de Tencin, dont Antoinette d'Étioles était « la filleule et quelque peu l'élève ». Cette relation commune et le

1. Pour ce récit, comme pour la plupart des précédents, je combinerai, en les condensant et en supprimant les redites, les diverses relations éparses çà et là dans les papiers de madame de la Ferté-Imbault.

très proche voisinage ne pouvaient manquer d'amener une occasion de faire connaissance avec madame Geoffrin ; et en effet, après une rencontre et une présentation dans le salon de madame de Tencin, « je vis avec chagrin, dit la marquise, arriver un beau jour chez ma mère et chez moi madame Poisson et sa fille. » Le premier accueil ne fut pas très chaleureux ; car madame Poisson, encore belle et fort intelligente, était « si décriée qu'il semblait impossible de suivre cette connaissance ». Son mari, « boucher des Invalides et soupçonné d'avoir par trop volé dans cette place, avait jadis couru risque d'être pendu, et n'avait échappé à son sort que par les intrigues de son épouse », et cette dernière, « femme entretenue sur le pavé de Paris », avait eu d'éclatantes aventures, dont le dernier mot n'était peut-être pas encore dit. En revanche, la fille était charmante, d'une tenue parfaite, et « méritait des politesses ». De là, pour mesdames Geoffrin et de la Ferté-Imbault, un grand embarras pour « séparer » les deux femmes, et ne « rendre de visites qu'à madame d'Étioles, sans être malhonnête avec sa mère ». Le problème paraissait difficile, mais la mauvaise santé de madame Poisson vint aider à le résoudre. Elle commença vers cette époque à souffrir du mal terrible — un cancer — qui devait l'emporter quelques années plus tard, et elle dut bientôt renoncer à sortir de chez elle et à mener la vie du monde.

Il fut dès lors possible de se livrer sans contrainte à la sympathie qu'inspirait la jeune madame d'Étioles, et l'hôtel de la rue Saint-Honoré la compta promptement au nombre de ses habitués. « Jolie, bien faite, naturelle, parfaitement bonne, chantant à merveille, douée de tous les talents pour séduire, elle plut beaucoup aux vieux philosophes des réunions du mercredi. » Elle s'efforçait de son côté d'être agréable à tout le monde, et prenait madame Geoffrin par son faible, en lui marquant une admiration sans bornes, et « un bonheur au delà de toute expression d'être admise dans son aréopage ». Plus jeune de six ans que madame de la Ferté-Imbault, elle la traitait également avec une adroite déférence, et l'accablait de flatteries délicates : « Que vous êtes heureuse! lui répétait-elle souvent. Vous vivez constamment avec ce charmant duc de Nivernais, cet aimable abbé de Bernis et ce gentil Bernard, et les avez tant que vous voulez! Et moi j'ai toutes les peines du monde à avoir l'un d'eux à souper chez mon oncle de Tournehem, parce que sa société les ennuie. » Aussi priait-elle « en grâce » la marquise de l'autoriser à lui rendre très souvent visite, dans l'espoir « d y prendre de l'esprit et de bonnes manières », car, ajoutait-elle, « la compagnie de mon oncle se compose de très honnêtes gens, mais qui ont un bien mauvais ton! » Le premier janvier 1744, madame de la Ferté-Imbault, étant à sa toilette, la vit de grand matin

arriver avec son mari pour lui souhaiter la bonne année, « avec un tel respect », que son amie ne put s'empêcher de la gronder en riant. Le premier janvier de l'année suivante, madame d'Étioles fixait les regards de toute l'Europe, et recevait à sa toilette, empressés et chapeau bas, les plus illustres seigneurs de la Cour avec les princes du sang.

Fort amusée de ce contraste, madame de la Ferté-Imbault évoquait alors ses souvenirs, et se rappelait son étonnement, lorsque, quelques mois auparavant, pendant la maladie de Louis XV à Metz, son amie, récemment accouchée d'une petite fille, qui fut Alexandrine d'Étioles, éprouvait à la nouvelle du danger du Roi un saisissement si violent, qu'il en résultait « une révolution de couche » dont elle faillit mourir. Et elle rapprochait de ce petit fait l'anecdote suivante, qu'elle avait entendue, dès 1743, de la bouche même de la duchesse de Chevreuse, revenant un soir d'une chasse où elle accompagnait madame de Chateauroux : les deux duchesses étaient dans le carrosse du Roi, quand madame de Chevreuse ayant dit, sans y voir malice, que madame d'Étioles, rencontrée à cette chasse, était « encore plus jolie qu'à son ordinaire », madame de Chateauroux lui « marcha sur le pied d'une façon terrible ». Le Roi parti, la duchesse de Chevreuse demanda à sa compagne la raison du mal qu'elle lui avait fait : « Mais ne savez-vous donc pas, répondit la favorite avec colère, que l'on veut

donner cette petite d'Étioles au Roi ? » Madame de la Ferté-Imbault, se remémorant tout cela, comprenait alors la lente et savante préparation d'une élévation en apparence si subite et si extraordinaire ; elle admirait, sans pouvoir s'en défendre, le manège audacieux, persévérant et subtil de la petite bourgeoise, dont récemment encore elle plaisantait l'excessive modestie ; mais elle ne prévoyait pas qu'une fortune obtenue au prix de tant d'art et de patience pût avoir des fondements solides, et elle « se mettait en furie », quand on lui disait qu'Antoinette d'Étioles « jouerait un grand rôle » dans les destinées du royaume.

Madame de Pompadour — les notes que j'ai sous les yeux insistent sur ce point — était « foncièrement bonne femme ». Elle n'était pas ingrate non plus, et elle n'eut garde, une fois parvenue au sommet, de tourner le dos à ceux qui lui avaient fait accueil au temps de son obscurité. « Il n'a tenu qu'à ma mère et à moi, écrit madame de la Ferté-Imbault, d'avoir un grand crédit sous son règne ; mais nous n'étions pas intrigantes ; et quant à moi, qui étais plus particulièrement liée avec elle, je ne la vis que cinq ou six fois pendant les dix-neuf ans de sa faveur. » Ce n'était pas faute, cependant, de recevoir des avances. Lorsqu'elle fut « déclarée maîtresse », dans l'été qui suivit, madame de Pompadour fit faire des propositions formelles à son ancienne amie pour devenir « de sa compagnie à la Cour ». L'offre fut déclinée sans

hésitation : « Je lui répondis poliment, mais franchement, que j'avais toujours eu une aversion décidée pour être attachée à la Cour, de quelque façon que ce fût, et que je n'avais pas l'intention de changer à présent de conduite... Elle ne m'en voulut pas de ce refus ; peu de temps après, étant à Fontainebleau pendant le passage du Roi, la duchesse de Modène me mena à la Comédie, où sa loge était vis-à-vis celle du Roi, qui était en haut et grillée ; après le spectacle, le Roi une fois parti, madame de Pompadour ôta sa grille, et me fit des salutations si tendres que toute la Cour en fut étonnée, ce qui me divertit fort. » L'année d'après, madame de Pompadour revint à la charge, et, un jour que madame de la Ferté-Imbault était venue la trouver « en ambassadeur » de la part d'une personne de sa famille qui sollicitait une grâce, elle l'attaqua de nouveau sur le même objet, la grondant affectueusement de n'avoir point voulu se laisser attacher à elle « pour s'établir dans les Cabinets », et ajoutant que « cela eût fait plaisir au Roi, qui aimait les honnêtes femmes sans intrigues ». Mais madame de la Ferté-Imbault fut inébranlable et exposa nettement ses motifs : « Je répartis que ma santé et mon caractère mettaient à ce projet un obstacle invincible ; que dès que j'étais gênée j'avais mal à l'estomac, et que, si je ne me gênais pas, je dirais à coup sûr des vérités si étranges, que le Roi, elle-même et moi, en serions également embarrassés, et

qu'il faudrait nous séparer... Cette conversation la fit rire, et comme, dans le vrai, elle n'avait nul besoin de moi, elle me dit que j'avais raison, qu'elle m'en estimait davantage, et nous nous quittâmes les meilleures amies du monde. »

Je glisse sur quelques autres entrevues de madame de la Ferté-Imbault avec la marquise de Pompadour, et j'arrive au dernier entretien qu'elles eurent ensemble, dans l'hiver de 1764. Bernis en fut l'occasion. On sait quel fut longtemps son crédit auprès de la favorite ; il la connaissait de longue date, et fut l'un des premiers à recevoir de sa bouche l'aveu de ses amours avec le Roi. Même, dans l'été de 1745, Louis XV, au moment de partir pour la campagne de Flandre, ayant exigé qu'en son absence sa maîtresse demeurât toute la saison dans sa terre d'Etioles, elle avait prié Bernis de venir l'y voir fréquemment et lui tenir compagnie. « Il vint m'en parler, raconte madame de la Ferté-Imbault, et je lui dis que, puisqu'il passait sa vie chez des femmes galantes et qu'il était fort galant lui-même, il y aurait plus à gagner pour lui à être le confident du Roi et de sa maîtresse que de tous les beaux messieurs et toutes les belles dames à la mode. » Cette intimité décida de la fortune politique de Bernis ; mais, après douze ans d'une entente sans nuages, les rapports se gâtèrent entre le cardinal et madame de Pompadour ; et je n'ai pas à rappeler ici sa chute retentissante de 1758, suivie, six ans

plus tard, d'une tardive rentrée en grâce[1]. C'est à l'occasion de ce dernier événement, qui faisait grand bruit à la Cour, que la favorite pria madame de la Ferté-Imbault, dont elle connaissait l'attachement pour Bernis, de venir la voir, un lundi de février[2], à six heures du soir. Celle-ci fut si frappée des propos qu'elle entendit, dans ce confidentiel tête-à-tête, qu'en rentrant au logis elle en consigna aussitôt par écrit les principaux passages. Je ne saurais mieux faire que de lui laisser la parole :

« Je la trouvai belle et grasse, ayant l'air de se bien porter, bien que se plaignant de ne pas dormir, de digérer mal et d'étouffer chaque fois qu'elle montait un escalier. Elle commença par me dire que j'étais sans doute contente d'elle, puisqu'elle avait fait revenir mon ami[3] d'une façon aussi brillante. Elle ajouta, au reste, qu'il s'était toujours conduit en honnête homme, mais que les malheurs publics l'avaient rendu si sombre et si triste, qu'il donnait au Roi et à elle-même des crispations de nerfs... Elle se mit ensuite à me dire, avec autant de chaleur et d'expression qu'une comédienne qui joue bien son rôle, à quel point elle était affectée par le déplorable état du royaume, la rébellion du Parlement, et *par ce qui se*

1. Il fut nommé archevêque d'Albi et, peu après, ambassadeur à Rome.

2. 1764.

3. Le cardinal de Bernis.

passe là-haut (en me montrant du doigt, avec des larmes dans les yeux, l'appartement du Roi). Elle assura que c'était une grande marque d'attachement qu'elle donnait au Roi de rester auprès de lui, qu'elle serait mille fois plus heureuse de vivre seule et tranquille à Ménars, mais que le Roi ne saurait plus que faire si elle le quittait ; et, en m'ouvrant ainsi son cœur, qu'elle ne pouvait, me dit-elle, ouvrir à personne, elle devint, pour me peindre ses tourments, d'une éloquence et d'une énergie que je ne lui avais jamais vues... Bref, elle me parut folle et enragée, et je n'ai jamais ouï de plus beau sermon pour prouver les malheurs attachés à l'ambition ; et en même temps je la vis tour à tour si misérable, si insolente, si violemment agitée, et si embarrassée de sa suprême puissance, que je sortis de chez elle, après une heure de cette conversation, l'imagination frappée qu'il ne lui restait plus d'autre asile que la mort. » Aussi, au sortir du palais, madame de la Ferté-Imbault monta-t-elle tout droit chez le vieux Burigny, et, lui faisant part de ce qu'elle venait d'entendre et de l'impression qu'elle en avait ressentie, elle lui prédit comme une chose certaine que les jours de la favorite étaient comptés, et qu'elle était tout près de sa fin. Burigny ne fit qu'en rire ; mais l'événement, deux mois plus ard, donna raison aux prévisions de la marquise, qui, encouragée par ce succès, se targua désormais du don de prophétie.

Je n'ai pas l'intention de passer ici en revue toutes les célébrités, plus ou moins marquantes, que madame de la Ferté-Imbault a connues dans sa longue carrière, et dont son crayon facile a tracé le croquis. Ce défilé, en se prolongeant, risquerait de lasser l'indulgence du lecteur. Je voudrais cependant, avant de clore ce chapitre, qu'il me fût permis d'esquisser d'un trait rapide la silhouette de deux derniers personnages : le prince de Condé et son cousin, le prince de Conti. Leur qualité de prince du sang plaidera, à défaut d'autre motif, en faveur de cette exception.

Louis-Joseph de Bourbon, prince de Condé [1], fils du duc de Bourbon, qui fut chef du Conseil de régence pendant la minorité de Louis XV, rencontra madame de la Ferté-Imbault en 1752, chez sa tante, la princesse de la Roche-sur-Yon, qui était, comme nous savons, l'intime amie de la marquise. Il n'avait alors que seize ans, et se montrait d'une timidité telle qu'il se tenait toujours à l'écart, « n'osant parler à personne », fuyant les quolibets que sa sauvagerie lui valait de la part des membres de sa famille, et « l'air si malheureux qu'il faisait véritablement pitié ». Cette attitude, bien rare dans un rang si élevé, émut le cœur de madame de la Ferté-Imbault. Elle résolut de l'apprivoiser, l'attira doucement, « en se gardant

1. 1736-1818. Il commanda pendant la Révolution l'armée d'émigrés connue sous le nom d'*Armée de Condé*. L'infortuné duc d'Enghien était son petit-fils.

de l'effaroucher » dès l'abord par un empressement trop marqué, le fit rire par quelqu'une de ces bouffonneries dont elle avait le secret, et s'y prit si bien qu'elle parvint enfin à le mettre tout à fait en confiance avec elle. Le jeune prince en fut touché, et lui dit un jour d'un ton pénétré « qu'il n'oublierait jamais ses bontés et qu'il lui demandait de rester toujours sa bonne amie ». Le pacte fut conclu et, qui mieux est, exécuté de part et d'autre. « Il y a plus de trente ans qu'il m'a dit cela, écrit madame de la Ferté-Imbault, et il m'a tenu parole. » Elle fit preuve, de son côté, d'une fidélité égale, car, parvenue au seuil de la vieillesse, elle lui rend ce témoignage : « Après avoir passé ma vie à fréquenter et à voir de près les autres princes, celui-là est le seul qui m'intéresse et que j'aime. »

Le portrait que madame de la Ferté-Imbault fait du prince de Condé justifie cette appréciation flatteuse. Elle le dépeint, en effet, comme « sûr, loyal et chevaleresque dans toute la conduite de sa vie », ambitieux de gloire, mais occupé du bien public et dévoué avant tout aux intérêts du royaume, prudent et réservé dans ses actions, doué d'une âme tendre et sensible à l'amour, discret pourtant, et soucieux, ajoute-t-elle, « de jeter un voile impénétrable sur les attachements de son cœur ». Si ce dernier détail est exact, il faut avouer que le prince de Condé fut étrangement desservi par les circonstances, car ses amours avec la

princesse de Monaco furent l'une des hardiesses les plus retentissantes d'un temps où l'on ne s'effarouchait pas aisément. Duel, procès, incidents et scènes de toutes sortes, il ne manqua rien à l'éclat de ce double adultère[1]. Mais madame de la Ferté-Imbault, malgré son horreur du scandale et son « amour inébranlable pour la vertu », se montre assez coulante au sujet de cette liaison publique, qui eut au moins l'excuse de la passion et le mérite de la constance. L'héroïne de ce roman lui était dès longtemps connue ; la mère de la princesse, la marquise de Brignole-Sale, dans l'un de ses voyages à Paris, avait beaucoup fréquenté le salon de madame Geoffrin. « Elle y venait presque chaque jour, amenant avec elle sa fille, Marie-Catherine, alors âgée de dix-sept ans, qui était charmante par sa figure et son bon maintien, et qui passait pour être peu aimée de sa mère, jalouse de sa beauté et de ses succès. » Madame de la Ferté-Imbault prit la jeune étrangère en affection, lui servant volontiers de « chaperon » dans le monde, et la soustrayant autant que cela lui était possible à la méchanceté maternelle. « Cette sympathie, dit-elle, se tourna bientôt en pitié profonde », quand la marquise de Brignole, en 1757, choisit pour gendre et imposa à sa fille le prince de Monaco, « sur le cœur duquel elle avait d'anciens droits », et qu'elle connaissait mieux que

1. Le prince de Condé était marié avec mademoiselle de Soubise.

personne pour « avare, jaloux et vicieux, bien que dissimulé et jouant la dévotion ». Lorsque éclata la désunion dans ce triste ménage, madame de la Ferté-Imbault fut la première confidente des chagrins de la jeune femme, qui venait chez elle le matin, en cachette, lui conter toute en larmes les indignes traitements de son mari. Aussi ne voulut-elle jamais voir en elle autre chose qu'une victime, prit hautement son parti, « le déclara tout net au prince de Monaco » et, tout en déplorant plus tard les égarements de son amie, ne cessa jamais de l'aimer, de la plaindre et de l'excuser.

Le prince de Condé n'ignorait rien de ces circonstances. Son attachement pour madame de la Ferté-Imbault s'accrut de sa reconnaissance, et, dans tous les orages qui traversèrent sa longue passion, il chercha toujours auprès d'elle des conseils, des secours et des consolations. Les lettres où il lui parlait de ses épreuves, lui confiait ses tristesses et ses espérances, ont été malheureusement détruites, par une discrétion que l'on regrette, mais que l'on ne saurait blâmer. Celles qui subsistent aujourd'hui sont muettes sur ces questions intimes et n'y font même pas allusion. Ce sont, pour la plupart, des billets élégamment tournés, d'un marivaudage aimable [1].

1. Il faut faire exception pour une de ces lettres, qui a trait à des événements politiques, mais qui, malgré l'intérêt qu'elle présente, est trop étendue pour que je puisse la reproduire ici. On la trouvera à l'Appendice, page 424.

Je n'en citerai qu'un seul, à titre d'échantillon :

« De Coisfeld, 9 juillet 1762.

» Je sais très bien, madame, que c'est plus à vos bontés pour moi qu'à mon style que je dois la lettre honnête et charmante que je reçois de vous. J'en suis pénétré de reconnaissance ; je voudrais avoir pour y répondre toute l'éloquence *du prince dont vous avez versé le sang*[1]; mais c'est un talent qui n'est pas donné à tout le monde, et je crois n'avoir pas besoin de vous dire que je ne le possède pas. Malgré toute ma maussaderie, vous me traitez bien ; j'y suis une fois plus sensible que si j'étais aimable. Vous êtes très heureuse d'avoir été à Dampierre, c'est une maison que je ne connais pas, mais toutes celles qu'habite madame de Chevreuse doivent être charmantes ; j'espère bien me dédommager chez elle et chez vous cet hiver du peu de gaîté de la vie que je mène ici. Je me flatte que vous n'y serez pas aussi complimenteuse que dans vos lettres ! On n'a jamais assommé d'*Altesse* et de *respects* quelqu'un avec qui l'on veut bien lier commerce[2]; on lui montre de la

1. Allusion à l'aventure du prince de Conti, rapportée ci-après.

2. Pour bannir la gênante contrainte de l'étiquette, il était convenu entre le prince et madame de la Ferté-Imbault que, quand il viendrait la voir et souper chez elle, ce serait comme particulier, et sous le nom de « marquis de Chantilly » ; c'est toujours sous ce titre qu'il se faisait annoncer dans l'hôtel de la rue Saint-Honoré.

bonté et cela l'encourage. Comment voulez-vous que je me dispense de mettre du *très humble*, etc., quand vous me traitez comme cela ? Il n'y a pas moyen. Cependant, vous l'ordonnez, je ne sais qu'obéir. Mes maudites affaires m'obligent même à vous obéir de suite là-dessus, et j'en suis désolé. J'ose vous supplier, madame, d'être bien persuadée de la sincérité de mon attachement ; il est bien gravé dans mon cœur.

» LOUIS-JOSEPH DE BOURBON[1]. »

L'indulgence de madame de la Ferté-Imbault pour les illustres amants dont je viens de rappeler l'histoire pourrait jeter, chez les gens rigoristes, quelque doute sur l'orthodoxie de ses doctrines en matière de morale. J'ai hâte de disculper la marquise de ce fâcheux soupçon. La bonté de son cœur et le pouvoir de l'amitié furent seuls capables, en cette circonstance, de fléchir un moment l'austérité de ses principes ; mais cette unique exception ne prouve rien contre son caractère, et son âme vertueuse, échappant par miracle à la contagion du siècle, éprouva au contraire cette « sainte horreur du vice », que les plus irréprochables de ses contemporains ne connaissaient guère que de nom. Le prince de Conti en fit une fois la douloureuse expérience, et le récit de cette petite aventure suffira sans doute à prévenir l'injustice des jugements téméraires.

1. Archives de la famille d'Estampes.

Le salon du maréchal de Coigny fut le théâtre du drame. La marquise, fort liée avec la belle-fille du maréchal, la charmante comtesse de Coigny, soupait assez souvent dans cette maison, où se rassemblait la plus noble et la plus brillante compagnie ; le prince de Conti y était également assidu, au grand déplaisir de madame de la Ferté-Imbault, qui ne pouvait pas le souffrir. « Insolent, dominant et faux, dit-elle crûment, il était en outre si présomptueux que, lorsqu'il discutait avec Montesquieu, il croyait avoir remporté la victoire, quand le président impatienté lui cédait le champ de bataille. » Le cynisme de ses mœurs était proverbial, et, sans parler de ses nombreux désordres, il vivait en liaison publique avec madame de Boufflers, qu'il ne faut pas confondre avec celle que nous avons rencontrée à la cour du roi de Pologne. Celle dont il s'agit ici, aussi belle que son homonyme et non moins galante, était cette spirituelle comtesse, que madame du Deffand avait surnommée l'*Idole*, par allusion au Temple où résidait Conti, et qui, tout en rompant avec son mari pour s'afficher avec le prince, écrivait des maximes d'une morale si édifiante qu'elles arrachaient au duc de Lévis ce cri d'admiration : « Qu'importe la source, pourvu que l'eau soit pure ! »

« Quand le prince de Conti, écrit madame de la Ferté-Imbault, venait souper chez le maréchal de Coigny, il y venait comme le grand turc, en amenant son sérail, composé de la sultane favorite, la comtesse

de Boufflers, et des femmes complaisantes qui couraient à sa suite. » Le ton et les allures de ces dames « dégoûtaient » au plus haut point la marquise, et notamment leurs plates flagorneries envers le prince, « dont elles ne rougissaient pas de baiser la main à tout propos, en se récriant sur sa blancheur, sa finesse et sa beauté ». Son indignation fut portée à son comble, un jour qu'elle vit son amie, la comtesse de Coigny, s'associer à ces « gentillesses », et « se conduire, elle honnête femme, comme celles qui ne l'étaient pas ». Elle ne put tenir sa langue, et s'écria tout haut qu'un tel spectacle « lui faisait mal au cœur » ! D'où grand émoi et secret conciliabule dans le clan féminin. Bientôt, on s'approche de la marquise, on lui fait répéter le propos, et soudain toute la bande, madame de Boufflers en tête, se jetant sur l'impertinente, lui tient les bras derrière le dos, la colle contre le mur, tandis que le prince, averti du complot, vient lui mettre la main sur la bouche, « afin qu'il fût dit que, elle aussi, l'avait publiquement baisée ». Jusque-là, continue la marquise, « cette petite scène m'avait paru si comique que je n'avais fait qu'en rire ; mais cette action du prince me mit dans une si furieuse colère, que j'enfonçai mes dents dans sa main, et la mordis avec tant de force, que je vis dans l'instant le sang qui en coulait... Au premier moment, je fus très fâchée de ce que j'avais fait ; mais le dépit du prince, l'indignation de ces dames,

leur attendrissement de voir cette belle main tout en sang, changèrent mon remords en une irrésistible gaîté.

— Au moins, me cria ma victime, êtes vous sûre de n'être pas enragée?

— Je ne garantis rien, répondis-je ; mais cela apprendra à Votre Altesse à ne plus faire offre de sa main qu'aux femmes qui en auront envie ! »

CHAPITRE X

Les distractions littéraires de madame de la Ferté-Imbault. — Ses *Extraits* des philosophes anciens. — Elle contribue à l'éducation des filles de France. — Fondation de l'Ordre des Lanturelus. — Succès extraordinaire de cette institution. — Les Lanturelus et l'Encyclopédie. — Scrupules de madame de la Ferté-Imbault sur sa conduite envers madame Geoffrin. — Réconciliation des deux femmes. — Mariage du *Beau-Matou* et de la *Belle-Minette*.

On a beau s'étourdir dans le tumulte du mouvement mondain, courir les châteaux, fréquenter la Cour, passer son temps dans la société des princes du sang, des cardinaux, des ministres et des rois détrônés, il arrive fatalement un jour où cette vie agitée paraît singulièrement vide. La crise est plus inévitable encore si, comme madame de la Ferté-Imbault, on n'a plus ni mari, ni enfant, et point d'autres devoirs que ceux de la politesse envers une mère qui s'est organisé une existence à part et qui se passe fort bien de votre présence. La marquise n'échappa pas plus que les

autres à cette loi générale, et, dès qu'elle sentit les premières atteintes du mal, elle se préoccupa d'y apporter le remède. De nos jours, la femme qui traverse une de ces phases d'ennui et de lassitude ne manque pas de ressources pour tromper son désœuvrement ; la facilité des voyages, la multiplicité des œuvres de bienfaisance, lui créent, selon ses moyens et ses goûts, des occupations réelles ou factices, que ne soupçonnaient pas nos aïeules au siècle précédent. Celles-ci ne connaissaient guère que deux ports de refuge : la dévotion ou la littérature, « le bénitier ou l'écritoire », comme disait l'une d'entre elles, ou encore les deux à la fois : et c'est à ce dernier parti que s'arrêta madame de la Ferté-Imbault, mais avec le tour qui lui était propre, et à sa manière, qui était rarement celle de tout le monde.

Chrétienne, elle l'avait toujours été, et même chrétienne pratiquante, sans excès cependant, et sans se faire scrupule de censurer à l'occasion les ministres de l'Église, comme, le cas échéant, elle frondait librement les dépositaires du pouvoir. A mesure qu'elle prend des années, sa piété s'accentue, sa religion se discipline, se fait moins tolérante, et prend un ton plus agressif contre les gens qui ne partagent pas ses idées. Elle fréquente aussi davantage sa paroisse et les communautés religieuses, consacre plus de temps et plus d'argent aux pauvres, travaille enfin d'un zèle plus empressé à s'amasser des mérites pour cet autre

monde auquel elle croyait fermement. Mais ce nouvel emploi de ses loisirs était loin de suffire à son activité; son cerveau toujours bouillonnant cherchait une autre issue pour épancher sa sève, et, malgré son ancienne méfiance contre le « bel esprit », la plume lui démangeait souvent entre les doigts. Ce n'est pas impunément que l'on a vécu tout le temps de sa jeunesse dans le cénacle littéraire le plus réputé de l'Europe, et que l'on fut bercée sur les genoux de Fontenelle, de Montesquieu et de l'abbé de Saint-Pierre !

La haine qu'elle professait à l'égard des encyclopédistes, « séducteurs, corrupteurs et destructeurs de toute vertu et de tout principe [1] », lui fournit un moyen ingénieux de satisfaire à la fois ses aspirations et ses rancunes. Aux « philosophes modernes », qu'elle détestait en masse et condamnait en bloc, elle résolut d'opposer les chefs-d'œuvre de la philosophie ancienne, et de combattre les doctrines d'Helvétius, de Diderot et de d'Alembert, par la morale de Platon, de Sénèque et de Tertullien. Ce fut le point de départ de ces étonnants *Extraits*, qu'elle commença, dit-elle, dans sa cinquantième année, et qu'elle poursuivit pendant quinze ans avec une persévérance sans égale. Elle se proposait seulement à l'origine de détacher et de mettre en lumière les passages les plus saillants de ces illustres auteurs, dont elle entreprit héroïquement la lecture et

1. Préambule d'un volume des *Extraits* de madame de la Ferté-Imbault. — Archives de la famille d'Estampes.

l'analyse, sans se laisser rebuter ni par la longueur des ouvrages ni par les difficultés abstraites d'un langage tout nouveau pour elle. Mais elle étendit bientôt le cercle de ses études, embrassa tous les temps, tous les peuples, tous les idiomes et tous les genres, et les volumes manuscrits s'empilèrent incessamment les uns sur les autres, formidables in-folios que l'on conserve encore aujourd'hui, où fraternisent et se coudoient, dans le plus singulier pêle-mêle, Socrate et Confucius, Montaigne et Zoroastre, Bossuet, Aristote, Rabelais, Malebranche, Saint-Thomas-d'Aquin, et cent autres, bien étonnés sans doute de se trouver ensemble.

Le bruit de ce travail gigantesque se répandit bientôt par le monde ; de tous côtés on lui demandait communication de ses travaux, qu'elle envoyait complaisamment à chacun tour à tour [1], au duc de Nivernais, à madame Necker, au cardinal de Bernis, qui lui répondait galamment : « On n'appliquera point à vos Extraits le vers de Rousseau le poète : *Vos abrégés sont longs au dernier point.* » Mais il ne faut sans

1. La grande Catherine elle-même voulut en avoir des fragments, comme en témoigne ce passage d'une lettre de Grimm à madame de la Ferté-Imbault : « J'ai parlé à *Armide* de vos extraits, de vos richesses, de l'usage que vous en avez fait. L'eau lui en est venue à la bouche... Elle m'a ordonné de sonder le terrain, s'il était possible d'avoir un exemplaire de ces richesses. Faites-moi la grâce de me dire ce que je puis faire espérer à Armide. » (Lettre du 25 avril 1776, Archives de la famille d'Estampes. — Voir à l'Appendice, page 487.)

doute voir là qu'une phrase de politesse, et le spirituel prélat dut se dire, à part lui, que jamais citation n'eût été mieux à sa place.

Le véritable triomphe de madame de la Ferté-Imbault fut que la comtesse de Marsan[1], son amie, nommée gouvernante des enfants de France, et se sentant assez embarrassée pour remplir les devoirs de cette charge, fit appel, pour l'aider dans sa tâche, à la science et au dévouement de l'infatigable marquise. Celle-ci se mit aussitôt à l'œuvre, choisit dans son vaste répertoire les morceaux du goût le plus délicat, et les envoya aux jeunes princesses, madame Clotilde et madame Élisabeth, âgées de treize et de neuf ans, auprès de qui ces lectures obtinrent le plus vif succès. Elles furent enchantées d'Aristote, Confucius fit leurs délices, et Zoroastre les plongea dans le ravissement. Elles réclamèrent un supplément, et, pendant tout le cours de l'année 1771, madame de la Ferté-Imbault participa avec zèle à l'éducation de ces augustes élèves, chez qui elle venait elle-même lire et commenter ses auteurs favoris.

Cette même année 1771, évidemment destinée à immortaliser la mémoire de madame de la Ferté-Imbault, vit l'éclosion du « Sublime Ordre des Lanturelus », dont la marquise fut à la fois la créatrice,

1. Sœur du maréchal de Soubise.

l'inspiratrice et la directrice suprême, et qui ne tarda pas à inonder de sa gloire Paris d'abord, puis la France et l'Europe. Ce fut, à dater de cette époque, la grande affaire de la vie de madame de la Ferté-Imbault; elle y consacra, sans compter, ses soins et son activité, et ne douta jamais que ce noble édifice, amoureusement construit par ses mains, ne dût transmettre un jour son nom à la postérité.

Ces sortes de « sociétés badines », comme on disait alors, n'étaient pas une nouveauté dans l'histoire de notre pays, où, depuis le moyen âge, le goût de la parodie, de la farce burlesque revêtue d'un cérémonial compliqué et pompeux, constituait pour ainsi dire une tradition nationale. Mais jamais peut-être ce genre spécial ne rencontra-t-il autant de faveur qu'au XVIIIe siècle, et l'on a pu consacrer des volumes entiers[1] à l'énumération et à la description des *Ordres, Cercles, Associations* de toute espèce, qui, sous les appellations souvent les plus bizarres, et parfois avec certaines prétentions littéraires ou politiques, n'avaient en réalité d'autre but que d'amuser un moment la frivolité de leurs adeptes. Telles étaient, pour ne rappeler que les plus célèbres, l'Association de la *Calotte*, qui comptait surtout parmi ses membres des officiers de l'armée, et qui subsista pendant la plus grande partie du siècle; l'Ordre de la *Mouche-à-miel*,

1. *Histoire des Sociétés badines*, par Arthur Dinaux (2 volumes in-8°).

fondé et présidé par la duchesse du Maine; le *Cercle de la Paroisse*, sorte d'officine de nouvelles qui se tenait chez madame Doublet, et qui donna naissance aux *Mémoires secrets* de Bachaumont; l'Ordre de la *Persévérance*, qui avait, disait-on, principalement pour objet la bienfaisance et la philanthropie; l'Ordre de la *Félicité*, où se parlait une langue particulière, dont les affiliés avaient seuls connaissance et qu'ils s'engageaient à employer exclusivement entre eux. Mais aucune de ces sociétés, je ne crains pas de le dire, n'atteignit le degré d'importance, d'extension et de célébrité, où madame de la Ferté-Imbault, par ses efforts sans relâche, sut porter l'Ordre des Lanturelus.

Une note [1], qu'elle rédigea dans les dernières années de sa vie, assigne à la fondation de cet Ordre une origine en quelque sorte politique. La destruction des Parlements et les divisions du royaume l'avaient, assure la marquise, « affligée au point d'ébranler ses nerfs et d'éprouver sa santé »; quelques-uns de ses meilleurs amis souffraient tout autant qu'elle de cette « maladie citoyenne »; et c'est pour se distraire de ces tristes préoccupations et éviter de parler ensemble de ces pénibles sujets, qu'elle aurait imaginé d'organiser « une réunion de chansons et de plaisanteries, qui eut tout de suite un grand succès ». Mais les *Annales* de l'Ordre [2], scrupuleusement tenues jour par

1. Archives de la famille d'Estampes.
2. *Ibidem*.

jour depuis sa création, semblent indiquer que cette institution eut des débuts plus vulgaires et plus simples, et, comme beaucoup d'autres grandes choses, ne dut son existence qu'à un hasard heureux. Madame de la Ferté-Imbault, nous apprend ce document, avait depuis quelque temps déjà établi chez elle un souper du lundi où, sans aucune idée de concurrence aux *lundis* de sa mère, elle se bornait à recevoir à sa table quelques amis intimes, toujours les mêmes : le chevalier de Valory, le comte de Stroganoff, le chevalier d'Hautefeuille, Grimm le publiciste, et le vieux marquis de Croismare, qui, malgré ses quatre-vingts ans, était l'âme de ces assemblées, par « la grâce de son esprit, son imagination féconde, son talent de poète et sa gaîté de pinson ».

Un lundi soir, qu'on l'attendait pour se mettre à table, le marquis de Croismare fit dire qu'il ne pouvait venir, étant retenu aux logis, « en robe de chambre », et en proie à un mal plus douloureux que poétique. Il envoyait en même temps en guise d'excuse une chanson, un peu trop vive pour les oreilles modernes, où il décrivait plaisamment l'infirmité qui l'accablait. La marquise, vexée de son absence, prétendit que c'était « une simple défaite, un mal de lanturelu », et mit sur-le-champ la chose en couplets, qu'elle expédia à l'adresse du convive récalcitrant. Riposte sur le même ton du marquis de Croismare ; d'où s'ensuivit une nuée de chansons,

composées sur le même sujet par les divers membres de la réunion, et se terminant par ce refrain : lanturelu, lanturelu[1]. Cette petite guerre, disent les *Annales*, fournit à la société de madame de la Ferté-Imbault un tel élément de gaîté, qu'elle proposa d'en conserver le souvenir à la postérité, en créant un ordre qui fut nommé l'Ordre des Lanturelus. On vota le projet par acclamation ; les statuts furent élaborés séance tenante, et les premiers « chevaliers » furent les invités du lundi, avec le marquis de Croismare pour « Grand-maître », et madame de la Ferté-Imbault pour « Reine ».

Dans les premières années, l'association resta fidèle à son programme originaire de plaisanterie légère et de gaîté sans prétention. On augmenta progressivement le nombre des adeptes ; on les divisa en deux catégories, dont l'une était l'échelon qui menait au grade supérieur : les simples *Lampons*[2], et les *cheva-*

1. *Lanturelu-lanture* est le refrain d'un air de vaudeville qui eut un grand succès en 1629. Ce refrain ayant été adopté en 1630 par les révoltés de Dijon, le nom de Lanturelu resta à cette insurrection. (Arthur Dinaux, *Histoire des Sociétés badines.*)

2. Ce nom de *Lampons* provient sans doute de ce refrain d'une chanson composée par madame de la Ferté-Imbault contre les encyclopédistes :

Évitons ces importants
Tolérants, intolérants.
Avec tous leurs beaux systèmes,
Ils sont tristes, sombres, blêmes.
Lampons, lampons,
Camarades, lampons.

liers Lanturelus. Les uns et les autres se rassemblaient en hiver dans l'hôtel de la rue Saint-Honoré, en été à Athis, maison de campagne du duc de Rohan. Les séances avaient lieu une fois par semaine, chacun devant y apporter une composition de son crû : chanson, épigramme, petit conte, allégorie, gaudriole en vers ou en prose. La « Reine » prenait habituellement la parole, et improvisait une allocution à son peuple, qui ripostait parfois par des « remontrances » adressées à « Sa Très Extravagante Majesté lanturelurienne, fondatrice de l'Ordre, et autocrate de toutes les Folies ». Le marquis de Croismare étant mort à la fin de 1772, il fut décidé dès lors que, « pour perpétuer sa mémoire, on chanterait au début de chaque séance une chanson dont il était l'auteur, et qu'il avait apportée le dernier lundi gras où il vécut encore ». On enregistrait soigneusement dans les *Annales* les pièces qui semblaient dignes d'être conservées ; trois gros volumes in-quarto et une caisse entière suffisent à peine à renfermer toutes ces productions, dont quelques-unes sont réellement plaisantes. La charité, ajoutons-le, avait sa place au milieu de ces folies ; chacun des Lanturelus versait à chaque séance « une pièce de vingt-quatre sols », dont on formait un fonds qui servait à « vêtir les indigents nus pendant l'hiver » ; et, comme on était au moins à chaque fois une trentaine, la somme, au bout de la saison, ne laissait pas d'être assez importante.

Rien, comme on voit, de plus inoffensif, rien aussi de plus puéril que ces jeux, auxquels se plaisait l'âme légère de nos pères. Ce qui peut sembler surprenant, c'est le retentissement universel de cette plaisanterie parmi la haute société européenne. Tout le monde voulut en être ; les demandes d'admission affluèrent de toutes parts, et les listes de l'Ordre contiennent les noms les plus illustres et les plus disparates : le duc de la Trémoïlle, « grand Fauconnier », le cardinal de Bernis, « grand Protecteur », l'ambassadeur d'Espagne, « grand Favori », le comte d'Albaret, « grand Orateur », Grimm, « doyen de l'Ordre » ; et parmi les simples chevaliers : le duc de Saxe-Weimar, le prince de Saxe, le marquis de Cossé, le comte et la comtesse de Narbonne, le prince Bariatinski, M. de Burigny, et plus tard le prince Henri de Prusse, madame de Staël, le grand-duc Paul, futur empereur de Russie, et la grande-duchesse, sa femme, etc., etc. Une fête extravagante qui fut donnée en mai 1779 pour célébrer la convalescence de la « Reine », au sortir d'une espèce de rougeole, avait pour organisateur l'ambassadeur de Russie et pour président le nonce du Pape. Et si prompte fut à se répandre la renommée d'une si belle institution, que, dès la seconde année de sa fondation, quand Grimm arriva à Pétersbourg et se fit présenter à la grande Catherine, une des premières questions qu'elle lui posa, d'après son propre témoignage, fut relative aux

Lanturelus ; et, sur sa réponse qu'il était chevalier et même doyen de l'Ordre, elle « redoubla de bienveillance, lui assigna une audience pour le lendemain, et l'interrogea curieusement » sur ce qui se passait dans ces mystérieuses assemblées.

Le caractère des réunions « lantureluriennes » se modifia à la longue ; le sérieux leur vint avec l'âge, un sérieux très relatif, et qui n'excluait pas la gaîté. La Reine édicta en 1774 un « Code » complet, destiné à remplacer le règlement primitif, et qui porte l'empreinte des nouvelles tendances de la société. Les articles du début, il est vrai, ne font guère que rappeler les prescriptions anciennes : « Tout Lanturelu sera tenu d'être juste, loyal, joyeux et bienfaisant... Il lui est défendu de vieillir, c'est-à-dire d'avoir de l'humeur et de médire du temps présent... L'indépendance complète reste le principe fondamental de l'institution, et, si l'on a pu nommer les célèbres assemblées de la duchesse du Maine les *Galères de l'esprit,* on nommera celles des Lanturelus la liberté de l'âme, de l'esprit et du cœur... » Mais, aussitôt après ce préambule, la Reine se souvient à propos qu'elle a toujours été possédée de « deux passions dominantes : la Raison et la Folie » ; et elle décide en conséquence que les séances se diviseront désormais en deux parties distinctes : dans la première, on récitera comme d'habitude des chansons, des poésies, des facéties de toute espèce ; dans la seconde, on lira « un morceau de philosophie ou de morale »,

qui devra être soumis à la Reine deux jours avant l'assemblée, afin qu'elle puisse juger du mérite de l'œuvre et des principes qui l'inspirent. Il semble même que madame de la Ferté-Imbault, enivrée par le premier succès de son institution, se soit laissée entraîner un moment à des idées grandioses, et qu'elle ait vaguement conçu le plan de quelque vaste association de gens bien pensants, qui battrait en brèche l'Encyclopédie triomphante, et livrerait quotidiennement bataille à l'armée des « destructeurs de la religion et de la société. » Mais c'était là trop présumer de ses propres forces, et des ressources de ses sujets. Quand, au lieu de rimeurs et de chansonniers, il fallut, parmi les fidèles Lanturelus, trouver des moralistes, des philosophes et des penseurs, tous, d'un mouvement unanime, se récusèrent avec ensemble. Quelques-uns, non contents de cette retraite, assaisonnèrent leur refus d'un grain d'ironie ; et au nombre de ces derniers on trouve le duc de Nivernais, dont la lettre [1] est d'un si joli tour que, malgré sa longueur, je ne résiste pas au plaisir de la transcrire en son entier :

« Je croyais que vous n'étiez que follette, ma chère Reine, c'est à dire petite folle ; mais je vous faisais tort, et je vois par votre lettre de Champlâtreux que vous êtes de la plus grande taille. Moi, je n'ai pas grandi du tout depuis mon éducation du Plessis ou de

1. Archives de la famille d'Estampes.

Saint-Maur, où j'avais le bonheur de vivre avec vous. J'ai gardé tous mes principes et préjugés d'alors, et vous savez qu'un des plus notables était de ne point communiquer au dehors mes griffonnages, de ne leur point laisser la clef des champs, et de n'en jamais donner de copie. Vous concevez bien qu'il y a plus d'amour-propre que de modestie dans cette conduite ; je ne m'en défends pas ; je sais le peu que je vaux, et combien il y a à gagner pour moi à ne me guère montrer. Vous voyez, ma Reine, combien il est absurde de vouloir que je me produise au milieu des Lanturelus, dont la célébrité se répand jusqu'aux frontières de la Chine ; car vous savez que l'impératrice de Russie a le bras assez long pour atteindre jusque-là.

» Voyez, d'ailleurs, je vous prie, à quel chariot vous voudriez m'atteler. Il sera traîné par des Lanturelus et par des philosophes. Je ne sais pas comment vous les appareillerez, c'est votre affaire ; et la baguette de fée que je vous connais ne laissera pas que d'y avoir assez de peine. Mais quelque puissante qu'elle soit, elle ne pourrait jamais me fourrer là que comme une discordance très choquante. Je ne suis ni fou ni sage ; et je ne veux être ni l'un ni l'autre ; ainsi je ne pourrais me mettre en société avec Sénèque et Lanturelu sans les ennuyer à mort tous les deux.

» Vous n'avez sûrement jamais été refusée, ma Reine. J'aurai eu cet honneur le premier, et je vous avoue que j'en suis flatté. Je n'aurais pas osé espérer

que ce fût à moi qu'il fût réservé de vous punir de tous les refus que vous avez faits en votre vie. Voilà la preuve de ce que l'on nous dit au sermon : que Dieu se sert de ses plus chétifs instruments pour opérer les plus hautes œuvres de sa justice distributive. Repentez-vous de vos refus ; pardonnez-moi le mien, et rendez éternellement justice à l'éternel et respectueux attachement que je vous ai voué depuis si longtemps. »

Toutes les réponses assurément ne furent pas aussi spirituelles que celle du duc de Nivernais ; mais la conclusion en fut invariablement la même. Il fallut donc renoncer, pour la « partie sérieuse » des séances, aux productions originales ; et l'on se rabattit modestement sur les « fragments choisis des philosophes anciens ». Madame de la Ferté-Imbault trouva là une excellente occasion de placer un bon nombre de ses fameux *Extraits ;* ce fut la consolation de son échec, et le principal bénéfice qu'elle retira de sa royauté. Au reste, elle n'abandonna pas entièrement la lutte contre les idées nouvelles, avec les armes plus légères dont elle disposait encore. La grosse artillerie avait fait défaut ; restaient la grenaille et le petit plomb. La vaillante phalange des Lanturelus entreprit, sous sa direction, la guerre d'escarmouche, bombarda de chansons, de satires et d'épigrammes le monstre encyclopédique qui, par une dérision du sort, tenait ses quartiers sous le même toit que ses adversaires et dans le salon limitrophe, et qui, il faut le reconnaître, ne

parut pas s'émouvoir autrement de cette grêle de menue mitraille.

Ce qu'il convient d'admirer, comme une preuve de la courtoisie qui régnait entre les camps ennemis, c'est que cet étrange voisinage n'amena jamais ni querelle ni discussion personnelle. Les sociétés rivales de madame de la Ferté-Imbault et de madame Geoffrin continuèrent, tout en vivant côte à côte, à s'ignorer mutuellement, sans tenter de franchir la frontière idéale qui les séparait l'une de l'autre. Seuls, Burigny et Grimm, deux sages qui contemplaient sans s'y mêler le choc des passions humaines, fréquentaient tour à tour chacun des partis en présence, passaient des lundis lantureluriens aux mercredis encyclopédiques, sans que personne s'avisât jamais de leur reprocher cet aimable éclectisme. Les deux maîtresses de maison donnaient d'ailleurs l'exemple de cette louable tolérance en observant, vis-à-vis l'une de l'autre, la plus complète réserve sur leurs relations réciproques ; et il ne semble pas, malgré la désapprobation tacite qui perçait dans la froideur de leurs propos, qu'aucune explication un peu vive ait jamais surgi entre elles au sujet de leurs opinions et de leurs amitiés respectives. Même, par une coïncidence singulière, c'est à partir de cette époque où madame de la Ferté-Imbault prit carrément position contre « la secte philosophique », que les rapports, jusque-là tendus, de la mère et de la fille, s'améliorèrent et s'adoucirent, et que les heurts, entre

ces deux natures si diverses, se firent à la fois plus rares et moins sensibles.

L'honneur et le mérite de cette pacification relative reviennent pour la plus grande part à madame de la Ferté-Imbault. Son bon cœur souffrait depuis longtemps de l'indifférence, pour ne pas dire plus, que lui témoignait la seule personne encore vivante à qui elle tint par les liens étroits du sang ; elle voyait « avec compassion » approcher pour sa mère le temps de la véritable vieillesse et des infirmités qui lui font cortège, et elle s'inquiétait en songeant qu'elle aurait alors peut-être quelque peine à faire agréer des soins, dont se serait trop désaccoutumée celle à qui elle avait le devoir de les rendre. Les scrupules de cette âme excellente se font jour dans une note pleine de franchise que, selon son habitude, elle avait écrite pour son propre usage, afin de préciser, en les formulant, ses réflexions intimes. « Il y a des années, y lit-on [1], que j'ai senti que ma mère avait raison de ne pas être satisfaite de mon caractère, parce qu'il avait trop d'opposition avec le sien ; car il est dans la nature qu'on soit plus mécontent et plus surpris d'avoir des enfants qui ne pensent pas comme vous, que les enfants ne doivent l'être de trouver des discordances d'eux à leur père et mère. De plus, sourde comme je le suis, j'ai une infir-

1. Archives de la famille d'Estampes.

mité incommode pour tout le monde, et encore plus pour ma mère que pour personne, parce qu'elle a le tact fin, les sens en très bon état, qu'elle est très vive, et qu'elle aime qu'on l'entende à demi-mot. C'est donc à moi à me faire justice gaîment... » Après ce touchant examen de conscience, la marquise prend le « ferme propos » de changer, vis-à-vis de sa mère, d'attitude et de langage, de lui épargner à l'avenir toute contradiction, de ménager en toutes choses son ombrageux amour-propre, de « s'effacer complètement devant elle », et d'exiger que tous les gens de son entourage observent la même conduite.

Puis, passant de la pensée à l'action, elle rédige, le 20 avril 1775, jour où elle atteint sa soixantième année, une espèce de message diplomatique, qu'elle intitule : *Plan de vie pour ma vieillesse*, et qu'elle destine à informer madame Geoffrin de ses résolutions nouvelles. Cette curieuse pièce — dans laquelle, pour mieux marquer le retour aux sentiments de son enfance, elle reprend les surnoms des jours anciens, où madame Geoffrin, « quand elle était de bonne humeur », appelait sa fille *mon beau matou*, et où celle-ci répondait à sa mère en la nommant *ma belle minette* — cette pièce, dis-je, débute par des considérations générales sur les devoirs des enfants envers leurs parents, se poursuit par des protestations de tendresse et de reconnaissance à l'égard d'une mère « qui a toujours eu foncièrement des entrailles » pour sa fille, qui lui a

donné une « éducation distinguée », lui a fait connaître les hommes les plus éminents de son temps, et a couronné ces bienfaits « en la mariant noblement » ; et se termine enfin par la solennelle déclaration que voici : « J'ai mis ces choses par écrit pour ma Belle Minette, afin de lui prouver qu'en vieillissant je vaux mieux que par le passé. Elle a souffert si longtemps de la force de mon caractère et de mon opposition au sien, que je lui dois une profession de foi, par laquelle je prends l'engagement de ne jamais montrer d'humeur ni vis-à-vis d'elle, ni vis-à-vis des personnes de sa société. Nous sommes arrivées à l'âge où le peu de distance de celui de ma Belle Minette au mien nous rapproche l'une de l'autre plutôt comme sœurs que comme mère et fille. La différence de nos goûts n'a jamais détruit d'ailleurs la solide estime qui règne entre nous... Tout ce qui va chez elle et tout ce qui vient chez moi forme, sans contredit, le magasin de bonne compagnie le plus immense et le mieux choisi de Paris. Il convient donc de regarder sa société et la mienne comme un parterre de fleurs où l'on en trouve de toutes espèces, et où chacun peut choisir librement celles qui s'accordent le mieux avec ses préférences [1]. »

Madame Geoffrin ne repoussa pas la main qui lui était si gracieusement offerte. Cette sorte d'amende honorable la toucha même plus profondément qu'on n'eût pu s'y attendre ; et elle commença de ce moment

1. Archives de la famille d'Estampes.

à « revenir de ses préventions » à l'égard de sa fille. Cette dernière nous l'affirme, et nous en avons pour garant le billet suivant, que madame Geoffrin adressait à la marquise peu de temps après la réconciliation qu'on vient de lire. On y trouve un accent, sinon de tendresse, au moins de cordialité joviale, dont il n'y a pas d'autre exemple dans toute la correspondance de la mère et de la fille ; et je le reproduis à ce titre, en priant mes lectrices d'excuser la familière crudité du début : « Je disais en moi-même hier matin, en me chauffant le derrière : il me semble que le Beau Matou me néglige bien ! Mais il faut suivre ma maxime, et ne jamais faire de reproches. Quand on les mérite, ils sont inutiles ; et quand on ne les mérite pas, ils sont injustes. Et sur ce, je suis restée tranquille ; et j'ai bien fait, puisque j'ai reçu hier au soir deux lettres du Beau Matou, l'une du 27 et l'autre du 29, dans lesquelles elle me dit cent mille gentillesses, et même des amours. Je les lui rendrai le lundi 5, jour auquel le Beau Matou m'annonce son retour. Il est vrai que j'aimerais le marquis [1] à la folie pour mon gendre ; mais quoique j'aie, suivant votre obligeant calcul, vingt ans de moins que vous, j'aurais peur d'un dégoût en me proposant moi-même. Adieu jusqu'à lundi [2]. »

1. Le marquis de Ponchartrain, qui prétendait vouloir épouser madame de la Ferté-Imbault. Il existe une chanson d'elle sur ce sujet, trop leste pour être reproduite ici.

2. Archives de la famille d'Estampes.

Les deux femmes ne s'en tinrent pas à un raccommodement discret. Pour mieux fêter cet événement de famille, elles eurent l'idée originale — et qui achève de peindre ce bizarre intérieur — de sceller par une cérémonie solennelle le pacte qu'elles venaient de conclure, et de célébrer en grande pompe « le mariage du Matou et de la Belle Minette ». Les intimes des futurs « conjoints » furent priés à la noce ; il y eut bouquets, embrassades et discours ; et, comme au dix-huitième siècle « tout finissait par des chansons », un vieil ami de la mère et de la fille, le comte de Montazet, donna lecture d'un « épithalame », qui obtint un grand succès dans l'assistance, mais dont, vu sa longueur, je me garderai de citer autre chose que le premier couplet :

« Le contrat est déjà signé.
Comme ancien ami du ménage,
Les deux époux m'ont assigné
Pour assister au mariage.
Je veux y danser comme un fou
Entre Minette et son Matou.
Je conviendrai pourtant sans peine
Que ce ne sont pas jeux d'enfants :
Minette a soixante et seize ans,
Et le Matou la soixantaine! »

CHAPITRE XI

Penchant de madame Geoffrin pour les hautes relations. — L'audience de la Dauphine. — Le roi de Suède Gustave III. — Correspondance suivie de madame Geoffrin avec l'impératrice Catherine II. — Origine de ce commerce épistolaire. — Brouilles et réconciliations successives. — La mort d'Ivan de Brunswick. — L'affaire du manuscrit de Rulhière. — Irritation de Catherine et rupture avec madame Geoffrin.

Je me suis laissé entraîner, pour ne pas interrompre l'histoire de madame de la Ferté-Imbault, à anticiper quelque peu sur la marche des événements. Il faut maintenant prendre congé de la reine des Lanturelus et de son brillant cortège de dignitaires et de sujets, pour revenir à madame Geoffrin, que nous avons laissée en moins pompeux appareil, au milieu de ses académiciens et de ses philosophes, mais dont la royauté, pour être plus discrète que l'autre, était sans contredit plus effective et plus solidement établie. D'Alembert, qui détestait la marquise et en était payé de retour, insinue dans un de ses écrits que la passion de cette

dernière pour les gens de qualité, l'étalage qu'elle faisait de ses belles relations, le *snobisme,* comme on dirait aujourd'hui, auquel elle n'avait pas échappé, impatientaient fort sa mère et lui faisaient, de dédain, souvent hausser les épaules. Cette assertion, à la supposer exacte, démontrerait une fois de plus la vérité, vieille comme le monde, de cet adage, que nous sommes d'autant plus choqués d'un travers chez autrui que nous en sommes atteints nous-mêmes. Madame Geoffrin, en effet, malgré sa prudence et sa finesse, n'était pas à l'abri d'un soupçon de vaine gloire, qu'elle dissimulait de son mieux sous l'adroite humilité du langage, mais qui, quoi qu'elle en eût, perçait parfois dans sa conduite. La justesse de son coup-d'œil discernait sans doute avec promptitude le véritable mérite des gens qui se faisaient présenter chez elle ; mais ce mérite ne perdait rien à être rehaussé d'un grand nom, d'un titre de ministre ou d'ambassadeur ; et l'on s'apercevait aisément à la chaleur de son accueil que, comme elle le disait elle-même à Grimm, « en dépit de la philosophie, le rang y fait bien quelque chose [1] ».

Elle redoublait alors d'attentions et de prévenances, et voulait que chacun fît de même autour d'elle : « Soyons aimables », disait-elle à ses convives ordinaires ; et elle ne se tenait pour satisfaite que si le noble personnage dont elle avait reçu la visite quittait

1. Voir à l'Appendice, page 477, la lettre de Grimm à madame Geoffrin, du 7 septembre 1776.

sa demeure ébloui de ce qu'il y avait entendu, et brûlant du désir d'y retourner au plus tôt. Elle y réussissait du reste à merveille ; et, si artistes et gens de lettres formaient le fond de son entourage, les plus illustres seigneurs de la Cour défilaient, à leur tour, dans le salon de la rue Saint-Honoré, et tenaient à honneur d'y venir apporter leurs hommages. Ceux qu'on n'y rencontrait pas étaient pour la plupart ceux dont elle n'avait pas voulu ; comme le maréchal de Richelieu, qu'elle refusa, malgré ses instances, d'admettre en son intimité [1], déclarant qu'elle ne découvrait rien en lui qui justifiât sa renommée, pas même ses désordres affichés, où elle ne voulait voir que « des épluchûres de grands vices. »

Ce dernier trait est pour nous consoler de certain excès dans les formules laudatives, que l'on regrette parfois de trouver sous sa plume, lorsqu'elle s'adresse aux grands de ce monde. Les flatteries qu'elle prodigue, les effusions où elle s'essouffle, étonnent et déconcertent de la part d'une femme que nous avons

1. Le maréchal de Richelieu voulut pourtant forcer la porte de madame Geoffrin; il vint chez elle un jour, amené par son ami l'abbé de Voisenon, et « se mit à genoux, pour lui demander de l'inviter à ses réunions, disant que cela manquait à sa gloire. » Ces avances furent accueillies avec politesse, mais avec une froideur marquée. Il le sentit, s'en fâcha, il y eut des brouilles et des raccommodements; mais ni son titre de duc, ni sa qualité d'académicien, ne prévalurent contre les répugnances de madame Geoffrin, et elle refusa toujours de le recevoir à sa table. (Souvenirs de madame de la Ferté-Imbault.)

vue jusqu'ici réservée, fière et froidement ironique. J'en citerai comme exemple, entre plusieurs autres, ses lettres au prince de Kaunitz [1], premier ministre de l'impératrice d'Autriche, qu'elle avait rencontré à Paris et à Vienne, et qui lui témoignait de l'amitié. Il a « daigné » prendre l'initiative de la correspondance, et elle en est abîmée de gratitude : « Vous daignez, mon prince, me remercier de penser à vous et d'en parler! Et de quoi puis-je parler, qui flatte plus mon amour-propre et remplisse plus mon cœur?... Quand vous ne me direz rien, je respecterai votre silence et vos occupations ; mais toutes les fois que vous me ferez un petit signe, je parlerai. » Kaunitz avait placé dans sa chambre à coucher le portrait de madame Geoffrin, qu'elle lui avait envoyé; cette attention de son « cher, aimable, adorable et adoré prince » entraîne des remerciements sans fin : « Vous me faites plus d'honneur que je ne mérite. Si ce portrait pouvait rendre mon âme, mon cœur et mes sentiments, il serait digne de la place qu'il occupe; mais il ne représente que les traits insipides d'une vieille femme! Il n'en est pas ainsi, mon prince, de votre portrait ; il est si ressemblant que je crois non seulement vous voir, mais vous entendre... Je ne suis occupée qu'à lui choisir une place digne de lui. » Et, comme ledit tableau est trop grand pour entrer dans sa chambre, elle le fait copier en miniature,

1. *Correspondance du prince de Kaunitz,* publiée par d'Arneth et Flammermont.

et installe cette réduction sur une petite table à côté de son fauteuil : « Par cet arrangement, je jouirai à tous les instants de la vue de mon cher prince ! » La sœur de Kaunitz, la comtesse de Questenberg, a sa part dans ces humbles hommages : « Je me mets aux pieds de madame la comtesse, pour lui demander sa main à baiser. »

Madame Geoffrin, il faut en convenir, nous avait accoutumés à un tout autre style ; et il y a loin de ces flagorneries à la désinvolture de ses billets à Hume, « son gros drôle », ou bien au ton dont elle gourmande le pauvre Paciaudi, pour s'être permis de lui écrire sans en avoir obtenu la licence [1]. Il serait cependant injuste de la juger sur ces formes de langage — où il faut d'ailleurs tenir compte de l'emphase habituelle de l'époque — et d'en tirer cette conclusion, que son humeur, hautaine avec ses inférieurs ou ses égaux, se faisait accommodante et souple avec ceux que leur rang élevait au-dessus d'elle. C'est la petite bourgeoise qui reparaît ici par endroits, inhabile à discerner l'adulation de la politesse, à saisir ces nuances subtiles et délicates, que tout l'esprit du monde ne saurait enseigner, et dont la science semble parfois innée chez des gens qui n'en possèdent point d'autre. Mais cette humilité purement extérieure ne suppose aucune bassesse d'âme ; l'échine un peu trop aisément courbée se redresse

1. Voir plus haut, pages 80-82.

toujours très vite ; et vanité ni ambition ne firent en aucun cas oublier à madame Geoffrin le soin de sa dignité et le souci de son indépendance. Voici en quels termes elle écrit à la comtesse de Noailles [1], dame d'honneur de la Dauphine, qu'elle avait priée de lui faire obtenir une audience de cette princesse, et qui ne se pressait pas de s'exécuter. « Je vous supplie de ne pas vous tourmenter sur la demande que je vous ai faite de voir madame la Dauphine. Quoique cela me fît beaucoup d'honneur et un peu de plaisir, je n'y suis pas assez attachée pour que le refus me fasse la moindre peine. Si toutefois la chose est facile, je supplie madame la comtesse de disposer de tous les jours de la semaine, excepté le lundi et le mercredi, qui sont deux jours que je consacre à des sociétés particulières, et dont l'assemblage subsiste depuis trente ans. L'amitié, à mon âge, est une chose très précieuse, que je ne sacrifierais à *rien*, et à quoi je sacrifierais *tout*. Vous devez juger par ces sentiments, madame la comtesse, du prix que je mets à celle dont vous m'honorez, et de tout ce que je serais capable de faire pour me la conserver. »

L'audience fut finalement accordée dans les conditions stipulées ; madame Geoffrin vit la Dauphine qui « la combla de bontés ». Mais elle en resta là ; ce fut la première et la seule fois qu'elle fut reçue à la cour de France, dont la rigoureuse étiquette rendait

1. 1771. — Archives de la famille d'Estampes.

l'accès presque impossible à une femme non titrée. Si son amour-propre souffrit en secret de cette exclusion, elle ne le laissa jamais voir, et ne fit nulle tentative pour forcer la consigne. Elle avait d'ailleurs l'occasion de se dédommager amplement avec les souverains étrangers, et cette partie de sa vie n'est pas la moins curieuse ni la moins digne d'être mise en lumière.

Je passerai cependant rapidement sur ses relations avec Gustave III, lors de ce fameux voyage à Paris[1], où il arriva comme prince royal, et repartit roi de Suède. Présenté dans le salon de la rue Saint-Honoré, il prit un goût très vif pour les belles assemblées du mercredi ; pendant les quelques mois de son séjour, on l'y vit assidument « faire cercle avec les gens de lettres », et se mêler à la conversation avec une maturité d'esprit bien digne de remarque chez un prince de vingt-trois ans, avec aussi ce charme de manières et cette simplicité parfaite qui lui gagnaient tous les cœurs[2]. Le souvenir de ces heures aimables et douces le suivit longtemps dans les péripéties de son aventureuse existence ; et les lettres, aujourd'hui perdues[3], que, de retour dans son royaume, il adressait

1. En 1770.

2. Voir *Gustave III à la Cour de France*, par Geffroy. — *La Comtesse d'Egmont*, par la comtesse d'Armaillé.

3. Toutes les recherches qui ont été faites à cet égard, tant à Paris qu'en Suède, et notamment à la bibliothèque d'Upsal, sont restées sans résultat.

à sa vieille amie, témoignaient, dit l'abbé Georgel, de son estime, de son attachement et de sa reconnaissance.

Mais Gustave III, somme toute, ne fut, pour madame Geoffrin, qu'une connaissance de passage, et ces rapports éphémères ne sauraient se comparer au commerce important et suivi qu'elle entretint avec l'Impératrice Catherine II, bien que les deux femmes ne se soient jamais vues, et que l'espèce d'amitié qui s'établit entre elles n'ait été qu'une liaison purement épistolaire. L'histoire en est, au reste, singulièrement instructive ; et je ne saurais appuyer d'un meilleur argument ce que j'ai dit plus haut du contraste que présente, chez l'héroïne de cette étude, l'excès parfois choquant des formules de respect avec l'indépendance foncière de sa pensée et de ses actes.

Les notes de madame de la Ferté-Imbault nous apprennent quelle lointaine circonstance amena ces relations inattendues. Madame Geoffrin, raconte-t-elle, avait été dans sa jeunesse très amie du prince Cantémir, ambassadeur de Russie en France, où il avait été fort remarqué. C'est par cet intermédiaire qu'elle lia connaissance avec la princesse d'Anhalt-Zerbst, dès l'arrivée à Paris, vers l'automne de 1758, de la mère de la grande Catherine. La princesse était femme d'esprit, et se piquait de littérature; madame Geof-

frin lui « plut infiniment »[1], et l'intimité entre elles fit de rapides progrès. « Elle a déjà dîné chez moi, écrit la princesse quelques jours après la présentation. Elle vient souvent à ma toilette, et nous allons ensemble voir les cabinets de curiosités[2]. » Les lettres de la princesse de Zerbst à son ami M. de Pouilly retentissent des louanges de madame Geoffrin, dont elle vante la bienveillance, l'intelligence éclairée, « l'absence de passions et de préjugés ». C'était sur le même ton qu'elle écrivait à sa fille, alors grande-duchesse de Russie ; et « elle lui échauffa si bien l'imagination[3] » en faveur de son amie, qu'elle lui inspira une violente curiosité de connaître par elle-même une personne si célèbre et d'un mérite si rare. Quatre ans plus tard, cette fille régnait sur la Russie, et, n'ayant pas la conscience très nette sur les moyens dont elle s'était servie pour conquérir le trône, se préoccupait de désarmer les critiques et de gagner les sympathies de tous ceux à qui elle supposait, en France ou ailleurs, quelque crédit sur l'esprit public. Elle se souvint, au cours de cette recherche, des propos de sa

1. La correspondance, fort intéressante, de la princesse d'Anhalt-Zerbst avec M. de Pouilly, son amant, n'a pas été publiée en France. On la trouve à la fin de l'*Histoire de Catherine II*, par M. de Bilbassof, Saint-Pétersbourg, 1895, deux vol. in-octavo (en langue russe).

2. Lettre du 1er novembre 1758.

3. Souvenirs de madame de la Ferté-Imbault.

mère sur la grande influence du salon de la rue Saint-Honoré; et c'est à un calcul politique, bien plus qu'à des velléités littéraires, qu'il convient d'attribuer l'origine de la correspondance étrange qui s'échangea, d'un bout de l'Europe à l'autre, entre la souveraine de toutes les Russies et la veuve du digne M. Geoffrin.

Cette correspondance ne subsiste aujourd'hui qu'en partie. Les lettres de Catherine — en tout cas le plus grand nombre d'entre elles — se trouvent en original à Saint-Pétersbourg, aux archives du ministère des affaires étrangères [1]. Celles de madame Geoffrin, par contre, ont disparu; du moins, toutes les recherches ont jusqu'à présent été vaines, et c'est grand dommage, à en juger par les quelques fragments qui ont été sauvés du naufrage [2]. Mais l'Impératrice, en écrivant à son « amie », fait de fréquentes allusions aux réponses qu'elle a reçues d'elle, et nous pouvons ainsi reconstituer assez exactement l'histoire de leurs rela-

1. Les lettres de l'Impératrice Catherine furent, après la mort de madame Geoffrin, restituées par ses héritiers à la cour de Russie. Elles sont au nombre de seize, toutes écrites de la main de Catherine, et ont été reproduites à Saint-Pétersbourg, par les soins de M. Hamburger, conseiller d'État, dans le fascicule de 1867 du *Recueil de la société impériale russe*. Malgré l'intérêt qu'elles présentent, je n'ai pu, vu leur longueur, songer à les insérer dans le texte de cette étude. On les trouvera en Appendice, à la fin du présent ouvrage, pages 431-462.

2. Voir plus haut, pages 6-8, le récit que madame Geoffrin fait à Catherine de son éducation, et le portrait de sa grand'mère, madame Chemineau.

tions mutuelles, qui ne furent pas toujours sans nuages.

Le début notamment semble avoir été médiocrement heureux, et l'amitié nouvelle faillit périr au moment même où elle prenait naissance. Les premières lettres de Catherine nous informent, en effet, que la souveraine prit un beau jour l'initiative de la correspondance; que sa lettre, montrée par madame Geoffrin à quelques personnes de son intimité, fut copiée, répandue, imprimée même par je ne sais quel obscur gazetier; et que cette publicité, plus complète qu'elle ne l'eût souhaitée, inspira à la Tsarine quelques doutes sur le tact et la discrétion de l'amie de sa mère. Aussi, quand madame Geoffrin, émue et ravie de l'auguste missive, se confond en remerciements dont on peut imaginer le lyrisme, Catherine accueille-t-elle ces effusions par quelques phrases entortillées froides et presque ironiques, qu'elle adresse, « par un biais politique », non pas à madame Geoffrin elle-même, mais à un personnage intermédiaire : [1] « Le *cher Général* dira à madame Geoffrin que personne ne voulait plus me faire l'honneur de me nommer son amie, que je trouvais cela affreux, mais que j'ai depuis sa lettre une très grande joie de voir que du moins de loin l'on me parle encore d'amitié... Je répondrais avec plaisir à cette lettre charmante; mais je meurs de peur

1. Cette lettre porte en marge la date de 1763, écrite de la main de madame Geoffrin.

d'écrire, après la lettre enregistrée (*sic*). Je crains qu'on ne prenne cette facilité pour une envie de griffonner à tort et à travers, pour mendier des louanges, et faire admirer mes chefs-d'œuvre. Je me tais donc; mais je n'en suis pas moins sensible du plus profond de mon cœur pour les amitiés qu'on me montre. »

Le « cher Général » chargé de transmettre à madame Geoffrin les inquiétudes et les scrupules de la souveraine n'est autre qu'Ivan Betzki, chambellan de l'Impératrice, appelé par elle à la direction des Beaux-Arts, et spécialement préposé au « développement des nouvelles relations de la Russie moderne avec le monde occidental [1] ». C'est ce personnage, plus zélé que vraiment important, qui, suivant la princesse Dachkoff, accourut chez Catherine après le coup d'État de 1762, pour lui demander « s'il n'était pas vrai qu'elle lui dût sa couronne », et à qui elle répondit simplement en lui confiant la confection du diadème destiné au couronnement solennel. Lecteur habituel de la Tzarine, directeur des instituts de demoiselles, du corps des cadets, des caisses de retraites pour les veuves, et au total, comme dit M. Alfred Rambaud, « sorte de factotum qui tient à la fois du surintendant des Beaux-Arts et de la demoiselle de compagnie [2] », Betzki occupe une place

1. *Autour d'un trône*, par Waliszewski.

2. Les *Correspondants de Catherine*, (*Revue des Deux Mondes*, 1877).

considérable dans la correspondance de Catherine avec madame Geoffrin, qui l'avait connu lors d'un séjour qu'il fit à Paris en 1755, et qui lui attribuait une influence et un prestige bien éloignés de la réalité. Mais, malgré toute sa considération pour le mandataire de la Tzarine, l'insinuation à peine déguisée du message impérial piqua au vif madame Geoffrin. Elle en releva l'offense avec une verte franchise, et ce langage inhabituel, loin de mécontenter Catherine, semble l'avoir passablement amusée : « Ne grondez pas, ne grondez pas injustement, lui répond-elle cette fois avec bonne humeur ; je ne vous ai jamais accusée d'indiscrétion ; mais, puisque vous le prenez sur le bon ton avec moi, je vous dirai tout net la vérité. Je craignais de vous écrire une seconde fois après l'aventure de la lettre imprimée, pour que vous ne me croyiez pas entichée de l'envie de briller par des lettres. J'appréhendais que vous n'attribuiez à un amour-propre déplacé ce qui réellement ne serait parti que du désir de m'entretenir avec une dame que j'aime et que j'estime... Après ce petit éclaircissement, j'espère que vous me rendrez justice, et serez persuadée que, quand je vous dis que je vous aime, il n'y a pas là « de l'esprit de mon état », comme dans la feuille pour laquelle vous me querellez. »

A partir de ce moment, la correspondance s'organise sur des bases régulières, et madame Geoffrin reçoit presque chaque mois une épître longue,

détaillée, d'un ton cordial et familier, à laquelle elle fait réponse avec la même exactitude. L'Impératrice, avec cette bonhomie que lui reconnaissent ceux qui ont vécu dans son intimité, se prête à la manie prêcheuse de la difficile bourgeoise, supporte ses « gronderies » avec une longanimité digne de Burigny lui-même, et les provoque au besoin, comme une nouveauté dont elle se divertit de bon cœur : « Vous n'aimez pas à être contrariée ; je m'accommoderai le plus que je pourrai à votre humeur. Continuez simplement à m'écrire, et à me parler librement... » Et ailleurs : « Dites-moi tout ce qu'il vous plaira, et tout ce que vous croirez m'être nécessaire. Ne vous gênez pas, grondez-moi. Je suis tout étonnée que quelqu'un me veuille pour amie... Je verrai un peu comment vous vous y prendrez pour être la mienne ; cela est tout nouveau pour moi. » Puis ce sont des compliments gracieux et délicats : « Vous me dites que vous avez soixante-cinq ans, mais vous me paraissez d'une humeur de vingt-cinq... Votre compagnie me paraît délicieuse. » Elle s'épanche avec madame Geoffrin en menues confidences, entre dans des détails sur sa vie domestique, lui raconte l'emploi de ses journées, en la priant « de ne se point scandaliser, si elle y trouve de la différence avec les mœurs de Paris. » Il est clair que Catherine croit devoir se mettre en frais de coquetterie pour une femme qui, d'après tout ce qui lui revient des bords de la Seine, jouit

d'une influence unique parmi les maîtres incontestés de la littérature française : « Je m'étonne, assure-t-elle modestement, que vous me trouviez de l'esprit ; on m'avait dit que chez vous on n'en croyait pas à ceux qui n'avaient pas été à Paris ; l'amitié vous fait faire des efforts pour moi. » Elle feint souvent d'éprouver des appréhensions sur son style, qu'elle sait cependant fort bon, et décline les louanges à ce sujet, « car, dit-elle, cela m'embarrasse ; je veux faire mieux, et la facilité m'échappe ». Si elle écrivait en russe, ce serait, à son dire, « beaucoup plus expressif » ; et madame Geoffrin devrait bien apprendre cette langue, car la conversation entre elles en serait bien plus commode. Mais, puisque celle-ci « refuse tout net » de combler cette lacune de son éducation, « il faut en prendre son parti », et se contenter du français, qui, à la vérité, sous cette plume auguste, ne manque ni de saveur ni de pittoresque. Je n'en veux pour preuve que cette lettre[1], où Catherine, raillant amicalement les cérémonieuses formules de sa correspondante, imagine, en évoquant un joli tableau d'intérieur, ce que serait leur intimité si elles venaient à se trouver ensemble :

« Encore une fois, je ne veux point de ces prosternations ; entre amies, cela ne se pratique jamais. Puisque vous faites tant que de m'aimer, vous pren-

1. Lettre du 6 novembre 1764.

drez, s'il vous plaît, le ton de l'amitié, et cesserez de me traiter comme le sophi de Perse l'était. Tenez, madame, il n'y a rien de plus vilain que la grandeur ! Quand j'entre dans une chambre, on dirait que je suis la tête de Méduse ; tout le monde se pétrifie, et chacun prend un air guindé. Je crie souvent comme un aigle contre ces façons ; j'avoue que ce n'est pas le moyen de les faire cesser, car plus je crie, et moins l'on est à son aise.

» Aussi j'emploie d'autres moyens. Par exemple, si vous entriez dans ma chambre, je vous dirais : « Madame, asseyez-vous, jasons à notre aise. » Vous auriez un fauteuil vis-à-vis de moi, une table entre nous deux, et puis des bâtons rompus tant et plus, car c'est mon fort !... Je vous embrasse, et vous rends l'accolade que vous me donnez dans votre lettre et qui m'a fait grand plaisir. »

L'erreur — et peut-être aussi l'honneur — de madame Geoffrin fut de prendre au pied de la lettre ces assurances et ces encouragements, et de croire avec candeur qu'elle pouvait en user avec l'autocrate de plus de cent millions de sujets, comme avec les beaux esprits qui se rangeaient à Paris sous son sceptre gastronomique. Cette imprudence fut sur le point de gâter à jamais la plus parfaite entente, et un brusque rappel à l'ordre ramena bien vite la trop confiante bourgeoise au sentiment de la réalité. La triste histoire d'Ivan de Brunswick fut l'occasion de ce

dissentiment passager. Ivan était ce malheureux petit prince, adopté dès sa naissance par l'impératrice Anne [1], proclamé empereur à l'âge de six mois, détrôné à deux ans, traînant depuis, de cachot en cachot, une existence misérable, et, malgré sa captivité, restant pour ses successeurs comme un remords vivant et une perpétuelle menace ; jusqu'au jour tragique où, en septembre 1764, à la suite d'une tentative, réelle ou supposée, pour le délivrer de prison, les officiers chargés de le garder le poignardèrent, afin, dirent-ils, de s'opposer à sa fuite. L'événement servait avec tant d'à-propos les intérêts de Catherine, encore à peine affermie sur son trône, que quelques malveillants la soupçonnèrent de n'y être point restée tout à fait étrangère ; et cette « misérable affaire[1],. » comme elle l'appelle avec dédain, troubla plus qu'elle n'en voulait convenir l'olympienne sérénité dont elle faisait parade.

Quand ces nouvelles arrivèrent aux oreilles de madame Geoffrin, elle s'en émut vivement, s'inquiéta pour le bon renom d'une amie qu'elle ne voulait pas croire coupable, et, saisissant sa plume, elle s'empressa d'envoyer à Catherine des instructions détaillées sur la méthode à suivre pour détruire les préventions et faire taire les méchants propos. Ce rôle de donneur d'avis, en si délicate matière, n'était pas sans témérité;

1. En août 1740.

1. Lettre à madame Geoffrin, 4 octobre 1764.

pourtant, en cette première occasion, il ne réussit pas mal, et Catherine n'en parut pas autrement offusquée. « J'ai rempli vos souhaits, lui répond-elle ; j'ai fait traiter tout cela avec le plus d'authenticité possible ; l'examen du procès a été fait publiquement, et la sentence prononcée à huis ouvert, à laquelle je n'ai rien changé ; le tout sera imprimé... J'espère, ajoute l'Impératrice, être pour longtemps délivrée de pareille incartade, dont le fanatisme le plus singulier était le mobile. Mes envieux ne laisseront pas de gloser ; mais je me repose sur la sincérité et le dernier vrai de ma conduite, et je mépriserai ceux qui méconnaîtront mon âme ! » Ces dernières lignes, à vrai dire, trahissent quelque énervement chez l'impérieuse souveraine, et un bon courtisan eût aisément senti qu'il ne convenait pas d'insister sur ce sujet brûlant. Madame Geoffrin malheureusement ne le comprit pas ainsi ; enhardie au contraire par l'accueil fait à ses conseils, elle s'avisa, dans la lettre suivante, de risquer d'assez vives remontrances à l'endroit du « manifeste » par lequel Catherine avait tenté d'expliquer à son peuple le drame mystérieux de Schlüsselbourg ; et elle lui manda franchement le mauvais effet produit sur le public français par cet essai de justification [1].

1. Madame Geoffrin, dans sa correspondance avec Poniatowski, parle de ce manifeste : « En laissant de côté les faits, écrit-elle, on trouve qu'elle a fait des manifestes ridicules, surtout celui sur la mort d'Ivan. Elle n'était point obligée de rien dire là-dessus ; le

La patience des souverains a des bornes ; et Catherine trouva, cette fois, que son amie abusait un peu du droit qu'elle lui avait donné de « gronder tout à son aise », et de dire « librement tout ce qui lui passait par la tête ». Aussi répondit-elle de la bonne encre, et la pauvre madame Geoffrin eut lieu de regretter d'avoir, en cette circonstance, oublié le judicieux adage dont elle était l'auteur : « Les grands seigneurs se familiarisent volontiers avec nous pour leur commodité ; mais, par hauteur, ils n'aiment guère que nous leur rendions la pareille[1]. » La riposte impériale ne laisse pas d'être piquante : « J'ai vu par votre lettre du 6 novembre que vous n'étiez pas de mon avis sur le manifeste. Vous aimez la vérité ; vous voulez qu'on la dise à votre imitation ; je suis tentée de vous dire que vous raisonnez sur ce manifeste comme un aveugle des couleurs. Cette pièce n'a nullement été composée pour les puissances étrangères ; elle était faite pour informer l'Empire de Russie qu'Ivan était mort. Or, il

procès de Mérowiez suffisait, et rendait le fait simple et clair. Je crois la connaître fort bien, et je crois qu'elle aurait besoin d'un mentor. Je crains que son esprit et l'amour du bel-esprit ne l'emportent quelquefois. » — Quant à la mort elle-même du malheureux Ivan, madame Geoffrin se montre assez indifférente sur ce qu'elle appelle, dans cette même correspondance, « de malheureuses circonstances » et un « parti forcé ». Il est vrai que, d'accord avec Poniatowski, elle semble croire Catherine réellement étrangère au meurtre du jeune prince.

1. Pensée écrite par madame Geoffrin sur le revers d'une carte à jouer. (Archives de la famille d'Estampes.)

fallait dire comment. Il y avait eu plus de cent témoins de sa mort et de l'attentat du traître ; il n'y avait donc pas moyen de n'en pas faire un récit très exact. N'en pas faire, c'était accréditer les mauvais bruits que les ministres des Cours qui m'envient et ne m'aiment pas s'efforçaient de faire courir. Le pas était délicat ; j'ai cru que dire la vérité était le seul parti à prendre... On glose chez vous sur le manifeste ; on y a glosé aussi sur le bon Dieu : et ici on glose quelquefois sur les Français ! Mais il n'est pas moins vrai qu'ici ce manifeste et la tête du criminel ont fait tomber toutes les gloseries. Or donc, le but était rempli, et mon manifeste n'a pas manqué son objet. Ergo il était bon. Vous me tiendrez pour une entêtée, n'est-ce pas ? Ne vous découragez pas cependant de me gronder ; ce sera toujours bon à quelque chose, et si vous y mêlez quelquefois des louanges, j'en serai d'autant plus aise, qu'après ce que vous me dites, je ne pourrai plus douter de leur authenticité ! » Et, pour comble de raillerie, Catherine, après cette leçon assez raide, feint de prendre le change, et accuse son amie de mauvais caractère : « Je suis bien fâchée de ce que vous n'étiez pas de votre humeur ordinaire. Je souhaite qu'elle revienne au plus tôt, et j'attendrai avec impatience que la conversation recommence [1]. »

1. Lettre du 11 janvier 1765. — Voir Appendice, pages 439-41. Le baron de Gleichen, qui affirme dans ses *Souvenirs* avoir lu toute la correspondance de Catherine avec madame Geoffrin, fait

La conversation recommença en effet, mais non plus sur le même sujet. Madame Geoffrin se le tint pour dit, et évita désormais d'aborder les questions politiques. Catherine, de son côté, s'apaisa très vite : « Je ne boude jamais », assure-t-elle, et, comme gage de réconciliation, elle promet solennellement « de ne plus faire de manifestes ». Aussi les douceurs reprennent-elles de plus belle, avec une recrudescence de tendresse et de cordialité : « Je parle à mon amie, qui m'aime, qui me gronde, qui me loue, et prétend qu'elle ne me flatte pas ; à cette dame qui aimait ma mère, qui peint si bien son cœur et son esprit dans ses lettres, qu'il faudrait être hébêté si l'on n'aimait un aussi excellent caractère...[1] Savez-vous bien que je commence à vous croire beaucoup d'ascendant sur moi ? Vous me faites faire tout ce que vous voulez, et je n'ose quasi répliquer...[2] J'écris à ma bonne amie ; elle excusera mon bavardage ; nous sommes accoudées sur la même table, et nous jasons[3]. » Pendant cette heureuse période, tout dans cette « bonne amie » lui paraît agréable et charmant, tout jusqu'à son écriture,

brièvement allusion à ce curieux démêlé. Mais, sans doute mal servi par sa mémoire, il raconte l'histoire tout de travers, embrouillant la mort d'Ivan avec celle de Paul III, et attribuant à la lettre de l'Impératrice un sens tout différent du texte que je viens de citer.

1. Lettre du 21 mars 1765.

2. Lettre du 17 mai 1765.

3. Lettre du 18 juin 1765.

ce qui peut sans doute passer pour le dernier mot de la bienveillance. Elle prétend qu'elle déchiffre fort aisément ses lettres, que « les ratures ne les embrouillent nullement », et elle conjure madame Geoffrin de ne pas prendre le soin de les recopier, car « ce serait peine perdue, et elle ne s'en apercevrait seulement pas ».

L'entretien continue six mois sur ce ton ; puis, tout à coup, sans querelle et sans motif apparent, la correspondance s'interrompt brusquement, pendant toute la seconde moitié de l'année 1765. La faute en est à madame Geoffrin qui, comme on le verra tout à l'heure, avait à ce moment bien autre chose en tête ; mais Catherine, qui n'était pas au courant des préoccupations et des projets de son amie, s'étonne avec raison de ce « silence obstiné », et gronde à son tour : « Levez-vous, madame — répond-elle [1] à une lettre où madame Geoffrin s'excusait de son mieux — je ne suis point fâchée ; mais il est vrai qu'on pourrait dire beaucoup de choses sur ce silence si long et si obstiné. Mais il faut bien se contenter de vos mauvaises raisons, et fermer les yeux sur toutes les conjectures qui voudraient se glisser dans l'esprit... » Ce mécontentement légitime n'est pourtant pas bien profond, et se fond vite en un demi-sourire : « Ma rancune est fort délicate, écrit plus loin l'Impératrice, c'est parce que

1. Lettre du 15 janvier 1766.

je vous aime que j'en ai. Il n'y a point d'aigreur dans mon fait ; mais on ne m'a parlé de six mois, et cela est dur. Je boude avec un sourcil seulement ; cela se passera. Je trouve votre repentir fort bon[1]. » Et quelque temps après : « Vos assurances réitérées m'ont fait revenir de tout soupçon ; je compte que nous sommes toutes les deux parfaitement réconciliées. »

On s'envoie donc encore de part et d'autre des protestations d'amitié ; même l'on échange des cadeaux : madame Geoffrin fait don à la souveraine d'un « déjeuner de porcelaine », dont celle-ci promet de se servir chaque matin ; et Catherine riposte par « une pelisse de zibeline » de la plus grande beauté. Mais, malgré cette apparence, malgré le « repentir » de l'une et le pardon de l'autre, en dépit des tasses précieuses et des fourrures magnifiques, il est aisé de voir qu'il subsiste quelque froissement dans l'âme de l'Impératrice. L'accent des lettres est moins cordial ; elles s'espacent peu à peu, deviennent intermittentes ; on sent que désormais la sympathie décroît, et que le charme est rompu. Bien que la cause de ce refroidissement ne soit explicitement indiquée nulle part, il n'est pas impossible de lire entre les lignes. L'Impé-

1. « Écoutez, madame, ajoute Catherine dans cette même lettre, si vous trouvez mes lettres trop longues et trop fréquentes, dites-le moi ; je ne m'en fâcherai pas. Je sais qu'on peut être de très bons amis, et cependant s'ennuyer de quelques feuilles d'écriture, surtout quand elles viennent trop souvent. »

ratrice, à plusieurs reprises, avait exprimé le vœu de faire la connaissance de sa correspondante : « Ah ! que ne l'ai-je près de moi ! s'écrie-t-elle un jour. Je jetterais tous les diamants du monde à la rivière pour l'avoir auprès de moi ! » Et, sur une phrase un peu vague de madame Geoffrin : « Je sais bien où j'irai », le désir de Catherine se fait encore plus pressant et plus formel : « Vous serez la bienvenue ! Je vous fais une profonde révérence. Je crains bien que tout en restera là sur cet article. Tenez, vous me prêchez avec tant d'autres que le mouvement m'est nécessaire en hiver ; c'est à vous qu'il l'est. Ce voyage vous en donnerait, et, après l'avoir fait, vous pourriez dire avec la comtesse Boutourline : à mon âge on vient de loin ! » Madame Geoffrin cependant demeure sourde à ces invites ; bien pis encore, elle prépare dans l'ombre un autre voyage dans une région voisine de la Russie, sans mettre son amie dans la confidence ni Saint-Pétersbourg dans son itinéraire. Il y avait certes dans ce procédé plus qu'il ne fallait pour mécontenter une souveraine habituée à voir ses moindres caprices considérés comme des ordres. Aussi son dépit perce-t-il dans les lignes froides et presque railleuses qu'elle adresse à madame Geoffrin lors de son passage à Vienne ; il est plus apparent encore dans la façon dont elle relève, vers cette même époque, une phrase de d'Alembert, qui la pressait assez maladroitement d'attirer madame Geoffrin de Varsovie à Pétersbourg :

« Je n'ai appris le voyage de madame Geoffrin qu'après son départ, répond-elle sèchement ; je ne lui ai proposé et ne lui proposerai jamais de venir ici, pour deux raisons : l'une, la rigueur du climat ; l'autre, c'est que je savais bien d'avance que cette raison l'en empêcherait[1]. »

La correspondance conservée aux archives de Pétersbourg s'arrête à cette période ; nous savons toutefois, par une note de madame Geoffrin, qu'elle se poursuivit, irrégulière et languissante, pendant deux ans encore. Un incident — auquel l'Impératrice attacha, semble-t-il, plus d'importance que de raison — y mit un terme définitif. On sait en effet par les Mémoires de l'époque quelle vive agitation s'empara de Catherine quand, vers la fin de l'année 1767, elle connut l'existence du manuscrit où Rulhière racontait l'audacieux coup de main auquel elle devait sa couronne, et quels efforts elle fit pour s'opposer à la publication de cet ouvrage, Je n'ai pas l'intention de refaire ici en détail le récit de ce curieux épisode[2] ; je rappellerai seulement comme quoi Rulhière, secrétaire du baron de Breteuil, ministre de France à Pétersbourg au moment de l'avènement de Catherine, avait assisté de près au drame de juillet 1762, et, quelques années

1. Août 1766. — Correspondance de Catherine II avec d'Alembert. — (Archives de la Société impériale russe.)

2. Voir notamment sur ce point la biographie de *la Comtesse d'Egmont*, par la comtesse d'Armaillé.

plus tard, de retour à Paris, écrivit, sur la prière de la comtesse d'Egmont, ces célèbres *Anecdotes sur la révolution de Russie* qui, bien que non imprimées et colportées sous le manteau, excitèrent dans le monde politique et littéraire une sensation et une curiosité incroyables. Une première lecture eut lieu, dans le plus profond secret, à l'hôtel de Choiseul, puis une seconde, non moins mystérieuse, dans le salon de madame du Deffand. Il est aisé d'imaginer que, piquée d'émulation, madame Geoffrin n'eut de cesse qu'elle n'eût obtenu la même faveur, et l'on ne saurait lui en faire un crime. Mais sa grande faute fut d'étendre au delà de toute prudence le nombre des auditeurs, et de manquer de discernement dans le choix des élus. Parmi les vingt personnes qu'elle convia à cette lecture figuraient le comte de Creutz, ministre de Suède à Paris, le baron de Gleichen, envoyé de Danemark, et, légèreté inqualifiable, le prince Adam Czartoryski, oncle du roi de Pologne, ainsi que Grimm, correspondant attitré de la grande Catherine[1]. Il était dès lors inévitable que cette dernière fut informée des divulgations indiscrètes qui se répandaient sur son compte, et c'est ce qui ne manqua pas d'arriver.

La maladresse de madame Geoffrin en cette circonstance serait inexplicable, si nous ne savions de bonne source que, sans doute abusée par le séduisant

1. Voir notamment sur ce point la biographie de *la Comtesse d'Egmont*, par la comtesse d'Armaillé.

portrait que Rulhière avait tracé de Catherine et par la modération apparente avec laquelle il appréciait sa conduite, elle refusait d'admettre que l'ouvrage pût nuire à la réputation de la souveraine, et préférait même, d'accord en cela avec Diderot, cette relation impartiale « à toutes les apologies » excessives qu'on avait publiées en Russie [1]. Mais tel ne fut pas l'avis de l'Impératrice, mieux placée que personne pour juger de l'effet probable de ces révélations, et soucieuse avant tout de dissimuler aux regards de son fils les circonstances tragiques de son avènement au trône. Elle entra, dès la première nouvelle, dans une violente colère, et résolut de tout mettre en œuvre pour empêcher la diffusion du récit de Rulhière.

Une démarche que tenta d'abord le gouvernement français, à l'instigation de la cour de Russie, pour s'emparer par la force du redoutable document, ne remporta aucun succès ; tout essai d'intimidation échoua devant la fermeté et le sang-froid de l'auteur. On dut songer à des moyens plus doux. « Il faut acheter le manuscrit », tel fut le mot d'ordre donné par Catherine ; mais, au lieu de faire suivre l'affaire « par les littérateurs », comme le lui conseillait Diderot, elle en chargea Betzki, qui en chargea madame Geoffrin [2] ; et c'est ainsi que cette dernière se

1. Correspondance de Diderot avec Falconnet, mai 1768.

2. *Les Correspondants de Catherine II,* par M. Alfred Rambaud. — *Revue des Deux Mondes,* année 1877.

trouva, pour la deuxième fois, mêlée à cette malencontreuse histoire. Elle avait à cœur, on le conçoit, de réparer sa faute, et ne négligea rien pour réussir dans sa mission. Elle eut d'abord recours à l'intervention de son amie, la comtesse d'Egmont, protectrice déclarée de Rulhière, et, « par des flatteries délicates », s'efforça d'obtenir que celle-ci usât de son influence pour amener, sinon la destruction de l'ouvrage entier, au moins la suppression des plus dangereux passages. Tous les efforts furent vains ; Rulhière fut inébranlable. Après la menace et la persuasion, un dernier argument restait à employer, et madame Geoffrin, avec son expérience des hommes, le jugea décisif. Elle pria la comtesse d'Egmont de lui ménager une entrevue avec Rulhière ; la proposition fut acceptée, et la conférence eut lieu chez la comtesse, vers la fin de janvier 1768. « Ce dut être une curieuse scène, dit l'intéressante biographie à laquelle j'emprunte ces détails[1]. Pour théâtre, le salon ovale de l'hôtel d'Egmont ; cinq acteurs : le comte et la comtesse d'Egmont, madame Geoffrin, Rulhière et un agent de l'Impératrice, qui pourrait bien être le baron Grimm. Madame Geoffrin a la parole. Sans hésiter, elle va droit au but. Elle offre trente mille livres à l'auteur, s'il consent à détruire, ou du moins à atté-

1. *La Comtesse d'Egmont*, loc. cit. Le récit de madame la comtesse d'Armaillé est tiré d'un mémoire envoyé par madame d'Egmont au roi de Suède, Gustave III.

nuer tous les passages qu'elle lui indiquera dans son manuscrit. Personne ne répond. Madame Geoffrin croise tranquillement ses mains potelées sur ses manchettes blanches, et attend. » Rulhière persiste dans son silence. Alors madame Geoffrin, le regarde bien en face, et d'une voix nette et tranquille :

— En voulez-vous davantage?

Rulhière, furieux, se leva et sortit. Quelques jours après, encore tout indigné, il racontait à son ami le comte de Schomberg l'impertinente réplique de madame Geoffrin :

Ah! c'est sublime! s'écria celui-ci avec admiration, oubliant à qui il parlait [1].

Sublime ou non, le mot rompit la négociation; Rulhière garda son manuscrit intact, et il fallut se contenter de la promesse que, du vivant de la Tzarine, il n'imprimerait pas son œuvre [2].

Le succès seul eût pu faire absoudre madame Geoffrin des torts qu'elle avait eus au début de l'affaire. L'Impératrice, déjà blessée de l'éclat donné par une personne qu'elle honorait du titre d'amie à des divulgations fâcheuses, la rendit en quelque sorte responsable de l'échec mortifiant subi par sa diplomatie. Jamais elle ne lui pardonna; ni regrets ni prières ne purent fléchir son ressentiment. En vain madame

1. *Correspondance* de Grimm.

2. Il tint parole. Le livre ne vit le jour qu'en 1797, un an après la mort de Catherine.

Geoffrin cherche à rentrer en grâce, écrit lettre sur lettre, fait valoir ses « soupirs », envoie « une jolie pendule » en offrande propitiatoire ; elle ne reçoit pour tout remerciement que ces lignes dédaigneuses : « Je croyais que les *soupirs* n'étaient propres qu'aux Russes. On m'a dit que, dans les pays étrangers, on les reconnaissait à cela sous le masque. Mais comme vous les recevez chez vous, c'est un mal que vous avez pris d'eux. Si le général [1] n'a point témoigné ma gratitude pour la jolie pendule, il a eu tort, et pas moi ; car je l'en avais prié [2] ».

« J'ai répondu encore à ce petit billet, dit une note de madame Geoffrin ; mais dès lors, plus de réponse. » Ce fut la fin suprême de cinq années de tendresse. Les sentiments de la grande Catherine pour « sa bonne amie de Paris » n'étaient pas à l'épreuve d'une blessure d'amour-propre ; un mécompte politique détruisit sans grande peine une liaison qui ne s'était formée, au bout du compte, que par des vues politiques.

1. Betzki.

2. Lettre du 11 août 1768.

CHAPITRE XII

Le « fils adoptif » de madame Geoffrin, Stanislas-Auguste Poniatowski. — Son élection au trône de Pologne. — Joie exubérante qu'en ressent madame Geoffrin. — Ses ambitions politiques. — Part qu'elle prend à la reconnaissance officielle du nouveau roi par la France. — Sa lettre au duc de Choiseul. — Succès de sa diplomatie.

Le récit des relations de madame Geoffrin avec les grands de ce monde nous conduit maintenant à la période la plus retentissante — sinon la plus vraiment glorieuse — de toute son histoire. Dans cette existence que nous avons vue paisible, unie, sereine et habilement réglée, un bouleversement violent éclata tout à coup, comme un orage le soir d'une belle journée d'automne. Cet ouragan imprévu n'eut pas seulement pour effet de renverser au passage l'organisation savante et méthodique de sa vie ; mais elle en fut troublée dans les profondeurs intimes de son être ; et, par une singulière ironie, la femme la plus raisonnable

de son temps, qui avait travaillé cinquante ans à bannir de son âme tout sentiment excessif, qui, dans son horreur de tout ce qui sentait le faste et l'ostentation, avait fait « passer le rabot sur toutes les sculptures de son appartement [1] », dont enfin l'on avait pu dire méchamment que, pour conserver l'équilibre en tout, elle n'aimait rien passionnément, pas même la vertu, fut saisie subitement d'une folle ivresse de joie et d'un vertige d'orgueil, en apprenant l'élection au trône de Pologne de son ancien protégé, Stanislas-Auguste Poniatowski.

Pour expliquer la cause de cette crise surprenante, il faut remonter à l'époque où l'un des plus grands seigneurs de Pologne, le comte Poniatowski, époux de la princesse Constance Czartoryska, grand trésorier du royaume et grand-maître de l'artillerie, vint, en l'an 1741, passer une saison à Paris, et y reçut de toutes parts l'accueil le plus sympathique et le plus distingué. Il fut notamment l'hôte assidu du comte de Torcy, chez qui, de son côté, fréquentait madame Geoffrin. Elle y rencontra le noble Polonais, et, raconte madame de la Ferté-Imbault, « elle se prit d'attrait pour lui, ce dont il se montra très flatté. Elle lui rendit tant de services, et le mit si fort à la mode, que M. de Poniatowski, par plaisanterie, la nommait *sa femme*, et lui dit qu'il lui enverrait ses

1. Thomas, *Éloge de madame Geoffrin.*

enfants, en leur recommandant de prendre la même confiance en elle que si elle était leur mère. Et en effet il les lui a tous envoyés... » Des cinq enfants dont il disposait ainsi, celui qui suivit le plus exactement la recommandation paternelle fut son quatrième fils, Stanislas-Auguste, qui était aussi le plus brillant et le mieux doué de tous. Spirituel, instruit, élégant et beau, c'était, dit le comte Golowkin, « l'homme de l'Europe le plus distingué, par sa bonne façon, et le bon goût de sa politesse et de ses discours ». Il vint à Paris dans l'année 1753, et son premier soin en débarquant fut de frapper à la porte de la vieille amie de son père, et de faire appel à sa bienveillance pour qu'elle guidât ses débuts dans la société française.

Stanislas-Auguste avait alors vingt et un ans. Il avait perdu sa mère depuis peu. Sa jeunesse, son goût pour le plaisir, l'exposaient à mille dangers, dont il se rendait compte. Madame Geoffrin accepta sans hésiter le rôle qui s'offrait à elle, et le prit tout à fait au sérieux. « Il l'appelait maman [1], et moi sa sœur, » dit madame de la Ferté-Imbault ; et, s'il lui voua effectivement une affection filiale, elle fut de son côté une mère véritable, tendre, attentive et dévouée, bien qu'un peu despote et souvent grondeuse, selon son

1. Cette appellation de « maman », dont se sert toujours Stanislas-Auguste Poniatowski en écrivant à madame Geoffrin, n'est pas un privilège exclusivement réservé à son usage personnel. On voit par les lettres du prince de Kaunitz qu'il avait éga-

humeur ordinaire. Elle se mêlait de toutes ses affaires, et veillait étroitement sur ses actes. « Je l'ai vu quelquefois, raconte Grimm, demander et obtenir pardon de ce que la sévérité maternelle appelait conduite de mauvaise tête ; le lendemain, nouveau sujet de gronderie et nouveau besoin de pardon. » Une légende assez répandue veut qu'à la suite de je ne sais quelle galante équipée, le jeune comte se soit vu réduit à faire « un billet d'honneur », et que, n'ayant pu l'acquitter, il eût été sur le point d'être mis à la Bastille[1] ; lorsque madame Geoffrin, à laquelle il vint avouer sa faute, paya la dette, et le tira d'affaire. Rulhière donne le fait comme certain. Madame de la Ferté-Imbault, mieux placée sans doute pour être exactement informée, est moins affirmative : « Ma mère, écrit-elle, n'en a jamais voulu convenir, même avec moi. Mais, comme elle est fort discrète sur les services qu'elle rend, et qu'elle en rend beaucoup en ce genre, je croirais assez que cela peut être vrai. »

lement adopté ce terme en s'adressant à sa vieille amie. D'autres encore, comme le comte de Hessenstein, fils naturel du roi de Suède, décoraient madame Geoffrin de cette maternité honoraire : « Adieu, ma chère maman, lui écrit ce dernier ; je me mets à vos pieds, aimez-moi toujours. » (Lettre du 20 août 1772. Archives de la famille d'Estampes).

1. Dufort de Cheverny assure dans ses *Mémoires* que Poniatowski fut réellement enfermé pour dettes au Petit-Châtelet, mais que « il n'y fut pas une heure, que madame Geoffrin l'en tira, en payant, par elle et par ses amis, plus de cent mille livres. »

Le séjour à Paris de Stanislas-Auguste Poniatowski ne dura que cinq mois. Rappelé par sa famille en Pologne, on sait quelle fut son étrange destinée, comment, nommé à vingt-cinq ans ambassadeur à Pétersbourg, il inspira à la grande-duchesse Catherine une passion aussi violente qu'éphémère, et comment celle-ci, quelques années plus tard, devenue impératrice de Russie, fit monter son ancien amant sur ce trône de Pologne, dont il devait être le dernier occupant. Ce qu'il y a peut-être de plus rare encore que ce « roman de royauté », comme l'appelle madame de la Ferté-Imbault, c'est qu'au milieu de tant d'aventures et malgré cette prodigieuse fortune, le « fils adoptif » de madame Geoffrin ait conservé si fidèlement dans son cœur le souvenir de celle qui, pendant une courte période de sa jeunesse, avait exercé sur lui une heureuse influence. Dans les orages de sa liaison avec Catherine, et, plus tard, au cours des luttes politiques qui précédèrent son élection [1] à Varsovie, il ne cessa jamais de correspondre avec elle, de la tenir au courant de ses craintes et de ses espérances ; et trois jours après son avènement, le 9 septembre 1764, son premier instant de loisir est pour lui annoncer de sa main l'extraordinaire nouvelle, et l'assurer que les grandeurs ne changeront rien à son ancienne affection.

Sur cette lettre de faire-part d'un genre si particu-

1. 6 septembre 1764.

lier, plusieurs versions ont couru, dont aucune n'est authentique. « Maman, votre fils est roi ! » tel est le texte adopté par Sainte-Beuve. Le baron de Gleichen en donne cette variante : « Ma chère maman, je règne, ne me grondez pas. » L'excellente publication faite par M. le comte de Mouy de la correspondance du roi de Pologne avec madame Geoffrin a restitué les termes exacts de la lettre de Stanislas-Auguste, beaucoup plus simples et par là même plus touchants : « Ma chère maman, il me semble que j'ai encore plus de plaisir à vous appeler de ce nom depuis avant-hier. Dans toute notre histoire, il n'y a point d'exemple d'une élection aussi tranquille et aussi parfaitement unanime...[1] » Puis, après le récit des circonstances de l'élection, il ajoute que le prince-primat, en passant devant le carrosse des principales dames du royaume, leur a fait « la gentillesse » de leur demander qui elles désiraient pour roi : « Que n'étiez-vous là ? s'écrie-t-il gracieusement. Vous auriez nommé votre fils ! » A quelques jours de là, enchérissant encore sur ce tendre langage : « Le titre de votre fils bien-aimé, dit-il, flatte mon amour-propre à l'égal de tous ceux que je porte. »

1. *Correspondance inédite du roi Stanislas-Auguste Poniatowski et de madame Geoffrin* (1764-1777), Paris 1875. Pour la période qui va suivre, je ferai de fréquents emprunts à cette correspondance, précédée d'une intéressante notice et enrichie de notes aussi savantes que judicieuses.

Mais si le héros de l'aventure paraît avoir gardé son sang-froid et résisté à l'enivrement du succès, il n'en est pas de même hélas ! de celle à qui il adresse les lignes que je viens de citer. Pendant les semaines qui suivent l'élection de Stanislas-Auguste, madame Geoffrin est littéralement hors d'elle-même. Cette royauté décernée à celui qu'elle regarde comme son fils lui tourne la tête, l'exalte jusqu'au délire. Ni la froideur de l'âge, ni cette raison dont elle est fière, ni même la crainte du ridicule, rien ne peut modérer le tumultueux excès de son enthousiasme. Le vieux sang d'une race bourgeoise fermente dans ses veines, et la parvenue, fille d'un « officier du service » de la Dauphine, s'éblouit naïvement devant une couronne, dont l'éclat lui semble rejaillir sur son front et le parer d'une auréole. « Quand je songe que mon cher fils, que j'ai vu bien jeune, que j'ai bien grondé, est roi, et m'aimant autant qu'il faisait quand il n'était que mon fils, la tête me pète et mon cœur brûle ! »

Tel est le premier cri qui lui échappe, et, pendant quelque temps, cela va *crescendo*. Sous cette plume exacte, mesurée, d'un goût si sûr, l'hyperbole fleurit, énorme et affligeante. Tantôt elle forme pour le nouveau roi des rêves de grandeur fantastique, où elle-même ne manque pas de jouer un rôle : il sera « Henri IV » et elle sera « Sully » ; il égalera les splendeurs de « Salomon », et, nouvelle « reine de Saba », elle ira l'admirer dans sa gloire. Tantôt ce

sont des effusions de tendresse, dont le lyrisme va jusqu'à l'emphase et confine au comique : « Mon cher fils, mon cher roi, mon cher Stanislas-Auguste, ma Trinité, je vous adore en vous embrassant... Mon cœur s'élance vers vous et mon corps a envie de le suivre... Je crois réellement que je mourrais de joie si je vous embrassais. Mon fils,[1] mon Roi ! Quelle est la particulière qui peut dire cela ? Moi seule ! »

Toutefois, hâtons-nous de le dire, cet accès inattendu est de courte durée. La première bouffée d'orgueil une fois dissipée, sa vraie nature reparaît, et son âme réfléchie reprend possession d'elle-même. Dès les lettres qui suivent celles dont j'ai cité des extraits, le ton change, et, si quelque tournure forcée vient encore rappeler par endroit l'excusable exaltation de la vanité maternelle, les sentiments qu'elle exprime et les conseils qu'elle envoie à son fils d'adoption nous la montrent à nouveau sous son aspect habituel : simple, enjouée, judicieuse, d'esprit net et de sens pratique. Elle revient par degrés à son rôle de mentor, de directrice spirituelle, de donneuse d'avis, lui signale les défauts et les faiblesses de son généreux caractère, l'avertit des pièges d'une imagination trop ardente et des réveils tardifs qui suivent une confiance inconsidérément accordée. « Je ne me défie de personne, avait-

1. Lettres des 24 octobre et 7 décembre 1764.

elle dit un jour [1], parce que c'est une action, mais je ne me fie pas, ce qui n'a point d'inconvénient. » Elle recommande au jeune prince cette prudente règle de conduite, et le met notamment en garde contre le danger des amours légères, pour peu que l'on y mette une parcelle de son cœur. A une lettre, où Stanislas-Auguste offrait en plaisantant de reporter sur « sa chère maman » son ancienne passion pour la grande Catherine, elle répond avec cette raison ironique qui est sa marque particulière : « Vous me faites un beau présent en me donnant tout ce que vous aviez donné *là-bas !* Je vois bien, mon cher fils — et je souris en écrivant cela — que vous mourez de faim... Allons, allons, soyez bien amoureux de moi, mais ne le soyez jamais des autres ; c'est une passion bien dangereuse pour un roi. Amusez-vous, mais ne vous en occupez pas ». A quoi le Roi réplique par cette mélancolique confidence : « *On* ne m'amuse pas, mais *on* m'occupe beaucoup. » Elle souhaiterait avant tout qu'il se mariât au plus tôt, qu'il fît souche d'une lignée de rois ; et elle est prête à se mettre en campagne pour découvrir une femme qui soit digne de lui, et qui lui donne promptement « des enfants qui lui ressemblent ».

Mais ce qui, dès les premiers temps de l'avènement de Stanislas-Auguste, occupe madame Geoffrin plus vivement que tout le reste, c'est la question poli-

1. Madame Necker, *Mélanges*.

tique ; et, dans l'intérêt passionné qu'elle prend aux affaires de Pologne, il est difficile de ne pas apercevoir, peut-être sans qu'elle-même en ait bien clairement conscience, quelque secrète pensée d'ambition personnelle. Cette nature dominante, cette « âme d'Alexandre » dont parle madame de la Ferté-Imbault, ne veut plus désormais se tenir pour satisfaite de régenter à sa guise une poignée d'artistes et de littérateurs. Elle rêve pour son activité un champ plus vaste que le modeste royaume de la rue Saint-Honoré. En France, elle le sait de reste, sa condition bourgeoise et les mœurs publiques lui interdisent toute velléité de se mêler des affaires de l'État. En Russie, la tentative qu'elle vient de faire pour toucher, de bien loin, au gouvernail de l'empire, ne lui a valu que de dures rebuffades. Mais quelle revanche à prendre avec un prince de trente ans, dont elle a formé la jeunesse, qui, dans les heures difficiles, s'est confié à son expérience avec un complet abandon, qui l'appelle du nom de mère et lui témoigne en toute occasion une filiale et pieuse déférence ! Aussi l'espoir inavoué d'un rôle à jouer dans l'histoire envahit peu à peu toute son âme et l'exalte d'une joie enivrée.

Tout conspire d'ailleurs à lui donner cette pensée. Chacun salue en elle « la reine-mère de Pologne ». La grande Catherine est la première à la convier à cette haute mission, et souhaite au jeune roi le mentor en jupons dont elle ne s'est guère souciée pour

son compte : « Je vous félicite, madame, lui écrit-elle, de l'élévation de monsieur votre fils. S'il est devenu roi, c'est je ne sais pas comment, mais bien parce que la Providence l'a voulu... On dit que votre fils se conduit à merveille, et j'en suis très aise ; je laisse le soin de le rectifier en cas de besoin à votre tendresse maternelle[1] ». Quant au « cher enfant » lui-même, il va au-devant des conseils et des observations, accepte par avance la direction de sa vieille et prudente amie. « Comme il convient, dit-il, à tous les débuts de règne d'assurer les anciens traités, je commence par vous autoriser de la manière la plus authentique, la plus solennelle, la plus immuable, à me continuer vos avis sincères et dénués de toute enveloppe de compliments ; à me dire tout net ce que vous trouverez à reprendre en moi, et à m'instruire de tout ce que l'on dira de

1. Lettre du 4 octobre 1764. — Madame Geoffrin communiqua à Stanislas-Auguste ce passage de la lettre de Catherine, dont certains termes sont assez étranges de la part de celle dont la fantaisie avait placé son ancien favori sur le trône de Pologne. Il répond à cette communication dans sa lettre du 9 janvier 1760 : « J'avoue que j'ai été surpris de trouver ces mots : *S'il est devenu roi, c'est je ne sais pas trop comment*. Je suis sûr que vous en aurez été surprise aussi, mais par un autre motif. Vous les aurez trouvés vides de sens et très déplacés. Ils contiennent cependant une grande vérité, mais fort singulière. L'anecdote est des plus extraordinaires, peut-être unique ; vous la saurez un jour, mais je n'ose encore parler. Encore une fois, j'ai été surpris de voir cela écrit. J'avoue que je souhaiterais extrêmement de voir toute la lettre ». (*Correspondance de Stanislas-Auguste Poniatowski et de madame Geoffrin*, publiée par le comte de Mouy.)

moi. Je me réserve le droit de la justification quand je croirai en avoir besoin. » Et, pour entrée de jeu, il sollicite, dès sa première lettre après l'élection, l'avis et le concours de madame Geoffrin pour « la chose du monde qu'il désire le plus » : la conquête de l'amitié du roi de France, et la reconnaissance par le gouvernement de Louis XV du nouveau chef que s'est donné le royaume de Pologne.

C'était une affaire délicate, et dont la solution devait être moins prompte que ne le pensait Poniatowski. La dauphine de France, Marie-Josèphe de Saxe, était fille d'Auguste III, roi de Pologne avant Stanislas, et « il était pénible pour le cabinet de Versailles de voir écarter du trône de Varsovie la maison de Saxe [1]», si étroitement alliée à la maison de Bourbon. Choiseul, de son côté, n'avait pu voir sans déplaisir « une élection accomplie par l'influence des cabinets de Berlin et de Saint-Pétersbourg », et il envisageait, comme Frédéric II le dit dans ses *Mémoires*, la désignation d'un roi de Pologne, sans le concours de son maître, comme « une avanie faite au royaume », et un échec personnel pour sa politique. Enfin un incident récent venait encore d'envenimer les choses : l'altercation survenue entre le marquis de Paulmy, ambassadeur de France à Varsovie, et le prince-primat de Pologne,

1. *Correspondance inédite*, publiée par le comte de Mouy. (Introduction et notes.)

Uladislas Lubienski, chargé du gouvernement pendant l'interrègne; et Louis XV exigeait, avant tous pourparlers, une réparation authentique de ce qu'il appelait l'insulte faite à son représentant. On voit par ce court exposé que madame Geoffrin, pour ses débuts dans la politique, s'était vu mettre sur les bras une épineuse besogne. Il faut lui rendre cette justice, qu'elle s'y employa avec autant de zèle que de persévérance, et que Stanislas-Auguste n'eut pas à se repentir d'avoir fait appel à son intervention.

Elle ne fut cependant guère heureuse dans sa première démarche, qui fut d'envoyer à Choiseul la lettre même où le roi de Pologne, en annonçant son élection à sa mère adoptive, exprimait le plus vif désir de nouer de bonnes relations avec la France, dût-il, pour obtenir cette faveur, faire de lui-même « la moitié du chemin ». Cette communication hâtive ne produisit pas l'effet attendu; c'était partir trop tôt, et la diplomatie exige plus de lenteurs et de ménagements. Choiseul répondit par un billet poli, mais d'un ton un peu froid, où il énumérait les conditions, dures et nombreuses, que mettait le cabinet de Versailles à la reconnaissance du nouveau souverain : « Réparation au marquis de Paulmy, dédommagement pour la maison de Saxe, et rétablissement dans leurs charges de quelques Polonais à qui la cour de France s'intéressait ». C'était, en termes à peine déguisés, une fin de non-recevoir, et madame Geoffrin ne s'y trompa point :

« Je vis par votre billet, écrit-elle à Choiseul, que les expressions dont le roi de Pologne s'était servi pour rendre ses sentiments vous avaient déplu, et qu'au lieu de le servir je n'avais fait que vous indisposer contre lui. Je l'aurais affligé et aigri si, en lui apprenant ma démarche, je lui en avais dit le mauvais succès. Je lui ai donc laissé ignorer l'un et l'autre. » Les lettres qu'elle adresse à Stanislas sont effectivement muettes sur cet incident. Elle se borne à lui prêcher la patience, l'exhorte « à rester tranquille et à laisser venir », en ne « se refusant pas à tout ce qu'il faudra faire d'honnête et de raisonnable comme roi ».

Mais tout en conseillant cette sage attitude, elle agit de son côté, met en mouvement ses amis : le baron de Breteuil, ancien ambassadeur de France en Russie, et fréquemment mêlé à la diplomatie secrète de Louis XV ; le baron de Gleichen, ministre de Danemark, qui jouissait auprès de plusieurs cours européennes d'une assez sérieuse influence. Elle ne dédaigne pas non plus les agents subalternes, comme le sieur de Sainte-Foy, premier commis des Affaires étrangères et « favori de Choiseul », qui, dit-elle, « est dans la bouteille à l'encre jusqu'au cou » et dont la connaissance lui sera « utile et commode », par les informations sûres et promptes qu'il apporte sur les dispositions du Roi et des ministres. Enfin, en mars 1765, lorsqu'elle juge le moment favorable, elle s'adresse de nouveau directement à Choiseul, dans une lettre longue

et précise qui revêt des allures de Mémoire [1], plaide avec chaleur la cause de son cher souverain, se porte garant de « ses sentiments tendres » pour la personne de Louis XV, de son désir sincère d'être, non seulement reconnu par la France, mais lié avec elle d'une étroite amitié, et propose même, comme preuve de sa franchise, de communiquer au duc toute la correspondance de Stanislas-Auguste, bien que « les expressions n'en soient pas pesées, dit-elle, comme elles le seraient à coup sûr si elles étaient adressées aux ministres du Roi ». Et elle termine son plaidoyer par cette péroraison, d'une modération habile et pleine de dignité : « Je comprends aisément que la cour de France ait de la peine à regarder et à traiter comme roi un gentilhomme polonais, qu'elle a vu il y a douze ou treize ans un jeune homme sans usage et peut-être un peu trop confiant. Mais ce jeune homme a mûri ; il est devenu un homme de mérite et roi. Il le sait, il le sent, et tout ce qui l'entoure le lui persuade ; il ne peut donc l'oublier. J'espère qu'avec le temps on lui rendra justice. Rendez-moi celle, monsieur le duc, d'être persuadé de la droiture de mon cœur, de la vérité de tout ce que j'ai l'honneur de vous dire et de mon respectueux attachement. »

Nous ne possédons pas la réponse de Choiseul, que madame Geoffrin, comme elle le dit elle-même et

1. Archives de la famille d'Estampes. (Voir cette lettre *in extenso* à l'Appendice, page 463-66.

suivant sa constante habitude, « crut convenable de jeter au feu ». Mais nous savons au moins que cette lettre produisit une heureuse impression sur l'esprit du ministre ; et il paraît certain qu'elle ne fut pas étrangère au parti qui fut pris, quelques mois plus tard, de reconnaître enfin l'élu de la Diète et d'accueillir l'envoyé officiel chargé par Stanislas de notifier son avènement à la cour de Versailles. Peut-être est-ce à la joie orgueilleuse de ce premier succès, non moins qu'à sa tendresse pour Stanislas-Auguste, qu'il convient d'attribuer le redoublement de passion avec lequel madame Geoffrin s'attache désormais aux affaires intérieures du royaume de Pologne, et sa résolution imprévue d'aller voir de ses yeux, à six cents lieues de distance, comment « son prince bien-aimé » se tire des difficultés qu'il rencontre parmi ses turbulents sujets.

CHAPITRE XIII

Première idée du voyage en Pologne. — Pourparlers et préparatifs. — Départ de madame Geoffrin. — Arrivée et séjour à Vienne. — Présentation à l'impératrice Marie-Thérèse. — — Joie et triomphe de madame Geoffrin. — Le prince de Kaunitz.

« Dès que le comte Poniatowski, raconte madame de la Ferté-Imbault [1], eut réalisé son roman de royauté, il écrivit continuellement à ma mère qu'il ne manquait à son bonheur que la marque d'amitié de le venir voir. Cela la détermina à ce voyage, quoiqu'elle n'en eût jamais fait que très peu, et de vingt à trente lieues à peine. » Les lettres de Stanislas-Auguste qui sont parvenues jusqu'à nous ne sont pas, il faut le dire, tout à fait aussi explicites sur ce point que le prétend la marquise. On lit bien, dans celle du 9 septembre, écrite au lendemain de l'avènement, ces lignes gracieuses : « Ma chère maman, ne vous verrai-

1. Souvenirs de madame de la Ferté-Imbault.

je donc jamais? Ne jouirai-je plus de la douceur, de la sagesse de vos avis? Car, de là où vous êtes, vous pouvez me donner des maximes, mais le conseil est hors de portée. » Mais cela ressemble plus à un aimable regret qu'à une invitation formelle, et quand madame Geoffrin, s'élançant dans cette voie si vaguement indiquée, riposte en faisant sérieusement espérer sa visite à Varsovie, on sent dans l'esprit du bon prince quelque étonnement de ce hardi projet, mêlé au reste d'un désir sincère de le voir s'effectuer. « Se pourrait-il bien que vous pensiez à réaliser votre voyage en Pologne? Je ne me permets pas encore de le croire, de peur que cela me manque... Mais savez-vous bien que je voudrais déjà faire en sorte qu'il y eût de beaux chemins, de beaux ponts, de bons gîtes, enfin tout ce qu'il faudrait pour que vous ne disiez point : « Ah ! le vilain royaume que le royaume de mon fils ! »

Il n'en faut pas davantage. Madame Geoffrin prend feu, et son parti est désormais arrêté. Plus elle y songe, plus elle trouve décidément ce voyage nécessaire ; car, dit-elle, « le temps affaiblit tout, et l'insipidité se mettra vite dans notre commerce, quand tout ce que je vous dirai n'aura plus de rapport à tout ce que vous sentez et à tout ce qui vous entoure ». Aussi fixe-t-elle dès ce moment la date de son départ ; elle quittera Paris le 1er avril 1766, et « ira doucement, tant que terre la pourra porter,

jusqu'au pied du trône » de son roi bien-aimé. Elle a tout pesé, tout prévu. Sa santé est parfaite ; elle n'est « ni peureuse, ni difficile sur les délicatesses des femmes » ; elle a interrogé sa bourse, et constaté qu'elle lui permettait cette dépense sans faire de folie. Enfin, elle pose ses conditions, aussi prudentes que modestes : elle ne réclame « rien du côté de la vanité, l'incognito est ce qu'il lui faut » ; mais elle désire une petite chambre où elle sera tranquille, et où le Roi viendra lui faire visite lorsqu'il aura quelques moments de loisir. Elle ne restera que deux ou trois mois au plus, et rien ne la retiendra davantage. Enfin elle veut être assurée que « cette offrande qu'elle fait à l'amitié en quittant sa maison » sera agréable non seulement au souverain, mais à ceux qui l'entourent, et qu'elle n'aura aucun ennui à craindre de ce côté. Un dernier point, bien que secondaire, la préoccupe assez vivement, car elle y revient à plusieurs reprises : aura-t-elle de bonne eau à boire? Elle rappelle qu'elle en boit beaucoup, en se levant, en se couchant, à tous ses repas, et « quand elle en trouve de bonne, elle ne demande rien autre chose ». Sur ces questions variées, il lui faut l'avis de Stanislas-Auguste, « aussi sincèrement exprimé que s'il parlait tout seul enfermé dans son cabinet », et elle conclut par cette adjuration : « Franchise, franchise, franchise [1] ! »

1. 7 mai 1765.

A cette lettre, curieux mélange de sentimentalisme et de sens pratique, Stanislas-Auguste répond enfin par une invitation péremptoire. Il est bien un peu inquiet pour sa vieille amie d'un déplacement si lointain vers un pays encore « barbare » ; mais ces affectueux scrupules ne prévalent pas contre le plaisir réel qu'il se promet de la voir à sa Cour ; et il énumère toutes les dispositions qu'il compte prendre pour qu'elle y soit aussi bien que possible, et n'ait pas lieu de « regretter sa course ». Elle sera logée au château, de plain-pied avec lui ; elle aura une voiture à ses ordres ; elle dînera et soupera avec le Roi chaque fois qu'il ne sera pas « en représentation », car elle sera dispensée une fois pour toutes des cérémonies publiques ; elle verra chez elle qui elle voudra, « et la voir sera une faveur ». Aucun détail n'est oublié par cet excellent fils. « Vous serez abreuvée, dit-il, d'une eau légère, fraîche et claire ; vous verrez dedans comme dans moi ! » Quant à l'entourage du souverain, madame Geoffrin n'a nul désagrément à redouter, bien au contraire ; elle trouvera dans les quatre frères du Roi « de fort honnêtes gens », fort droits et fort dévoués ; ses « vieux oncles » meurent d'envie de la connaître ; enfin, ajoute-t-il, « toutes les jeunes femmes qui m'appartiennent *(sic)* s'empresseront d'être bien avec vous, et je vous promets que vous ne verrez que bonne compagnie, et pas grande ».

Il ne restait plus qu'à préparer les moyens et à

régler les étapes d'une expédition qui, surtout pour la seconde moitié du trajet, ne laissait pas d'être hasardeuse. Les routes en Pologne, au siècle dernier, étaient plus que rudimentaires, et, à cet égard, les craintes de Stanislas-Auguste sur l'état de son « vilain royaume » étaient parfaitement justifiées. Peu commode pour toute femme de l'âge de madame Geoffrin, l'entreprise semblait plus audacieuse encore pour une personne d'habitudes à ce point sédentaires que, d'après son aveu, elle n'avait « pas découché une seule fois au cours des dix dernières années ». Même lorsqu'elle était plus jeune, c'est bien juste si elle s'absentait trois fois dans l'année, et pour vingt-quatre heures à peine. « On ne sait pas assez, disait-elle un jour à d'Alembert, qu'il n'y a point de meilleur air que Paris. — Vous devez, reprit-il, en être d'autant plus sûre que vous n'en avez jamais respiré d'autre. » Aussi avait-elle coutume de blâmer durement le goût des voyages qui commençait à se répandre en France. Elle déclarait cette nouvelle mode funeste pour tout le monde, et spécialement pernicieuse pour les jeunes gens. « Ils ne font, disait-elle, que prendre le mauvais de chaque pays... Nous envoyons nos enfants dans les pays étrangers ; ils nous envoient les leurs ; et ils reviennent tous pires qu'ils n'étaient partis ! »

On ne s'étonnera donc pas qu'elle ait gardé son projet secret le plus longtemps possible, et que nul, parmi ses intimes, n'en ait reçu la confidence. Mais

il fallait organiser de longue main les préparatifs du départ. Près d'un an à l'avance, elle commande chez son carrossier la berline large et solide qui doit rouler, l'espace de onze cents lieues en comprenant le retour, sur les affreux chemins que l'on sait. Puis ce sont les emplettes, les arrangements de toutes sortes, qui l'obligent presque chaque jour à sortir de chez elle, lui font courir les rues avec une sorte de fièvre. Car ce voyage est devenu la grande affaire de sa vie ; elle ne cesse d'y penser ; elle s'entraîne progressivement pour les fatigues futures. « Je suis dans ce moment, écrit-elle joliment [1], comme les petits oiseaux qui s'essayent à voler... Depuis un mois, j'ai fait plus de cent lieues, en allant à dix, à quinze, à vingt lieues de Paris ! »

Ces allures insolites excitent nécessairement les soupçons de ses amis, et de toutes parts on commence à lui demander si ce ne sont point là des préliminaires pour un plus grand voyage : « Alors, je me redresse, je fais la petite bouche, et je réponds en style d'oracle : « Il n'y a rien d'impossible [2]. » Bientôt la nouvelle devient une certitude, et c'est dans toute la ville une curiosité, une stupéfaction générales. Les bruits les plus divers circulent dans le public. Les uns attribuent à cette « démarche extraordinaire [3] »

1. Lettre du 7 août 1765.

2. Lettre du 7 août 1765.

3. Thomas : *Éloge de madame Geoffrin.*

un motif secret de haute politique, et veulent à tout prix voir dans madame Geoffrin un diplomate en jupons, chargé d'une mission confidentielle auprès des cours du Nord. Walpole lui-même, le fin et sagace Walpole, adopte cette invraisemblable version, et mande le fait à lady Hervey avec des allures de mystère : « Avant tout, il faut que je vous supplie de n'en parler à personne, pas même à madame Geoffrin, parce que c'est un secret absolu ici et qu'elle ne se doute pas que je le sais ; c'est un de vos amis qui me l'a confié. On dit donc qu'on a l'idée de la faire partir avec un caractère officiel, ou, au moins, avec une commission du gouvernement français ; honneur tout à fait exceptionnel, et qui n'a été confié, je crois, qu'à la maréchale de Guébriant [1]. » D'autres encore imaginent des merveilles de contes de fées, et affirment avec les gazettes que le roi de Pologne, « par une galanterie bien digne d'un monarque délicat », fait construire à Varsovie une maison toute semblable à celle de la rue Saint-Honoré, distribuée et meublée exactement de même, de sorte qu'en y mettant le pied elle pourra croire entrer chez elle [2]. Quant aux

1. Lettre du 3 février 1766 *(General Correspondence)* : « Comme madame Geoffrin a des ennemis, ajoute Walpole, ce secret divulgué pourrait avoir des inconvénients pour elle. Je n'aurais pas voulu en dire un mot à tout autre qu'à Votre Seigneurie ; mais je n'ai pas pu résister à vous faire ce plaisir. »

2. *Mémoires secrets*, mai 1766. Voir aussi les *Mémoires* de l'abbé Georgel.

convives des célèbres dîners, la surprise se nuance, chez la plupart, d'une indignation contenue, comme si cette longue absence constituait une infidélité à leur égard, un manquement professionnel, les privait en quelque sorte d'un droit imprescriptible et sacré.

Des objections et des mécontentements, madame Geoffrin ne se soucie guère. Elle connaît trop ses philosophes pour croire qu'ils lui garderont rancune, et qu'à son retour leur bouderie tiendra devant la gracieuseté de son accueil et la séduction de ses bons dîners. Aussi la voyons-nous jusqu'au jour du départ presque uniquement affairée à régler les détails de son itinéraire, avec le soin et l'attention qu'un ministre peut apporter à conclure une convention diplomatique. La question des étapes est minutieusement étudiée et donne lieu à de longues discussions. Le principal point en litige est de savoir si elle passera par Berlin ou par Vienne. Stanislas-Auguste paraît avoir d'abord proposé Berlin, et Grimm, l'un des plus intimes amis de madame Geoffrin, insiste vivement en ce sens, affirmant qu'elle y sera reçue à bras ouverts : en mettant pied à terre, elle trouvera le roi de Prusse qui l'invitera à venir voir ses châteaux de Sans-Souci ; elle causera avec lui une couple d'heures, elle le fera « dégoiser » tout à son aise, et en partant elle lui accordera « ses entrées du mercredi ». Mais cette flatteuse perspective ne suffit pas à la séduire, et à aucun prix elle ne veut entendre parler d'aller faire

visite au Grand Frédéric, contre qui elle nourrit de fortes préventions. Elle ne le voit, en effet, « ni grand homme ni homme vertueux... Dans cinquante ans on ne parlera plus de lui... Sa figure, qui est fort vilaine, n'excite point sa curiosité, et elle ne serait pas plus satisfaite s'il lui montrait son âme et son cœur [1]. » D'ailleurs, elle ne se fie guère aux belles assurances de Grimm. Frédéric n'aime guère à se montrer aux femmes, et, quoiqu'elle le soit, dit-elle, « aussi peu qu'il soit possible de l'être quand on l'a été une fois », elle a encore cependant « le bout d'une cornette et d'un cotillon ». Elle aurait une banale audience de quelques minutes, et ce n'est pas ainsi qu'elle aime voir les hommes en général, et particulièrement les rois [2]. Pour toutes ces bonnes raisons, elle n'ira pas à Berlin et elle s'arrêtera à Vienne, où l'impératrice Marie-Thérèse manifeste une incroyable envie de faire sa connaissance.

Ce qui achève sans doute de la déterminer à ce parti est la perspective d'avoir, pour cette première période de l'expédition, un compagnon de route, le comte de Loyko, envoyé du roi de Pologne en France avec mission de notifier son avènement, et qui devait regagner Varsovie en mai 1766. Stanislas-Auguste avait songé à lui pour tenir compagnie à sa vieille

1. Lettre du 19 août 1765.
2. Lettre à d'Alembert, 28 juillet 1766.

amie, et il le représente comme « un excellent conducteur de voyage, ni trop lambin, ni trop pressé, aimant fort ses aises, d'un bon caractère », bref, possédant toutes les qualités de l'emploi. Les attentions du Roi ne se bornent pas à cette recommandation. Il s'occupe en même temps à faire réparer tant bien que mal « les mauvais ponts et les mauvais pas », et il promet d'envoyer à Vienne un officier de sa maison, qui s'efforcera de rendre le trajet jusqu'à Varsovie le moins désagréable possible.

Tant de pourparlers, ces escortes, ces apprêts de tous genres, donnent au voyage de madame Geoffrin l'allure d'un déplacement princier, et son départ, comme le dit M. de Mouy, a lieu avec une solennité qui fixe les yeux de l'Europe entière. C'est le mercredi 21 mai 1766 qu'elle se mit en route, à trois heures après midi [1], dans la vaste berline à laquelle on travaillait depuis un an. Elle n'y avait pour compagnie que ses deux femmes, car le comte de Loyko, qui décidément « aimait fort ses aises », se faisait voiturer à part dans son propre carrosse. Au reste, les lettres de madame Geoffrin ne parlent guère de ce diplomate, et il semble que sa société ait ajouté peu de chose à l'agrément du voyage. Ce ne sont pas davantage les beautés de la nature, dont la

1. Note de madame Geoffrin sur un de ses carnets.

contemplation l'aide à tromper la longueur du chemin. C'est une sorte d'attrait qui la laisse tout à fait insensible [1] ; et, dans sa correspondance, rien ne donne à supposer que cette Parisienne endurcie, qui n'avait jamais vu d'autre horizon que celui de sa ville natale et de la banlieue avoisinante, se soit avisée, pendant ces trois semaines de carrossée à travers les plus jolies contrées de l'Europe, de mettre la tête à la portière de sa voiture pour admirer le paysage. Ce qui l'occupe et l'amuse, c'est le spectacle des hommes ; et son esprit vif et curieux a bien assez à faire d'observer, chez les habitants des divers pays qu'elle parcourt, les coutumes, les mœurs, et les traits de caractère. Elle s'emploie ainsi, comme elle dit, à « garnir son magasin de réflexions et de comparaisons pour le reste de sa vie ». Quand elle n'a rien autre à faire, elle écoute la conversation de ses femmes, « qu'elle a priées de causer entre elles en toute liberté », et qui disent souvent des choses dont elle est « fort divertie ». Elle a bien aussi emporté quelques livres ; mais c'est un bagage inutile, car, « sauf celui des postes », elle n'en ouvre aucun.

Tels quels, ces plaisirs suffisent à la maintenir

1. « Madame Geoffrin, écrit madame Necker, n'éprouve jamais en contemplant la nature cette douce émotion, ce sentiment involontaire, qui nous montre dans l'univers une partie de nous-même. Aussi ne se sert-elle pas d'images poétiques et sensibles. » *(Mélanges.)*

parfaitement gaie et de belle humeur, et sa santé se soutient aussi à merveille. « J'ai eu pendant tout le voyage, écrit-elle à son ami Boutin [1], ces certaines belles couleurs que j'avais pendant celui du Housset, bien que je n'aie point bu le petit coup, ni chanté la chansonnette. » Après un arrêt de quatre jours à Durlach, chez le margrave et la margravine, qui lui font les honneurs de leur petite cour, « magnifique et servie à la française », et où elle remporte « un premier petit succès » dont elle se montre fort satisfaite, elle se remet en route pour Vienne. Elle y parvient enfin le samedi 7 juin ; et là commence véritablement la période triomphale de sa vie.

Le bruit de sa prochaine arrivée s'y était répandu à l'avance, et depuis quinze jours déjà, le premier ministre, M. de Kaunitz, avait donné ordre à toutes les postes de l'Empire de le tenir au courant de la marche d'une si illustre voyageuse. Aussi, dès le lendemain de son débarquement, sa chambre est à peine ouverte, qu'elle est envahie par une foule de pages et de messagers, envoyés pour la complimenter, savoir de ses nouvelles, et la prier à dîner. A onze heures du matin, « les ambassadeurs de toutes les cours », et les nombreux seigneurs qu'elle a reçus à Paris et dont elle se souvient à peine, viennent lui présenter leurs hommages. Le prince Galitzin la

1. Receveur général des finances.

supplie de quitter son auberge pour venir loger chez lui, et, sur son refus obstiné, il lui envoie tout ce qui peut lui manquer, met son carrosse à ses ordres, et lui fait porter chaque matin du « café à la crème ». Enfin elle est la reine du jour, et elle en savoure la jouissance. « Vous autres, écrit-elle gaîment, qui vous moquez de moi toute la journée, vous seriez confondus si vous voyiez le cas que l'on fait de moi ici [1]. »

Au milieu de tant d'honneurs, elle n'oublie ni ses amis, ni même sa famille. Une lettre qu'elle adresse à sa fille le lendemain de son installation à Vienne retrace avec une verve familière le tableau des derniers jours de son voyage, et décrit ses impressions d'arrivée.

« Vienne, 8 juin 1766.

» Je suis débarquée ici hier au soir, après dix-huit jours de marche. Il y aura mercredi prochain trois semaines que je suis partie de Paris ; en rabattant les quatre jours de séjour [2], je vois que l'on peut faire le trajet de Paris à Vienne en quinze jours.

» Je suis arrivée en très bonne santé, ainsi que mes gens. Je suis très contente d'eux. Si la patience et la douceur sont des vertus d'habitude, il est sûr que l'ami Burigny sera très bien traité à mon retour, au

1. Lettre à M. Boutin.

2. A Durlach.

moins pendant un mois. Car, en partant de Paris, j'ai pris une résolution décidée de souffrir patiemment les inconvénients du voyage, et de bien traiter mes gens afin qu'ils me traitassent bien. Vous allez voir si je me suis tenu parole : Je me lève tous les jours à quatre heures ; je vais tout doucement à la porte de Marianne et de Nanette ; je fais *toc-toc,* et je dis d'une voix flûtée : « Les belles demoiselles sont-elles éveillées ? Ont-elles bien dormi ? » Quand elles ont répondu : oui, je les prie très poliment de vouloir bien prendre la peine d'aller éveiller les beaux messieurs. Ces beaux messieurs sont Nanteuil et Pichard. Ce dernier ressemble à Sancho Pança comme deux gouttes d'eau. Quand on est venu me dire que les beaux messieurs ont fait graisser la voiture, et que les belles demoiselles sont prêtes, je dis : « Voilà qui est bien », je monte en voiture, et nous allons. A la dînée, je ne suis occupée que du dîner des beaux messieurs et des belles demoiselles, et nous remontons en carrosse. A la couchée, j'en fais autant ; et nous voilà tous en bonne santé, et très contents les uns des autres.

» En arrivant à Vienne, j'ai trouvé l'homme du roi de Pologne, qui est un homme très poli, qui a le titre de capitaine, qui amène avec lui meubles, vaisselle, cuisine, et généralement tout ce qu'il me faut, et plus qu'il ne me faut, pour faire le voyage très commodément. Je reste ici jusqu'au jeudi 12, et je serai à Varsovie le 20 ou le 21. J'ai trouvé une

lettre du Roi, que ce monsieur m'a remise, la plus tendre et la plus touchante qu'il soit possible d'imaginer. Je partage bien l'impatience qu'il me témoigne de me voir.

» Vous méritez bien d'être traitée comme mes belles demoiselles. Je vous dis donc, belle marquise de mon cœur (vous voyez que je vous donne le *cœur*, de plus qu'à elles) je vous dis donc que, jusqu'à ce moment-ci, je ne dois point me repentir de mon voyage. Je ne vous donnerai plus de mes nouvelles que quand je serai arrivée à Varsovie. J'ai reçu une lettre de vous datée du 25, dans le moment que vous alliez partir pour Saint-Maur. Je vous ai écrit de Strasbourg, et de Mannheim ; croyez qu'il ne m'a pas été possible de vous écrire plus souvent.

» Envoyez chez madame la duchesse de la Vallière l'assurance de mes tendres et respectueux hommages, et faites-lui dire que j'ai soupiré tous les dimanches au soir en pensant que je n'étais pas à ses pieds. Ses lentilles ont eu une petite part au soupir ; je l'avoue d'autant mieux que ce petit sentiment de gourmandise ne déplaira pas à madame la duchesse.

» ... Je crois bien que vous devez être fort ennuyée d'entendre parler de mon voyage. Mais il faut espérer que dans peu on n'en parlera plus. Mon retour le justifiera [1]. »

1. Archives de la famille d'Estampes.

A défaut de l'accent maternel, que madame Geoffrin semble avoir réservé à son « fils adoptif », cette lettre respire une bonne humeur et une sincère allégresse, qui ne se démentiront pas pendant les premiers mois du voyage. Dans la lettre ci-après, qu'elle adresse deux jours plus tard à Gentil-Bernard, cette satisfaction se double d'une certaine enflure de vanité, dont on a le droit de sourire, mais qui, disons-le à son excuse, était un travers partagé par les plus illustres de ses contemporains. Grimm, Diderot, Voltaire lui-même, tout le clan philosophique, malgré l'indépendance de leurs idées, ressentent pour les têtes couronnées un goût et une admiration, qui les font « pâmer de tendresse » à la plus légère marque de sympathie ; madame Geoffrin ne saurait être plus sévèrement jugée que tous ces grands esprits. Voici les principaux passages de sa lettre :

« 10 juin 1766.

» ... Je suis à Vienne comme j'étais à Paris. Ma chambre ne désemplit pas, et je suis engagée pour un mois, si je restais ici. M. de Kaunitz, premier ministre, m'a comblée d'attentions ; je vais dîner chez lui aujourd'hui à sa campagne. On me mena hier à une promenade publique, qui est fort belle. L'Empereur était en voiture avec les archiduchesses. Il m'a regardée d'un air très honnête ; quand je l'ai cru

passé, il s'est retourné bien vite ; on a crié : « Voilà l'Empereur ! » Il est descendu avec vivacité de sa calèche, et est venu à la portière du carrosse où j'étais. Il m'a dit qu'étant obligé de partir la nuit pour aller au camp, il était empressé d'avoir l'honneur de me connaître. Je lui ai demandé en balbutiant comment il était possible que j'eusse l'honneur d'être connue de lui ; il m'a répondu des choses si flatteuses que je n'ose les répéter. Je n'ai jamais été si bête, par l'extrême surprise où j'ai été de voir un Empereur à la portière de mon carrosse, dont il n'a pas voulu me permettre de descendre !

» L'Impératrice-Reine m'a fait dire par le prince de Kaunitz qu'elle voulait me voir. Je dois aller demain à sa maison de campagne pour lui être présentée... Les politesses et les attentions que je reçois sont inimaginables. Les dames aussi sont fort honnêtes. Je n'ai encore rien vu de la hauteur des Autrichiens, ni de l'étiquette dont on parle tant.

» Adieu ; malgré tant de brillants succès, je serai très aise de vous revoir au coin de mon feu [1]. »

La présentation à l'Impératrice eut lieu en effet le lendemain, à Schœnbrunn, où Marie-Thérèse se trouvait avec tous ses enfants. L'archiduchesse Marie-Antoinette, alors âgée de douze ans, frappa particulièrement madame Geoffrin, qui la trouva « belle comme

1. Archives de la famille d'Estampes.

un ange », et, assure-t-on, laissa échapper à mi-voix cette exclamation : « Voilà une petite archiduchesse charmante ; je voudrais bien l'emporter avec moi ! — Emportez, emportez ! » répondit en souriant l'Impératrice, qui recommanda ensuite à madame Geoffrin « d'écrire en France qu'elle avait vu cette petite, et qu'elle la trouvait belle [1]. » Ce souvenir ne fut sans doute pas étranger à la bienveillance que la « petite archiduchesse », devenue reine de France, témoigna par la suite à madame Geoffrin. Bien longtemps après cette scène, la rencontrant à l'exposition des tableaux du Louvre, Marie-Antoinette, qui était accompagnée de la comtesse de Provence, s'avança vers elle de l'air le plus gracieux, et lui montrant Madame : « Voulez-vous bien, lui dit-elle, que *je vous présente* ma belle-sœur [2] ? » Madame Geoffrin, ce jour-là, put se croire de dix ans plus jeune, à l'époque glorieuse où elle passait ses journées avec des souverains, et voyait un Empereur debout à la portière de son carrosse.

Il faut pourtant s'arracher aux enchantements de Vienne :

« Enfin, écrit-elle le 12 juin à sa fille, j'espère pouvoir quitter Vienne demain, et ce ne sera pas sans regret. Je crois rêver, quand je vois la façon dont je suis traitée. La cour et la ville m'ont comblée de bontés. J'ai vu l'Empereur, l'Impératrice-Reine,

1. Lettre de madame Geoffrin à M. Boutin, 12 juin 1766.
2. *Correspondance* de La Harpe, 1775.

les archiducs et les archiduchesses, avec la même aisance que je vois les personnes qui me font l'honneur de venir chez moi. Toute la famille impériale, chacun en particulier, m'a dit les choses du monde les plus flatteuses ; je leur ai à tous baisé la main. M. le prince de Kaunitz, premier ministre et puissant ministre, m'a comblée d'attentions. Je n'ai presque point quitté sa maison, qui est la meilleure et la plus brillante que l'on puisse imaginer. Il a une sœur veuve, qui en fait les honneurs d'une façon charmante.

» ... Je me porte parfaitement bien, et mène la vie la plus agitée qu'il soit possible. Tous les jours, de grands dîners qui sont excellents. Toutes les après-midis, des visites chez des femmes charmantes, et dont je suis reçue avec des grâces infinies. Je passe toutes mes soirées chez le prince de Kaunitz, où toute la meilleure et la plus grande compagnie se rend, et où l'on est aussi à son aise que si l'on était chez soi. Vous voyez, belle marquise, que vous avez une mère qui est digne d'avoir cet honneur [1]. »

Le prince de Kaunitz, que nous avons déjà rencontré au cours de ce récit, et dont le nom revient si souvent dans les lettres qu'on vient de lire, paraît avoir été un personnage assez original, et qui ne prodiguait pas à tout le monde les « attentions » et les prévenances dont se vante madame Geoffrin. Le

1. Archives de la famille d'Estampes.

baron de Gleichen, qui a vécu dans son intimité, le représente comme « grand, bien fait, recherché dans sa parure, ridicule par sa perruque à cinq pointes », grave et raide dans son maintien, fortement imbu de sa supériorité, et faisant en général peu de frais pour ses hôtes, quel que fût leur rang. A la fin du repas, on lui portait un miroir avec tout un attirail de dentiste, et il se livrait sans cérémonie à une longue toilette de bouche devant toute la compagnie. Accoutumé à se retirer à onze heures du soir, il ne se gênait ni pour un archiduc, ni même pour l'Empereur, et, « s'il se trouvait encore à cette heure au billard, il lui tirait sa révérence et le plantait là ». Un ambassadeur qui dînait chez lui pour la première fois, ne se trouvant pas encore dans le salon quand le prince y entra, celui-ci, sans attendre une minute, fit servir et se mit à table. Il est vrai que, le lendemain, il fit retarder son dîner pour un maître de ballets, qui n'était pas arrivé à l'heure fixée. Ce dernier trait, qui eût pu rabattre l'orgueil de madame Geoffrin à se voir si bien reçue, ne parvint sans doute pas à ses oreilles; et rien ne gâta sa joie innocente d'être traitée, comme elle dit, par le premier ministre, avec autant de distinction que si elle eût été « la princesse de Trébizonde ».

CHAPITRE XIV

Arrivée à Varsovie. — Accueil du roi de Pologne. — Bonheur sans mélange. — La vie de madame Geoffrin à la Cour. — Importance qu'on attribue en France à son rôle et à son influence. — Lettres de Marmontel et de Voltaire. — Revirement dans l'esprit de madame Geoffrin. — Sa querelle avec le Roi. — Causes probables de ce dissentiment. — Réconciliation finale. — Départ de Varsovie et retour à Paris.

Sur le départ de Vienne et le trajet de cette ville jusqu'à Varsovie, je n'ai que peu de choses à dire, les lettres de madame Geoffrin étant à ce sujet fort sobres de détails. Le capitaine Bachone, que Stanislas-Auguste avait expédié au devant de sa vieille amie, afin de lui servir de guide et de préparer ses gîtes, « à cheval, à pied, en voiture, partout où il faudra », fit à coup sûr de son mieux pour aplanir les difficultés de la route. Mais il ne semble pas que, malgré ses consciencieux efforts, il ait entièrement réussi dans sa tâche. Dans une lettre écrite plusieurs années

après son retour, madame Geoffrin énumère avec une juste fierté les obstacles qu'elle eut à surmonter au cours de ses dernières étapes, « les chemins qui n'en étaient pas, les couchées dans les étables d'où il fallait faire sortir les bestiaux pour faire de la place, le pain immangeable, l'eau détestable [1] », et autres incommodités, qui eussent sans doute rebuté une moins intrépide voyageuse. Mais elle ne s'en inquiétait guère ! Quand elle était dans les mauvais chemins, elle se disait que « d'autres y avaient passé avant elle », et cette pensée suffisait à lui donner du courage. « Et puis surtout, dit-elle, j'avais *un objet,* et cet objet me faisait oublier chaque jour celui qui avait précédé ; je ne sentais jamais que le mal du moment, et encore je le sentais peu. »

Cette traversée parmi des régions encore barbares dura dix longues journées. Partie de Vienne le vendredi 13 juin au matin, ce fut seulement le dimanche 22, à cinq heures du soir, que madame Geoffrin atteignit cette terre promise, gagnée au prix de tant de fatigues, objet de si brillantes espérances. Les premières semaines du séjour à Varsovie furent un continuel et parfait ravissement. Voici en quels termes, le surlendemain de son arrivée, elle décrit à sa fille l'accueil du roi de Pologne et la place qu'elle occupe à sa cour.

1. Lettre à madame Necker, 11 juillet 1772.

« Varsovie, 24 juin 1766.

» Je suis arrivée ici le 22, sur les cinq heures du soir. Il y a eu un mois le 21 que je suis sortie de Paris, et j'ai vu et fait bien des choses depuis ce temps-là ! J'ai accompli ce voyage dans la plus parfaite santé ; le changement d'air ni les différentes eaux ne m'ont rien fait ; je suis arrivée à Varsovie comme si j'étais sortie de mon fauteuil. J'ai été très heureuse et très amusée à Vienne ; mais ici je suis dans le délice !

» J'ai été reçue avec des transports de joie et de reconnaissance de la part du Roi, que je ne puis rendre. Je ne parle pas de ce qui pouvait flatter mon amour-propre, je ne suis occupée que de ce qui touche mon cœur ; et il ne lui reste rien à désirer de celui du Roi.

» Ce Roi est charmant ! Il est adoré de tout ce qui l'environne. Je suis logée magnifiquement et très commodément, de plain-pied à l'appartement du Roi. J'ai une cour brillante, des seigneurs vieux et jeunes, toute la maison du Roi à mes ordres. Les dames aussi me traitent fort bien.

» *Que me manque-t-il donc? Allons, saute, marquis !*

» J'espère, belle marquise, que vous voudrez bien prendre part à mes succès. Comme je n'ai pas un

moment à moi, en me levant cependant tous les jours à cinq heures du matin, je ne pourrai pas écrire pour le plaisir d'écrire. Ainsi je vous prie de faire dire de mes nouvelles à tous mes amis, en les assurant, comme cela est vrai, qu'ils sont toujours présents à mon esprit, et que je les sens dans mon cœur.

» Je ne vous en dirai pas plus long, madame ma belle marquise, parce que malheureusement tout le monde se lève aussi matin que moi, et qu'à huit heures ma chambre est pleine[1]. »

Quelques jours plus tard, elle revient sur le même sujet, et trace de son arrivée au palais un assez pittoresque tableau :

« ... Si on a parlé de mon voyage à Paris, je vous assure qu'on en a encore plus parlé à Vienne. Toutes les dames me disaient qu'il n'y aurait rien qu'elles ne donnassent pour voir le premier instant de mon entrevue avec le Roi. Elles auraient été satisfaites.

» Quand j'ai vu le Roi au bas de son degré, criant : « Voilà maman ! » et me saisissant entre ses bras, le battement de cœur m'a pris si fort, et le tremblement dans les jambes, que je serais tombée si le Roi ne m'avait soutenue. Vous allez croire que la tête me tourne, mais non, elle ne me tourne pas. Je sens vivement ce que je sens, mais cela ne change rien

1. Archives de la famille d'Estampes.

à mon plan. Quelques tentatives que l'on ait déjà faites, je quitte Varsovie le 1er septembre, et je serai à Paris le 15 octobre[1]. »

Pendant les premiers temps de son séjour, les lettres de madame Geoffrin à sa fille se suivent avec une régularité dont elle n'est guère coutumière. On devine à les lire qu'elle est réellement heureuse, qu'elle se plaît à épancher sa joie au dehors, et peut-être aussi qu'elle tient à justifier après coup, par le récit de ses succès, sa détermination d'aller chercher si loin les hommages du « plus charmant des rois ». Voici encore deux lettres, dont le ton de gaîté soutenue révèle un contentement sans mélange :

« Varsovie, 30 juin[2].

« Ne voilà-t-il pas que j'ai reçu ici un placet de votre galérien qui m'a coûté neuf francs de port ! Il signe : « Louis-Léopold-Casimir-César de Barbeine, natif de Détain en Lorraine, sur les galères du Roi à Brest. » Ordonnez chez moi que l'on ne m'envoie que les lettres de mes amis, et que, quand on verra de gros paquets, on les garde. Non seulement je paye le port des lettres que je reçois, mais il faut encore payer le port de celles que j'écris, jusqu'à la

1. Lettre à la marquise de la Ferté-Imbault. (Archives de la famille d'Estampes.)

2. *Ibidem.*

frontière de France. Je ne regrette pas l'argent quand je paye des lettres qui me font plaisir, mais neuf francs pour un mémoire de galérien, cela est un peu amer !

» ... Je jouis ici de toutes les satisfactions possibles pour mon amour-propre et pour mon cœur. Comme ma modestie ne me permettrait pas de dire moi-même à quel point sont mes succès dans tous les genres, je ferai à mon retour à Paris comme dans les grands romans de chevalerie ; je prendrai un écuyer pour les raconter. Avant mon départ de Paris, on avait voulu me faire peur des oncles du Roi : je suis comblée, accablée de leurs attentions, de leurs soins, et même de leurs marques d'amitié ; ils ont en moi la confiance la plus parfaite sur toutes les choses les plus intéressantes. Je suis aussi à mon aise avec tout ce qu'il y a de plus considérable, que je le suis au coin de mon feu avec mes amis les plus familiers. Et il y a ici de très grands seigneurs et des gens de beaucoup d'esprit. Il y a entre autres le palatin de Russie[1], oncle du Roi et père de la princesse Lubomirska que vous avez vue à Paris, qui est un homme du plus grand mérite, et qui a la représentation d'un souverain. Il possède des richesses énormes. Il a un fils charmant, que l'on nomme le prince Adam[2], qui

1. Prince Czartoryski.

2. C'est ce prince Adam Czartoryski, qui, dans les lettres du Roi à madame Geoffrin, est désigné sous le pseudonyme *d'Alcibiade*.

a de l'esprit comme un ange et est plein de grâce. Je le caresse toute la journée à mon plaisir, et je le gronde aussi,

» Je m'arracherai de ce palais d'Armide le 1er septembre... Je crois bien que personne ne fera dire au Burigny des *burinettes* comme moi ! Qu'il ne m'écrive pas ; je sais d'avance tout ce qu'il me dirait, et je ne l'aimerais ni plus ni moins.

» Adieu, belle marquise, dont les beaux yeux me font mourir d'amour. »

« 8 juillet.

» ... Il est très vrai que les voyages sont très sains. J'en suis une preuve. Je me porte parfaitement bien, et je reçois sans cesse, des hommes comme des dames, des compliments d'admiration sur mon teint, comme si je n'avais que quinze ans ! Je vis ici comme à Paris. Je me lève tous les jours à cinq heures ; je bois mes deux grands gobelets d'eau chaude ; je prends mon café ; j'écris quand je suis seule, ce qui est rare ; je me coiffe en compagnie ; je dîne tous les jours avec le Roi, chez lui, ou chez les seigneurs avec lui. Je fais des visites les après-dînées ; je vais au spectacle, je rentre chez moi à dix heures ; je bois mon eau chaude, et je me couche. Et le lendemain matin, je recommence la même chose. Je mange si peu à ces grands dîners que je suis souvent

obligée de boire un troisième verre d'eau pour apaiser ma faim. Je dois à la sévérité de ce régime ma bonne santé; j'y serai fidèle jusqu'à la fin de ma vie[1]. »

Les « attentions » si flatteuses dont madame Geoffrin se glorifie dans ses lettres, l'éclat vraiment inouï des honneurs rendus à cette « très petite particulière », comme elle s'intitule elle-même, par les souverains des deux royaumes auxquels elle rend visite, ne pouvaient manquer de frapper l'imagination publique ; et, parmi les habitués du salon de la rue Saint-Honoré, quelques-uns, éblouis de cet accueil triomphal, en tirent des conséquences singulièrement exagérées. Non contents d'admirer l'amie dévouée et courageuse qui, en dépit de son âge et des fatigues du chemin, s'en va « au bout du monde jouir de la familiarité d'un grand roi », ils veulent voir en elle une sorte d'apôtre de la civilisation et de la tolérance, un ambassadeur chargé de je ne sais quelle mission extraordinaire pour le service de l'humanité. Marmontel se distingue entre autres par son exaltation, et la lettre qu'il adresse à Varsovie, dans le courant de juillet, attribue au voyage de madame Geoffrin, en termes bizarrement ampoulés, les résultats les plus improbables : elle va réaliser le plan de l'abbé de Saint-Pierre pour

1. Archives de la famille d'Estampes.

la paix universelle; les souverains, gagnés et convertis par elle, ne songeront plus désormais qu'au bonheur des peuples dont ils seront les pères bienfaisants, et l'âge d'or, grâce au triomphe de la vertu, régnera enfin sur la terre! Un langage si excessif ne pouvait manquer de faire sourire celle à qui il s'adressait, et la réponse que madame Geoffrin fit à ce dithyrambe sent un peu le persiflage : « Non, mon voisin [1], lui dit-elle, non pas un mot de tout cela! Il n'arrivera rien de ce que vous pensez; toutes choses resteront en l'état où je les ai trouvées... Mon expérience et mes réflexions m'ont persuadée que les hommes ont été, sont et seront toujours les mêmes. Tout ce qui a l'apparence de la singularité les révolte d'abord, ou ne leur plaît que quelques moments. Le mot d'amitié, dont les effets sont agréables, leur fera toujours souhaiter de rencontrer ce sentiment, sans se soucier de le sentir. » Après quoi, elle parle avec modestie de ses « petits succès de passage », qu'elle attribue pour la plus grande part à la « curiosité », et elle conseille enfin à son voisin de ne plus se laisser emporter par « son imagination poétique et philosophique », qui lui fait prendre ses rêves pour des réalités.

L'auteur des *Contes moraux* n'était pas seul, au reste, à fonder de grandes espérances sur les belles relations de l'amie des philosophes. Voltaire, à deux

1. Marmontel logeait encore à cette époque chez madame Geoffrin.

reprises différentes, pendant le séjour à Varsovie, crut devoir s'adresser à elle, « au nom du genre humain », pour la supplier de déterminer « un grand Roi à secourir la vertu », tout en contribuant à « extirper la plus horrible superstition ». La première fois, il s'agissait de l'affaire des Sirven, pour lesquels Voltaire réclamait la souscription de Stanislas-Auguste. Madame Geoffrin fit volontiers la commission, et joignit même « le denier de la veuve » au don de la munificence royale. Mais le philosophe était insatiable, et, la requête à peine accordée, il écrivit de nouveau à madame Geoffrin, pour implorer l'intercession du roi de Pologne en faveur du chevalier de la Barre, que le tribunal d'Abbeville avait condamné pour sacrilège, à être brûlé vif. Cette seconde lettre n'eut pas le même sort que la première; madame Geoffrin la déclara « plate et commune », et ne fit nul effort pour mettre en mouvement l'influence, d'ailleurs douteuse, de Stanislas-Auguste au profit du protégé de Voltaire. « Quand il a quelque chose dans la tête, il est hors de lui, dit-elle assez dédaigneusement du patriarche de Ferney. Le jugement d'Abbeville le rendra fou ! »

Heureusement pour le repos de madame Geoffrin, toutes les lettres qu'elle reçoit de Paris ne sont pas inspirées par le désir philanthropique d'utiliser « son influence auprès des cours du Nord » ; et la plupart de ses amis se contentent de lui exprimer simplement, avec un accent de sincérité qui la touche, la fidélité

de leur souvenir et leur joie de son succès. Tel le bon abbé de Breteuil, chancelier du duc d'Orléans, qui eut à se féliciter d'avoir eu cette pensée, car il reçut en récompense cette jolie réponse, dont je me reprocherais de priver le lecteur. L'abbé de Breteuil était célèbre par sa mauvaise écriture : « Il fait des ronds, dit Grimm, et prétend former des lettres ; il écrit comme les autres effacent ». Voici les variations que madame Geoffrin exécute sur ce thème :

« En voyant le griffonnage, plus griffonnage qu'on ne peut dire, de mon délicieux voisin, j'ai dit : On voit bien la peine qu'il s'est donnée pour que cela fût parfait en son genre ! On m'avait annoncé ce chef-d'œuvre, en m'apprenant que vous aviez fait tailler une plume pour vous surpasser. Hélas ! il ne fallait pas vous donner tant de peine ; la patte du premier chat qui serait tombée sous la vôtre était tout juste ce qu'il fallait.

« Pour donner à cette belle pièce toute la célébrité qu'elle mérite, je l'ai étendue sur une table, et j'ai crié : Accourez tous, princes et princesses, palatins et palatines, castellans [1] et castellanes, starostes et starostines, enfin, peuples, accourez ; voilà un hiéroglyphe à expliquer et dix ducats à gagner. Tous les États sont arrivés, et les ducats me sont restés ! Je n'avais pour toute ressource que les sorciers ; mais ceux de ce

1. Nom donné autrefois en Pologne aux dignitaires qui venaient après les palatins.

siècle le sont si peu que j'aurais encore perdu mon temps. Tout simplement je me suis adressée à mon cœur. Ce cœur si clairvoyant, qui sent si finement tout ce qui est fait pour le toucher, a deviné tout de suite que ce qui était illisible pour les yeux était très lisible pour lui. Il m'a assuré que ces pieds de mouche exprimaient des témoignages très tendres de l'amitié de mon délicieux voisin. J'ai chargé ce bon déchiffreur de vous répondre d'un parfait retour de ma part. »

Ce billet spirituel eut un vif succès à Paris. Il en circula des copies, et, au dire de Grimm, « on n'aurait pas eu bon air de se présenter dans le monde sans l'avoir lu ». D'une allure toute différente est la lettre que madame Geoffrin, quelques jours plus tard, écrit à d'Alembert, le plus cher de ses amis, celui de tous auprès de qui elle s'épanche avec le plus d'abandon. Le ton en est simple et grave, presque confidentiel ; il semble que nous entendions tout à coup une note nouvelle, à laquelle rien jusqu'ici ne nous a préparés : « Je suis très contente du cœur que je suis venue chercher, dit-elle en parlant de Stanislas-Auguste. Son âme est honnête, ses intentions excellentes ; il est laborieux ; il désire rendre son peuple heureux ; il n'y réussira pas, et, pour lui, il ne le sera jamais... C'est une terrible condition que d'être roi de Pologne ! Je n'ose lui dire à quel point je le trouve malheureux... Tout ce que j'ai vu depuis que j'ai quitté mes pénates me fera remercier Dieu d'être née *française* et *parti-*

culière ! » C'est le langage même de la raison, et l'on n'y peut rien trouver à redire ; mais cette philosophie désabusée n'est-elle pas en désaccord avec le lyrisme d'antan? Et ne sommes-nous pas un peu loin de « Henri IV et Sully », de « Salomon et la reine de Saba » ?

C'est qu'en effet, entre cette lettre et les précédentes, quelque chose a changé dans l'âme de madame Geoffrin. Le charme qui l'enivrait s'est subitement évanoui, et la réalité a dissipé d'un souffle les rêves ambitieux de cette bourgeoise égarée chez un roi. Sans être grand prophète, il était facile de prévoir que les choses ne pouvaient guère tourner autrement, et que l'inévitable désillusion succéderait tôt ou tard à de trop belles espérances. Mais sur les causes exactes de ce revirement, et sur les circonstances où il s'est produit, nous sommes réduits aux soupçons et aux conjecures. Madame Geoffrin n'en parla jamais ouvertement. Outre qu'elle n'aimait pas, à l'ordinaire, entretenir les autres de ce qui l'affectait, son orgueil, ici, était intéressé à dissimuler les mécomptes d'une expédition conçue et exécutée contre l'avis de ses proches et de ses meilleurs amis. Mettre le public dans la confidence, c'eût été donner raison aux censeurs, et aller au-devant des railleries.

Les seuls renseignements précis qui soient parvenus jusqu'à nous indiquent que madame Geoffrin prit ombrage de l'influence exercée sur l'esprit de Stanislas-

Auguste par ses « vieux oncles », ces mêmes princes Czartoryski dont elle se louait naguère si fort ; qu'elle entreprit une campagne contre eux avec son ardeur coutumière, et que le Roi se vit dans la nécessité de lui faire sentir que l'autorité d'une « mère adoptive » devait avoir des bornes, et que la cour de Varsovie ne se gouvernait pas aussi aisément que le salon de la rue Saint-Honoré. Mais cette explication sommaire ne suffit pas à justifier une révolution intérieure aussi profonde que durable ; et il fallut assurément, pour motiver un tel refroidissement, de plus sérieux griefs qu'une simple piqûre d'amour-propre et de mesquines rivalités personnelles. Certains passages de la correspondance ultérieurement échangée entre Stanislas et madame Geoffrin nous mettent sur la voie du problème ; ce que nous savons, d'autre part, sur le caractère des deux personnages et sur les circonstances qui les mettaient aux prises, achève d'éclairer nos doutes, et change les suppositions en quasi certitude.

Le différend de madame Geoffrin et de son royal « fils » fut avant tout, je ne crains pas de l'affirmer, un différend politique, et l'état misérable du royaume de Pologne en fut le triste sujet. Ni l'un ni l'autre cependant ne se faisait illusion sur les maux du pays et sur la nécessité urgente d'y apporter des remèdes. Stanislas-Auguste, dès ses premières lettres après l'élection, constate avec douleur l'anarchie déplorable de sa patrie, les intolérables prétentions de la noblesse,

sa tyrannie avide et sans scrupule, le despotisme qui pèse sur les bourgeois et sur les paysans, le fanatisme religieux qui tient « les dissidents », c'est-à-dire les non-catholiques, non seulement hors de tout emploi public, mais hors de la loi elle-même. S'il a tenté dès l'abord de « surmonter quelques-uns des préjugés populaires », il a dû, de son propre aveu, en laisser subsister beaucoup ; et il s'en excuse auprès de son amie, en plaidant timidement les circonstances atténuantes. « Tenez-moi compte de mes efforts, lui dit-il, car cela m'a fait faire bien du mauvais sang ! Mais la prudence l'a emporté. » Et un peu plus tard : « Ne vous pressez jamais de me condamner ; patience, je me justifierai. »

Mais si, à six cents lieues de distance, elle a pu se contenter de ces défaites et accepter ces atermoiements, quelle indignation ne doit-elle pas éprouver, cette bourgeoise philosophe, imbue de toutes les idées nouvelles de tolérance et de philanthropie, au spectacle qu'elle a sous les yeux, dès que, le premier éblouissement passé, elle regarde autour d'elle, et observe de près, sous les trompeuses apparences du décor extérieur, la situation réelle du royaume de Pologne ? Une nation livrée au pillage, « les lois avilies, les tribunaux abolis, la liberté sans cesse opprimée par la force, le trésor ruiné, le commerce anéanti [1] » ; la bar-

1. Discours du prince Primat à la diète de 1762. — Voir l'Introduction à la *Correspondance de Stanislas-Auguste et de madame Geoffrin*, par le comte de Moüy.

barie du moyen âge régnant dans toutes les provinces, les paysans maltraités, pressurés, dépouillés de toutes les manières, terrorisés, en plein XVIIIe siècle, comme aux temps lointains où Casimir le Grand répondait à ceux qui venaient se plaindre des exactions des seigneurs : « Je ne puis rien pour vous ; mais n'avez-vous ni bâtons ni pierres dans vos campagnes ? » Et dans Varsovie même, à côté des splendeurs orientales de la Cour, la misère la plus affreuse, la plus effroyable incurie ; des rues que chaque pluie transforme en des « bourbiers infâmes où les piétons barbottent jusqu'aux genoux[1] » ; des attaques à main armée dans les quartiers les plus fréquentés de la ville ; et, comme les procès criminels n'ont lieu qu'à la requête des particuliers, les assassins de profession se promenant impunément au grand jour, si les parents des victimes sont trop pauvres pour risquer les frais de la poursuite[2].

Tel est, en quelques traits rapides, le tableau

1. Description du voyageur Méhée, qui parcourut la Pologne précisément à cette époque.

2. *Ibidem.* — « Les Juifs, dit le même auteur, rongent le pays et en sont le fléau véritable. Ils tuent le commerce et découragent les commerçants honnêtes. Mais les autorités les pressurent à leur tour, leur font acheter la tranquillité au poids de l'or, et les excitent ainsi, pour réparer leurs pertes, à de nouvelles friponneries ». Voir aussi, à propos de la misérable condition des Juifs en Pologne au XVIIIe siècle, la remarquable étude d'Arvède Barine sur *Un juif polonais*. (*Bourgeois et gens de peu,* par A. Barine.)

qu'offre à madame Geoffrin le royaume de son fils ; et l'on imagine sans peine ce qu'en put penser et dire cette même femme, que nous avons vue tout à l'heure infliger hardiment à la grande Catherine d'assez rudes vérités. « Quand vous serez une fois ici, lui avait écrit Stanislas, je vous dirai ce que je prétends faire, car je ne pense pas que vous veniez pour me flatter ou pour vous divertir ! » La prévision se trouva juste, plus juste même que ne l'eût désiré le prince faible et bon, dont l'esprit éclairé comprenait tout le malheur de son peuple, tandis que sa timidité remettait toujours au lendemain les réformes dont il sentait la justice. « Ma devise, répétait-il sans cesse à madame Geoffrin, est *Patience* et *Courage*. — Fort bien, lui répond un jour celle-ci ; mais il arrive parfois que l'une échappe et que l'autre manque. » L'irritation que décèle cette réplique est assurément excusable, car ce n'est pas sans déception qu'après avoir rêvé de trouver Charlemagne, on s'aperçoit qu'on est tombé sur Louis le Débonnaire. Mais il faut que l'amertume de madame Geoffrin se soit traduite en paroles d'une dureté bien blessante, pour que, trois mois après, en pleine fournaise de la diète de 1766, sous la menace d'une catastrophe imminente, et quand rien n'aurait dû « distraire son attention des objets terribles qui l'occupaient [1] », la seule pensée des reproches de sa

1. Lettre du 5 octobre 1766.

mère adoptive vînt encore troubler l'âme de Stanislas-Auguste, et lui arracher des plaintes !

Ce que furent au juste ces paroles, ces scènes renouvelées, ces violents « orages », auxquels fait allusion un court billet du Roi [1], le détail n'en est pas venu jusqu'à nous. Ce qu'on peut tenir pour certain, c'est que madame Geoffrin gâta par des excès de langage la bonté de sa cause, et que ses emportements indignés l'entraînèrent, vis-à-vis de Stanislas-Auguste, au delà des bornes de l'équité. Sa colère monta même à tel point, qu'un beau jour elle déclara tout net à son hôte « qu'elle était restée trop longtemps à sa cour », et qu'elle n'avait plus qu'à regagner Paris sur-le-champ. Si un raccommodement intervint, et si elle renonça à cette fuite du plus fâcheux effet, c'est à la bonté patiente de Stanislas-Auguste qu'elle en fut redevable. « Il suffit que vous me trouviez des torts pour que je m'en croie », lui avait-il écrit jadis, à la suite d'une petite querelle où sa « chère maman » n'avait pas eu le beau rôle [2]. Dans cette nouvelle occasion, il appliqua à la lettre cette touchante maxime, oublia sa rancune pour faire les premiers pas, et apaisa à force de douceur la susceptibilité d'une affection qu'il savait aussi sincère qu'elle se montrait parfois despotique. De départ précipité il ne fut plus question, et les instances

1. Billet de Stanislas-Auguste à madame Geoffrin, juillet 1766.

2. Voir la *Correspondance inédite* publiée par M. de Moüy. Lettres du 21 décembre 1765 au 18 janvier 1766.

du Roi décidèrent même sa vieille amie à prolonger son séjour un peu au delà du terme du 1er septembre, qu'elle s'était primitivement fixé. La réconciliation fut donc complète. Mais, comme il arrive généralement en pareil cas, la blessure, même cicatrisée, resta longtemps sensible, et plusieurs mois après, certaines expressions amères échappées à leur plume prouvèrent que, chez l'un comme chez l'autre, le souvenir des heures mauvaises était demeuré cuisant. « Tous mes mécontentements, écrit madame Geoffrin, n'ont point influé sur mes anciens sentiments. Cependant j'ai tout vu, tout su, tout ressenti ! » Et elle parle un peu plus loin de « la grande différence qu'elle a trouvée entre les lettres et les actions ! »

« — Je sais bien, malgré tout, que vous m'aimez, riposte le Roi sur le même ton, mais vous me faites souvent et cruellement souffrir ! »

Ces allusions à leurs querelles ne se trouvent que dans les lettres échangées entre les deux intéressés. Rien n'en transpire au dehors. Dans la correspondance qu'elle entretient avec sa famille et ses amis de Paris, madame Geoffrin, non seulement ne souffle mot de cette histoire, mais s'efforce de parler de son séjour avec le même enthousiasme. Il est facile néanmoins, pour qui lit entre les lignes, de reconnaître à son accent qu'une crise profonde a bouleversé ses sentiments intimes, et qu'au brillant mirage du début a succédé une vision des choses plus nette et plus exempte d'illusions. Par

une conséquence, fort injuste mais bien humaine, de cette transformation, madame de la Ferté-Imbault fut la première à subir le contre-coup de la nouvelle humeur de sa mère. A dater de cette époque, madame Geoffrin n'écrit presque plus à sa fille ; ou, lorsqu'elle lui écrit, au lieu des lettres détaillées et presque aimables des premiers temps, ce sont des billets secs et laconiques, parfois même aigres-doux. On en jugera par celui-ci, où elle rend, bien à tort, la pauvre marquise responsable du tapage que faisait à Paris le voyage de Pologne.

« Varsovie, 7 août 1766.

» J'avais bien résolu, belle marquise, de ne plus vous écrire, parce que je vous crois un peu cause du tintamarre qui me déplaît tant ! Mais en relisant votre lettre, je l'ai jugée si honnête et si galante, que je me suis trouvée maussade. Pour vous rendre un peu de vos indiscrétions, j'ai fait lire votre lettre au Roi.

» J'ai le cœur déchiré du moment qui s'approche ; je n'ai plus que trois semaines à être ici ; cela passe bien vite. Je quitterai le Roi avec bien du regret ; il faudra que je pense beaucoup à ce qui m'attend à Paris, pour m'engourdir sur ce que je laisse à Varsovie.

» J'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite à votre retour de Saint-Maur. Elle est, comme toutes celles que vous m'avez adressées depuis mon départ, remplie de galanterie, de louanges... et même de tendresse. »

Il était certes fort injuste d'imputer à madame de la Ferté-Imbault le « tintamarre » qui se faisait autour du fameux voyage; et, pour découvrir le vrai coupable, madame Geoffrin n'avait qu'à se rappeler les récits lyriques dont certaines lettres, datées de Vienne et de Varsovie, avaient régalé naguère la curiosité parisienne. C'est par le moyen de cette correspondance, colportée de main en main, lue dans tous les cercles littéraires, communiquée aux faiseurs de chroniques, que l'attention publique n'avait cessé de suivre, des bords lointains de la Seine, les faits et gestes de « l'amie » de l'Impératrice Marie-Thérèse et du roi Stanislas-Auguste. « Il n'est question, disent les *Mémoires secrets*, que des fêtes que madame Geoffrin reçoit partout où elle passe » ; et Grimm constate de son côté que ce sujet est « l'entretien ordinaire des salons pendant tout le cours de l'été ». Au mois de septembre, le bruit se propagea que, non contente d'avoir promené sa célébrité dans les cours d'Autriche et de Pologne, madame Geoffrin se disposait en outre à partir pour Saint-Pétersbourg, afin d'y répondre à l'invitation pressante qu'elle avait reçue de la Tsarine.

Ainsi présentée, la nouvelle était fausse. Elle reposait pourtant, comme on l'a vu plus haut, sur un fond de vérité; et la voyageuse n'avait qu'un mot à dire pour voir l'Impératrice lui faire avec empressement les honneurs de sa capitale. Mais ce mot ne fut pas prononcé, soit que madame Geoffrin, comme le pensa Catherine,

craignît un séjour d'hiver dans ces régions glacées, soit plutôt qu'instruite par une récente expérience, elle eût reconnu que l'atmosphère des Cours était peu favorable à son tempérament. Quoi qu'il en soit des motifs, il est certain qu'elle déclina tout nouveau projet de voyage, et qu'elle se décida à prendre au retour le même chemin direct qu'elle avait suivi pour venir.

Nous avons peu de détails sur le moment de son départ. La séparation paraît avoir été, sinon comme l'arrivée, d'une tendresse expansive, du moins affectueuse et digne [1]. Le Roi, selon l'usage alors constant des Cours, voulait qu'elle acceptât, en le quittant, un présent de sa main, tableau ou porcelaine de prix. Prévenue de cette intention, elle s'y opposa en termes aussi nets que respectueux, se défendant de donner à son refus « un air de hauteur qui serait une grande impertinence », mais rappelant que la visite qu'elle avait faite à Sa Majesté sortait de l'ordre ordinaire, et que « ce n'était pas par des présents que pouvait être satisfait le sentiment qui l'avait conduite à Varsovie ». Elle accepta toutefois les générosités du Roi pour ses gens, qui avaient, disait-elle, partagé avec zèle les fatigues et les

1. La première lettre du Roi, écrite le lendemain du départ, dénote un réel chagrin. « Vous êtes partie ! Ma sœur est partie ! J'ai trouvé en m'éveillant mon château et ma journée vides ! Je suis resté seul, bien seul, muet, le cœur serré et triste. » La réponse de madame Geoffrin est plus froide, et porte quelques traces d'amertume.

dangers de son voyage, et qu'une marque de la bonté royale flatterait infiniment. Stanislas-Auguste lui ayant envoyé quand même sa miniature enchâssée de diamants magnifiques, elle renvoya les pierres et garda seulement le portrait. Ce fut le 10 septembre qu'elle quitta Varsovie, où sa visite avait duré près de trois mois. De ce séjour elle emportait pour « le magasin de sa mémoire » quelques souvenirs intéressants; mais elle avait laissé en échange plus d'une belle illusion, et il est difficile de croire qu'elle se soit félicitée du marché.

Madame Geoffrin s'arrêta encore un peu de temps à Vienne, où elle revit l'Impératrice, et fit plus ample connaissance avec l'Empereur, qu'elle n'avait guère pu qu'apercevoir à son premier passage. Elle en repartit aux premiers jours d'octobre, et, après quelques courtes visites aux amis qui se trouvaient sur son chemin, atteignit enfin ses foyers le 10 du mois suivant. Sa dernière couchée fut à Sillery, d'où elle écrivit à sa fille pour annoncer son arrivée. Voici les dernières lignes de ce billet, où il semble que la joie du retour dans sa chère maison se voile, par endroits, d'une ombre de mélancolie : « J'ai trouvé ici un billet doux de ma bonne comtesse d'Egmont. Le sentiment tient lieu d'esprit, et l'esprit ne tient pas lieu de sentiment. Voilà pourquoi j'aime bien mieux les bonnes gens capables d'amitié que tous les beaux esprits qui chantent l'amitié sans la sentir ! J'espère, à Paris, que je retrouverai tous mes amis tels que je les ai laissés. S'ils sont aises de

me revoir, je partagerai bien leur plaisir. J'ai vu tant de choses et de gens que j'ai fait un grand fond d'indulgence. Mais, dans ce moment, ce serait une injustice que d'en faire usage pour vous; vous n'avez besoin que de l'équité la plus sévère pour vous trouver fort aimable [1]. »

La confiance de madame Geoffrin dans la vieille affection de ses fidèles ne devait pas être déçue. L'accueil qu'elle reçut à Paris lui fit, comme on verra, vite oublier les déboires de son séjour à la cour de Pologne; et si, de retour au bercail, elle se sentit plus loin qu'avant son départ de l'ami qu'elle était allée chercher aux confins de l'Europe, elle se dédommagea en aimant désormais davantage ceux qu'elle avait laissés au logis. Ce fut le résultat de son voyage. Il faudrait avoir peu vécu pour le trouver surprenant

1. Archives de la famille d'Estampes.

CHAPITRE XV

Accueil que madame Geoffrin reçoit de ses amis parisiens. — Apogée de sa gloire. — Dépit de ses détracteurs et de ses ennemis. — L'abbé de Guasco. — Publication des lettres familières de Montesquieu. — Défense que madame Geoffrin oppose à cette attaque. — Sa sérénité d'humeur. — Les petits soupers.

L'épisode du voyage en Pologne, avec les triomphes du début et les secrètes déceptions de la fin, traversa l'existence de madame Geoffrin comme une brusque tempête, qui passe et fuit sans laisser de traces. « J'ai fait à vingt ans, écrit-elle à son retour, des plans pour les différents âges de ma vie. Je les ai toujours suivis, et m'en suis bien trouvée. Il n'y a que le voyage de Pologne qui ait fait un incident extraordinaire. » L'incident terminé, il n'en fut pour ainsi dire plus question, et, dès le lendemain de sa rentrée à Paris, elle reprit son train coutumier avec autant de régularité que si rien n'en était venu rompre le cours. Elle parlait peu de son voyage; mais si on l'interrogeait ou la compli–

mentait à ce sujet, « qu'elle répondît ou ne répondît pas, elle ne mettait d'affectation ni dans ses paroles, ni même dans son silence ». La seule différence que l'on put remarquer en elle, c'est que son attachement à ses anciens amis eut désormais quelque chose de plus tendre, et qu'elle parut mettre à plus haut prix leur affection éprouvée. « Avant mon voyage, leur disait-elle, l'amitié n'était pour moi qu'un plaisir ; à présent, c'est pour moi un besoin. » Le souvenir des griefs dont elle croyait avoir eu lieu de se plaindre à la cour de Varsovie put contribuer sans doute à cette recrudescence de sentiments en faveur de « ses chers Parisiens » ; mais ceux-ci s'en montrèrent dignes par la manière touchante dont ils fêtèrent son retour au logis. L'hôtel de la rue Saint-Honoré ne désemplissait pas de visiteurs empressés et joyeux; les félicitations pleuvaient de toutes parts; et ceux qui ne pouvaient venir envoyaient leurs vœux de bienvenue, sous forme de compliments en prose ou en vers [1]. Le bonheur de ces

1. Citons ici le compliment de Piron, qui se distingue des autres, en ce que le dernier vers semble renfermer une malicieuse allusion aux dissentiments de madame Geoffrin et de Stanislas-Auguste :

« Dame, que tout le monde admire, aime et révère,
    Représentez-vous le grand jour
    Qu'un Roi, vous appelant sa mère,
Vous serra dans ses bras au milieu de sa cour.
    Quelle joie alors fut la vôtre !
    Eh bien, telle est la nôtre
    Vous voyant de retour;
Outre qu'elle sera plus durable que l'autre ! »

loyaux « sujets » du royaume s'augmentait de l'inquiétude réelle que la plupart d'entre eux avaient ressentie au début de l'expédition, et ils ne se lassaient pas de s'extasier sur l'énergie de la voyageuse; sa belle santé, sa résistance aux fatigues, et sa mine « aussi reposée que si elle revenait d'une promenade à Chaillot ».

Son cœur était donc amplement satisfait, et son amour-propre ne l'était pas moins. Le mouvement de surprise un peu railleuse qui, dans une partie du public, avait accueilli la nouvelle du départ, s'était, grâce au succès partout répandu, transformé en un concert d'éloges ; l'opinion, dit Grimm, célébrait d'une voix unanime, comme « une entreprise de toute beauté, d'un courage étonnant », l'exode de cette « simple particulière, allant au bout du monde jouir de l'amitié d'un grand roi » ; et il semble, à voir le redoublement de prestige qui s'attacha désormais à son nom, que la déférence de l'Europe eût révélé ce qu'elle valait à ceux de ses compatriotes qui l'ignoraient encore. L'ambassadeur d'une des grandes puissances assurait à madame de la Ferté-Imbault « qu'il ne revenait pas de l'effet incroyable que cet événement avait produit en France et au dehors, et que, de sa vie, il n'avait rien vu de tel » ; et, depuis cette époque, un certain nombre de cours allemandes crurent, dit-on, nécessaire d'entretenir à Paris des correspondants spéciaux, ou plutôt des espions, afin d'être exactement renseignées sur ce

qui se disait[1] chez une femme, dont la réputation montait si haut et s'étendait si loin, semblable, comme dit madame Necker, à la vieillesse des arbres, « dont on connaît l'âge par l'espace qu'ils occupent et la quantité de racines qu'ils ont jetées. » Il n'est pas douteux que l'année qui suivit le retour de Pologne marqua, pour madame Geoffrin, l'apogée de son crédit et de sa gloire; c'est à partir de cette date que le salon de la rue Saint-Honoré devint véritablement et sans conteste « le centre et le rendez-vous de son siècle »; et c'est à peine si l'on peut relever quelque exagération poétique dans les vers par lesquels Delille termine son poème de la *Conversation* :

« Il m'en souvient, j'ai vu l'Europe entière,
D'un triple cercle entourant son fauteuil,
    Guetter un mot, épier un coup d'œil....
Les enfants du Midi, les habitants du Nord,
    Le rang, la faveur, la naissance,
Pour être accrédités dans les cercles de France,
Venaient dans son salon prendre leur passe-port
    Et recevoir leurs lettres de créance. »

Il y avait quelque mérite sans doute à garder le coup d'œil juste et la tête froide au milieu d'un tel nuage d'encens; c'est un témoignage qu'il faut rendre à madame Geoffrin. Elle redoubla dès lors de modestie

1. Note publiée dans le *Recueil de la Société impériale russe*.

habile; et, lorsqu'elle eut une fois repris son équilibre, elle ne le perdit plus jamais. Un trait qui peint le tact délicat de son esprit est la façon dont elle se dégagea, peu après sa rentrée en France, de la promesse qu'elle avait faite au roi Stanislas-Auguste de lui envoyer son portrait en pied, peint par Nattier [1] : « Voici ce que madame Geoffrin, demeurant rue Saint-Honoré, répond au sujet de son portrait : à son retour chez elle, étant un peu plus de sang-froid, elle a trouvé que c'était une impertinence à elle d'envoyer son portrait en Pologne. Il est très grand; elle est peinte en belle dame ; cela lui a paru ridicule à envoyer. Il faut que je fasse un petit conte à Votre Majesté. Nous avions ici un libertin, bel esprit, nommé Desbarreaux, qui, par parenthèse, a fait un beau sonnet quand il fut converti. Avant de l'être, il imagina de manger une omelette au lard un vendredi-saint, avec des libertins de ses amis. Pendant qu'ils mangeaient l'omelette, il survint un orage, et un grand coup de tonnerre. Desbarreaux fut abasourdi; il ouvrit la fenêtre, et, en jetant l'omelette, il dit : « Voilà bien du bruit pour une omelette au lard! » Quand on verrait mon beau et grand portrait à votre Cour, y tenant beaucoup de place, on dirait : voilà bien du bruit pour une omelette au lard. — *Et je serais l'omelette au lard* [2] *!* »

1. C'est le portrait dont la reproduction est en tête de ce volume.

2. *Correspondance inédite,* publiée par M. le comte de Mouÿ.

C'est par cette simplicité discrète qu'elle savait faire pardonner son succès et désarmer l'envie. Il est à remarquer en effet que, dans le cours d'une existence si longue et si brillante, elle n'eut qu'un petit nombre d'ennemis; et l'on peut citer les quelques occasions où elle eut sujet de se plaindre de la malignité d'autrui. Quand cela arrivait, elle ne s'en émouvait guère, et redoutait moins la malveillance de ses détracteurs que l'excès de zèle de ses amis. « Si vous trouvez, disait-elle à ceux-ci, des gens qui me haïssent, gardez-vous de leur dire le peu de bien que vous pensez de moi, ils m'en haïraient davantage. » Mais ce dédain philosophique n'allait pas jusqu'à la résignation que conseille l'Évangile, et, loin de tendre aux soufflets une joue bénévole, elle se défendit en toute circonstance contre les attaques de ses rares adversaires, avec un sang-froid et une décision qui lui assurèrent toujours une complète victoire.

Je ne veux mentionner ici qu'en passant la petite guerre qu'elle soutint, quelques années avant son voyage, contre Palissot, pamphlétaire et auteur dramatique, ennemi juré des encyclopédistes et de leur zélée protectrice. Dans sa comédie des *Philosophes*, qui fut représentée le 2 mai 1760 au Théâtre-Français, il traduisit madame Geoffrin sur la scène sous le nom de Cydalise, et le portrait était suffisamment reconnaissable pour que nul ne pût s'y tromper. La pièce, dont le plan est calqué sur celui des *Femmes savantes*, était d'ail-

leurs inoffensive; et les allusions satiriques, médiocrement plaisantes, n'avaient rien d'offensant pour le caractère de madame Geoffrin. Il semble donc — malgré le retentissement excessif [1] de cette comédie de circonstance — qu'elle en tira une bien dure vengeance en usant de son crédit pour faire interdire par la suite deux autres pièces du même auteur, *Les Satiriques* et l'*Homme dangereux* [2], et en privant ainsi de son gagne-pain un écrivain, dont le seul tort était d'attaquer en face un parti puissant et victorieux. Mais le véritable assaut qu'elle eut à repousser fut à la fin de l'année 1767, quand, au plus beau moment de sa gloire, parurent les *Lettres familières* de feu le président de Montesquieu.

Cette publication posthume, faite douze ans après la mort de l'auteur de l'*Esprit des lois*, excita, à l'époque où elle eut lieu, une émotion assez vive, pour qu'il soit aujourd'hui permis d'en raconter l'histoire

1. La princesse de Rebecq, presque mourante quand Palissot commença de travailler à sa pièce, ne demandait plus à Dieu que la grâce de vivre jusqu'à la première représentation, la grâce de mourir en disant : « C'est maintenant, Seigneur, que vous laissez aller votre servante, car mes yeux ont vu la vengeance ! » — *Les Femmes au* XVIII*e siècle*, par Goncourt.

2. La comédie des *Satiriques*, interdite en 1765, fut représentée en 1782, sans grand succès. *L'Homme dangereux* fut supprimé en 1770, sur un rapport de Suard, ami intime de madame Geoffrin. Ce mémoire adressé au lieutenant de police, M. de Sartines, allègue que la pièce n'est qu'un « misérable libelle », qu'il faut proscrire ce genre de la scène française, et que, « si les

avec quelque détail. Elle fut l'œuvre d'un certain abbé de Guasco, se disant « gentilhomme piémontais [1] », chanoine de Tournai en Belgique, et auteur de quelques ouvrages d'érudition qui l'avaient fait admettre à l'Académie des inscriptions. Insinuant et souple, il s'était glissé, on ne sait trop comment, dans l'intimité de Montesquieu, qui l'occupait, dit Collé, « à corriger ses épreuves », et sans doute aussi à aider ses recherches à travers les législations étrangères. Le grand écrivain amena son protégé chez madame Geoffrin, qui, grâce à ce haut patronage, et bien qu'elle le trouvât « bavard et importun [2] », lui fit le bon accueil qu'elle réservait d'ordinaire aux étrangers de distinction, et l'invita même une fois ou deux aux dîners du mercredi. Mais l'abbé ne demeura pas longtemps dans la place. Madame Geoffrin — c'est Guasco lui-même qui rapporte le propos — prétendait avoir sur sa table « une aune à mesurer les gens qui se présentaient pour la première fois chez elle », et juger par ce moyen, d'un coup d'œil infaillible, « s'ils pouvaient devenir des meubles qui convinssent à sa maison ». Guasco, à son

philosophes sont vraiment des hommes funestes et ennemis de la société, il convient de les traîner dans les prisons, et non sur le théâtre, de les faire punir par les magistrats, et non par M. Palissot. » Suard obtint gain de cause, et la comédie fut retirée par ordre du ministre. (Voir le *Portefeuille de Suard*, publié par Ch. Nisard).

1. Il était né à Pignerol en 1712.

2. Souvenirs de madame de la Ferté-Imbault.

vif dépit, ne trouva pas son emploi dans le mobilier de l'hôtel, et il éprouva la surprise d'en voir un beau matin la porte se fermer devant lui.

Quelle fut la cause de cette mésaventure? L'abbé de Guasco, dans une note qu'il écrivit plusieurs années après, propose une version bizarre et peu vraisemblable. Madame Geoffrin, à l'en croire, déjà mortifiée qu'il eût omis de parler d'elle dans sa *Vie du prince Cantémir* [1], et refusé de lui présenter son ami le marquis de Saint-Germain, ministre de Sardaigne, aurait enfin violemment éclaté, un jour qu'à l'heure du dîner l'abbé se vit forcé de s'éclipser brusquement, en alléguant à haute voix « une colique dont il était tourmenté ». Estimant que cette confidence publique « manquait au ton de la bonne compagnie », elle l'aurait rayé sur-le-champ de la liste de ses convives. En réalité, l'expulsion de Guasco hors du salon de la rue Saint-Honoré se justifiait par de plus sérieux motifs. Les origines obscures, les allures quelque peu louches de cet abbé cosmopolite, ses fréquentations assidues et inexpliquées dans l'antichambre de certaines ambassades, avaient fait soupçonner dans le public qu'à ses occupations littéraires il joignait un autre métier, plus lucratif, mais moins généralement estimé. On l'accusait, en un mot, de recueillir dans les salons parisiens des informations politiques pour le compte

1. Ancien ambassadeur de Russie en France et fort lié avec madame Geoffrin.

de telle ou telle puissance. Vraies ou fausses, ces suppositions l'avaient fait mettre en quarantaine dans plusieurs sociétés, et madame Geoffrin, avertie de ces bruits fâcheux, crut prudent d'épargner à ses hôtes la compagnie de ce douteux personnage. Guasco, que Collé qualifie d' « impudent coquin », et qui en tout cas ne manquait point d'aplomb, persista néanmoins à se présenter chez elle. Il y vint notamment une fois qu'elle recevait certaines personnes « à qui monsieur l'abbé ne convenait pas » ; elle refusa de le laisser entrer ; il prétendit forcer la porte ; si bien que la maîtresse de maison prit le parti de lui dire nettement son fait, et de « le mettre dehors par les épaules [1] ».

L'affaire fit du bruit. Guasco, furieux, écrivit à Montesquieu, alors dans son château de la Brède, pour raconter l'histoire à sa manière, et se plaindre du traitement qu'il avait essuyé. Celui-ci, mal disposé, comme on sait, à l'égard de madame Geoffrin, prit fait et cause pour son ami avec une grande véhémence, et, dans les lettres intimes dont il l'honorait, s'efforça de panser la blessure de son amour-propre. Un mois plus tard, dans le dernier séjour qu'il fit à Paris, il reçut la visite de madame Geoffrin, qui, dit-il, mit l'incident sur le tapis, et parla de Guasco « d'un air moqueur [2] ». Montesquieu défendit l'abbé; madame

1. *Correspondance inédite* de Collé. — Souvenirs de madame de la Ferté-Imbault.

2. Lettre de Montesquieu, janvier 1755.

Geoffrin maintint son dire, et l'entretien se termina sur un ton assez vif. Montesquieu affirme qu'à la suite de cette scène, son intention était de rompre ouvertement avec madame Geoffrin; mais il n'en eut pas le loisir : déjà malade et fort affaibli à ce moment, il mourut très peu de jours après [1], et l'on put croire cette petite querelle définitivement enterrée avec lui.

Ce dénouement n'eut pas fait le compte de Guasco. Le chanoine de Tournai, qui avait la mémoire longue et la rancune opiniâtre, tenait à sa vengeance, et il la rumina patiemment pendant de longues années. Il choisit enfin, pour la réaliser, l'instant où le nom de son ennemie retentissait avec éclat dans l'Europe entière. Au mois d'octobre 1767, parut à Florence un petit recueil, de modeste apparence, intitulé *Lettres familières du président de Montesquieu,* ouvrage orné de nombreuses notes, dont l'auteur gardait l'anonyme [2]. Ces lettres, presque toutes adressées à Guasco lui-même, traitent en général d'affaires privées, et n'offrent qu'un intérêt médiocre. Le style un peu froid et apprêté de Montesquieu ne se prêtait guère, au reste, à l'abandon aisé qui convient au genre épistolaire; il le proclamait lui-même dans un entretien confidentiel

1. Le 10 février 1755.

2. Dans ces notes, où Guasco vante à tout propos ses productions personnelles, il pousse le soin du déguisement jusqu'à feindre de ne pas connaître quelques uns de ses propres ouvrages, et de les citer seulement d'après la renommée publique.

avec le président Hénault, et ses *Lettres familières* ne sont pas pour le contredire. Elles n'ajoutent rien, tant s'en faut, à la gloire du grand homme, et il est à présumer que, malgré le nom de l'auteur, elles eussent peu frappé l'attention publique, si l'éditeur, à la fin du volume, n'eût adroitement placé en évidence trois lettres, d'un ton plus vif que le reste, où Montesquieu, prenant madame Geoffrin à partie, la tournait en ridicule et la vilipendait en termes d'une excessive dureté. Pour mieux accentuer l'injure, Guasco, dans un article que publiait en même temps la *Gazette de Hollande*, soulignait en la commentant cette attaque d'outre-tombe, et y ajoutait quelques épithètes de son crû : « harengère du beau monde, dame de charité de la littérature », et autres gentillesses analogues.

Les insultes de Guasco eussent pu passer pour négligeables, mais il n'en était pas de même des phrases échappées à la plume de l'écrivain illustre, dont le jugement sévère risquait de faire loi pour la postérité. Aussi conçoit-on la juste indignation de « la Geoffrin », comme l'appelait Montesquieu, en lisant les lettres où son ancien ami, son commensal pendant près de vingt ans, l'accusait de « traits malhonnêtes », la dénonçait comme capable de toutes les « horreurs », et se plaignait avec amertume des mauvais traitements qu'il avait subis lui-même dans « la boutique près de l'Assomption ». Le coup était rude, et d'autant plus perfide que, contre un homme mort

depuis douze ans, la colère était vaine et la riposte impossible. C'est ce que comprit aussitôt l'esprit pratique de l'intelligente bourgeoise, et, sans s'attarder à des récriminations inutiles, elle courut au plus pressé, qui était d'entraver, s'il en était temps encore, la diffusion de l'ouvrage. Elle n'y épargna ni peine ni démarches. En quelques jours, l'édition était arrêtée, les exemplaires déjà imprimés saisis et détruits par le feu, et, par surcroît de précaution, une « édition nouvelle », secrètement publiée aux frais de madame Geoffrin, paraissait dans la même ville, semblable en tout à la première, avec cette unique variante que les passages malveillants y étaient soigneusement effacés.

Restait l'article de la *Gazette de Hollande*, fort répandue dans toute l'Europe, et qu'il semblait difficile de laisser sans réponse. Sans hésiter, madame Geoffrin s'adresse au duc de Choiseul, réclame hautement justice des calomnies imprimées sur son compte, et le ministre se prête avec complaisance à tout ce qu'on lui demande : notre chargé d'affaire à la Haye est mis en mouvement; le gouvernement de Hollande, saisi de l'affaire, promet de « réprimander le gazetier pour son impertinence », et de lui imposer un désaveu formel. Bref, la négociation fut si rondement menée que, moins de trois semaines après la note diffamatoire, la *Gazette* publiait la rétractation suivante, rédigée de la plume même du diplomate français : « Nous sommes assurés que ce qui concerne madame de Geoffrin (*sic*)

dans le supplément de notre gazette du 3 de ce mois est entièrement faux et calomnieux, et il n'en fallait pas davantage pour nous convaincre que les lettres attribuées à feu M. de Montesquieu sont supposées. Nous nous rétractons ici. C'est un hommage que nous devons à la vérité, et que nous rendons d'ailleurs avec plaisir au mérite personnel de madame de Geoffrin [1]. »

Guasco eut beau protester, affirmer l'authenticité des lettres, faire rétablir, dans quelque imprimerie clandestine, les textes supprimés, la publication diffamatoire resta interdite en France; et Collé constate que, de son temps, se procurer un exemplaire de l'édition complète était chose à peu près impossible [2]. Les philosophes amis de madame Geoffrin applaudirent unanimement à cette exécution sommaire; car tels étaient, au siècle dernier, parmi les meilleurs esprits,

1. On trouvera à l'Appendice, pages 467-474, les lettres et les pièces relatives à cette affaire.

2. Horace Walpole, alors en Angleterre, eut le livre entre les mains, et, dans une lettre à Mann, il s'exprime sur cette affaire dans les termes suivants : « Je suis un peu scandalisé des notes, qui, bien que vraies, sont trop amères. Madame Geoffrin en sera très blessée, et en vérité les lettres mêmes qui la concernent sont fort mortifiantes. Dites-moi de qui sont les notes; vous le pouvez sans danger; madame Geoffrin et madame d'Aiguillon furent très obligeantes pour moi à Paris, et je regrette qu'elles soient molestées; mais je n'ai aucune amitié particulière pour elles. Je n'ai prêté le livre à personne, de peur que lady Hervey n'en entende parler, elle qui les aime tant toutes deux! *(General Correspondence)*.

les procédés admis en matière de liberté de la presse, et les plus éloquents apôtres de la tolérance trouvaient tout simple et naturel, dans la lutte engagée contre leurs adversaires, d'envoyer les écrits au pilon, et les auteurs à la Bastille [1].

Cette défense vigoureuse porta d'ailleurs les fruits qu'on en pouvait attendre : elle découragea la malveillance, et fit taire les censeurs. La considération dont jouissait madame Geoffrin n'en reçut aucune atteinte; sa sérénité d'humeur ne fut pas un moment altérée, et nulle attaque sérieuse ne vint plus désormais troubler sa calme vieillesse. Elle avait alors soixante-huit ans, et touchait au déclin de la vie. Jamais pourtant son esprit n'avait été plus robuste, sa pensée plus alerte. Les années, en s'accumulant sur sa tête, loin d'affaiblir sa verve, semblaient l'aviver encore. « Je suis si gaie, écrivait-elle, qu'un troupeau de jeunes dames de vingt ans me viennent voir quand elles veulent se divertir. Je les fais pâmer de rire!... Elles me demandent souvent de petits soupers. Je les gronde sur l'usage qu'elles font de leur jeunesse, et je les prêche pour se procurer une vieillesse saine et gaie, telle qu'est la mienne ».

C'est en effet vers cette époque que les « petits

1. Voir à ce sujet, dans les charmants *Portraits du XVIIIe siècle*, par M. Jules Soury, l'histoire des démêlés de Fréron avec Voltaire et d'Alembert.

soupers », jusqu'alors intermittents, deviennent en quelque sorte une institution régulière. Depuis plusieurs années déjà, madame Geoffrin sortait peu de chez elle le soir, et, si par hasard elle se risquait dans quelque réunion mondaine, elle n'y faisait qu'une courte apparition, presque aussitôt debout qu'assise, et, selon l'expression de Diderot, « un pied levé et l'autre en l'air », tant elle avait hâte de regagner son logis. Elle n'eut donc guère de peine à renoncer entièrement à un genre de plaisirs dont elle profitait si peu. Maintenant, la journée finie, ses amis sont toujours assurés de la trouver au coin de sa cheminée, dans un de ces vastes fauteuils où, dit l'un d'eux, « on est si bien assis, qu'un homme qui y est une fois tombé a bien du mal à se relever ! » Mais, si son hospitalité est gracieuse et large, elle n'aime pas beaucoup les visites improvisées, et préfère combiner elle-même le groupement de ses soirées intimes. Cinq ou six personnes au plus composent le cercle quotidien, appareillées avec un art habile, et « réciproquement bien aises d'être ensemble ». Parmi les hommes, Marmontel, Gentil-Bernard, le chevalier de Chastellux, le prince Louis de Rohan, depuis cardinal, sont les plus assidus. Parmi les femmes : la comtesse de Brionne, la marquise de Duras, madame Necker, et surtout « la Vénus » de cet Olympe, la délicieuse comtesse d'Egmont [1],

1. Septimanie de Richelieu, mariée à Casimir Pignatelli, comte d'Egmont. Elle mourut jeune et sans enfants. « Sa figure est

fille du maréchal de Richelieu, dont elle avait la vivacité, l'esprit, la grâce, et aussi, disaient les mauvaises langues, « l'humeur volage et libertine [1] ».

A ces soupers, si la compagnie est de choix, la table est des plus simples : un poulet, des épinards, une omelette, en font généralement tous les frais. Mais, à vrai dire, on ne songe guère au menu, et ce n'est pas dans la bonne chère que réside l'attrait de ces réunions, où chacun des convives est tenu de contribuer pour sa part à l'amusement des autres. L'un y donne la primeur de ses poésies galantes ; l'autre essaie sur l'auditoire l'effet de ses petits contes sentimentaux ou badins ; et, présidant à ces jeux, la maîtresse de maison, enveloppée dans sa « douillette de soie grise », la tête ornée d'un large papillon de rubans [2], distribue éloges et critiques, anime les causeries, divertit tout le monde par le piquant de ses remarques, par ses vives anecdotes, débitées avec tant de naturel qu'on croit voir ce qu'elle raconte, par ses comparaisons imagées, où l'emploi familier des termes de ménage forme un contraste imprévu avec la finesse et l'ingéniosité des idées. Parle-t-on de la

charmante, écrit madame Geoffrin, mais son grand charme est quand elle parle, ce qu'elle fait avec une grâce qu'on ne peut rendre ». — Voir sa biographie, par madame la comtesse d'Armaillé.

1. Marmontel, *Mémoires*.

2. Madame Vigée-Lebrun, *Mémoires*.

vertu d'une femme dont elle a connu jadis la jeunesse orageuse? Elle affecte d'abord de garder le silence, puis, lorsqu'on l'interpelle : « Je me tais, dit-elle, parce que je l'ai vue *poire*. Je suis comme ce paysan qui ne pouvait se résoudre à faire sa prière au pied de l'image d'un saint, dont le bois portait des poires peu de temps auparavant. » Vante-t-on la magnificence du nouvel hôtel de Bourret, l'opulent fermier général? « Je n'y trouverais rien à redire, s'écrie-t-elle, si seulement Bourret en était le frotteur! »

L'aimable duc de Nivernais lui-même, la coqueluche des belles dames de son temps, n'échappe pas à sa malignité : « C'est un guerrier manqué, dit-elle, ambassadeur manqué, auteur manqué; bref, il est manqué de partout. » Elle possède à un haut degré le sens du comique, saisit à première vue le ridicule des gens ou des choses, et le fixe d'un crayon qui manque rarement la ressemblance; soit que sa verve s'exerce aux dépens de ce pauvre chevalier de Saint-Étienne, qui passe pour un grand savant « parce qu'il a fait naufrage dans les sciences occultes », et qui, hâve, émacié, piteux, a pris la figure des spectres qu'il prétend évoquer; soit qu'elle scandalise Horace Walpole en dépeignant d'un trait burlesque les empressements excessifs de sa belle-sœur, la célèbre lady Orford, qui, du fond de l'Orient, est accourue chez elle exprès pour lui rendre hommage, et, dès qu'elle

l'aperçoit, « la baise en long et en large avec la ferveur d'un pèlerin [1]. »

C'est à l'une de ces aimables réunions du soir qu'eut lieu l'amusant colloque, rapporté par La Harpe, entre madame Geoffrin et l'abbé de Voisenon, ami intime du maréchal de Richelieu, et, comme ce dernier, grand amateur de galantes aventures. Elle voulait à toutes forces le garder à souper ; il refusait non moins obstinément.

— J'ai des affaires indispensables, dit-il enfin.

— Des affaires ! Vous ! C'est donc un rendez-vous ?

— Peut-être.

— Oh ! bien, l'abbé, vous n'irez pas. Je suis trop votre amie pour le souffrir ; votre santé... allons, vous n'irez pas.

Il hésite un moment :

— Mais, objecte-t-il, j'ai promis ; il faut donc que j'écrive.

— Oui, sans doute, écrivez.

On apporte plume et papier ; mais il demeure embarrassé, comme un homme qui ne sait ce qu'il doit faire.

— Eh bien ! pourquoi n'écrivez-vous pas ?

Il hésite encore ; enfin, prenant sa résolution :

— Ce n'est pas la peine que j'écrive, dit-il, je m'étais bien douté qu'il ne me serait guère possible d'aller à ce rendez-vous, et ma lettre est écrite.

1. Horace Walpole, *General Correspondence*.

Et, ce disant, il tire la lettre de sa poche, et l'envoie sur-le-champ, au milieu des rires de toute l'assistance [1].

En dépit de ces anecdotes et des mots que j'ai cités plus haut, ce qui distingue madame Geoffrin de la

1. *Correspondance littéraire* de La Harpe. — Pour ne rien omettre au tableau des relations de madame Geoffrin avec les gens du grand monde, il convient d'ajouter que, malgré cette science du savoir-vivre et ce sentiment de la bienséance que lui reconnaissaient ses contemporains, et au milieu de la considération générale dont elle était entourée, elle eut parfois quelques rebuffades à subir de la part de certaines femmes de qualité, qui ne pouvaient lui pardonner l'obscurité de sa naissance. Citons-en pour exemple cette anecdote, assez méchamment racontée par Collé : « Madame Geoffrin va voir un matin la duchesse de Chevreuse. Elle était à sa toilette, environnée de marchands, de marchandes, de fournisseurs de tous genres, qui étaient debout. Madame Geoffrin salue madame de Chevreuse, à peine même s'en donne-t-elle le temps, ne regarde personne, tire elle-même un fauteuil, s'assied, et entame l'affaire pour laquelle elle était venue. Madame la comtesse de Guiche, qui court les rues à pied le matin, et qui est toujours très mal vêtue pour faire ses courses, se trouva par hasard confondue dans la foule de toutes les personnes qui étaient là ; cette femme de qualité, choquée avec raison de l'impertinente aisance de la bourgeoise, tire par la manche une des femmes de madame de Chevreuse, et lui fait une profonde révérence. La chambrière, en riant, rend sur-le-champ la révérence à la comtesse de Guiche, qui lui dit : « Ah ! tu salues les gens, toi, Adélaïde ! Tu es polie. C'est que tu as reçu de l'éducation, tu as été bien élevée. » On s'imagine bien quel dut être l'embarras de madame Geoffrin, quand elle jeta les yeux sur madame de Guiche, et quel put être le reste de cette scène. » (*Journal* de Collé, novembre 1767.)

plupart des autres femmes d'esprit de son temps, c'est que, malgré une pointe d'humeur moqueuse, elle n'était pas méchante ; et c'est aussi — chose encore plus rare — que, nonobstant sa verdeur de langage, elle n'était aucunement « indécente » ; ce dernier témoignage émane de madame Necker, que l'on peut croire sur parole. « Elle parlait de la galanterie sur le ton simple de la Bible » ; et la franchise même de ses expressions révélait clairement « qu'elle n'avait jamais eu rien à démêler avec les passions des hommes [1] ». L'amour, suivant elle, ne devait être qu'un « sentiment de passage », tolérable à peine dans la première jeunesse, comme un simple acheminement vers la pure amitié, seule digne d'occuper un cœur bien placé, seule capable d'assurer une vieillesse respectable. C'est la morale qu'elle enseignait aux « jeunes dames de vingt ans » qui s'empressaient à ses petits soupers. Celles-ci la remerciaient de ses conseils, applaudissaient à ses discours, et n'en faisaient ni plus ni moins. Mais cet échec prévu ne la rebutait pas ; et elle se bornait à dire en souriant qu'elle croyait peu à l'efficacité des sermons, ayant prêché toute sa vie et n'ayant jamais converti personne.

1, Madame Necker, *Mélanges*.

CHAPITRE XVI

Influence croissante de madame Geoffrin sur son entourage. — Son rôle modérateur. — Docilité surprenante de ses amis. — Comment elle les en récompense. — La généreuse donation qu'elle fait à Morellet. — Sa conduite singulière à l'égard de Diderot. — L'héritage de M. de Mairan. — Usage qu'elle en fait. — Caractère particulier de la bienfaisance de madame Geoffrin.

Quel que fût le succès de madame Geoffrin auprès du monde élégant et frivole qui formait le public ordinaire de ses petits soupers, ce n'est pas là qu'il faut la voir si l'on veut se faire une juste idée de son influence, de son rôle et de ses talents. Là où elle est vraiment elle-même, et dans son cadre naturel, c'est aux dîners du lundi et du mercredi, parmi les gens de lettres, les philosophes, les artistes, qui, aux jours consacrés, tiennent leurs assises sous sa présidence, et « mettent l'Encyclopédie du siècle en action et en conversation autour d'elle ». Dans le bouillonnement

qui échauffe toutes ces cervelles d'utopistes et de réformateurs, au milieu des causeries d'une variété infinie, des discussions brûlantes, où les vérités les plus hardies côtoient les plus dangereux paradoxes, où l'on agite tous les problèmes, où l'on ébranle toutes les croyances, où la Révolution prochaine s'affirme en théories avant d'éclater dans les faits, madame Geoffrin représente la mesure, la raison, l'esprit conciliant et modérateur. Elle endigue les idées sans leur barrer passage ; elle discipline les âmes sans comprimer leur essor ; et l'on ne saurait imaginer ce qu'elle dépense à ce jeu d'habileté, de patience, de trésors de souplesse et de diplomatie.

Un de ses grands soucis, dans les dernières années de son règne, est de bannir de son salon les débats politiques, et le souvenir récent de ses déboires en Pologne n'est sans doute pas étranger aux craintes prudentes qu'elle manifeste à ce sujet. La politique est devenue maintenant la bête noire de madame Geoffrin, son ennemie personnelle, l'objet de son dégoût, de sa haine et de son mépris. Tantôt elle l'accable d'invectives, et prétend y découvrir « les profondeurs de Satan » ; tantôt elle « cache sa tête dans un sac », et s'enveloppe des voiles d'une complète ignorance : « Les gazettes et les raisonnements politiques sont pour moi des brouillards épais, où je ne vois, n'entends, ni ne distingue rien. Je n'écoute que les personnes instruites, désintéressées et impartiales. On me

demandera où je les trouve? Je répondrai : nulle part. C'est pourquoi je ne sais rien [1] ». Sur ce point, elle est intraitable, et les plus frondeurs parmi ses convives, Raynal, Turgot, Marmontel, Morellet, sont parfois obligés de quitter son salon, pour s'en aller, aux Tuileries, discuter en plein vent les nouvelles du jour, attaquer les ministres, et manifester le « tendre intérêt qu'ils portent aux succès de Frédéric de Prusse, le roi philosophe [1] ». Même alors, elle ne les tient pas quittes, prétend entraver leurs propos séditieux, les poursuit jusque sur l'escalier pour les empêcher de s'en aller ensemble, les conjure de renoncer à leur « sabbat » maudit.

Contre cette tracasserie, quelques-uns sont parfois tentés de regimber. Mais ils savent bien, en somme, que les gronderies de leur « tyran » viennent de sa sollicitude, et que son attachement à ses amis l'emportera, aux jours d'épreuve, sur sa déférence envers les dépositaires du pouvoir. Aussi finissent-ils toujours par se soumettre de bonne grâce, et leur vengeance se borne le plus souvent à d'inoffensives plaisanteries. Tel cet amusant passage du « Sermon philosophique » prononcé par Grimm, le Jour de l'an 1770, dans « la synagogue de la rue Royale », c'est-à-dire dans l'hôtel du baron d'Holbach : « Annonces et

1. Lettre du 1er octobre 1770.

1. Morellet, *Mémoires*.

bans.... Mère Geoffrin fait savoir qu'elle renouvelle les défenses et lois prohibitives des années précédentes, et qu'il ne sera pas plus permis que par le passé de parler chez elle ni d'affaires intérieures ni d'affaires extérieures, ni d'affaires de la cour ni d'affaires de la ville, ni d'affaires du Nord ni d'affaires du Midi, ni d'affaires d'Orient ni d'Occident, ni de politique ni de finances, ni de paix ni de guerre, ni de religion ni de gouvernement, ni de théologie ni de métaphysique, ni de grammaire ni de musique, ni en général d'aucune matière quelconque, et qu'elle commet Dom Burigny, bénédictin de robe courte, pour faire taire tout le monde, à cause de sa dextérité connue et du grand crédit dont il jouit, et pour être grondé par elle, en particulier, de toutes les contraventions à ces défenses.

» L'Église, considérant que le silence, et notamment sur les matières dont il est question, n'est pas son fort, promet d'obéir autant qu'elle y sera contrainte par forme de violence. »

Tel est le ton ordinaire de la rébellion ; à peine s'y joint-il parfois un doux et plaintif reproche : « On ne peut jamais rien vous dire ! Dès que nous voulons accoucher de quelque bonne idée, vous nous imposez silence à la première douleur de l'enfantement. Le moyen d'arriver à terme ?... [1] » Puis une docilité

1. Lettre de Grimm à madame Geoffrin, 10 novembre 1773.

parfaite succède sans résistance à ces protestations timides ; et l'exactitude scrupuleuse des fidèles de « l'Église encyclopédique » à observer les règles et préceptes de la respectable « Mère Geoffrin » est vraiment, en ce temps de révolte universelle, un phénomène unique et singulier. Sans vouloir rabaisser leur mérite, il me sera permis de constater que, pour beaucoup d'entre eux, leur intérêt, par une heureuse coïncidence, allait d'accord avec leurs sentiments, et que cette patience exemplaire trouva sa juste récompense. Si divers qu'ils soient entre eux, philosophes, littérateurs, artistes ou gens du monde, un trait commun les rassemble, dans leur commerce avec madame Geoffrin : presque sans exception ils furent ses obligés. Je veux dire que, mettant en pratique sa devise *donner et pardonner*, elle les assista sans jamais se lasser, la plupart de sa bourse, les autres de son crédit, de ses conseils, de ses démarches, dans toutes les occasions où ils eurent besoin de ses services.

Cette disposition ne fit que s'accentuer avec l'âge, et devint, dans les derniers temps de sa vie, une irrésistible habitude. « Le bienfait de sa part était perpétuel », a-t-on dit ; j'ajoute qu'il était également discret, que non seulement elle n'en parlait jamais elle-même, mais qu'elle exigeait des autres une retenue analogue, et que, si « les empressements la suffoquaient », les remerciements expansifs lui cau-

saient également « une colère aimable et presque sérieuse ».

C'est seulement après sa mort que l'on sut combien sa main cachée était ouverte et secourable, et que les traits multipliés de son « humeur donnante » éclatèrent au grand jour. Les amis qu'elle avait aidés dans le mystère se firent alors un point d'honneur de divulguer ses bienfaits, et les pages que plusieurs d'entre eux ont consacrées à sa mémoire ne sont, pour ainsi dire, qu'une longue liste de ses largesses et de ses charités. Même, certains de ces panégyristes, dans le tableau qu'ils tracèrent de cette « bonté agissante », parurent excéder la mesure, et l'on soupçonna méchamment qu'à leur reconnaissance se mêlait le secret calcul d'indiquer aux rivales de madame Geoffrin la véritable voie à suivre pour obtenir la même célébrité. « On reconnaît là — dit Grimm à propos de l'un de ces derniers — le philosophe qui, sans se permettre d'embellir son modèle, se propose uniquement de le montrer sous le point de vue le plus propre à exciter une émulation utile à la société... des gens de lettres. » Le « philosophe » auquel s'appliquent ces lignes malic'euses n'est autre que l'abbé Morellet, et la façon dont madame Geoffrin se comporta vis-à-vis de cet adroit économiste est un exemple excellent des procédés généreux dont elle était coutumière envers ceux qu'elle avait une fois adoptés.

Morellet avait publié en 1769, sur les instructions

de M. d'Invaux, contrôleur des finances, plusieurs Mémoires, primitivement dirigés contre le privilège de la Compagnie des Indes, mais qui attaquaient d'une manière générale tous les monopoles en matière de commerce. Or, la fortune de madame Geoffrin consistait surtout, nous le savons, en actions de la Manufacture des glaces de Saint-Gobain. Elle profitait par conséquent du privilège alors attribué à cette célèbre compagnie, et ne pouvait approuver une doctrine dont l'application l'eût infailliblement ruinée. Aussi ne se fit-elle pas faute de gronder avec vivacité le publiciste sur « ses méchants Mémoires ». Mais, peu après, M. d'Invaux ayant quitté le ministère sans avoir eu le temps de récompenser les services de Morellet, celui-ci qui ne vivait guère que du produit de sa plume, se trouvait fort en peine, et se livrait à d'amères réflexions; quand, un matin, il voit entrer chez lui madame Geoffrin, qui s'assied au coin de son feu, manifeste d'abord quelque embarras, puis, prenant résolument son parti : « Je ne veux pas, dit-elle, laisser votre sort entre les mains de ces gens en place, qui n'ont encore rien fait pour vous, et d'un moment à l'autre peuvent vous retirer ce qu'ils vous donnent. Dites-moi votre nom de baptême, et passez demain chez Dosne, notaire, rue du Roule. Vous signerez un contrat de rente de douze cent et quelques livres, que je place sur votre tête. Après cela, vous serez sûr au moins de vivre à l'abri du

besoin [1]. » Sur ce, sans écouter les remerciements de l'abbé, elle se lève brusquement et s'en va, « comme elle faisait toujours quand on lui parlait de reconnaissance ».

Cette générosité était d'autant plus méritoire que Morellet n'était pas, parmi ses familiers, un de ceux vers lesquels son cœur se sentait le plus vivement entraîné. Amené chez elle par Trudaine, il lui avait même inspiré au début « une sorte d'éloignement », par son caractère froid, son ton dogmatique, cet esprit hargneux et agressif qui lui avait valu de la part de Voltaire le surnom de l'abbé *Mords-les*. « Supportez-moi seulement, disait-il à madame Geoffrin, jusqu'au jour où vous pourrez m'aimer ! » Ce jour-là vint-il jamais ? Le trait qu'on vient de lire ne le prouve pas d'une manière certaine, car, chez madame Geoffrin, la fureur de donner était telle, qu'elle prévalait quelquefois même sur une antipathie déclarée. Rien n'est plus topique à cet égard que sa conduite envers Diderot, et c'est une des particularités curieuses de cette dernière période de sa vie.

Ses relations avec le grand écrivain peuvent se définir ainsi : elle ne put jamais le souffrir, et elle le combla de bienfaits. Le génie tumultueux et désordonné de Diderot, son imagination sans frein, cette éloquence fougueuse, dont le torrent roulait pêle-mêle

1. Morellet, *Mémoires*.

les pierreries les plus rares et les plus grossières scories, effrayaient l'âme tranquille, méthodique et pondérée de la prudente bourgeoise. Les jugements qu'elle a portés sur lui sont généralement empreints de sévérité, sinon de malveillance. « C'est un honnête homme, disait-elle, mais il a la tête mauvaise ; et il est si mal organisé, qu'il ne voit ni n'entend rien comme cela est ; il est toujours comme un homme qui rêve, et qui croit tout ce qu'il a rêvé[1]. » Ailleurs, tout en lui reconnaissant « beaucoup d'esprit », elle estime qu'il ne sera jamais « bon à rien », et, pis encore, qu'il serait « fort dangereux dans quelque emploi qu'il fût ». Mais, au fond, ce qu'elle lui pardonne moins que ses écrits licencieux et ses idées subversives, c'est l'extrême vulgarité de ses manières, et « son ignorance absolue de tous les usages du monde ».

Sur ce point, il faut l'avouer, les critiques qu'elle lui adresse n'ont rien d'exagéré. Le laisser-aller du philosophe dépassait parfois toute mesure. Lors du voyage qu'il fit à Pétersbourg, en 1773, il mit à une rude épreuve la patience de Catherine II, qui l'avait convié à cette visite. « Votre Diderot est un homme bien extraordinaire ! — écrit l'Impératrice à madame Geoffrin, dans une lettre citée par le comte d'Escherny — Je ne me tire pas de mes entretiens avec

1. Lettre du 8 mai 1774, au roi de Pologne.

lui sans avoir les cuisses meurtries et toutes noires. J'ai été obligée de placer une table entre lui et moi, pour me mettre, moi et mes membres, à l'abri de sa gesticulation. » L'abbé Galiani, dans une lettre à Thomas, renchérit encore sur « la conduite épouvantable » de Diderot à l'égard de la Tsarine, à laquelle il a osé « jeter sa perruque au nez, pincer le genou », et autres incongruités de même force. « Il n'a fait aucune conquête, excepté celle de l'Impératice, écrit Grimm[1] à la suite de faits analogues. Mais tout le monde n'a pas la tête de cette grande femme, et n'est pas accoutumé comme elle au génie et à ses étrangetés. » La despotique bourgeoise de la rue Saint-Honoré avait l'humeur moins endurante que la souveraine de toutes les Russies ; aussi ne voulut-elle jamais recevoir Diderot dans son salon, moins encore, comme on pense, l'admettre à ses dîners. Il est vrai qu'il s'y fût montré un convive incommode, si l'on en croit l'assertion d'un de ses contemporains[2], qui lui attribue l'habitude de « s'emparer à table des bras de ses deux voisins », et de continuer à pérorer sans trêve, « tout en mangeant lui-même du plus grand appétit ».

Avec son franc-parler habituel, madame Geoffrin ne cachait guère à Diderot le peu de goût qu'elle avait

1. Lettre au comte de Nesselrode.

2. *Mélanges* du comte d'Escherny.

pour sa personne ; et il s'en plaint dans sa correspondance : « Je reçus, écrit-il un jour [1], la visite de madame Geoffrin, qui me traita comme une bête, et qui conseilla à ma femme d'en faire autant. La première fois, elle était venue pour gâter ma famille ; cette fois, elle serait venue pour gâter ma femme, et lui apprendre à mépriser son mari. » Madame Geoffrin, en effet, si elle n'attirait pas Diderot chez elle, allait quelquefois chez lui. Elle était même une des seules femmes qui rendît visite à madame Diderot, pauvre créature inoffensive et simple, assez durement malmenée par son époux, et dédaignée par la plupart des amis de ce dernier. Madame Geoffrin avait pitié d'elle, et lui témoignait de l'intérêt. C'est en accomplissant cette bonne œuvre qu'elle fut frappée de la pauvreté du « réduit philosophique » qui abritait Diderot et sa famille ; l'aspect misérable de ce logis lui serra le cœur ; et, sans parler de son dessein à personne, elle profita d'une absence de l'écrivain pour faire déménager ses meubles et ses « haillons », qu'elle remplaça séance tenante par un mobilier neuf, commandé tout exprès, et dont la simplicité n'excluait pas l'élégance. Elle poussa même la recherche, sachant le goût de Diderot pour la peinture, jusqu'à orner les murs de son salon de toiles des meilleurs maîtres, entre autres deux paysages de Joseph Vernet. L'intention, certes

1. 15 septembre 1767. Lettre à mademoiselle Volland.

était excellente. Le philosophe lui en sut-il beaucoup de gré? La chose est moins certaine. Dans le morceau, d'ailleurs exquis, intitulé : *Regrets sur ma vieille robe de chambre* [1], s'il compare à son ameublement ancien celui qui lui fut substitué, c'est surtout, semble-t-il, pour déplorer la perte du premier, auquel il tenait par le lien puissant de l'habitude. Mais il est permis de ne voir là qu'un paradoxe littéraire ; et sans doute eut-il moins de peine qu'il ne dit à se résigner à son luxe.

Ce bienfait discuté n'était d'ailleurs ni le seul, ni le principal, dont Diderot fût redevable à madame Geoffrin. Le plus grand service qu'elle lui ait rendu remonte au jour où un arrêt du Conseil du Roi révoqua le privilège de l'Encyclopédie [2]. La publication, à moitié achevée, en reçut un coup terrible. Plusieurs des plus célèbres rédacteurs, d'Alembert entre autres, prirent peur, et firent mine de se retirer de l'affaire ; et, bien que l'intervention de M. de Malesherbes [3] eût en partie raccommodé les choses, la timidité de l'imprimeur, et le manque des fonds nécessaires pour relever son courage, faillirent amener l'avortement de cette vaste entreprise. Pour Diderot, c'était la ruine complète, la ruine de ses biens comme celle de ses espérances. Ce fut madame Geoffrin qui le sauva. Elle s'engagea

1. Brochure publiée en 1772.
2. 8 mars 1759.
3. Il était alors directeur de la librairie.

auprès de l'éditeur pour une somme considérable, que madame de la Ferté-Imbault, en revoyant plus tard les comptes de sa mère, n'évaluait pas à moins de cent mille écus ; et cette intervention généreuse, dont elle voulut garder l'anonyme, permit la continuation de l'ouvrage.

Cette libéralité singulière, qui était à la fois un penchant de nature et une vertu cultivée, n'excluait cependant chez madame Geoffrin ni la réflexion ni le discernement; et, si elle donnait beaucoup, elle ne donnait pas à l'aveugle et pour le seul plaisir de donner. « Ce que j'ai toujours particulièrement estimé en vous, lui disait un jour le vieil académicien Dortous de Mairan, c'est l'ordre ; et l'ordre, c'est le diamant de l'esprit. » Elle ne justifia jamais mieux cet éloge que dans l'emploi qu'elle fit de la fortune de ce même Mairan, lorsqu'il l'eut instituée sa légataire universelle, après « trente-cinq ans de liaison ininterrompue et de confiance intime [1] ». Mairan datait en effet de la première société de l'hôtel de la rue Saint-Honoré, du temps de madame de Tencin et du sage Fontenelle ; il en fut le Nestor après la mort de ce dernier, et nul n'était plus exact aux assemblées du mercredi que ce beau vieillard, à l'âme douce et sereine, si réglé dans sa vie, si robuste sous la neige de ses cheveux blancs, que son médecin

1. Lettre de madame Geoffrin à M. Griffé de la Gènetière. Mars 1771. — Archives de la famille d'Estampes.

lui promettait le siècle révolu [1]. Un refroidissement négligé fit mentir ce pronostic ; et, malgré les soins de madame Geoffrin, qui le veilla tendrement jusqu'au bout et lui ferma les yeux, il succomba le 20 février 1771, laissant à sa « très ancienne amie » la majeure partie de ses biens. Cette fortune s'élevant à cent quatre-vingt-douze mille livres, la succession — les charges et legs acquittés — n'était certes pas à dédaigner. Madame Geoffrin n'eut pas un instant la pensée de la conserver pour elle-même. A peine en possession, elle se livre à des investigations minutieuses sur ce qui reste encore de la famille du défunt, « mort garçon, comme s'exprime le registre mortuaire de sa paroisse, à l'âge de quatre-vingt-treize ans [2] ». Elle découvre enfin, après bien des recherches, dans une province éloignée, deux cousines pauvres, dont Mairan soupçonnait à peine l'existence, leur assure une aisance honorable, et les laisse confondues de cette manne inespérée qui leur

1. Mairan, d'ailleurs, n'avait pas dans cette prédiction une confiance illimitée, à en juger par ces dernières lignes d'un billet qu'il adressait à madame Geoffrin, en commençant sa quatre-vingt-douzième année : « Pour moi, il est vrai que je me porte assez bien, malgré l'hiver, que j'ai bravement enduré, tout en pestant contre la gelée piquante qui nous est revenue pendant trois semaines ; mais je me sens moins triomphant et moins sûr du siècle promis par M. Thierry, et dont je ne conseille pas à la Faculté de Médecine d'être caution ! » — 4 avril 1770. (Archives de la famille d'Estampes.)

2. Extrait du registre mortuaire de la paroisse de Saint-Germain-l'Auxerrois. — Archives de la famille d'Estampes.

tombait du ciel. Pour le surplus, elle s'informe de tous côtés des « amis, connaissances, ou anciens domestiques » du vieil homme de lettres, et annonce hautement l'intention de répartir entre les plus intéressants ce qui reste de sa fortune.

Mais elle connut alors — et non sans amertume — l'âpreté des convoitises humaines et les dégoûts de la charité. Toute une meute affamée se déchaîna sur elle, parents inconnus de Mairan, camarades de collège, serviteurs congédiés, ceux-là mêmes dont le seul titre était d'avoir jadis obtenu de lui quelques secours, tous réclamant à grands cris une part de l'héritage, harcelant la légataire pour recevoir quelques miettes du gâteau. Un coffret tout entier est rempli des suppliques, des sollicitations, des récriminations sans fin, parfois même des menaces, de ces avides quémandeurs, contre l'acharnement desquels elle eut à se débattre pendant plus de trois années. [1] On conçoit que, par instants, la patience lui échappe, et qu'elle rebute les plus importuns avec quelque rudesse. L'un d'eux, entre autres, a le don de l'exaspérer, un certain Espinas, qui se prétend cousin éloigné du défunt, et qui pousse l'impudence jusqu'à solliciter de madame Geoffrin les pièces et documents nécessaires pour poursuivre l'annulation du testament. Lasse de ses persécutions, elle s'adresse enfin à M. Defranc, l'exécuteur testamentaire,

1. Souvenirs de madame de la Ferté-Imbault.

dans une lettre dont la véhémence contraste d'une manière amusante avec le flegme qui lui est habituel : « La lettre du sieur Espinas, écrit-elle, m'a mise en fureur ; je ne peux pas voir sans indignation tant de bassesse et de bêtise ! Il croit apparemment que mon âme est de la même espèce que la sienne... Je supplie M. Defranc de garder cette indigne lettre du sieur Espinas comme un monument de son infamie. Qu'il se rappelle que mes derniers bienfaits ne lui sont donnés que sous la condition expresse que je n'entendrai jamais parler de lui ni d'aucun de ses enfants. Plus on fait de bien aux gens de cette espèce, et plus ils acquièrent le droit de vous tourmenter. Je ne souffrirai pas ces importunités. Je prie M. Defranc de le lui dire de façon que ce soit pour la dernière fois. Ma colère ne me permet pas d'en dire davantage [1] ! »

Mais ces explosions passagères ne l'empêchent pas de vaquer à son ingrate besogne avec une impartialité vraiment admirable, étudiant consciencieusement la situation et le mérite des gens qu'on lui signale, procédant sur chaque cas particulier à une véritable enquête ; et elle n'est enfin satisfaite que lorsqu'elle a distribué jusqu'au dernier liard, ne gardant pour son compte, de toute la succession, qu' « une bague gravée représentant Arsinoé, reine d'Egisthe ». Ce fut

1. Archives de la famille d'Estampes.

le seul salaire qu'elle s'accorda pour tant de tracas et de peines.

Il ne faudrait cependant pas, au récit de ces largesses, prendre madame Geoffrin pour une sorte de Saint-Vincent de Paul en cornette, cheminant, l'aumônière à la main, parmi les infortunes de ses contemporains. Sans parler même du caractère assez profane de ses libéralités, la comparaison manquerait d'exactitude. Il y a plus d'une sorte de charité : à côté de la charité pure, qui prend directement sa source dans l'amour de Dieu ou de l'humanité, il en existe une autre, moins noble dans son origine, et pour ainsi dire instinctive, issue du malaise qu'éprouvent beaucoup d'entre nous au contact de la misère d'autrui. Il n'est pas besoin d'être un profond analyste pour discerner dans ce dernier sentiment un petit coin d'égoïsme ; et tel fut, semble-t-il, le cas de madame Geoffrin. Non certes qu'on puisse la soupçonner, dans la distribution de ses bienfaits, de calculs bassement intéressés ; rien n'est plus loin de ma pensée. Mais, dans le plan qu'elle s'était tracé pour assurer son propre bonheur, elle avait reconnu — ce qui somme toute n'est pas d'une âme vulgaire — que ce bonheur ne pouvait être complet, si elle n'y ajoutait celui des gens qui vivaient autour d'elle. Elle retirait ainsi du bien qu'elle faisait une jouissance immédiate et un profit personnel et c'est ce qu'elle appelait *se payer*

de ses propres mains. « Ceux qui obligent souvent, disait-elle encore, doivent obliger de la manière la plus agréable pour eux-mêmes, parce qu'il faut faire commodément ce qu'on veut faire tous les jours. » Respectons, honorons donc, comme dit excellemment Sainte-Beuve, la libéralité naturelle et raisonnée de madame Geoffrin ; mais reconnaissons toutefois « qu'il manque à toute cette bonté et à cette bienfaisance une certaine flamme céleste, comme il manque à tout cet esprit et à cet art social du XVIIIe siècle une fleur d'imagination et de poésie, un fond de lumière également céleste. Jamais on ne voit dans le lointain le bleu du ciel, ni la clarté des étoiles[1]. »

1. *Causeries du Lundi.*

CHAPITRE XVII

Les familiers des dernières années : l'abbé Galiani, madame Necker, M. et madame Suard. — D'Alembert et mademoiselle de Lespinasse. — Intimité croissante de ces derniers avec madame Geoffrin. — Inquiétudes que conçoit à ce sujet madame de la Ferté-Imbault. — Les commérages de Valentin. — Mort de mademoiselle de Lespinasse.

Mairan après Fontenelle, après Montesquieu, Walpole, Hume, Paciaudi, le comte de Caylus, et bien d'autres : la mort, la maladie, l'éloignement, la brouille, creusaient des vides multipliés dans ce salon où, depuis plus de trente ans, défilait sans interruption l'élite de l'Europe. De nouveaux venus sans doute s'installaient dans les places vacantes, venaient, aux mêmes heures, s'asseoir dans les mêmes fauteuils. Mais, malgré cette apparence, certaines pertes n'en restaient pas moins irrémédiablement sensibles ; et l'absence, aux réunions consacrées, de quelques-uns des assidus convives,

parut à juste titre un mal irréparable. Nul assurément, parmi ces derniers, ne fut plus digne d'être pleuré que le célèbre abbé Galiani, quand, après dix ans de séjour à Paris [1], il se vit, à la suite de je ne sais quelle intrigue de Cour, arraché de son poste et rappelé brusquement à Naples, sa ville natale. Si l'exil hors de sa patrie d'adoption lui fut un chagrin cruel, il laissa derrière lui par contre de longs et sincères regrets; et nulle part sa mémoire ne demeura plus vivante que dans le cénacle de la rue Saint-Honoré, où il tenait si bien sa place. Chacun des habitués sentit, à son départ, qu'il manquait désormais quelque chose à ce cercle choisi, dont il était la gaîté, le mouvement, la légère et brillante parure.

Et comment, à vrai dire, n'en eût-il pas été un « meuble » nécessaire, ce délicieux petit abbé, causeur étincelant, conteur inimitable, surprenant mélange de profondeur et de bouffonnerie, d'érudition et de frivolité, le seul homme capable de faire rire aux éclats tout un auditoire en discutant une thèse d'économie politique; bref, disait Diderot, « un trésor pour les jours de pluie », et si précieux en société, que, « si l'on en fabriquait chez les tabletiers, tout le monde en voudrait avoir? » Du jour où Morellet l'amena dans l'hôtel de la rue Saint-Honoré, jusqu'à cette

1. Il y était accrédité en qualité de secrétaire d'ambassade par le gouvernement napolitain.

fatale année 1769, où il dut regagner son pays d'origine, pas un mercredi ne se passa sans que madame Geoffrin eût à sa table, pour la joie de ses convives, « l'abbé, le petit abbé, sa petite chose », comme elle l'appelait ; et on croit l'y voir tel qu'il s'y dépeint lui-même, haut perché sur un siège trop élevé pour sa taille exiguë, « remuant des pieds et des mains comme un énergumène, la perruque de travers » pérorant avec fougue de sa voix flûtée, et disant des choses « que l'on trouvait sublimes », mais qui, à l'en croire, lui étaient seulement inspirées par « le bon fauteuil, trépied d'Apollon dont il était la sibylle ». Car « soyez sûre, ajoute-t-il modestement, que sur les chaises de paille napolitaines, je ne dis plus que des bêtises [1] ».

Il y resta jusqu'au jour de sa mort, sur ces chaises de paille, et ne s'en consola jamais. Ses lettres, pendant les premières années de son rappel, ne sont guère qu'une longue élégie, où le sourire et les larmes se succèdent tour à tour avec une incroyable rapidité. « J'ai fait deux grandes pertes depuis deux ans, écrit-il à madame Geoffrin ; j'ai perdu Paris, et toutes mes dents... Au reste, je n'ai plus besoin de parler ; personne ne m'entend ici, et personne n'est tenté de m'écouter. » Et ailleurs : « Malgré tous mes efforts, il n'y a pas moyen de faire ressembler Naples à Paris,

1. Lettre à madame Geoffrin, 19 octobre 1771.

si nous ne retrouvons une femme qui nous *Geoffrinise* ». L'image des belles soirées parisiennes le hante incessamment : « Comment vont les mercredis? demande-t-il. Je n'ai pas trop d'idée d'un mercredi sans moi ; car tous ceux que j'ai vus, j'y étais. » Le fidèle souvenir qu'il garde aux amis dont il est séparé fait honneur à son cœur ; de tous les familiers de madame Geoffrin, s'il fut un des rares qu'elle n'eut jamais à obliger de sa bourse, il fut aussi l'un de ceux qui lui restèrent le plus affectueusement attachés. Quand il la nomme dans ses lettres, c'est sur un ton sérieux, ému, presque attendri, contrastant avec la tournure ironique qui lui est habituelle. « Madame Geoffrin... non, je n'en parlerai pas, je n'en ai pas encore la force! », écrit-il quelques jours après son départ de Paris. Deux ans plus tard, dans un billet adressé à madame Necker : « Je l'aime, dit-il, je l'estime, je la vénère, je l'adore ; et si l'on m'écoutait, j'en parlerais toujours! » Tout autre, par contre, est son langage, lorsqu'il s'agit de madame de la Ferté-Imbault, avec laquelle il se querellait sans cesse — peut-être à cause d'une certaine similitude de nature, la brusque vivacité de l'une s'acommodant mal de la « pétulance » de l'autre. — « Elle m'aime et je l'aime, disait-il, comme les anges s'aiment, à ce que dit notre saint Thomas, qui n'est pas votre Thomas, mais qui était bien meilleur théologien, et qui a découvert que les anges s'aiment tout aussi bien

de loin que de près, sans se voir et sans se parler. Ils sont bien heureux, s'ils y trouvent plaisir! »

Dans cette galerie de portraits des habitués du fameux salon, on s'étonnera peut-être de n'avoir encore vu figurer que des hommes. La raison en est simple : c'est que madame Geoffrin, — à une exception près, sur laquelle j'aurai bientôt à revenir — n'admettait pas les femmes à ses festins académiques. Elle les accusait d'éparpiller les causeries, et de faire dériver l'attention des convives vers des préoccupations étrangères à la littérature et la métaphysique. Cette opinion peut se défendre, bien qu'il convienne peut-être de ne pas oublier cette spirituelle remarque de madame Necker, que, même dans les assemblées littéraires, le rôle des femmes a son utilité, « en ce qu'elles remplissent les intervalles de la conversation, comme ces duvets qu'on introduit dans les caisses de porcelaines ; on les compte pour rien, et tout se brise à leur défaut ». Au reste, justifiée ou non, cette exclusion se bornait aux dîners du lundi et du mercredi ; car, sans compter l'essaim de jeunes mondaines qui fréquentaient les « petits soupers », madame Geoffrin contracta, surtout dans la dernière période de sa vie, quelques solides amitiés féminines. Je laisse ici de côté la duchesse de la Vallière, avec qui elle avait été jadis fort liée, mais qui, à l'époque où nous sommes parvenus « sourde, infirme et près

de la caducité [1] », n'offrait plus qu'une triste ressource. Mais je ne puis oublier madame Necker, qui, pour être arrivée tard à son intimité, n'en tint pas moins dans son cœur et dans sa vie une place importante.

Quel que fût l'incontestable mérite de madame Necker, c'est un trait honorable pour madame Geoffrin que la sympathie exempte de toute pensée jalouse, avec laquelle elle accueillit cette rivale, « plus jeune, plus belle, plus riche qu'elle [2], » dont le salon récent attirait une partie de la clientèle ordinaire du classique bureau d'esprit de la rue Saint-Honoré [3]. Nulle trace d'un sentiment mesquin ne paraît avoir effleuré son âme; et nous la voyons dès l'abord s'installer avec la femme et le mari (car elle n'excluait pas M. Necker de son amitié) sur le pied d'une familiarité cordiale et franche, qui ne se démentit jamais. Madame Necker est-elle malade? elle vient sans façon « manger du potage au coin de son lit ». Les médecins envoient-ils la jeune femme se rétablir au Mont-Dore? madame Geoffrin « fait vœu », si elle revient guérie, de lui

1. Lettre de madame Geoffrin du 3 février 1771.

2. *Le Salon de madame Necker*, par le comte d'Haussonville.

3. « Sœur Necker, dit Grimm dans le *Sermon philosophique* dont j'ai déjà cité un fragment, fait savoir qu'elle donne toujours à dîner le vendredi; l'Église s'y rendra, parce qu'elle fait cas de sa personne et de celle de son époux; elle voudrait pouvoir en dire autant de son cuisinier. »

donner, « en guise d'*ex-voto* », son portrait, que sa nouvelle amie avait exprimé le désir de posséder. Enfin, signe certain de sa faveur, elle fait porter chez « le charmant ménage » deux de ses propres chaises, dont la forme lui est commode, chaises légères, confortables, et si simples, qu'on les croirait « achetées à l'inventaire de Philémon et Baucis. » L'une est destinée à son usage ; l'autre, toute semblable à la première et de même hauteur, est pour M. Necker, car, dit-elle, « mon *Bien-aimé*, ayant les mêmes goûts que moi, voudrait sûrement avoir toujours ma chaise, et me battrait, comme fait sa petite fille, pour m'obliger à la lui céder. » Cette petite fille, quelques années plus tard, s'appelait madame de Staël ; et de s'imaginer la respectable amie du roi de Pologne battue par le futur auteur de *Corinne*, n'est-ce pas là, comme dit justement M. d'Haussonville, un « tableau anecdotique » qui ne manque pas d'agrément ?

Madame de Necker aimait madame Geoffrin d'une affection sincère, et elle le lui prouva d'une manière efficace en lui rendant un jour un éminent service ; j'entends, en lui procurant l'occasion d'une des meilleures actions de sa vie. Obliger ses amis et subvenir à leurs besoins était, pour madame Geoffrin, une telle propension de nature, qu'on hésite presque à lui en faire un mérite ; mais revenir sur une prévention, se déjuger bravement pour réparer un tort, faire les premières avances à des gens que l'on a injustement

offensés, voilà, pour une femme de son tempérament, le beau, le rare et le difficile ; et c'est l'exemple qu'elle donna dans sa conduite envers le ménage Suard.

Jean-Baptiste Suard [1] était lié avec elle, depuis le jour ancien où Raynal avait présenté son ami dans l'hôtel de la rue Saint-Honoré. Il avait su lui plaire par sa grâce aimable, son caractère à la fois doux et fier, sa pauvreté laborieuse, et ce charme de parole qui, bien plus que ses écrits, explique le succès et le prestige de Suard dans le monde littéraire de l'époque. La confiance qu'il lui témoignait, jointe à la différence d'âge qui existait entre eux (Suard avait trente-cinq ans de moins qu'elle), avait amené madame Geoffrin à exercer peu à peu sur lui une sorte de tutelle. Persuadée que sa longue expérience lui donnait des lumières spéciales « pour l'arrangement général de la vie », elle avait pris en main la direction de sa carrière ; et les tendres conseils dont elle était prodigue avaient trop souvent le tort de ressembler à des ordres [2]. Suard, malgré son humeur conciliante, ne pouvait s'empêcher de regimber quelquefois contre ce joug un peu rude ; comme le jour où, mécontente de ce qu'il eût manqué par sa faute un emploi lucratif, elle le rabroua avec une brusquerie excessive :

1. Né à Besançon en 1734, membre de l'Académie française en 1772.

2. *Mémoires historiques* de Garat.

« Quand on n'a pas d'argent, finit-elle par lui dire, on ne doit pas avoir de fierté. — Au contraire, répliqu'a-t-il avec vivacité, c'est alors surtout qu'il en faut, car sans cela on n'aurait rien ! »

Ces légères disputes s'apaisaient aisément ; mais les choses se brouillèrent tout à fait quand Suard vint, un beau matin, lui annoncer à l'improviste son prochain mariage, et qu'elle apprit de sa bouche les détails d'un projet, qui semblait, à première vue, plus romanesque que sage. C'était, lui confia-t-il, dans une boutique de librairie qu'il avait récemment rencontré celle à laquelle il allait donner son nom. Orpheline de bonne heure, mademoiselle Panckouke venait de quitter Lille, avec son frère et sa sœur aînée, pour transporter à Paris, près de la Comédie-Française et du café Procope, la maison d'imprimerie et de vente de livres qu'ils géraient en famille, et qui avait promptement conquis une sorte de célébrité. Elle avait seize ans à peine ; jolie à ravir, modeste, intelligente et fine, elle portait, dit Condorcet, dans son âme et sur sa figure, la candeur la plus pure et la sensibilité la plus touchante. « C'est la seule jolie femme, s'écriait Gatti, dont je n'aie jamais été amoureux, et celle que j'ai le plus aimée [1] ! » Suard, comme la plupart des

1. « Je donnerais la moitié de ma géométrie, écrivait d'autre part Condorcet, pour le talent qu'elle a sans le savoir. Elle est éloquente, dès qu'elle est émue, dès qu'on blesse son cœur ou son goût. »

hommes de lettres de cette époque, fréquentait cet humble logis ; il remarqua aussitôt la jeune fille, et, dès qu'ils se furent vus, il fut comme décidé qu'ils s'appartiendraient l'un à l'autre. « Je me rappelle, écrivait vingt-cinq ans plus tard madame Suard à son mari, que je devinai presque tout ce que vous valez la première fois que je vous vis ; il faut que ce soient là des indications justes de l'âme et du caractère, puisque vous m'avez tenu parole en vertu comme en amitié. » Le malheur est que mademoiselle Panckouke était absolument sans dot comme Suard était sans fortune, et que c'était, à proprement parler, le mariage légendaire de la soif avec la faim. Aussi l'on se représente la mauvaise humeur de madame Geoffrin en recevant ces confidences tardives, et en voyant son protégé sur le point de détruire de ses mains l'édifice de prospérité qu'elle s'ingéniait à lui construire. C'est tout juste si elle lui permet d'achever son récit ; puis, prenant à son tour la parole, elle lui cite cette sentence de Bacon « qu'une femme et des enfants sont des otages qu'un homme remet à la fortune », lui fait un tableau navrant du malheur qui l'attend, le voit déjà, lui et toute sa famille, « mourants de faim, réduits à l'indigence », le conjure instamment de renoncer sur l'heure à une résolution absurde ; et enfin, devant sa résistance et son refus de céder, elle se répand en paroles si dures et en reproches si amers, que Suard, justement blessé, se

lève et la quitte, sans qu'elle ait dit un mot pour atténuer ses torts [1].

Longtemps elle lui tint rigueur, et, le mariage conclu [2], resta plusieurs années sans lui donner signe de vie. La querelle menaçait de s'éterniser, quand madame Necker, leur amie commune, eut l'heureuse inspiration, pendant une absence de Suard, de réunir à sa table, sans prévenir l'une ni l'autre, madame Geoffrin et la jeune mariée, cause innocente de la brouille. Elles se trouvèrent placées face à face, et madame Geoffrin, pendant le repas, observa madame Suard avec une attention soutenue, au point de la déconcerter. Le dîner fini, elle s'approche de l'aimable femme, rassure sa timidité, lui parle avec sympathie, s'informe de la situation difficile du ménage, la convie enfin gracieusement à venir lui rendre visite. « Le lendemain, raconte madame Suard, ma portière me remit un rouleau, où se trouvait une robe superbe. J'allai remercier madame Geoffrin, car je ne doutais presque pas que ce présent vînt d'elle. Elle me défendit d'en parler à personne. » Suard arrive sur ces entrefaites ; madame Geoffrin se précipite dans ses bras : « J'avais tort, j'avais tort ! lui crie-t-elle. Même sans dot, elle valait mieux que le célibat le plus tranquille et le plus riche mariage [3] ! »

1. *Mémoires historiques* de Garat. — *Mémoires* de madame Suard. — Lettres de Condorcet.

2. Il fut célébré le 17 janvier 1766.

3. *Mémoires* de Garat.

De ce moment, ce fut une avalanche de bienfaits de toute sorte, par lesquels, venant en aide à la gêne du « petit ménage »[1], elle s'efforçait de réparer sa faute et de faire oublier la dureté de ses premiers propos. Jusqu'à son lit de mort, ce souvenir la poursuivait encore, et, faisant porter à madame Suard quelques pièces d'argenterie : « Dites-lui bien, recommandait-elle au messager, qu'elle est toujours dans ma tête et dans mon cœur. » Elle n'eut pas affaire à des ingrats ; quand elle quitta ce monde, tous deux la pleurèrent longtemps ; et, bien des années après, madame Suard ne pouvait passer, sans que les larmes lui montassent aux yeux, devant la maison de sa bienfaitrice.

A ce simple épisode se réduit ce qui est venu jusqu'à nous des relations de madame Geoffrin avec le ménage Suard ; et si je m'y suis étendu avec quelque complaisance, c'est qu'il marque, semble-t-il, chez l'héroïne de ce récit comme une note nouvelle, et que madame Geoffrin, envoyant à l'humble madame Suard, pour lui prouver son repentir, une belle robe et des couverts d'argent, m'apparaît plus touchante, plus noble

1. La pauvreté du ménage Suard était si connue, que beaucoup de leurs amis, dans ces premières années, les aidaient par des petits présents, envoi de vin, cadeaux de gibier, etc. Ainsi faisait entre autres le marquis de Chastellux, qui les comblait, lorsqu'il allait à la chasse, de lièvres et de lapins, qu'il nommait ses *pièces fugitives*.

et plus vraiment généreuse, que lorsqu'elle relève à force d'écus l'Encyclopédie chancelante, constitue de bonnes rentes à Thomas et à Morellet, — ou même installe à son foyer, comme des enfants d'adoption, l'académicien d'Alembert et son amie Julie de Lespinasse, les deux plus célèbres de ses familiers et les plus près de son cœur, bien qu'ils n'aient pas encore paru dans le cours de cette histoire[1].

Ce silence, dont on pourrait s'étonner, n'est pas sans intention; et si j'ai gardé jusqu'à présent ces deux noms en réserve, c'est que ce couple historique — qu'il convient d'associer ici comme ils mirent en commun une bonne part de leur existence — exerça sur l'esprit vieillissant de madame Geoffrin une influence à ce point prépondérante, que, devant ces astres jumeaux, tous les autres finirent par s'éclipser ou par perdre de leur éclat. C'est aussi que, dans les derniers

1. Il est un autre nom qu'on pourra trouver surprenant de ne pas rencontrer dans l'entourage de madame Geoffrin, celui de madame d'Épinay, qui, par son esprit, son charme, ses liaisons étroites avec plusieurs des intimes de l'hôtel de la rue Saint-Honoré, semblait toute désignée pour y avoir sa place. Mais elle ne put jamais, malgré ses efforts, forcer la sympathie de cette difficile maîtresse de maison; et elle s'en plaint dans une de ses lettres avec un peu d'amertume: « C'est encore un problème à résoudre, de savoir pourquoi elle ne m'aime pas; car j'étais faite pour lui plaire, observant toujours tranquillement, n'offusquant et n'offensant jamais personne, n'ayant ni fortune, ni maison montée, n'étant ni bête, ni conquérante. Cela est singulier! » (Lettre à Galiani, 6 novembre 1770.)

temps, cette faveur excessive amena des jalousies et provoqua des rancunes, qui furent l'origine des scènes douloureuses dont on lira bientôt le récit.

Cette intimité, grosse d'orages, fut l'œuvre des circonstances; et elle ne s'établit qu'assez tard, bien que la présentation de d'Alembert chez madame Geoffrin remontât presque à la fondation du salon de la rue Saint-Honoré. Ceux qui lisent aujourd'hui les écrits de ce savant géomètre auront quelque peine à se figurer que, lorsqu'il conquit ses entrées dans ce bureau d'esprit, la réputation qui s'attacha tout d'abord à son nom fut celle d'un « amuseur de société ». D'Alembert, dans sa jeunesse, était en effet du caractère le plus gai : au sortir d'un problème d'astronomie ou d'une équation algébrique, il s'élançait hors de ces abstractions avec l'entrain d'un « écolier échappé du collège[1] », et oubliait avec délices le calcul « des forces dynamiques », pour se répandre en traits vifs et plaisants, en facéties joyeuses et quelquefois burlesques. La marquise de la Ferté-Imbault nous révèle même ce détail, qu'il avait « un talent particulier pour copier les acteurs de l'Opéra ou de la Comédie, à faire mourir de rire!... Voyant que cela lui réussissait très bien, continue-t-elle, il s'émancipa, et se mit à contrefaire MM. de Mairan, Fontenelle, et autres habitués du salon de ma mère, ce qui finit par lui valoir un

1. Marmontel, *Mémoires*.

renom de méchanceté ». Si l'on joint à ces agréments mondains un esprit hardi, libre et profond, une mémoire intarissable, et « une sorte d'ingénuité qui avait toutes les grâces de l'enfance et toute la vigueur de la maturité », on comprendra le succès qui accueillit promptement d'Alembert, non seulement dans la maison de madame Geoffrin, mais dans tous les cénacles littéraires où l'on se disputait sa présence.

En dehors de l'hôtel de la rue Saint-Honoré, un des salons où on le voyait alors le plus souvent était celui de madame du Deffand. Les dons brillants de la marquise, toujours étincelante de verve malgré son âge et sa cécité, n'étaient pas seuls la cause de ces fréquentes visites au couvent de Saint-Joseph[1] : un charme spécial y attira d'Alembert, du jour où la grande dame prit chez elle, comme lectrice, l'incomparable enchanteresse qui s'appelait Julie de Lespinasse. Il serait hors de propos de rééditer ici l'histoire de l'attachement qui s'établit vite entre ces deux êtres, que tant de misères communes, le malheur de leur naissance[2], leur isolement dans la vie, leur pauvreté même, semblaient prédestiner à s'entendre. Cette liaison, qui

1. La marquise du Deffand était depuis longtemps établie au couvent de Saint-Joseph, rue de l'Université. Elle y habitait l'appartement jadis occupé par madame de Montespan.

2. D'Alembert, on le sait, était fils naturel de madame de Tencin, comme mademoiselle de Lespinasse était la fille illégitime de la comtesse d'Albon.

alla plus tard jusqu'à une complète communauté d'existence, fut-elle toujours aussi « pure et innocente » que le prétendent la plupart de leurs contemporains? L'affirmer serait naïf, et le nier, téméraire. Le doute, en tout cas, n'est possible que pour le début de leur intimité ; car, dans la suite, les noms du marquis de Mora et du comte de Guibert suffisent à rappeler que la « Sapho du dix-huitième siècle » avait déversé sur d'autres que d'Alembert le flot de cette passion exaltée, qui fait de mademoiselle de Lespinasse une figure presque unique en son temps. Mais, que l'amour fût ou non du jeu, le sentiment profond de d'Alembert pour la lectrice de madame du Deffand détermina chez la marquise l'accès de susceptibilité jalouse, dont le résultat fut la séparation éclatante des deux femmes, et leur persistante inimitié.

Une anecdote rapportée par madame de la Ferté-Imbault assigne à cette rupture une curieuse origine. Madame du Deffand, nous apprend-elle, avait reçu une lettre de Voltaire, qui, en termes fort caustiques, se moquait de d'Alembert, et elle n'avait pas manqué de lui répondre sur le même ton. A quelques jours de là, d'Alembert étant entré chez elle sans se faire annoncer, la spirituelle aveugle, ignorant sa présence, mit la conversation sur ces deux lettres, et pria une personne de la société d'en faire la lecture à haute voix. L'embarras de l'auditoire fut extrême, comme on pense, et non moins vif le dépit de d'Alembert, en

s'entendant ainsi traité par une femme qu'il croyait son amie. Il garda néanmoins le silence tant que dura la lecture, ne se fit connaître qu'après à madame du Deffand, et affecta de prendre le parti de la plaisanterie. Mais, au fond de l'âme, il resta ulcéré ; et, au sortir de cette scène, l'un des assistants, le mathématicien Fontaine, « qui calculait les caractères aussi bien que les nombres et les lignes », vint narrer l'aventure dans le salon de madame Geoffrin, et lui prédit que « d'Alembert se vengerait de madame du Deffand d'une manière très piquante, et que mademoiselle de Lespinasse lui servirait d'instrument ». C'est ce qui eut lieu en effet : les chroniques du temps nous ont conté la suite de l'histoire, les réunions de quatre heures du soir, organisées par d'Alembert, pendant le sommeil de la marquise[1], dans la petite chambre de la lectrice, la découverte que fit un beau jour l'irascible maîtresse de maison de ces réceptions clandestines, où avec d'Alembert figuraient Chastellux, Marmontel, Turgot, Condorcet et quelques autres, et l'extraordinaire scène de fureur qui suivit cette révélation.

Accusée de trahir sa protectrice en lui volant ses meilleurs amis[2], violemment chassée d'une demeure

1. Madame du Deffand ne se levait qu'à six heures du soir.

2. Je rapporte ici, à titre de curiosité, la version peu bienveillante que madame de la Ferté-Imbault, d'après les racontars de l'époque, donne de cette séparation : « Madame du Deffand disait tout bas à l'oreille qu'elle était trop heureuse que la Les-

où elle avait vécu dix ans, mademoiselle de Lespinasse entraîna à sa suite une partie de la société de madame du Deffand, et au premier rang d'Alembert, cause première de la brouille. Elle se réfugia dans un modeste appartement de la rue Saint-Dominique[1], loué par la cotisation de quelques amis. Mais il fallait y vivre, et les ressources étaient fort restreintes. C'est alors que d'Alembert songea à sa vieille amie madame Geoffrin, dont il avait éprouvé déjà pour son compte l'intarissable générosité[2]. Il alla aussitôt la trouver, et la conjura, dans cette querelle qui divisait la coterie littéraire de l'époque, de prendre parti pour mademoiselle de Lespinasse contre l'injuste marquise.

Il n'eut guère de peine à réussir dans son ambassade.

pinasse l'ait quittée, tambour-battant, mèche allumée ; que c'était une fort mauvaise tête qui avait pris chez elle une passion effrénée pour un Anglais ; et que, comme elle avait voulu la morigéner, et la faire tenir dans sa chambre quand l'Anglais était chez elle, de fureur la demoiselle avait pris une telle dose d'opium, qu'elle en resterait infirme toute sa vie... Après le départ de M. de Mora, la Lespinasse se fit gloire de son désespoir, et elle fit beaucoup souffrir d'Alembert, parce que, sa mauvaise santé l'obligeant de dîner à une heure et demie tout seul et très sobrement, elle exigeait de lui d'aller à la grande poste attendre les lettres de M. de Mora, pour les lui apporter sur-le-champ ; et on assure qu'il commençait à être bien las d'elle quand elle est morte... » (Souvenirs de madame de la Ferté-Imbault.)

1. Au coin de la rue Bellechasse.

2. Madame Geoffrin allouait depuis 1760 à d'Alembert six cents livres de rente viagère, auxquelles elle ajouta treize cents autres livres par testament.

Madame Geoffrin avait toujours eu peu de goût pour madame du Deffand, qui ne l'aimait pas davantage. Le contraste de leurs caractères et la rivalité de leurs salons expliquent doublement cette mutuelle antipathie, dont elles ne faisaient pas mystère, et qui se trahissait de diverses façons. La marquise du Deffand, à l'ordinaire, écrasait madame Geoffrin de sa supériorité de grande dame, et affectait vis-à-vis d'elle l'attitude du dédain. Quand elle la nomme dans ses lettres — ce qui est rare — c'est pour la traiter de « caillette », railler ses prétentions à diriger la politique européenne, affubler de surnoms dérisoires « la Reine-Mère de Pologne », et « le Prince Geoffrin », son fils bien-aimé[1]. Madame Geoffrin, de son côté, n'est pas plus bienveillante : « C'est une méchante bête, écrit-elle un jour ; mais elle est aveugle ; et, de plus, le genre de sa méchanceté, qui est la jalousie, la rend si malheureuse, qu'elle me fait pitié ». Une autre lettre de madame Geoffrin, adressée à madame de Boufflers, souligne d'assez piquante manière l'antagonisme des deux femmes et l'hostilité réciproque de leurs deux sociétés. Madame Geoffrin avait été dîner à Montmorency, chez la maréchale de Luxembourg, qui passait pour être plutôt du parti de madame du Deffand ; d'où grande

1. Un jour que la marquise était assise sous un grand et lourd tableau représentant madame Geoffrin : « C'est le seul moment, dit quelqu'un, où madame du Deffand soit intéressée à ne pas faire tomber madame Geoffrin ». — Madame Necker, *Mélanges*.

rumeur chez cette dernière, et joie contenue de madame Geoffrin : « Madame la comtesse, écrit-elle [1], ce que je prévoyais et craignais est arrivé. Mon voyage à Montmorency a fait grand bruit au souper du dimanche. Il y a été annoncé sous le prélude d'une importante nouvelle. On a commencé par donner à deviner qui avait été dîner à Montmorency. Quand toutes les imaginations ont été épuisées, et que l'on eût jeté son bonnet par-dessus les moulins, on m'a nommée. Les uns ont crié : « Cela est bien extraordinaire ! » Les autres : « C'est incroyable ! » Enfin, quand la chose a été constatée par plusieurs personnages respectables, tout le monde a parlé tout bas ; chacun a fait et communiqué des réflexions profondes sur ce grand événement.

« Je pourrais dire, comme le lièvre de La Fontaine : Je suis donc un foudre de guerre ! Non, je ne suis qu'un atome. Mais la méchanceté a une faim canine ; elle ne dédaigne aucune nourriture pour s'alimenter. Comme la justice et la raison doivent aussi trouver la subsistance et leur instruction, je dois conclure de l'effet que je fais, qu'à mon âge on n'en doit plus faire. Je vais donc me renfermer dans ma coquille, dont je ne sortirai plus, madame la comtesse, que pour cultiver vos bontés... »

Avec de telles dispositions de part et d'autre,

1. Collection de M. Guillaume Guizot.

recueillir dans son camp la spirituelle transfuge du couvent de Saint-Joseph était pour madame Geoffrin une véritable aubaine, et les portes de l'hôtel de la rue Saint-Honoré s'ouvrirent à deux battants pour la protégée de d'Alembert. « Je fus très étonnée, dit madame de la Ferté-Imbault, un jour que je revenais de la campagne, de trouver installée dans le salon de ma mère une figure très extraordinaire, que je n'y avais jamais aperçue, et qui semblait comme chez elle. » Ce n'était pas assez de cet accueil : madame Geoffrin, quand elle voulait du bien aux gens, n'avait pas pour habitude de se borner à des gracieusetés platoniques, et sa nouvelle amie sentit bientôt des effets plus certains de sa bonté. Non seulement la jeune fille reçut dès l'abord, pour payer ses dettes criardes, une somme assez ronde, pour laquelle madame Geoffrin vendit plusieurs de ses plus beaux Van-Loo [1] ; mais une pension viagère de trois mille livres vint promptement augmenter son maigre revenu, pension sur laquelle la bienfaitrice et l'obligée gardèrent si bien le silence, que, de leur vivant, personne n'en eut le moindre soupçon, et qu'on l'apprit seulement après la mort de madame Geoffrin, par l'examen de son livre de comptes.

Ces questions matérielles une fois réglées, des rapports d'une familiarité croissante se nouèrent entre

1. Souvenirs de madame de la Ferté-Imbault.

madame Geoffrin et l'intéressant « ménage. » Je me sers de ce terme à dessein, car, peu après l'éclat provoqué par madame du Deffand, d'Alembert, à peine remis d'une grave maladie où Julie de Lespinasse lui servit de garde-malade, vint s'installer avec elle dans le petit logement de la rue Saint-Dominique, dont il lui sous-loua la moitié ; et telle était alors la largeur des idées courantes, que « la considération dont jouissait mademoiselle de Lespinasse, loin de souffrir aucune atteinte de cette habitation commune, n'en fut que plus honorablement et plus hautement établie [1] ». Admise par privilège spécial, et seule de son sexe, aux dîners du mercredi, elle s'y fit vite une place à part. Sans coquetterie et sans beauté (son visage, autrefois agréable, avait été gâté de bonne heure par la petite vérole), elle tenait l'assistance entière sous le charme de son esprit alerte, pénétrant, plein de tact et de goût, habile à discerner le fort et le faible de toute chose et à se mettre au niveau de chacun. Par un surprenant contraste, cette mesure si parfaite s'alliait à l'imagination la plus ardente, à une chaleur d'âme, qui se communiquait à ceux qui l'écoutaient, et ajoutait à ses moindres paroles « un inexprimable intérêt ». Elle savait, assure Grimm, réunir les genres d'esprit les plus différents, quelquefois même les plus opposés : « Il n'était rien qui ne parût à sa portée,

1. Marmontel, *Mémoires*.

rien qui ne parût lui plaire, et qu'elle ne sût rendre agréable aux autres... Son génie était présent partout, et l'on eût dit que le charme de quelque puissance invisible ramenait sans cesse tous les intérêts particuliers vers le centre commun. » Madame Geoffrin subit comme tout le monde l'ascendant de cette merveilleuse nature. Elle se prit peu à peu pour mademoiselle de Lespinasse d'un si vif engouement, qu'elle ne voulut bientôt plus se passer de sa présence, et l'attira chez elle de jour en jour davantage, avec l'inséparable d'Alembert. En outre des soirées consacrées, ce sont d'abord des visites quotidiennes ; puis, quand les infirmités de la vieillesse obligent la septuagénaire à une vie presque sédentaire, c'est deux fois le jour, à neuf heures du matin et dans l'après-midi, que les fidèles amis se présentent à l'hôtel de la rue Saint-Honoré, où ils se sentent enfin chez eux d'une manière si complète, que mademoiselle de Lespinasse s'y fait adresser ses lettres [1].

Les vieux habitués du salon n'étaient pas, on le devine, sans éprouver quelque jalousie de cette concurrence. Mais la personne qui souffrait le plus du nouvel état de choses était la marquise de la Ferté-Imbault. Jusqu'alors, tout en déplorant dans le secret

1. « Ma mère, écrit madame de la Ferté-Imbault, lui avait donné permission d'amener chez elle qui elle voudrait parmi les gens de lettres ; et c'était la Lespinasse qui, sur la fin de sa vie, décidait qui l'on recevrait et qui l'on ne recevrait pas. »

de son cœur les opinions et le langage de la plupart de ceux qui formaient la société de sa mère, elle ne s'était pas autrement alarmée de leur influence ; leur nombre même la rassurait sur l'empire auquel chacun pouvait prétendre. Mais le danger lui apparut tout à coup menaçant, quand le faisceau de ces affections dispersées se concentra sur deux personnes, aussi remarquables l'une que l'autre par l'étendue de leur intelligence, et dont la parfaite entente doublait encore la force. Elle crut voir dans leur fréquentation constante tout un plan machiné pour s'emparer de l'esprit d'une femme affaiblie par l'âge, substituer leur volonté à la sienne, dicter peut-être à sa main défaillante des dispositions contraires aux droits sacrés de la famille. Sa défiance s'augmentait du soin que l'on prenait de la mettre à l'écart des entretiens journaliers qui se tenaient presque sous ses yeux ; et ce qui lui revenait de ces mystérieux conciliabules n'était pas fait pour calmer son irritation grandissante.

Les notes que madame de la Ferté-Imbault a laissées sur cette période sont remplies de ces prétendues « révélations », auxquelles, avec sa bonne foi ordinaire, elle ajoutait une entière croyance, et dont l'auteur était un certain Valentin, espèce d'intendant de madame Geoffrin et son homme de confiance [1], qui

1. « C'est un trésor que ce domestique, écrit madame Geoffrin précisément à cette époque. Je ne sais ce que je deviendrais, si je ne l'avais plus. » — Lettre au comte d'Estampes, juin 1775.

joua dans toute cette affaire un rôle assez singulier. Très dévot, et, par suite, ennemi juré des philosophes, ce zélé serviteur redoutait fort l'action qu'il leur attribuait sur les sentiments de sa maîtresse. Aussi, dans l'opinion que tous moyens sont bons contre de tels adversaires, ne se gênait-il pas pour écouter aux portes ; il rapportait ensuite à la marquise les propos qu'il jugeait propres à échauffer sa colère, afin de l'engager dans une pieuse croisade. Il faut laisser ici la parole à madame de la Ferté-Imbault : « Il m'apprit que d'Alembert et la Lespinasse ne s'occupaient l'un et l'autre qu'à persuader à ma mère que, mon caractère étant tout l'opposé du sien, ce serait à eux plutôt qu'à moi de la rendre heureuse dans sa vieillesse, si jamais elle devenait infirme. Ma mère, qui regrettait souvent de me trouver en désaccord avec elle, croyait facilement ces paroles... Elle leur disait l'étonnement où elle était que je fusse sa fille, et se comparait à une poule à qui on a donné à couver un œuf de canard : quand la poule, sur le bord d'un étang, voit son canard aller à l'eau, elle reste pétrifiée ; ainsi en était-il pour elle, quand elle voyait que je n'aimais qu'à rire, me divertir et courir le monde ; et elle s'en affligeait pour ses vieux jours... A quoi la Lespinasse répondait qu'elle pouvait être tranquille, qu'elle et d'Alembert seraient ses premiers garde-malades, et qu'on me permettrait de courir à mon ordinaire, car elle n'aurait nul besoin de moi ! » Et c'était, de la

part de Valentin, une suite de sinistres prévisions sur l'avenir réservé à la pauvre marquise, si elle laissait les deux complices circonvenir entièrement leur victime, et poursuivre leur œuvre jusqu'au bout.

Ces perfides commérages, chaque jour renouvelés, jetaient madame de la Ferté-Imbault dans des perplexités mortelles. Certes, nous ne la suivrons pas dans les dures appréciations qu'elle formule, ni dans les soupçons dont elle flétrit ce qu'elle nomme « l'union infernale de d'Alembert et de la Lespinasse ». Ces accusations sans preuves ne résistent pas à un examen réfléchi. Le caractère de d'Alembert, comme celui de son amie, y opposeraient d'ailleurs, au besoin, un suffisant démenti. Mais on comprend aisément, et on excuse sans peine, le ressentiment d'une fille — qui, somme toute, se montra toujours prête à remplir son devoir — envers des étrangers qu'elle voit soir et matin installés aux côtés de sa mère, dépositaires de toute sa confiance, maîtres de tous ses secrets, la réduisant elle-même à un rôle de comparse humiliée, dont on tolère parfois la présence parce qu'on ne peut l'empêcher. Cependant, quelle que fût l'indignation amassée dans son âme, le respect de l'autorité maternelle, encore à ce moment très vivant et très fort, lui fermait la bouche ; et elle se contentait de ronger silencieusement son frein, attendant avec patience l'heure de prendre sa revanche.

Le sort lui épargna cette peine en ce qui concerne

mademoiselle de Lespinasse. Ce corps si frêle, ébranlé par trop de secousses, consumé par sa flamme intérieure, ne put résister aux angoisses de la dernière et fatale passion que lui inspira l'insensible Guibert. Elle succomba le 23 mai 1776, à l'âge de quarante-trois ans, au plus beau moment de sa célébrité. Au cours de la cruelle maladie qui l'emporta, elle ne cessa de témoigner à madame Geoffrin la plus sincère tendresse, lui répétant constamment que « ce qui la consolait de mourir, était de devancer sa vieille et généreuse amie [1] ». Huit jours avant sa fin, dans une lettre suprême écrite à d'Alembert, elle termine par ces lignes tracées d'une main déjà défaillante : « Un mot de moi à madame Geoffrin. Elle aimait mon ami ! Adieu pour jamais ! » D'Alembert, pour qui cette perte était un irréparable malheur, n'en fut que plus exact à continuer, dans l'hôtel de la rue Saint-Honoré, des visites qu'il considérait comme une dette de reconnaissance. Il trouvait d'ailleurs en madame Geoffrin un écho à sa propre douleur. « J'allais, dit-il, m'affliger auprès d'elle et avec elle ; son amitié m'écoutait et me soulageait. » Mais l'heure était prochaine où cette fidèle consolatrice allait

1. Madame Geoffrin alla souvent visiter mademoiselle de Lespinasse pendant sa dernière maladie. Elle en revenait chaque fois bouleversée, racontant que, par suite des souffrances éprouvées, la bouche de la malheureuse créature « s'était déplacée, au point d'être presque à son oreille, et que c'était une vue effrayante à voir. » (Souvenirs de madame de la Ferté-Imbault.)

devenir à son tour un objet d'inquiétudes et de tristesses nouvelles ; et nous retrouverons bientôt d'Alembert auprès d'un autre lit d'agonie, dans des circonstances où, sans qu'il l'ait voulu, peut-être même sans qu'il en ait eu conscience, son rôle fut loin d'être exempt de reproche.

CHAPITRE XVIII

Préparatifs que fait madame Geoffrin pour la fin de sa vie. — Premiers symptômes d'affaiblissement physique. — Modification de son humeur et de ses goûts. — Ses sentiments en matière religieuse. — Le Jubilé de 1776. — Madame Geoffrin est frappée de paralysie. — Maladroite importunité de d'Alembert. — Sa conduite le jour des Sacrements. — Lettre que lui adresse madame de la Ferté-Imbault. — Exclusion définitive de d'Alembert et de ses amis. — Indignation du parti encyclopédiste.

S'il était vrai, comme on l'a prétendu, que madame Geoffrin n'eût jamais été jeune, il faut convenir que, par compensation, cette vieillesse prématurément acceptée resta vigoureuse et saine bien au delà des limites ordinaires. « Quand j'ai été en Pologne, disait-elle, j'avais soixante-sept ans ; et, si je ne m'étais pas regardée au miroir, je ne m'en serais pas cru plus de quarante ; je ne me sentais rien de la vieillesse. » Ce témoignage est confirmé par celui de madame de la Ferté-Imbault : « Je ne l'ai

jamais vue malade, assure-t-elle, et souvent je me crois sa mère, parce qu'elle entend très finement, tandis que je suis sourde depuis trente ans, et qu'elle a une activité qui la rend capable de mille détails bien au-dessus de mes forces ». Malgré ces apparences, l'esprit ferme et net de madame Geoffrin ne chercha jamais à se faire illusion sur la prolongation de ces années de grâce ; et, longtemps à l'avance, elle se forma un « plan de vie » pour l'époque de l'inévitable décadence. C'est à sa soixante-dixième année qu'elle fixait l'échéance de ce qu'elle appelait « sa petite mort », et elle l'attendait avec calme. « Pour lors, disait-elle, je commencerai à rompre tous les attachements de mon cœur, puis je le fermerai hermétiquement, de façon qu'il n'y puisse plus rien entrer. Je veux que ma mort physique soit aussi douce qu'il sera possible, et pour cela il ne faut point avoir de déchirures à faire. »

Devons-nous voir un effet de cette excessive prévoyance dans l'effort qu'elle fit, en septembre 1768, pour briser, sans motif plausible, la plus tendre des affections qui ait occupé sa vie ? Et lorsqu'elle écrivit au roi Stanislas-Auguste la « terrible lettre » qui amena pendant près d'un an la cessation de tous rapports entre la « chère maman » et son « fils bien-aimé », faut-il lire, à travers ces lignes injustes et cruelles, le secret désir de tuer en son cœur un sentiment profond, dont elle craignait de souffrir à l'heure de la séparation dernière ? C'est peut-être, après tout,

la meilleure explication de son étrange conduite, du renvoi impertinent de toutes les lettres du Roi, et de l'exclamation soulagée qui clôt cette exécution violente : « A présent, mon cœur est net ; il n'y entre plus d'amertume ! » Une brouillle si peu justifiée ne pouvait cependant être définitive. Après dix mois de silence, une réconciliation s'opéra, dont Stanislas-Auguste semble avoir fait les frais et pris l'initiative [1]. Mais la correspondance reprise ne redevint pas ce qu'elle était par le passé ; le ton resta cérémonieux, presque froid, parfois gêné. L'accent de l'ancienne tendresse ne reparaîtra plus qu'au moment suprême, comme pour montrer la vanité des calculs égoïstes et proclamer la victoire de l'amitié méconnue.

Cet incident à part, l'événement justifia les prévisions de madame Geoffrin ; et le programme qu'elle s'était tracé « depuis l'âge de vingt ans » se réalisa presque de point en point, comme si la nature elle-

1. « Vous aurez beau dire et faire les choses les plus injustes et les plus désagréables à mon égard, lui écrit l'excellent prince, je dirai toujours : Les nuages et les bourrasques passeront ; le soleil reparaîtra, car il existe toujours, il est toujours chaud et lumineux ; quand même il est couvert du voile le plus épais, on sait qu'il reparaîtra, car enfin il l'a fait mille autres fois, pour que la terre en reçoive les rayons... Ceux à qui vous reviendrez toujours tôt ou tard sont les bonnes gens, oui, les bonnes gens. On a beau jouer sur les mots, je soutiens que je suis bon, moi ! » (Lettre du 7 octobre 1769. — *Correspondance inédite* publiée par M. de Mouÿ).

même eût voulu entrer dans son jeu et accepter la loi de cette énergique volonté. Elle atteignit en effet sans accroc sa soixante-dixième année ; et c'est alors seulement que sa santé robuste subit le premier assaut. Une coqueluche tenace, mal peu commun à cet âge, donna le signal du déclin. Elle s'en tira au prix de deux mois de souffrances, sans autre remède que son régime ordinaire : « une grande diète, et beaucoup d'eau chaude. » Mais elle demeura longtemps dans un grand état de faiblesse, qu'elle ne surmonta jamais entièrement. De ce moment, les symptômes inquiétants se succèdent et se multiplient : diminution de sa mémoire, jadis merveilleusement fidèle, étourdissements fréquents, érysipèles douloureux, qui la privent de sommeil pendant des nuits entières. Tous ces avant-coureurs de la fin sont observés et enregistrés par elle avec un sang-froid surprenant. « Mon dépérissement n'est pas encore très sensible pour les autres, parce que je n'ai aucune infirmité, mais il l'est pour moi », écrit-elle ; et cachant avec soin, même aux plus intimes amis, les misères dont elle souffre, elle s'efforce de poursuivre sa vie habituelle, préside à ses dîners, n'abandonne rien de ce qu'elle considère comme les devoirs de sa charge[1].

Malgré cette fermeté, son humeur subit un changement visible, et elle en convient de bonne foi : « Ma

1. Souvenirs de madame de la Ferté-Imbault

gaîté intérieure m'a quittée [1] ; il y a encore des moments où on me ranime, mais je retombe sur-le-champ ; » et écrivant au roi de Pologne à l'occasion du premier jour de l'an 1774 : « Je n'ai pas eu le courage, dit-elle, de vous parler de la nouvelle année ; pour moi, c'est une année de plus qui me conduit à la fin. » Fait plus significatif encore, elle refuse désormais d'étendre ses relations, ferme son salon aux présentations nouvelles, se détache par degrés de la pensée, jadis chère entre toutes, de recueillir chez elle et de grouper autour de son fauteuil toutes les illustrations de l'Europe. Quand Grimm, en décembre 1770, demande à lui amener le baron de Wreech, diplomate distingué et intime ami du prince d'Anhalt, elle repousse cette requête avec une certaine rudesse ; puis, le lendemain, prise de remords, elle lui envoie les lignes suivantes, empreintes d'une mélancolique émotion :

« Mon cher Grimm [2], je me reproche d'avoir refusé trop brusquement la proposition très honnête et très flatteuse que vous m'avez faite, de recevoir M. le baron de Wreech. Je vais vous écrire les raisons que j'aurais

1. Madame Geoffrin n'avait jamais eu ce qu'elle appelait « la gaîté du corps » ; elle riait peu, et, de son propre aveu, le rire des autres ne lui faisait aucun plaisir, « mais, ajoute-t-elle, toutes mes idées étaient gaies, et même souvent comiques ».

2. 17 décembre 1770. — Archives de la famille d'Estampes.

dû vous dire. J'espère qu'elles me justifieront près de vous et près du baron.

» J'ai soixante et onze ans. Les nouvelles connaissances fatiguent beaucoup ma tête ; j'oublie les noms, les titres, les qualités ; je fais des quiproquos qui me font sentir trop souvent ma fin prochaine. De plus, quand messieurs les étrangers ne font que passer, il ne m'en reste que des idées confuses. S'ils séjournent assez longtemps pour les bien connaître, s'ils sont aimables, je m'attache, et leur départ m'afflige. A mon âge, l'affliction morale fait un mal physique. Je l'ai éprouvé et senti, lorsque le jeune et aimable prince d'Anhalt nous a quittés. Le baron de Wreech m'en parlerait, et renouvellerait en moi un sentiment que je veux laisser éteindre. Vous m'avez dit, mon cher Grimm, que le baron était très aimable et rempli de mérite. C'est une raison de plus pour me fortifier dans ma résolution de ne plus faire de nouvelles connaissances, ni étrangers, ni même dans nos concitoyens. La barrière est fermée !

» Tenez-vous donc heureux, mon cher Grimm, vous qui avez de l'amitié pour moi, d'être en deçà de la barrière. Vous êtes au nombre de mes anciens amis. Votre date est gravée dans mon cœur. »

En même temps que l'ambition s'en va, son optimisme l'abandonne. Pour la première fois, elle s'affecte sérieusement de la tournure dangereuse que

prennent les affaires publiques, envisage avec inquiétude et chagrin « le mauvais état des finances, la fermentation des plus belles provinces, le mécontentement du Parlement ». On trouve maintenant dans ses carnets de petites notes comme celle-ci : « La gueuse [1] est au couvent du Pont-aux-Dames, avec ordre de ne la laisser parler à personne. Le Roi a envoyé chercher hier M. de Maurepas, pour être ministre sans département. Il donnera des conseils ; c'est bien ce dont le Roi a besoin ! » Quand le ministère Turgot suscite les espérances de tout le parti encyclopédiste, elle refuse de s'associer à l'enthousiasme de son entourage, et se montre sceptique à l'endroit des réformes annoncées : « Dans ce moment-ci, on détruit ; il faut voir ce qu'on rétablira sur les ruines. Jeune, on se flatte ; vieille, on attend. » Enfin, elle s'occupe activement de « ses préparatifs de départ, comme elle a fait ses paquets pour le voyage de Pologne » ; et, dans ce règlement général de ses affaires, auquel elle procède avec sa méthode ordinaire, elle n'a garde d'oublier la question religieuse.

C'est un problème difficile à résoudre que le sentiment exact de madame Geoffrin sur le chapitre de la religion. Ses contemporains ne paraissent pas très fixés sur ce point ; et cette indécision vient peut-être de ce qu'elle-même, pendant de longues années,

1. Madame du Barry.

n'eut pas très nettement conscience de ses convictions intimes. De son enfance très pieuse, il lui était certainement resté, à défaut d'une foi solide, un grand respect pour les principes de la morale chrétienne; et rien ne la fâchait davantage que d'entendre traiter ces graves matières avec une inconvenante légèreté [1]. Par contre, certaines phrases échappées à sa plume, notamment dans les lettres au roi de Pologne où elle s'épanche plus librement qu'ailleurs, font douter de la pureté de son orthodoxie : « Je me crois, écrit-elle un jour, plus philosophe que Socrate; la mort était pour lui un objet sur lequel il faisait de beaux discours. Pour moi, *elle n'est que la cessation d'être*. Aussi je la vois sans peine. » Plus encore que ce langage, les habitudes de vie que nous lui connaissons, l'appui décisif qu'elle apporte à l'Encyclopédie, son intimité constante avec tous ceux qui mènent contre l'Église une guerre acharnée, ne permettent guère de la considérer comme une fervente catholique. Mais, par une contradiction singulière, elle tint à demeurer toujours strictement fidèle aux pratiques extérieures de la religion; « elle voyait souvent son curé, qui était un homme d'esprit, et faisait ses Pâques tous les ans [2]; » et, quoi qu'on en ait dit, elle ne prétendit jamais s'en cacher. Quand Marmontel, dans un

1. Madame Suard — *Mémoires*.

2. Souvenirs de madame de la Ferté-Imbault.

piquant portrait, nous la montre allant clandestinement à la messe, « comme on va en bonne fortune », et possédant une tribune à la chapelle des capucins, « avec autant de mystère que les femmes galantes de ce temps avaient des petites maisons », il faut se garder de l'en croire sur parole ; et le sceptique narrateur n'est pas plus équitable, en attribuant cette conduite au désir inavoué « de se mettre bien avec le Ciel, sans être mal avec son monde ». Cette sorte d'hypocrisie n'était guère dans le caractère de madame Geoffrin ; et la marquise de la Ferté-Imbault, d'accord en cela avec Grimm, est bien plus près de la vérité, lorsqu'elle nous parle de cet « amour de l'ordre et de la règle », de ce « respect des convenances établies », qui lui faisaient observer les lois de l'Église, comme des coutumes anciennes où la bienséance était intéressée.

Ce qui prouve bien, au reste, qu'elle n'avait pas là-dessus de fausse honte, c'est le soin qu'elle mettait à obtenir de ses amis qu'ils évitassent, eux aussi, toute apparence de ce scandale public, dont elle avait horreur. S'il lui déplaisait fort qu'on se fît mettre à la Bastille, elle n'aimait pas davantage qu'on mourût sans confession ; et lorsque d'aventure quelque récalcitrant « s'avisait de faire le mutin, elle se chargeait de le réduire [1] », et en venait presque toujours à bout.

1. La Harpe, *Correspondance*.

Elle tenait en réserve, pour remplir cet office, un capucin « fort accommodant, » dit La Harpe, qu'elle dépêchait au moment voulu, et dont on disait des merveilles [1]. Les cas sont nombreux où elle remporta ainsi des succès, d'autant plus méritoires qu'ils étaient souvent moins aisés. Nous en avons vu un exemple avec Fontenelle, qu'elle fit confesser pour la première fois de sa vie dans sa centième année. Elle renouvela ce tour de force avec le vieux Mairan, qu'elle fit rentrer au moment de sa mort dans le giron de l'Église, et qui l'en remercia fort ; car, depuis quatre-vingt-treize ans qu'il était au monde, « ne s'étant jamais piqué de confession ni de communion », il eût été, lui dit-il, « fort embarrassé de savoir comment s'y prendre. » Elle fut, en revanche, moins heureuse avec Saurin, qui eut quelque temps un logement chez elle. Pendant une dangereuse maladie qu'il fit à cette

1. Le zèle de madame Geoffrin à cet égard avait gagné les gens de sa maison, s'il faut en croire La Harpe, qui rapporte l'anecdote suivante : « Une de ses femmes de chambre avait un beau-frère mourant, qui ne voulait pas se confesser : « Ah ! j'irai, dit cette femme, et je lui parlerai de manière qu'il faudra bien qu'il se confesse ! » Elle y va, en effet, et à son retour, madame Geoffrin lui demande des nouvelles du succès de sa mission, et si le malade s'est rendu à ses raisons : « Vraiment oui, madame, il a bien fallu. — Et comment avez-vous fait ? — Madame, je me suis approchée de son lit, et je lui ai dit comme ça : Eh bien, qu'est-ce que c'est donc ? Et pourquoi donc ? Et comment donc ?... Madame, il a tout de suite demandé un confesseur ! » (La Harpe, *Correspondance*.)

époque, il refusa obstinément de recevoir curé ni capucin. Elle ne l'en soigna pas moins de son mieux, et réussit à le sauver; mais, dès qu'il fut guéri, « elle l'engagea, sans brouillerie, à s'en aller loger ailleurs [1] ». Si l'on prétendait rester l'hôte de sa maison, il fallait se garder de manquer à la règle.

C'est à ces pratiques de correction mondaine que se réduisit longtemps la dévotion de madame Geoffrin. Mais il semble que le déclin de sa santé et l'approche visible de la mort aient éveillé en elle des préoccupations plus sérieuses. Dans les dernières années, assure Gleichen, elle avait pris l'habitude de se retirer de temps à autre dans un cloître, [2] pour y faire une sorte de retraite; et lorsque vint le Jubilé de 1776, elle en suivit tous les exercices avec une ferveur inaccoutumée [3].

Ce Jubilé universel avait commencé le 11 mars. Il fut célébré à Paris au milieu d'une telle affluence de

1. Lettre de la marquise de la Ferté-Imbault.

2. Elle avait loué, vers cette époque, l'appartement de madame la princesse de Beauvau, son amie, dans le couvent des Dames-de-l'Abbaye-Saint-Antoine, à Paris, et elle y prenait, de temps à autre, quelques jours de repos. Plusieurs des toiles qu'elle avait commandées au peintre Hubert-Robert la représentent dans les jardins de ce monastère, se promenant ou jouant aux cartes avec les religieuses. — Voir Appendice, page 495.

3. Madame Geoffrin n'était pas la seule, parmi les zélatrices de l'Encyclopédie, à se montrer exacte aux pratiques jubilaires. Une lettre de Condorcet à Turgot nous apprend qu'en 1771, mademoiselle de Lespinasse, elle aussi, suivit le Jubilé dans

fidèles, que, dans le parti des philosophes, on en conçut un vif étonnement, et aussi quelques inquiétudes. « Ce Jubilé, disait l'un d'eux, a reculé de plus de vingt ans l'empire de la raison ! » Madame Geoffrin voulut assister aux cérémonies de l'église Notre-Dame, qui furent longues et pénibles. Cette saison de 1776 fut en effet, dit le journal de Hardy, « une des plus dures dont on ait gardé le souvenir. » La cathédrale était glaciale, et madame Geoffrin se sentit pénétrée de froid. Rentrée chez elle, et seule dans sa chambre, elle tomba sur le parquet, privée de connaissance, et l'on ne sut pas combien de temps elle était restée évanouie. Quand on l'eut ranimée, on constata qu'elle était atteinte de paralysie partielle. Un érysipèle se déclara ensuite, qui amena de cruelles souffrances et de longues insomnies ; et, sans que les médecins jugeassent qu'il y eût danger immédiat [1], elle se trouva désormais réduite à cet état d'infirmité qu'elle redoutait par-dessus toute chose.

La nouvelle promptement répandue causa une vive

l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, et y attrapa un refroidissement, dont elle avait peine à convenir : « Elle prétend, dit Condorcet, que si un si court espace de temps passé dans une église produisait un si fâcheux effet, ce serait une chose plus terrible contre la religion qu'aucune épigramme de Voltaire. »

1. « Monsieur Bouvard, son médecin, dit madame de la Ferté-Imbault, jugea qu'il fallait laisser agir la nature, et ne pas essayer de guérir l'érysipèle, dans la crainte de le faire rentrer. On n'administra donc aucune espèce de remède. »

émotion parmi les familiers de la maison. Chez nombre d'entre eux, au chagrin et à l'anxiété se mêlait quelque humeur de « l'excès de zèle » qui avait amené l'accident. « Elle a voulu, s'écriait sèchement Morellet, confirmer par son propre exemple l'adage qu'elle avait souvent à la bouche : On ne meurt jamais que de bêtise. » Et du fond de son exil de Naples, Galiani écrivait à ses amis de Paris une longue lettre de condoléance sur cette « métamorphose », afin de leur expliquer que, « l'incrédulité étant le plus grand effort que l'homme puisse faire contre son instinct et son goût », et cet effort exigeant une volonté puissante et soutenue, « lorsque l'âme vieillit, la croyance ne peut manquer de reparaître » ; de sorte que logiquement « madame Geoffrin devait finir par un bon Jubilé ». Quant à d'Alembert, son irréligion ardente souffrait fort de « l'accès de dévotion » de sa vieille amie ; mais l'attachement qu'il éprouvait pour elle l'emportait sur son ressentiment, et son affliction était réelle : « Je la voyais hier, écrit-il à madame Necker, dans un état d'affaissement, qui me faisait souhaiter d'être à sa place, sans que j'osasse lui souhaiter d'être à la mienne. » Aussi ne quittait-il guère son chevet. Pénétrant à toute heure, en vertu de son ancien privilège, dans l'hôtel de la rue Saint-Honoré, il s'installait au pied du lit de la paralytique, ou, lorsqu'elle était trop faible pour recevoir sa visite, attendait dans la pièce voisine le moment d'être introduit auprès d'elle.

Il est facile d'imaginer l'effet de cette obsession maladroite sur l'esprit de madame de la Ferté-Imbault : « J'en ressentais, confesse-t-elle, une mortelle déplaisance. » A la méfiance de jadis, à l'antipathie naturelle que lui inspirait d'Alembert, s'ajoutait encore le scrupule de laisser perpétuellement en compagnie de sa mère, gravement malade, un homme aussi « publiquement affiché pour n'avoir ni religion ni principes », et dont à ce titre elle redoutait particulièrement l'influence. J'ai dit que la marquise était d'une piété sincère, fait si rare à cette époque, que ses adversaires, se refusant à y croire, l'ont accusée de calculs politiques, perfidement déguisés « sous le masque de la religion ». La conduite de sa vie entière proteste contre cette calomnie. Mais loin d'être tendre et mystique, sa religion, active et militante, cherchait moins à convaincre ses contradicteurs qu'à les réduire au silence. Elle entrait de vive force dans le camp ennemi. Le style même de madame de la Ferté-Imbault se ressent de ces dispositions belliqueuses, et le récit qu'elle fait de ses luttes contre la « secte philosophique » a quelquefois l'allure d'un bulletin de campagne.

Une fois affermie, comme elle dit, dans son « projet de guerre contre d'Alembert et sa séquelle », il ne restait plus qu'à guetter une occasion favorable pour ouvrir les hostilités. La maladresse de son adversaire lui épargna une longue attente. Madame Geoffrin fut

frappée le 29 août d'une nouvelle attaque d'apoplexie, plus forte que la première, qui la laissa paralysée de la moitié du corps [1]. Le curé de la paroisse, appelé le lendemain, lui proposa les Sacrements, qu'elle accepta sans résistance, et on prit jour pour la cérémonie. « D'Alembert, raconte la marquise, s'était emparé de la chambre de ma mère à la première nouvelle de la crise. Il arrivait à huit heures du matin, et revenait cinq fois par jour, amenant parfois avec lui Suard, Marmontel et l'abbé Morellet, ce qui m'importunait fort, en m'ôtant toute liberté de me reposer... Le jour des Sacrements, il me parut indécent de laisser circuler d'Alembert et sa suite dans la chambre, en même temps que le curé et le confesseur, et je lui fis fermer la porte dès le matin. » Sur quoi, vive irritation du philosophe ; il monte chez le vieux Burigny, qui avait son logement dans l'hôtel, se plaint avec amertume du traitement qu'il essuie, et de la sottise qu'il y a, suivant lui, à effrayer inutilement une vieille femme en lui faisant entrevoir sa mort prochaine. « Quelques heures après, continue le récit, pendant que j'étais à dîner, il entra furtivement dans la chambre de ma mère qui dormait, et aperçut tout ouvert sur une table un exemplaire de l'*Imitation*. Il le prit avec colère, et, s'adressant aux gens qui veil-

1. « Ma mère n'a point toute sa tête, écrit ce même jour madame de la Ferté-Imbault ; mais elle ne souffre pas ; et quand on lui demande comment elle va, elle dit toujours : *bien*. »

laient près du lit, s'écria à haute voix qu'une telle lecture n'était bonne qu'à affaiblir encore la tête de la malade, que la distraction était la seule chose qui convînt à son état, et qu'il fallait remplacer ces momeries par les *Contes des fées* ou les *Mille et une nuits,* dont il se chargeait de l'égayer à son réveil [1]. » Bref, le scandale fut tel, qu'on dut le faire sortir de la pièce ; et l'on courut avertir la marquise de la scène inconvenante qui venait de se passer.

L'indignation de celle-ci fut à son comble. Séance tenante, elle prend la plume, et rédige d'un trait la lettre suivante [2], lettre que les écrits du temps critiquent amèrement sans la citer jamais, et qui, pour frapper droit et ferme, n'est ni si « sotte » ni si « ridicule » que d'Alembert se plut à l'affirmer par la suite : « Je vais vous parler, monsieur, avec la franchise qui m'est naturelle. Vous avez indisposé contre vous depuis bien des années les honnêtes gens, par votre manière indécente de parler contre la religion. Plusieurs de mes amis pensent que, dans l'état où est la tête de ma mère, je suis responsable de tout ce qui se passe dans sa chambre, et que j'aurais dû ne plus vous y laisser entrer, dès le moment où son confesseur s'est emparé d'elle. Je crois que ces gens

1. *Les Mémoires secrets* de Bachaumont, bien que favorables aux Encyclopédistes, confirment sur ce point le récit de madame de la Ferté-Imbault. (27 novembre 1776).

2. 1er septembre 1776.

de bien ont raison jusqu'à un certain point ; mais en même temps la charité chrétienne m'engage à éviter un éclat qui serait très fâcheux pour vous. Je conseille donc, monsieur, à votre amour-propre et à votre esprit de ne tenir en public et dans la chambre de ma mère que des propos décents sur le devoir qu'elle vient de remplir, afin de ne pas me mettre dans la nécessité de vous faire fermer sa porte.

» Comme vous avez beaucoup d'esprit l'un et l'autre, vos esprits se sont entendus et amusés ensemble jusqu'à ce moment. Mais l'âme de ma mère vaut mieux que la vôtre, monsieur, elle est plus portée à la religion, à la vertu et à l'amour de l'ordre ; et, dans l'état où elle est, c'est à son âme qu'il faut parler plutôt qu'à son esprit. Pendant dix ans de sa première jeunesse, elle a aimé Dieu et la religion de la meilleure foi du monde. Elle m'a souvent dit qu'elle était plus heureuse dans le temps de sa dévotion que depuis qu'elle a eu l'air de l'avoir abandonnée ; et je dois à la vérité, monsieur, de vous dire qu'elle a toujours plus aimé Dieu qu'elle n'a aimé vous et vos semblables. J'ai l'honneur [1]... »

Cette lettre terminée, la marquise la fit porter immédiatement chez d'Alembert, comptant bien qu'après une déclaration si péremptoire, le philosophe « se tiendrait pour dit de ne plus pénétrer dans la cham-

1. Archives de la famille d'Estampes.

bre de madame Geoffrin, tant qu'elle serait dans le même état ». Mais, à sa grande surprise, quelques instants après, d'Alembert se présentait à la porte de l'hôtel, et demandait à madame de la Ferté-Imbault une entrevue particulière. L'entretien fut long et pénible pour d'Alembert, qui, confus de son incartade, « gardait une contenance embarrassée et inquiète ». La marquise profita sans pitié de son avantage ; elle se déchargea de tout ce qu'elle avait sur le cœur, et lui fit « un sermon des plus forts sur tout ce qui l'avait choquée contre lui depuis vingt ans ». Il écouta le sermon « en toute humilité », et répondit ensuite en cherchant à s'excuser de son mieux, mais sans parvenir à désarmer la terrible marquise. « Il me parut, s'écrie-t-elle, très bas, très plat, et très petit ; et moi, je me sentis une géante (*sic*), parce que j'avais la vertu et la raison pour moi. Enfin, il me promit tout ce que j'exigeai de lui, à condition que je lui permettrais de voir ma mère ; et je le menai à son lit, sans paraître ressentir la moindre émotion de ce qui s'était passé entre nous. »

Mais, cet accord à peine conclu, la marquise ne tarda pas à se repentir de l'autorisation qu'elle avait accordée. D'Alembert, une fois rentré dans la place, prétendait n'en plus bouger. Il arrivait dès l'aube, seul ou escorté de ses amis, et ne repartait que le soir venu, « gardant à vue » la paralytique comme pour la protéger contre les siens, et, par cette présence

continuelle, réduisant la marquise « au rôle d'une femme de chambre, qui n'approche du lit de sa maîtresse que quand elle n'a point de compagnie ». Enfin, le 5 septembre, la maladie de madame Geoffrin fit de nouveaux progrès, et, « sur l'avis des médecins », madame de la Ferté-Imbault donna le congé aux visiteurs, « en leur faisant les politesses d'usage, et en les assurant que, dès que sa mère serait en état de profiter de leur conversation, elle les verrait avec plaisir ». Quelques jours après, d'Alembert voulut entrer de force ; le portier l'en empêcha ; plusieurs fois il revint à la charge, avec le même insuccès [1] ; et l'interdit établi contre lui resta définitif. Cette rigoureuse exclusion s'étendit même — et ce fut là le vrai tort de madame de la Ferté-Imbault — à ceux qu'elle appelait « la suite de d'Alembert », mais qui n'en étaient pas moins fort innocents de ses écarts de lan-

1. Le registre du portier de madame Geoffrin, que j'ai eu sous les yeux, constate naïvement l'insistance et l'irritation du philosophe : « 20 septembre — M. d'Alembert est venu hier vendredi. Il s'est retiré fort mécontent, et a dit que c'est fort malhonnête à madame la marquise de lui refuser sa porte, qu'il sait que M. Boutin a vu madame Geoffrin, et que c'est lui manquer. » Quinze jours après : « 8 octobre — M. d'Alembert est venu mardi, en disant qu'il avait appris que madame Geoffrin avait toute sa tête et sa connaissance, et que madame la marquise avait promis de le faire avertir ; comme il n'a entendu parler de rien, il vient la prier de tenir sa parole, et passera le soir pour savoir ses ordres. » Il y a plusieurs autres notes du même genre. — Archives de la famille d'Estampes.

gage, Suard, Morellet, Marmontel. Seul Thomas, malgré sa liaison étroite avec les précédents, trouva grâce aux yeux de la marquise. Bien qu'il ne fût pas chrétien, il professait au moins « ce déisme attendri qui était au XVIIIe siècle la foi des âmes religieuses [1] » ; et c'est ce qui lui valut sans doute l'exceptionnelle faveur de franchir le seuil d'une maison, qui désormais avait changé de maître.

Le retentissement causé par cette sorte de proscription générale fut immense dans l'église philosophique. L'Encyclopédie donna avec ensemble pour venger l'injure faite à ses plus illustres enfants. Grimm, Diderot, Turgot [2], d'Alembert plus que tous les autres, dans ses lettres à Voltaire, accablèrent madame de la Ferté-Imbault sous une incroyable avalanche d'invectives ; et, par une exagération manifeste, un conflit particulier autour du lit d'une moribonde prit les proportions d'une bataille entre « la philosophie et la cabale dévote ». Même, le déchaînement fut si fort que « quelques évêques, affirme la marquise, voulurent faire intervenir le lieutenant de police Lenoir pour imposer silence aux calomniateurs ». Elle les conjura de n'en rien faire ; et il faut la louer de cette sagesse.

L'éclat européen du nom de madame Geoffrin ne

1. Comte d'Haussonville, *Le salon de madame Necker.*

2. « Je plains la pauvre madame Geoffrin, écrit Turgot à Condorcet, de sentir cet esclavage, et d'avoir ses derniers moments empoisonnés par sa vilaine fille ! » (Lettre du 21 novembre 1776).

suffit pas à expliquer à lui seul cette levée de boucliers. Mais l'Encyclopédie traversait précisément alors une crise, que l'on put croire un moment redoutable : la chute récente de Turgot venait de lui enlever son plus précieux appui dans les conseils de l'État ; l'influence de Maurepas, notoirement hostile au parti, triomphait à la Cour ; dans le public lui-même, la vogue des idées nouvelles semblait en décroissance ; et Voltaire, écrivant à madame d'Épinay, jetait ce cri d'alarme : « Voici le temps de dire aux philosophes ce que saint Jean disait aux premiers chrétiens : « Mes enfants, aimez-vous les uns les autres ; car qui diable vous aimerait ? » Malgré ces circonstances, qui rendaient tout échec particulièrement sensible, une telle effervescence, à propos d'une dispute au fond purement personnelle, paraît aujourd'hui bien puérile ; et l'on songe au mot si juste dont madame Geoffrin calma un jour l'ardeur de son ami Mairan, engagé dans une discussion trop vive avec la marquise du Châtelet : « Ne voyez-vous pas, mon cher philosophe, que l'on se moquera de vous, si vous tirez l'épée contre un éventail ? »

CHAPITRE XIX

Madame Geoffrin se rétablit à moitié de son attaque. — Son attitude dans la querelle de sa fille et de l'Encyclopédie. — Soins dévoués qu'elle reçoit de madame de la Ferté-Imbault. — Sa sollicitude persistante à l'égard de ses amis et de ses protégés. — Sa sérénité devant la mort. — Singulière indifférence du public lors de sa disparition. — Les trois *Éloges* composés par Thomas, Morellet et d'Alembert. — Nouvelles polémiques que suscitent ces publications.

Madame Geoffrin survécut une année entière aux tristes scènes que je viens de raconter. Elle sortit de l'accès aigu qui avait failli l'emporter ; la paralysie se fixa, immobilisant les pieds et les mains d'une façon presque absolue, la laissant au reste « dans un état tranquille, sans souffrances, digérant et dormant bien, l'imagination calme, les passions éteintes, en entier dans son bon sens [1] ». Son entourage se reprit même à espérer une guérison plus complète ; et ses

1. Souvenirs de madame de la Ferté-Imbault.

domestiques, qui l'adoraient, imaginèrent de célébrer sa prétendue convalescence par une sorte de fête, où ils vinrent lui chanter en chœur un compliment en vers, composé par le « frotteur » de l'hôtel.

On pouvait supposer — et ce fut un moment l'espoir de ses anciens amis — qu'en retrouvant l'usage de sa raison et la vigueur de sa volonté, elle désavouerait l'ouvrage de sa fille, et lèverait l'interdit prononcé contre les philosophes éconduits. D'Alembert, prenant son désir pour la réalité, traça même un tableau navrant de « cette femme mourante qui, prétend-il, laissait vainement échapper des plaintes de m'avoir perdu... Si quelqu'un disait un mot de moi, un domestique s'approchait aussitôt, en le priant de ne point prononcer mon nom ! » Le témoignage de madame de la Ferté-Imbault, témoignage entièrement confirmé par les faits, donne à cette assertion le plus formel démenti : « Dès l'instant que ma mère a été en état de savoir ce que j'avais fait, je lui ai tout conté. Elle a tout approuvé. — Je ne reverrai jamais d'Alembert, m'a-t-elle dit plusieurs fois. Il voulait être le maître dans ma maison. Il s'est mal conduit le jour de mes Sacrements. Il a élevé une muraille entre lui et moi. — Elle n'a jamais prononcé le nom de Marmontel ni de l'abbé Morellet. » Tout au plus trouva-t-elle quelque chose à reprendre dans la vivacité de la forme ; et elle plaisanta doucement sa fille sur l'ardeur de son zèle : « Elle est, dit-elle en souriant, comme

Godefroy de Bouillon ; elle a voulu défendre mon tombeau contre les Infidèles ! » Mais elle pensa aussi que, somme toute, le viatique et l'Encyclopédie ne s'accordaient pas très bien ensemble, et blâma les philosophes « d'avoir fait ce qu'elle leur avait reproché si souvent, beaucoup de bruit d'une chose qui n'en devait faire aucun [1]». Sur ces sages réflexions, elle prit le parti de pardonner à tout le monde, et ne songea plus qu'à couronner une vie belle et honorable par une fin noble et décente [2]. « Elle n'a rappelé aucun de ceux que j'avais éloignés ; elle a fait ses Pâques, de manière que son confesseur et son curé sont contents, et mon triomphe est complet ! » C'est par ce cri de victoire que se termine la relation de madame de la Ferté-Imbault.

Rendons à cette dernière la justice de reconnaître que, si elle excéda la mesure en tenant à l'écart des hommes auxquels trente ans de liaison intime conféraient assurément quelques droits, elle répara ce tort, autant qu'il lui était possible, par l'absolu dévouement dont elle fit preuve pendant cette longue maladie. Dans la chambre de sa mère dès sept heures du matin, elle y restait sans quitter la place jusqu'à neuf heures du soir, s'ingéniant à distraire la paralytique, lui servant à l'occasion de secrétaire ou de lectrice, se

1. Honoré Bonhomme, *Grandes dames et pécheresses.*

2. Madame Necker, Lettre à Grimm.

multipliant de mille manières pour remplacer de son mieux ceux qu'elle avait exclus. Elle s'avisa même, vers la fin, d'un singulier stratagème, qu'elle confesse en ces termes : « Ayant toute sa vie été très entourée, ma mère tenait à voir sa chambre toujours remplie de monde. Aussi, dans les derniers temps, comme elle avait la vue fort affaiblie, j'imaginai, pour satisfaire ce caprice, de réunir au fond de la pièce les domestiques de confiance avec les femmes de chambre, et de les faire jouer au piquet comme s'ils eussent été de la compagnie. » Triste consolation à coup sûr pour une femme qui, pendant les deux tiers de son existence, avait vu autour d'elle, attentifs à sa parole et dociles à ses conseils, les plus éminents représentants de l'art et de la littérature, les chefs les plus réputés de la philosophie nouvelle, les hommes d'État les plus illustres, les princes, les cardinaux, les ambassadeurs et les Rois !

Madame Geoffrin néanmoins, sur ce lit de douleur où le mal la tenait clouée, n'était pas aussi abandonnée que pourrait le donner à croire le trait qu'on vient de lire. Pendant les premiers mois surtout, quelques amis fidèles, de ceux que la proscription avait épargnés, venaient chaque jour lui faire visite, lui rendre l'illusion de ce salon qui avait été la gloire et la joie de sa vie. « Sa faiblesse, dit la *Correspondance littéraire*, ne lui permet plus de suivre une longue conversation ; mais elle cause encore souvent avec beaucoup d'agré-

ment ; son esprit même semble quelquefois n'avoir rien perdu de cette finesse qui lui était propre. On parlait l'autre jour chez elle de la simplicité du caractère. « Tant de gens l'affectent, dit-elle, mais M. de Malesherbes, voilà un homme simplement simple. » Ses amis de l'étranger ne se montrent pas moins sensibles que ceux de Paris à sa triste situation. On s'informe de ses nouvelles dans toutes les capitales, non seulement à Vienne, à Varsovie, où elle a fait quelque séjour, mais dans les villes mêmes où l'on ne connaît d'elle que sa grande renommée. Pétersbourg notamment se distingue par l'émotion qui y règne : Grimm vient d'y arriver, et il est assiégé de demandes sur la santé de sa célèbre amie. A chaque courrier qu'il reçoit de Paris, accourent chez lui les Romanzoff, puis le général Betzki, puis « une infinité de personnes, écrit-il à madame Geoffrin [1], que vous n'avez jamais vues ou que vous avez oubliées, et qui n'en veulent pas moins être instruites de votre état ; de sorte que, si monsieur Champagne [2] voulait satisfaire toutes les personnes de Pétersbourg seulement, la journée ne serait pas assez longue. »

L'Impératrice elle-même semble mettre de côté ses

1. Lettre du 25 avril 1777 (Archives de la famille d'Estampes.) Voir à l'Appendice, pages 475-488 la correspondance inédite de Grimm avec madame Geoffrin et madame de la Ferté-Imbault pendant cette période.

2. Le secrétaire de madame Geoffrin avant sa maladie.

vieux griefs, pour se préoccuper de son ancienne correspondante, depuis si longtemps négligée. « Il ne se passe pas de poste » sans qu'elle fasse demander des nouvelles ; elle se fait lire chaque fois les petits billets que madame Geoffrin dicte du fond de son lit pour son fidèle Grimm, « le sous-doyen de ses amoureux», le plus ancien après Burigny. Même — oubliant sans doute que, comme elle l'écrivait un jour à Grimm, « elle ne traite pas les maladies d'autrui et n'entend rien aux boyaux fêlés [1] » — Catherine pousse l'obligeance jusqu'à prescrire un traitement infaillible pour guérir la paralysie : « Sa Majesté vous ordonne très sérieusement pour achever votre guérison le voyage et les eaux de Spa... Elle veut avoir le plaisir de vous avoir sauvée. » Comme l'Impératrice est « un très grand médecin », Grimm ne met pas un instant en doute que madame Geoffrin ne se soumette aussitôt à cette auguste ordonnance, et il se déclare assuré de la voir bientôt complètement rétablie.

Celle qui recevait ces lignes était loin de partager cette confiance. Elle se sentait frappée à mort, et ne se payait pas d'illusions. Mais, avec cette force d'âme qu'elle garda jusqu'au bout, elle s'intéressait encore activement à ce qui se passait autour d'elle, intervenait même avec passion, pour servir ses amis, dans les affaires d'un monde auquel elle était si près de dire

1. Lettre de Catherine à Grimm du 3 août 1774 — Archives Impériales russes.

adieu. La candidature du prince Louis de Rohan au chapeau de cardinal dont disposait la couronne de Pologne, occupa les derniers mois de sa vie. Elle multiplia les lettres et les démarches pour faire aboutir ce projet, au détriment de l'abbé de Broglie, évêque de Noyons, qu'appuyait le roi Louis XV ; et la peine qu'elle se donna contribua sans doute au succès de celui qui devait être, quelques années plus tard, le triste héros de l'affaire du Collier [1]. Elle n'a pas renoncé non plus à son goût d'autrefois pour les têtes couronnées. Au mois de Juillet 1777, pendant le séjour à Paris de l'Empereur Joseph, qu'elle avait connu à Vienne, elle se désole de ne pas recevoir sa visite, et se décide enfin à envoyer au « Comte de Falkenstein » ces lignes suppliantes : « Vous partez, monsieur le Comte ; vous emportez les regrets de tout Paris ; mais ne vous en reste-t-il point de m'avoir négligée? Serai-je la seule malheureuse? » L'Empereur vint la voir dès le lendemain, et resta deux heures auprès d'elle. Ce fut sans doute une de ses dernières joies [2].

Ces préoccupations un peu vaines, à la veille du

1. Voir sur cette négociation la *Correspondance* publiée par M. le comte de Mouÿ, et la lettre inédite de Stanislas-Auguste à madame Geoffrin, qui se trouve à l'Appendice du présent ouvrage. pages 489-90.

2. *Mélanges* de madame Necker — Lettre du Comte de Goertz à madame de la Ferté-Imbault. (Archives de la famille d'Estampes).

terrible passage, n'en excluaient point d'autres, plus belles et plus touchantes. Ses habitudes de bienfaisance ne l'avaient pas quittée. Jusqu'à son dernier jour, donner resta sa passion dominante. Elle envoie une cassette de deux mille écus à Thomas, des casseroles d'argent à Suard, une somme ronde à d'Alembert, pour payer la pension d'une pauvre femme dont il lui avait parlé l'année précédente. Sa sollicitude pour les malheureux s'étend jusqu'après sa mort ; en laissant une rente assez forte à l'un de ses protégés : « Si vous devenez plus riche, lui recommande-t-elle, vous donnerez cet argent pour l'amour de moi, quand je ne pourrai plus le donner moi-même. » Elle aime toujours aussi tendrement ses amis, et, quand sa santé l'empêche de les recevoir, elle cherche par mille moyens à leur prouver son fidèle souvenir. Elle mande un matin le laquais de madame Suard pour avoir de sa bouche des nouvelles détaillées de l'intéressante jeune femme, et savoir quels petits présents pourraient lui faire plaisir. « Le laquais, ajoute Condorcet, l'a trouvée fort défigurée et fort affaiblie. Il a pleuré beaucoup, et elle aussi. »

La bonté de son cœur ne se manifeste pas moins dans les adieux qu'elle fait au roi de Pologne. Sa maternelle affection d'autrefois, quelque temps engourdie, se réveille aux approches de la mort ; et les lettres qu'elle adresse au « cher enfant » retenu loin d'elle, pour le tenir au courant et atténuer ses inquié-

tudes, sont empreintes d'un sentiment doux, simple et vraiment émouvant. Dans l'impuissance d'écrire, elle dictait habituellement à sa fille ; mais quelque temps avant la fin, par un effort suprême, elle souleva un jour sa main paralytique, et d'une écriture tremblante traça elle-même ces mots, les derniers sortis de sa plume : « *Je vous aime de tout mon cœur.* » Recevant peu après la visite du colonel de Saint-Leu, qui se rendait en Pologne : « Voyez, dit-elle en montrant ses bras appesantis, dites au Roi que les derniers caractères que cette main a formés ont été pour lui, et que, si j'en retrouvais l'usage, mes premiers efforts lui seraient consacrés [1]. »

Elle conserva jusqu'à l'instant de l'agonie cette belle sérénité d'âme. L'avant-veille de sa mort, souffrant excessivement, et n'ayant plus qu'un léger souffle, elle entendit une conversation qui se tenait autour de son lit sur les moyens qu'ont les gouvernements de rendre les hommes heureux. Chacun en proposait de différents ; elle sortit d'un long silence pour dire : « Ajoutez à cela le soin de procurer des *plaisirs*, chose dont on ne s'occupe pas assez. » Parole profonde et vraie, dit d'Alembert, et « que Platon lui eût enviée [2] ».

1. Madame Necker, *Mélanges*.

2. Citons ici, comme un curieux chef-d'œuvre d'inexactitude, le tableau qu'a tracé Jules Janin de la mort de madame Geoffrin ; on y trouve autant d'erreurs que de mots : « Morte à près de cent ans, et fière d'avoir renié l'évangile, la pauvre folle ! elle

Une crise nouvelle l'emporta le 6 octobre 1777. Son enterrement eut lieu à l'église de Saint-Roch, à sept heures du matin, sans pompe aucune, selon son expresse volonté. Sa fille et quelques proches parents la conduisirent à sa dernière demeure. Quant aux gens de lettres, artistes, philosophes, habitués de son salon, convives de ses dîners, trois d'entre eux suivirent son cercueil, d'Alembert, Thomas et l'abbé Morellet, ses trois plus gros légataires. « Je désire, avait-elle écrit, que mes amis m'aiment pendant que je vis ; mais je ne désire point de leur laisser de regret. » Si l'on en croit les apparences, jamais vœu ne fut plus scrupuleusement respecté.

Le testament de madame Geoffrin ne contenait que peu de lignes. Elle y confirmait les rentes viagères déjà attribuées, de son vivant, aux plus chers amis de ses dernières années, et ajoutait de nombreux legs, variant de deux à quatre cents livres de pension, aux serviteurs de sa maison, aux familles pauvres qu'elle avait l'habitude de secourir, à toute cette clientèle qui, depuis un temps reculé, vivait de ses bienfaits.

s'occupait encore à sa dernière heure, avec son chef de cuisine, du menu de son dernier dîner... Telle fut la dernière préoccupation de cette malheureuse femme, qui n'aurait pas conservé un seul ami pour lui dire bonjour, si elle n'avait plus été assez riche pour donner à dîner. » (Notice sur mademoiselle de Lespinasse, page 24.)

Ce fut de ces derniers sans doute qu'elle fut le plus longtemps et le plus sincèrement pleurée. « Quand je ne serai plus là, disait-elle à Grimm, je serai oubliée au bout de huit jours » ; et l'on put croire un moment que cette mélancolique prédiction allait se réaliser à la lettre. La masse du public, en effet, accueillit tout d'abord avec une rare indifférence la disparition de celle qui, pendant tant d'années, avait si vivement occupé l'attention générale. Les gazettes lui consacrent quelques mots à peine : « La célèbre madame Geoffrin, dit la Correspondance de Bachaumont, vient enfin de payer son tribut à l'humanité ; mais, comme elle était depuis quelque temps en enfance, cet événement n'a produit aucune sensation[1]. » — « C'est une perte pour les arts, écrit sèchement à Gustave III la comtesse de la Mark, et une brave femme de moins.» Turgot, l'un des fervents habitués du salon, est encore plus concis : « La pauvre madame Geoffrin est morte hier, mande-t-il à la duchesse d'Anville ; il y a un an qu'elle ne vivait plus.» Et Catherine II, s'adressant à Grimm, ne trouve pas d'accents plus émus pour déplorer la perte de la « chère amie » d'autrefois : « Je suis très fâchée de la mort de madame Geoffrin ; vous trouverez bien du vide à Paris [2]. »

Reconnaissons cependant quelques exceptions à cette

1. Octobre 1777.

2. Lettre du 29 octobre 1777. — Archives impériales russes.

froideur, madame Necker entre autres, qui adresse à madame de la Ferté-Imbault une lettre empreinte d'une réelle émotion : « ... Pour moi, qui n'ai pas été assez heureuse pour la voir dans ses derniers moments, je regretterai toute ma vie de n'avoir pu lui témoigner, du moins par mon assiduité, le respect et la tendresse que j'avais pour elle, et sa mémoire me sera toujours en vénération. Nous avons appris d'elle qu'une vieillesse bienfaisante était le plus aimable de tous les âges de la vie. Nous avons appris de vous, madame, comment l'on peut et doit remplir les devoirs les plus pénibles, et nous ne pleurerons jamais la mère sans penser aux vertus de la fille...[1] » Le roi Stanislas-Auguste, lui aussi, fit preuve d'une affliction sincère, et, chose plus rare, d'une longue fidélité à la mémoire de son amie. Il resta, pour l'amour d'elle, en relations suivies avec madame de la Ferté-Imbault, à laquelle il témoigna, dans toutes les occasions qu'il eut de lui complaire, la reconnaissance profonde qu'il gardait des généreux procédés de sa mère. Dix ans après la mort de madame Geoffrin : « Les années, écrivait-il[2], n'ont pas effacé de mon cœur les bontés qu'elle a témoignées à un jeune voyageur qui, sans elle et sans vous, eût sans doute fait bien des faux

1. Archives de la famille d'Estampes.

2. Lettre à madame de la Ferté-Imbault, du 2 juillet 1788. (Archives de la famille d'Estampes.)

pas à Paris. Je n'oublierai jamais le voyage de Pontoise ! »

Madame Geoffrin était depuis deux mois dans la tombe, et déjà le voile de l'oubli semblait s'étendre sur elle, quand le zèle de quelques uns de ses amis réveilla tout à coup l'attention publique. On vit paraître coup sur coup, au mois de décembre 1777, trois notices[1], signées de Morellet, Thomas et d'Alembert, qui sous le titre d'*Éloge funèbre*, de *Lettre* et de *Portrait*, rappelaient les principaux traits et retraçaient les belles actions d'une vie longue et noblement remplie. On ne manqua pas de dire — vu les rentes dont elle avait gratifié les auteurs de ces publications — qu'ils étaient « payés pour louer la défunte » ; mais, malgré ce mot méchant, les écrits en question produisirent dans le monde littéraire une sensation assez vive. Ils ne sont dépourvus, au reste, ni de mérite ni d'agrément ; et chacun des trois écrivains, dans ce tournoi académique, fait preuve des qualités qu'on est le moins habitué à trouver sous sa plume ; car Thomas y est presque simple, Morellet intéressant, et d'Alembert sensible. Ce dernier surtout, parmi quelques déclamations, atteint par moments à la véritable éloquence. C'est qu'il était de tous le plus profondément affecté, et qu'à la tristesse de son cœur

1. Les trois notices furent réunies en un seul volume en 1812.

s'ajoutait, il faut le dire, un trouble complet dans l'organisation de sa vie. Accoutumé de longue date à passer ses soirées auprès de mademoiselle de Lespinasse et ses après-midi chez madame Geoffrin, tout lui manquait à la fois ; il ne savait que devenir. « J'ai perdu en même temps mes deux seules amies, répétait-il en pleurant ; il n'est plus pour moi ni soir ni matin ! »

Le parti encyclopédiste porta aux nues, comme il fallait s'y attendre, les panégyriques de sa dévouée bienfaitrice. Voltaire notamment se fit remarquer par l'exubérance de son admiration, prodiguant le mot de chef-d'œuvre, et promettant à l'héroïne de ces récits ni plus ni moins que l'immortalité. « Il me semble, s'écrie-t-il [1], que le Grand Condé et M. de Turenne n'avaient eu que deux oraisons funèbres ; il est beau qu'une simple citoyenne en ait trois ! » Il y avait assurément dans ces explosions d'enthousiasme de l'excès et du parti pris ; et Catherine II, bien que trop sévère, était plus près de la vérité quand elle disait à Grimm : « Oh ! monsieur le baron, je ne suis point trop contente des *Éloges* et *Portraits* de madame Geoffrin. Ils ont tous la mine bourgeoise. On les croirait écrits par le roi d'Angleterre, ou par quelque *bon citoyen*, ce qui est synonyme [2]. »

1. 4 janvier 1778.
2. 10 janvier 1778 (Archives impériales russes.)

Il est permis d'adresser aux *Éloges* de madame Geoffrin un plus grave reproche que cette « mine bourgeoise », qui, somme toute, pouvait convenir au sujet : c'est l'accord des trois écrivains pour ressusciter de vieux griefs et ranimer des disputes éteintes. Madame de la Ferté-Imbault et « la cabale dévote » y sont prises à partie, tantôt avec une violence directe, tantôt par voie d'allusions perfidement malveillantes; et il est impossible de ne pas voir dans ces attaques déplacées une sorte de revanche des incidents fâcheux de l'année précédente, qu'on aurait pu croire oubliés. Une agression si maladroite ne pouvait manquer d'amener des ripostes et des représailles ; et, bien que la marquise, principale intéressée dans l'affaire, paraisse s'être tenue dans une louable réserve, les critiques et les quolibets commencèrent à pleuvoir sur la tête des rancuniers philosophes. Un certain abbé Grosier, successeur de Fréron, ouvrit le feu, par une satire extrêmement acerbe des *Éloges* et de leurs auteurs. Palissot, dans le *Journal français*, entre ensuite dans la lice, avec une parodie « très piquante, disent les *Mémoires secrets*, et très désolante pour la mémoire de madame Geoffrin ». On se passe de main en main une mauvaise comédie, intitulée *le Bureau d'esprit* [1], dont l'auteur est l'irlandais Rutlidge, publiée l'année d'avant pendant l'agonie de madame Geoffrin,

1. Voir appendice, pages 491-492.

et qui, dédaignée tout d'abord pour son inconvenance et sa parfaite platitude, tire un regain de succès de la nouvelle polémique si malencontreusement suscitée. Et faut-il enfin mentionner l'espèce de fable burlesque, où Linguet met en scène le convoi d'une pie, deux geais qui font son oraison funèbre, et un âne — où l'on reconnait Morellet — dont les cris discordants viennent jeter le trouble dans la cérémonie? Cette indécente et sotte fantaisie fit le tour des salons; quelques-uns même des ennemis des philosophes parurent s'en divertir, tant, dans le choix des armes, l'esprit de parti montre peu de scrupule et de délicatesse.

Et c'est dans la rumeur de ces misérables querelles, parmi ces luttes mesquines engagées sur sa tombe fraîchement recouverte, que la femme la plus passionnément éprise de bon ordre, de mesure et de décence, la plus ennemie du bruit, de la réclame et des discussions vaines, commence tristement son voyage vers la postérité.

CHAPITRE XX

Madame de la Ferté-Imbault après la mort de sa mère. — Elle reprend peu à peu ses anciennes habitudes. — Persistance de l'ordre des Lanturelus jusqu'en 1789. — Mort de Burigny. — Impression profonde produite sur l'esprit de la marquise par le début de la Révolution. — Son découragement. — Consolations qu'elle reçoit du cardinal de Bernis. — Sa mort le 15 mai 1791.

La mort de sa mère causa assurément à madame de la Ferté-Imbault une douleur réelle, rendue plus sensible encore par la rupture d'une communauté d'existence de plus de soixante ans. Mais, la première émotion calmée, elle ne put se défendre — et on ne saurait l'en blâmer — de ressentir une sorte de soulagement à recouvrer cette précieuse et chère indépendance, qu'elle avait pendant dix-huit mois si complètement abdiquée. De cette abdication, elle avait, dans les premiers temps, pris son parti avec une résolution courageuse : « Ma raison, écrit-elle au début de

l'épreuve, a dit à mon âme : marchez bravement ; pensez que vous avez été trop heureuse pendant de longues années, et que tout le monde ici-bas porte des chaînes plus ou moins pesantes. Faites gaîment le sacrifice de votre liberté [1] ». Mais, en dépit de cette bonne volonté, la pauvre marquise souffrait parfois cruellement d'une révolution si complète dans toutes ses habitudes : « Mon imagination et ma gaîté, avoue t-elle quelque temps après, sont comme effarées, et frappées d'une langueur inconnue ; » et, dans les derniers mois surtout, elle éprouvait avec remords cette lassitude et ce dégoût qui, dans les maladies lentes et sans espoir, énervent à la longue les plus fermes dévouements. « Après quarante ans de veuvage, s'écrie-t-elle un jour naïvement, il me semble que je suis remariée ! »

Non moins efficacement que la reprise de sa liberté, une pensée consolante vient contribuer encore à adoucir son chagrin filial : la satisfaction de conscience d'avoir arraché sa mère aux influences « infernales » des adeptes de la philosophie nouvelle, l'orgueil d'avoir triomphé dans la bataille suprême livrée à l'Encyclopédie maudite. Elle est très fière de sa victoire, et n'est pas éloignée, comme elle dit, de se croire « un petit César [2] ». Les attaques de ses adversaires la lais-

1. Correspondance de madame de la Ferté-Imbault (Archives de la famille d'Estampes).

2. Billet à madame Necker. (Archives de la famille d'Estampes).

sent tout à fait dédaigneuse et calme ; dans une de ces notes qu'elle écrivait pour son compte personnel, elle reproduit sans broncher quelques fragments des lettres de d'Alembert à Voltaire qui circulaient dans le public, lettres où son ennemi l'affublait des plus outrageantes épithètes, et elle ajoute froidement au bas de ces invectives : « D'Alembert a parfaitement raison d'être piqué de ma lettre ; c'était mon objet en la lui écrivant. Je trouve seulement qu'il a tort, au point de vue de son esprit et de son amour-propre, de s'en plaindre aussi grossièrement. » Cette remarque est sa seule vengeance, et elle s'abstient de toute riposte.

Les éloges qu'elle reçoit de ses bons Lanturelus la dédommagent au reste de toutes les insultes. Les félicitations pleuvent de toutes parts sur sa table : elle a vengé la vérité, relevé les vrais principes, fait mordre la poussière à « tous ces brise-raison qui ne sont pour la plupart que des piqueurs d'assiettes » ; et cette gloire incomparable mériterait à coup sûr « qu'on lui élevât une statue [1] ! » Tous ses « sujets » cependant — je dois le reconnaître — ne manifestent pas un aussi chaud enthousiasme ; Grimm, entre autres, qu'elle a voulu entraîner dans sa cause, ne se soucie que médiocrement de prendre part à la lutte : « L'Impératrice, lui répond-il de Pétersbourg [2], a beaucoup

1. Lettre du comte de Goertz, gouverneur du duc de Weimar.

2. Voir à l'Appendice, page 484.

admiré l'intrépidité avec laquelle vous me parlez de la guerre dans laquelle la fatalité vous a engagée. Cela lui est facile, à elle, qui peut rester neutre dans une querelle aussi importante. Mais moi, qui suis le dernier d'entre les philosophes, et le premier d'entre les Lanturelus, puisque j'en suis le doyen, je ne ris pas du tout !... Je crains que vous ne pensiez me faire endosser une robe de bedeau, philosophe d'un côté, de l'autre lanturelu ; c'est un moyen infaillible d'avoir des coups des deux côtés ! »

On voit par ce qui précède que ni le temps écoulé, ni les agitations des deux dernières années, n'avaient amené la dissolution du « Sublime Ordre des Lanturelus » ; et ce n'est pas une des moindres bizarreries de cette époque insouciante, que la survivance de cette parodie tintamaresque jusqu'à la veille même des terribles événements qui allaient emporter la société française. Même il est à remarquer que jamais l'Ordre ne brilla d'un plus vif éclat et ne fit de plus brillantes recrues que dans cette période troublée, où la Révolution prochaine s'annonçait par de si menaçants symptômes. C'est en avril 1783, qu'eut lieu la réception solennelle du grand-duc Paul de Russie, fils et héritier de la grande Catherine, et de sa femme, la grande-duchesse Marie ; et l'on consigna pieusement dans les *Annales* leur lettre de remerciement :

« ... Comme Votre Majesté, écrit l'auguste couple

à madame de la Ferté-Imbault [1], a à sa disposition des trésors plus inépuisables que ceux des plus grands personnages, et que son empire est celui de la Raison, dont il serait à désirer que toutes les puissances du monde relevassent, nous nous estimerons toujours très heureux d'avoir part à ses largesses, et ne cesserons de faire des vœux pour la durée de son règne et la prospérité de son empire. C'est avec ces sentiments que nous sommes, madame, de Votre Majesté lanturelurienne les très humbles, très obéissants et très fidèles sujets.

» PAUL-MARIE. »

Une adhésion non moins glorieuse — et peut-être plus surprenante — fut celle de madame de Staël, dans l'hiver de 1786. La lettre où elle pose sa candidature est d'une gaîté un peu laborieuse, et l'on voit bien que, dans « le royaume de l'Extravagance », l'éloquente et grave *Corinne* ne se sent pas tout à fait à son aise : « ... Ce que l'on m'a dit de la Reine pouvait bien m'intimider, mais non me refroidir. Je me trouve enhardie à faire cette demande, puisque dans sa cour le chevalier du Quiproquo, le marquis de Coq-à-l'âne, et le baron de l'Amphigouris sont admis ; je ne vois donc pas pourquoi je ne me mettrais pas sur les rangs... [2] » Je relève encore en passant le nom de

1. Archives de la famille d'Estampes.
2. *Ibidem.*

Lepelletier Saint-Fargeau, le futur conventionnel, et celui du prince Henri de Prusse, par lequel se clôt, en 1789, cette liste étrangement bigarrée. Il y eut, en cette même année, une proposition du baron de Gleichen pour fonder une « succursale » en Allemagne, et conclure un traité avec le Corps germanique, « attendu que c'est un drôle de corps, et que la déraison y règne si complètement, qu'on croit y reconnaître les traces d'une ancienne colonie de *Lampons* réfugiés en ce pays dans les temps les plus reculés ». Mais cette belle conception n'eut pas le loisir de se réaliser, et les annales de l'Ordre enregistrent, à cette même date, la communication suivante : « La reine des Lanturelus étant vieille, sourde et impotente, tandis que ses sujets ont bon pied, bon œil et bonnes oreilles, sent qu'elle ne peut plus rester leur souveraine sans s'exposer au ridicule. Les circonstances et son amour-propre l'engagent donc à abdiquer sa couronne, pour vivre avec sa nation d'égal à égal. Elle conseille aux Lanturelus de se mettre en république... » Ce fut la fin de la Société, et le terme d'une plaisanterie, qui eût gagné, comme bien d'autres, à être moins longtemps prolongée.

L'état d'âme de madame de la Ferté-Imbault, aussi bien que les « circonstances », ne s'accommodait plus guère à ce moment de divertissements de ce genre. Certes elle était demeurée bien longtemps, malgré l'âge et la surdité, étonnamment jeune de

goûts, d'habitudes et d'esprit; sa vivacité d'allures, son entrain soutenu, son parti pris de rire de tout et de faire rire les autres, lui donnaient la mine et le renom, selon sa propre expression, de « la plus plaisante et la plus drôle de vieille qu'on pût imaginer ». Elle avait cependant éprouvé, à la fin de 1785, un assez long abattement, lorsque lui fut enlevé son vieil ami Burigny. La marquise l'avait pris chez elle à la mort de madame Geoffrin, et avait reporté sur lui ce besoin de tendresse et de dévouement, qui était l'un des excellents côtés de son caractère. « Doyen de la littérature et respecté comme tel [1], » Burigny était encore, à quatre-vingt-dix ans, un commensal aimable et précieux, d'une intelligence alerte, « de la conversation la plus intéressante » ; et sa verte vieillesse, dans l'intérieur tranquille où l'amitié l'avait recueilli, était honorée d'une manière si touchante, « que jamais père, entouré de sa famille, n'a paru plus heureux [2] ». Sa fin, qui survint le 8 octobre 1785, fut aussi paisible et douce que sa vie. Madame de la Ferté-Imbault l'assista jusqu'à son dernier soupir; peu d'instants avant sa mort, comme elle l'engageait à prendre quelques gorgées de bouillon pour soutenir ses forces : « Je ne m'en soucie pas, lui répondit-il en souriant; car je suis, je vous l'avoue, fort curieux de voir de près le

1. *Mémoires* de la baronne d'Oberkirch.

2. *Souvenirs* de Gleichen.

Père éternel [1] ». La marquise sentit se briser avec lui le dernier lien qui la rattachait encore aux temps heureux de sa jeunesse, et les amis qui lui restaient eurent quelque peine à combler, par leur assiduité affectueuse, le vide de cette disparition.

Les événements politiques achevèrent d'ébranler son âme, et elle parut accablée des malheurs de la royauté. « Sa tête trop aisée à s'embraser, écrit Grimm à Catherine II, n'a pu résister à la continuité des horreurs et des atrocités qui nous ont environnés depuis deux ans [2] ». Sa gaîté tombe brusquement, et fait place, dès le début de la Révolution, à une tristesse morne, dont rien ne peut plus la distraire : « Que personne ne m'écrive, mande-t-elle à l'un de ses plus chers amis [3]. Je ne suis malade que par les nerfs, et cette maladie me donne une répugnance invincible pour écrire et recevoir des lettres... Les papiers publics me font horreur. Paris n'est plus Paris ; la cour n'est plus la cour ; les troupes du Roi ne sont plus rien ! »

En vain le plus fidèle de ses correspondants, Bernis, maintenant cardinal, et résidant à Rome, avec le titre de Protecteur des églises de France, s'efforçait-il, dans toutes ses lettres, de réagir contre cet abattement, et de ranimer quelque énergie dans l'âme de « sa chère

1. Souvenirs de madame de la Ferté-Imbault.
2. Avril 1791. (Archives impériales russes.)
3. 24 Juillet 1789. (Archives de la famille d'Estampes.)

Toinon [1] ». — « Soyez sûre, lui disait-il, que la fin du roman de ce siècle sera bonne à voir, et qu'il faut n'avoir pas la bêtise de mourir avant le nouveau spectacle que la providence nous prépare, et auquel il faut assister [2] ». Les exhortations de ce genre abondent dans les lettres du prélat, et sa résignation philosophique n'est pas toujours exempte d'un certain égoïsme : « Il faut attendre le beau temps quand il pleut, faire son unique affaire du soin de sa santé, et vivre avec ses vrais amis ». Et ailleurs : « J'excuse Toinette, à chaque événement fâcheux, d'en être plus ou moins affectée ; il n'y a que les fous ou les scélérats qui soient insensibles. Mais il faut bien vite chercher le remède au mal, et, si l'on n'en trouve pas, il faut se distraire autant que possible, et fuir la société des personnes mélancoliques. La tristesse n'est pas un vice ; mais, quand elle dure, c'est une grande faiblesse, qui ne remédie à rien. A chaque courrier, mon âme souffre ; mais, à force de réflexions, je la remonte comme une pendule [3] ».

1. Bernis, dans cette correspondance des dernières années, donne fréquemment à madame de la Ferté-Imbault le surnom dont se servaient beaucoup de ses amis au temps de sa jeunesse ; et il paraît assez singulier de voir ce prince de l'église romaine, s'adressant à une femme de soixante-quinze ans, la nommer galamment « Toinette » ou « Toinon », pour pleurer avec elle les épreuves de la religion et les déchirements de la patrie.

2. Lettre du 26 janvier 1791. (Archives de la famille d'Estampes.)

3. 27 octobre 1790.

Ces sentences et ces consolations tombaient maintenant dans le vide. Madame de la Ferté-Imbault, consternée de tout ce qui se passait sous ses yeux, plus terrifiée encore des catastrophes prochaines qu'elle prévoyait avec une trop juste clairvoyance, sentait de jour en jour son courage s'affaisser et ses forces décroître, sans vouloir rien tenter pour prolonger une existence qui lui faisait horreur. Elle tomba malade au printemps de 1791, languit plus de deux mois, et s'éteignit enfin le quinzième jour de mai [1], à soixante-seize ans révolus, presque au même âge que sa mère, et dans ce même hôtel de la rue Saint-Honoré, qui, pendant une moitié du siècle, avait été bien véritablement l'asile et le royaume de l'esprit, du goût, des grâces aimables et légères, toutes choses que la Révolution commencée jugeait déjà superflues, en attendant que la Terreur les déclare criminelles, et que les prisons républicaines leur servent de dernier refuge.

1. Les obsèques eurent lieu dans l'Église Saint-Roch, le 16 mai 1791, à sept heures du soir.

APPENDICE

I

ACTE DE BAPTÊME DE MADAME GEOFFRIN

Extrait du registre des baptêmes faits en l'église paroissiale de Saint-Eustache, à Paris.

L'an 1699, le mardi 2 juin, fut baptisée Marie-Thérèse, née d'aujourd'hui, fille de Pierre Rodet, officier de feue madame la Dauphine, et d'Angélique-Thérèse Chemineau, sa femme, demeurant rue des Prouvaires. Le parrain, M. René Grivellé, intendant de monseigneur le maréchal duc de Noailles; la marraine, Marie Duguet, femme de Louis Chemineau, banquier de Paris, lesquels ont signé...

ACTE DE BAPTÊME DE LA MARQUISE DE LA FERTÉ-IMBAULT

Paroisse Saint-Roch. Extrait du registre des baptêmes de l'an 1715.

L'an 1715 du vingtième jour d'avril, Marie-Thérèse, fille de François Geoffrin, écuyer, lieutenant-colonel des

milices bourgeoises de Paris, présent, et de Marie-Thérèse Rodet, son épouse, demeurant rue Saint-Honoré en cette paroisse, née cette après-midi, a été baptisée. Le parrain, monsieur François Geoffrin, greffier des défauts et sentences aux ordonnances du Châtelet de Paris, la marraine, Marie Duguet, femme de Louis Chemineau, banquier, demeurant rue Saint-Honoré, en cette paroisse.

II

EXTRAIT DES CARNETS DE MADAME GEOFFRIN

Détail de mes tableaux.

CARLE VAN-LOO

Les trois grands tableaux de ma chambre à coucher, l'un portant l'autre, six mille livres. . . .	18.000	livres.
Les quatre médaillons ronds, l'un portant l'autre, mille livres	4.000	—
Le portrait de Van-Loo peint par lui, carré	1.000	—
En ovale, une jeune prêtresse portant un panier de fleurs.	1.000	—
La tête d'un enfant, en encaustique. . .	240	—
Galanteries que j'ai faites à Van-Loo, à sa femme et à sa fille pendant le temps qu'il a travaillé pour moi.	2.400	—
En 1771, vendu à l'Impératrice de Russie.	36.000	—

VIEN

Les quatre tableaux de mon cabinet, de même grandeur, quinze cents livres pièce	6.000 livres.
Une mélancolie.	400 —
Une jeune fille qui brode.	400 —
Une jeune fille jetant des fleurs par une fenêtre	300 —
Deux petites tables à gouache, de madame Vien.	240 —
Des galanteries à madame Vien	240 —
Une tête de vierge en encaustique . . .	150 —

VERNET

Une grande marine	2.400 livres.
La bergère des Alpes.	1.800 —
Six petits tableaux de paysages et marines à quatre cents livres pièce.	2.400 —
Galanterie à monsieur et madame Vernet.	600 —

DROUAIS

Cinq portraits d'enfants ovales, à six cents livres pièce.	3.000 livres.
Un petit portrait de madame de Pompadour, donné à madame de Marchais.	360 —

BOUCHER

Quatre petites pastorales à six cents livres la pièce	2.400 livres.
Une sainte famille.	600 —

Deux pastorales de la grandeur de la sainte famille.	1.200	livres.
Deux paysages de même grandeur que la sainte famille.	1.200	—
Des galanteries	300	—
Une jeune fille de Greuze.	600	—
Un chien d'Oudry.	300	—
Un Servandoni, les figures de Vien. . .	300	—
Une jeune fille qui donne à manger à des oiseaux. Commencé par Deshayes, fini par Vien.	600	—
LAGRENÉE : Une sainte famille, vendu à un Polonais.	720	—
LAGRENÉE : Une petite sainte famille . .	408	—
GUÉRIN : Un petit concert	720	—
LEFÈVRE : Une petite tête voilée en encaustique	96	—
LEPRINCE : Deux ovales : des fêtes russes. (Je les ai donnés à M. le marquis de Sérent.)	720	—
ROBERT : en 1768 et 1769.) Quatre ovales moyens à dix louis pièce	960	—
Quatre plus petits à huit louis.	760	—
LAGRENÉE : Une sainte famille	600	—
— Une deuxième sainte famille. . .	600	—
— Une troisième sainte famille. . .	600	—
ROBERT : en 1771 et 1772, trois grands tableaux de fabrique et paysages, pour remplacer les trois grands Van-Loo que j'ai vendus à l'Impératrice de Russie.	2.760	—
Plus trois grands tableaux représentant les jardins de l'abbaye Saint-Antoine.	1.800	—

Plus deux, représentant l'intérieur de ma chambre, que j'ai donnés à M. de Trudaine	864 livres.

J'ai commencé la collection de mes tableaux en 1750. Ils ont tous été faits sous mes yeux.

Prix de différentes choses dont je veux me ressouvenir.

Ma grande pendule de Boulle	1.800 livres.
Ma pendule de Guyard. Elle m'est revenue à	3.000 —
parce que j'en ai fait faire le modèle. Elle est l'original.	
Un petit monument antique d'ivoire, de marbre et de bronze doré, fait par Gouttière	600 —
Les deux consoles d'acier et de bronze doré de ma chambre à coucher. . . .	1.500 —
Deux bustes en marbre, représentant Racine	2.400 —
Mes quatre dessus de porte en guirlandes.	600 —
En 1769, il y a eu un grand incendie pour lequel ma fille et moi avons donné chacune six cents livres.	1.200 —
En 1771, j'ai fait faire en bronze par le sieur Fernen, le groupe d'Henri IV et de Sully.	1.200 —
Une pendule pareille à la mienne que j'ai donnée à D.	996 —

La tenture de tapisserie de Beauvais (seize aunes à cinq cents livres l'aune) . . .	8.000 livres.
Payée le 14 juin 1754. Elle est dans l'appartement de ma fille.	
Ma chaise à porteurs, payée le 25 avril 1756	660 —
J'ai donné une montre d'or à Marianne.	300 —
Une à Nanteuil	300 —

III

ANECDOTES DU RÈGNE DE LOUIS XV[1]

(Manuscrit de madame de la Ferté-Imbault.)

Le Cardinal de Fleury avait dit au Roi de ne faire usage de la Reine que pour avoir des enfants, et de ne pas souffrir qu'elle voulût se mêler de ses affaires. Le Roi fit à la lettre tout ce qui pouvait lui[2] déplaire, et j'ai su, des dames du Palais de la Reine, qui étaient de mes amies, qu'il était impossible d'être plus maussade pour la Reine que le Roi ne l'était.

La Reine n'avait pas de grandeur dans l'âme ni dans l'esprit ; elle était plus vieille que le Roi et fort laide. Quand elle vit que le Roi ne lui parlait plus, le chagrin

1. Ces anecdotes ont été commencées au mois de juillet 1774. (Note de la marquise de la Ferté-Imbault).

2. A la Reine.

lui prit, les vapeurs la gagnèrent, elle ne savait que faire de sa royauté ; mais elle fit des enfants tristement tant que le Roi voulut. Le Roi Stanislas m'a souvent dit que les deux Reines les plus ennuyeuses qui eûssent jamais existé étaient la Reine sa femme et la Reine sa fille.

Elle avait madame la marquise de Nesles comme dame d'honneur ; à sa mort, elle donna la place à sa fille, la marquise de Mailly, qui avait épousé son cousin. Madame de Nesles était une des plus belles femmes de la Cour et des plus galantes ; elle était fille du dernier duc de Mazarin. Quant au marquis de Nesles, il avait beaucoup d'esprit et d'imagination, sans jugement, sans vertu, et sans aucun principe ; tout son caractère était tourné à la volupté, à la frivolité ; avec deux cent mille livres de rente, il était toujours tourmenté par ses créanciers. Quand le tzar Pierre vint à Paris, il fut chargé de lui en faire les honneurs ; le Tzar, le voyant changer d'habit tous les jours, finit par lui dire « qu'apparemment son tailleur était bien mauvais, puisqu'il changeait si souvent de vêtements ».

L'ennui et le malaise réciproques que le Roi et la Reine sentaient l'un pour l'autre allaient toujours en augmentant, et le Roi ne savait que faire, quand il ne chassait pas, et qu'il ne mangeait, ne buvait ou ne dormait. Il prit machinalement un air de tristesse, et une teinture de jaune, qui fit craindre aux médecins qu'il n'eût la jaunisse. Chicaneau, premier médecin, et La Peyronnie, premier chirurgien, se concertèrent pour donner en secret une maîtresse au Roi, en s'arrangeant de manière à ce que le Cardinal n'en sût rien. J'ai ouï dire à La Peyronnie que le Roi était si désœuvré, que, quand il était dans sa chambre, il s'amusait à tuer des mouches, et qu'il avait si peur du Cardinal et si peu d'activité dans l'esprit et le caractère, que, si on le laissait dans cet état de végétation,

il y avait à craindre pour sa santé. Ce fut donc par ordonnance de la Faculté qu'on lui donna une maîtresse[1].

Ces messieurs choisirent madame de Mailly, qui était galante, laide, mais bien faite, avec une très jolie jambe, gaie, enfant et naturelle. Elle ne paraissait avoir aucune disposition à l'intrigue ni à l'ambition, et elle a prouvé que c'était vrai. Elle était fort pauvre, et MM. de la Faculté virent aisément qu'avec peu d'argent, elle préférerait le Roi à ses autres amants.

Après avoir prévenu le Roi et madame de Mailly, La Peyronnie la fit entrer chez le Roi mystérieusement par un petit escalier dérobé. On prétend que le Roi fut embarrassé avec elle à la première visite, et que ce ne fut qu'à la seconde qu'elle trouva moyen de le mettre à son aise avec elle. Ce commerce fut secret jusqu'en 1740. Ce fut la duchesse d'Antin qui, montant à minuit dans le petit escalier qui donnait dans les Cabinets, et voyant une femme en capote qui montait devant elle, crut que c'était une voleuse. Elle ordonna à ses gens de la suivre avec leurs flambeaux. Madame de Mailly se mit à monter très vite; le valet de chambre qui était en haut pour lui ouvrir la porte, voyant du monde et des flambeaux qui couraient après elle, se mit à crier : « Laissez la passer, c'est une folle ! » Madame la duchesse d'Antin rendit cette histoire publique le lendemain, et en fut très grondée par le duc d'Antin, son grand-beau-père, qui avait été un fin courtisan du temps de Louis XIV et de madame de Maintenon.

Le Cardinal fut très affligé ; mais madame de Mailly tira parti de l'imprudence de la duchesse d'Antin, et se fit

1. Dans un autre récit, madame de la Ferté-Imbault reproduit à peu près dans les mêmes termes les anecdotes qui précèdent, en les mettant dans la bouche du roi Stanislas Leczinski.

déclarer maîtresse du Roi. Le premier moment où elle jouit vis-à-vis du public de son grand éclat fut le jour que le Roi donna une audience dans la galerie de Versailles à l'ambassadeur turc. Toutes les femmes en grand habit devaient y être une demi-heure avant le Roi. Madame de Mailly, à qui on avait gardé la meilleure place, sortit de l'Œil de Bœuf peu de minutes avant le Roi, suivie de la duchesse d'Antin, et arriva superbement vêtue à sa place. J'étais à cette audience, et comme je n'avais jamais vu le spectacle du début d'une maîtresse, je me sentis frappée pour elle et sa suivante d'un mépris que je n'oublierai jamais. Madame de Mailly mérita cependant d'être louée par comparaison aux autres. Elle ne fut ni intrigante, ni intéressée. Le premier présent du Roi, qui était fort avare, fut deux flambeaux d'argent pour mettre sur sa table de jeu.

... Les valets de chambre du Roi, voyant que sa Majesté aimait le changement, imaginèrent de lui donner une maîtresse à eux. Ce fut Le Bel qui jeta les yeux sur la petite d'Étioles, qui était la beauté de Paris. La mère de celle-ci, madame Poisson, était très jolie, très intrigante et femme entretenue sur le pavé de Paris. Son mari, boucher des Invalides, et soupçonné d'avoir trop volé dans cette place, eut un procès où il courut risque d'être pendu ; mais les intrigues de sa femme suspendirent le jugement. Elle avait été la maîtresse du prince de Grimberg, l'homme de son temps le plus à la mode pour la galanterie, puis de M. Paris-Montmartel. Elle était liée avec la fameuse Tencin, et quand elle accoucha de madame d'Étioles, elle lui donna la Tencin pour marraine, et persuada au prince de Grimberg et à Montmartel que c'était leur fille. Comme cette petite était jolie, bien faite, avait de la voix et tous les talents pour séduire, la Poisson,

ayant alors Le Bel pour amant, imagina d'élever sa fille pour être la maîtresse du Roi. Elle fit son plan en conséquence, et porta vers ce but toutes les facultés et les talents de cette enfant. Comme la Poisson avait beaucoup plus d'esprit que sa fille, elle ne doutait pas, d'après l'indifférence et la faiblesse du Roi, qu'elle ne parvînt de cette manière à gouverner le royaume, et il y a toute apparence que cela serait arrivé, si elle ne fût pas morte d'un cancer, la même année que sa fille fût maîtresse déclarée. L'idée qu'elle avait inculquée à sa fille avait si bien germé dans l'imagination de celle-ci, devenue madame d'Étioles, qu'elle m'a dit qu'à la maladie de Louis XV, en 1744, elle venait d'accoucher d'une fille qui fut mademoiselle Alexandrine, et qu'en apprenant le danger du Roi, cela lui fit une révolution de couche, dont elle pensa mourir.

Elle allait continuellement d'Étioles aux chasses du Roi, à la forêt de Senart ; le Roi la remarquait beaucoup et en parlait à Le Bel, qui faisait tout ce qu'il pouvait pour augmenter son envie. Madame de Châteauroux le sut ; et, en 1743, revenant d'une chasse dans son carrosse, madame de Chevreuse ayant dit que madame d'Étioles était encore plus jolie qu'à son ordinaire, madame de Châteauroux lui marcha sur le pied d'une force terrible ; et quand elles eurent quitté le Roi, madame de Chevreuse lui demandant raison du mal qu'elle lui avait fait : « Ne savez-vous donc pas, lui répondit madame de Châteauroux, que l'on veut donner cette petite d'Étioles au Roi ? » Je tiens cette anecdote de la bouche de madame de Chevreuse.

Comme je sais l'histoire de madame de Pompadour directement d'elle-même ou des gens de mes amis qui passaient leur vie avec elle, il faut que j'explique la raison de ma connaissance avec la marquise. Quand M. de Tournehem eut marié son neveu d'Étioles avec la petite

Poisson, il loua une maison à quatre portes de celle de mon père, et la Poisson mit beaucoup d'importance à entrer en commerce d'amitié avec ma mère, dont le salon commençait à acquérir une grande célébrité. Elle prit le prétexte de sa fille qu'elle voulait mettre en bonne compagnie, et, à mon grand étonnement et chagrin, je vis un jour arriver, chez ma mère et chez moi, la Poisson avec sa fille. La mère était si décriée qu'il était impossible de suivre cette connaissance, mais la fille méritait des politesses. Je fus très embarrassée pour les séparer, de manière à ne pas être malhonnête ; je parvins enfin à ne rendre les visites qu'à madame d'Étioles, qui avait demandé à ma mère permission de venir souvent chez elle, « pour y prendre de l'esprit ; car la compagnie de son oncle, disait-elle, était de fort honnêtes gens, mais qui avaient un très mauvais ton ». Le jour de l'an 1744, elle vint à ma toilette avec son mari, me souhaiter la bonne année, avec un respect dont je la grondai en riant : et le Jour de l'an de l'année suivante, elle eut à la sienne, et chapeau bas, tous les seigneurs de la Cour et les princes du sang ! Ce souvenir me fait encore rire quand j'y pense.

Après la mort de la duchesse de Châteauroux, le Roi avait paru assez affligé, pour animer le duc de Richelieu et les valets de chambre du désir de lui procurer une consolation. Le Bel pensa alors à réaliser son projet en faveur de madame d'Étioles, mais le duc imagina d'engager plutôt madame de Flavacourt à prendre la place de sa sœur. Le Roi ne demandait pas mieux ; il était homme d'habitude, et la quatrième sœur lui paraissait un choix tout simple et plus commode qu'un autre. Mais M. de Richelieu était brouillé avec madame de Flavacourt, qui, de son côté, ne pouvait le souffrir. Il lui avait fait toutes les noirceurs auprès du Roi pour la renvoyer des Cabinets ; et elle

lui avait enfin fait fermer sa porte. Le duc la força un beau matin ; et, à son grand étonnement, madame de Flavacourt le vit entrer chez elle avec son air conquérant et aussi à son aise que s'ils eussent été fort bien ensemble. Comme elle est fort timide de son naturel, elle eut peur et le laissa parler tant qu'il voulut. Il débuta par lui dire « qu'il fallait qu'elle fût bien simple et même nigaude de l'avoir pris en aversion, qu'il l'avait toujours aimée, et qu'il lui en avait coûté pour lui nuire dans l'esprit du Roi ; mais que son ancien attachement pour madame sa sœur avait exigé de lui ce sacrifice, et qu'elle devait en avoir de l'estime pour lui, en considérant la force et l'utilité de son amitié. » Il ajouta « que le Roi, n'étant pas capable d'un attachement solide, avait besoin de nouveautés pour se monter l'imagination ; qu'il avait été visible qu'il avait eu envie d'elle, que son caractère aurait peut-être plu davantage à sa Majesté que celui de madame de Châteauroux, et qu'il venait maintenant lui offrir le même attachement et les mêmes services qu'il avait auparavant rendus à madame sa sœur ; que tout était disposé en sa faveur ; que le Roi mourait d'envie de se consoler, qu'il était accoutumé à son sang, et que le goût qu'il avait eu pour elle n'ayant pas été satisfait, il serait peut-être plus amoureux d'elle qu'il n'avait été de ses sœurs ; qu'il ne tenait enfin qu'à elle de jouer un des plus grands rôles qu'ait jamais joués aucune des maîtresses du Roi. » Madame de Flavacourt, qui m'a redit elle-même toute cette conversation, m'a assuré qu'elle n'avait jamais ressenti d'indignation semblable. Elle répondit au maréchal que ce qu'il lui avait dit lui avait fait horreur, qu'elle n'avait jamais voulu être la maîtresse du Roi, qu'elle n'y consentirait jamais, et qu'elle le priait de sortir de sa chambre et de n'y jamais rentrer.

Le duc de Richelieu s'en alla fort confus, et ne sachant

plus sur qui jeter son plan. Cela donna le temps à Le Bel de frapper l'imagination du Roi en faveur de madame d'Étioles, qu'il lui peignit comme une petite femme de Paris, sans intrigue, n'ayant aucune connaissance de la Cour, et qui le divertirait par son ignorance et ses naïvetés. Le Roi, qui la trouvait fort jolie, se fit d'avance un plaisir d'être son éducateur, et finit par dire à Le Bel qu'il ferait connaissance intime avec elle au carnaval de l'année 1745 ; ce qui eut lieu en effet. Comme Sa Majesté avait l'intention de faire la campagne. Elle arrangea que sa maîtresse passerait l'été à Étioles avec une petite compagnie choisie ; et madame d'Étioles demanda à l'abbé de Bernis, qu'elle avait mis dans le secret de l'amour du Roi, de venir lui tenir compagnie. Il vint m'en parler. Je lui dis que, passant sa vie avec des femmes galantes et fort galant lui-même, je trouvais qu'il y avait plus à gagner pour lui d'être le confident du Roi et de sa maîtresse que de l'être de tous les beaux messieurs et belles dames à la mode. Personne, au reste, n'avait alors l'idée du rôle que madame d'Étioles jouerait à la Cour, et, pour moi, je me mettais en fureur quand on me disait qu'elle en jouerait un grand. J'ignorais l'arrangement qui éclata après le retour du Roi. Elle fut séparée de corps et de biens de son mari, au Parlement, à une audience de six heures du matin, sans aucun bruit ; le Roi lui acheta le marquisat de Pompadour, et fit demander à M. de Coursilon, qui est Pompadour, la permission que la marquise en prît le nom et les armes ; et elle fut présentée à la Cour par la princesse de Conti. L'abbé d'Aidie, très ami de cette princesse, lui dit peu de jours avant la présentation : « Quelle est la... qui pourra présenter une pareille femme à la Reine ? — L'abbé, dit la princesse, mourant de rire, n'en dites pas davantage, car ce sera moi. » Le jour de la présen-

tation, la marquise de Pompadour, quoique aussi peu embarrassée que possible, laissa tomber son gant, après l'avoir tiré pour prendre la jupe de la Reine ; madame la princesse de Conti se baissa bien vite et le lui ramassa très respectueusement.

Dans l'été qui survint, madame de Pompadour me fit faire des propositions pour devenir de sa compagnie à la Cour. Je lui fis dire poliment, mais franchement, que, par caractère, je m'étais toujours senti une aversion décidée pour être attachée à la Cour, de quelque façon que ce fût ; et, comme elle était foncièrement bonne femme, elle ne m'en voulut pas de ce refus. Peu de temps après, étant à Fontainebleau pendant le voyage du Roi, la duchesse de Modène me mena à la comédie, où sa loge était vis-à-vis celle du Roi, qui était en haut et grillée ; après la comédie, le Roi parti, madame de Pompadour ôta sa grille et me fit des salutations si tendres, que toute la Cour en fut très étonnée, ce qui me divertit fort.

... Un mardi du mois d'août de l'année 1749, j'étais allée à Versailles avec la comtesse de Coigny, qui devait faire ses révérences au Roi et le voir pour la première fois depuis la mort de son mari. Elle vit d'abord la marquise, qui lui dit que le Roi la dispensait des révérences ; mais que Sa Majesté la verrait avec plaisir le mercredi, dans l'après-dîner, et qu'elle souperait après avec le Roi chez elle. Quant à moi, je soupai le mardi chez M. de Maurepas. Celui-ci était gai et divertissant comme à son ordinaire, et nous fit mourir de rire pendant le repas. « Je sors, nous dit-il, de Versailles avec le Roi, qui était de mauvaise humeur. Il y a un orage qui se prépare depuis quelques jours. C'est peut-être contre la marquise. »

Le mercredi, madame de Coigny, après avoir vu le Roi chez la marquise, soupa avec lui. Le jeudi, à neuf heures

du matin, elle m'envoya chercher. En arrivant, je la trouvai égarée ; elle me dit qu'elle n'avait pas dormi de la nuit, que le Roi, à souper, avait été d'une humeur horrible, qu'il avait eu avant et après le souper un tête-à-tête avec la marquise, et qu'ils étaient rentrés dans le salon avec un air fort en colère; que le Roi ne lui avait pas dit un mot, et qu'il avait sifflé, ce qui, d'après ce qu'elle tenait de feu son mari, était la marque qu'il était agité.

De tout ce récit, je ne pouvais rien conclure, étant à mille lieues d'imaginer que ce fût pour obtenir une lettre de cachet ce même soir contre M. de Maurepas, qui lui fut portée jeudi matin par M. d'Argenson. Personne ne s'en doutait non plus à la Cour. Je fus à six heures chez la Reine pour jouer au cavagnole. La Reine sortit de ses Cabinets avec M. le Dauphin, ayant tous deux les larmes aux yeux. Cela m'étonna beaucoup, mais je n'osai faire aucune question. Le cavagnole terminé, la Reine et M. le Dauphin, toujours les larmes aux yeux, se parlèrent beaucoup à l'oreille. Enfin le comte, depuis maréchal d'Estrées, parut devant moi ; je lui demandai ce qui se passait. Il me répondit : « Est-ce que vous ne savez pas que votre ami, M. de Maurepas, est exilé à Bourges ? » Cela me fit un effet que je ne peux pas rendre. Je fus souper chez mademoiselle de la Roche-sur-Yon, qui avait de l'amitié pour moi, ainsi que pour M. de Maurepas ; je la trouvai, ainsi que toute la compagnie, fort triste ; et la seule marquise de Châtelet dit : « J'en suis bien aise, M. de Voltaire ne l'aime pas. » Je fus dîner, le lendemain, chez le roi Stanislas, à Trianon ; nous y vîmes arriver le cardinal de la Rochefoucauld, archevêque de Bourges, parent et ami de M. de Maurepas, qui avait demandé au Roi la permission de le conduire à Bourges, ce qui lui fut accordé. Il venait prendre congé du roi Stanislas, qui eut

l'air pénétré de chagrin et d'étonnement. Presque toute la Cour et la maison du Roi sentirent les mêmes impressions, et ne s'en cachèrent point. Il était clair que la marquise, ayant remporté cette victoire contre le vœu du Roi, avait appris le moyen de forcer la volonté de Sa Majesté pour la soumettre toujours à la sienne, et que, de ce moment, elle allait devenir premier ministre.

ANECDOTES DE CE QUI S'EST PASSÉ DANS LA CHAMBRE DU ROI LOUIS XV, DEPUIS LE MOMENT OÙ LA PETITE VÉROLE SE DÉCLARA JUSQU'À SA MORT.

Le 26 avril 1774, j'eus l'honneur d'accompagner *Madame* à Andrésy, petite maison de campagne de madame la comtesse de Marsan, où nous passâmes la journée, toute la compagnie étant de la plus belle humeur du monde. Au retour, Madame me dit qu'elle me mènerait à onze heures du soir chez madame la Dauphine, où je verrais jouer la comédie. Le Roi était à Bellevue ou à Choisy, et personne n'était inquiet sur la santé de Sa Majesté, qui paraissait dans son état ordinaire. Le mercredi 28 avril, je ramenai le marquis de Vintimille, chevalier d'honneur de madame la comtesse d'Artois, à Paris. Il me dit qu'il avait soupé la veille avec Sa Majesté, qu'il avait trouvée très vieillie et très changée. Le jeudi, on me dit que le Roi s'était trouvé incommodé, et qu'il était revenu à Versailles. Le vendredi, M. de Valençay, qui devait souper chez moi, arriva tard, et me dit que, le Roi étant malade, M. le duc d'Orléans était parti pour Versailles, qu'il venait d'en arriver, qu'il avait trouvé le Roi dans son lit, si accablé que, pour le lever, il fallait plusieurs personnes,

et qu'ensuite Sa Majesté retombait sans paraître sentir son état. On craignit, dès ce moment, la petite vérole, ou une fièvre maligne. La petite vérole parut ensuite, et le samedi, il parut beaucoup de marques noires qui firent craindre la gangrène ; et on donna du quinquina au Roi.

Dès le dimanche, les personnes de bon sens qui voyaient Sa Majesté de près la jugèrent bien mal ; mais, suivant l'usage ordinaire de ce qui se passe dans les maladies des princes, dans le moment qu'on dit à l'oreille qu'ils sont très mal, tout le monde crie à tue-tête qu'ils sont beaucoup mieux. Boudet, dentiste du Roi, ayant vu sa bouche huit jours avant sa maladie, avait déclaré à la Faculté que les gencives et le sang du Roi étaient en mauvais état. Mesdames Adélaïde, Victoire et Sophie, n'ayant jamais eu la petite vérole, s'enfermèrent avec le Roi, qui craignait cette maladie, parce que son grand-père, le Grand Dauphin, en était mort à peu près au même âge que lui. Il était donc fort important de lui cacher qu'il l'avait.

Le maréchal de Richelieu, le duc d'Aiguillon et toute leur cabale, avaient deux intérêts pour qu'on le lui cachât : le premier, sa conservation ; le second, d'empêcher qu'on ne lui donnât les sacrements, puisque, sur-le-champ, il en serait résulté le renvoi de la Du Barry.

Le cardinal de la Roche-Aymon, se rappelant qu'à la maladie du Roi à Metz, en 1744, M. de Fitz James, évêque de Soissons, ayant fait son devoir en représentant au Roi qu'il devait renvoyer la duchesse de Châteauroux, avait été exilé, dit qu'il ne voulait pas prendre sur lui le danger qu'il pouvait y avoir pour le Roi de lui dire son état. Cette façon d'agir est une suite de son caractère, qui a toujours été plus ambitieux, plus courtisan et plus intrigant qu'apostolique. Toute cette cabale persuada même

à madame Adélaïde et à mesdames ses sœurs que, pour que le Roi ne se doutât pas d'avoir la petite vérole, il fallait qu'elles eussent la complaisance, lorsqu'elles ne seraient pas dans la chambre, de trouver bon que la Du Barry y vînt.

Mesdames, uniquement occupées de l'état du Roi et de la nécessité de lui cacher qu'il avait la petite vérole, se prêtèrent à tout par tendresse. On vit donc, dans la chambre du Roi, un spectacle scandaleux à un point sans exemple : Sa Majesté très mal, ayant alternativement auprès de lui ses filles et sa maîtresse ; et l'on vit aussi un grand aumônier de France, joint à un gentilhomme de la Chambre et aux ministres de la guerre et des affaires étrangères, faire une conjuration contre les sacrements pour soutenir la maîtresse.

Cependant, comme le scandale augmentait d'heure en heure à Paris et à la Cour, que la fermentation des esprits était à son comble, et que le peuple ne voulait point aller prier pour le Roi aux prières des quarante heures, le cardinal de la Roche-Aymon dit qu'il fallait faire venir l'archevêque de Paris, que c'était à lui à annoncer au Roi son état. L'archevêque avait une rétention d'urine. Mais, comme l'ordre était pressant, il partit, suivi d'une baignoire. Il arriva le dimanche 1er mai, à quatre heures, dans l'antichambre du Roi. Comme la Du Barry y était, on le fit attendre jusqu'à ce qu'elle fût partie, et il entra par une porte pendant qu'elle sortait par une autre. Le Roi lui demanda de ses nouvelles, l'archevêque répondit qu'il se portait fort mal ; on prétendit qu'il n'avait pas trouvé la tête du Roi en assez bon état pour lui parler librement ; bref, il repartit le même jour pour Paris avec sa baignoire, et ne dit pas un mot au Roi de ce qu'il avait à lui dire.

Ce même dimanche matin, les ambassadeurs étant venus à Versailles pour savoir des nouvelles du Roi, demandèrent s'il fallait aller à l'ordinaire chez madame Du Barry; on leur dit que oui; ils y furent et la trouvèrent échevelée et en larmes, leur parlant avec des convulsions de l'état du Roi, comme elle l'avait vu à différentes heures de la nuit. Un de ces ambassadeurs, qui est de mes amis, me dit, le lundi, qu'il n'avait jamais rien vu de si incroyable ni de si indécent que ce spectacle. Le Roi eut peu sa tête jusqu'au mardi 3, où il demanda de se voir dans un miroir. Les médecins, le trouvant très mal, profitèrent de ce désir pour qu'il jugeât de son état par lui-même. En effet, le Roi dit : « J'ai donc la petite vérole ? » et personne ne lui répondit *non*. Sur-le-champ, Sa Majesté chargea le duc d'Aiguillon de dire à madame Du Barry de venir lui parler. Il lui dit qu'il fallait qu'elle quittât Versailles, parce qu'il ne voulait plus penser qu'à sa conscience et à Dieu, mais qu'il avait chargé M. d'Aiguillon d'en avoir soin. Elle partit en effet le mercredi 4 mai, à quatre heures, pour Rueil, avec M. d'Aiguillon et ses deux belles-sœurs. On établit de Versailles à Rueil une poste, afin qu'elle sût d'heure en heure des nouvelles du Roi, et les courtisans les plus attachés à elle, espérant toujours que le Roi en reviendrait et la reprendrait, lui firent plusieurs visites jusqu'au moment de la mort du Roi. La duchesse de Mazarin, qui avait été sa très humble servante, fut huée par la populace en allant de Versailles à Rueil.

La tête du Roi ne s'étant pas soutenue après ces événements, Sa Majesté ne put être confessée et recevoir les sacrements que le jeudi ou le vendredi. Le Roi, dans ce moment, parut profondément affecté de religion et du scandale de sa vie passée. Ses petits-enfants, qui n'en-

trèrent pas dans sa chambre, marquèrent infiniment de bon cœur et d'intérêt pour leur grand-père, surtout monsieur le Dauphin, que le Roi aimait de préférence. Le dimanche 8, le Roi fut si mal qu'on fit atteler toutes les voitures, pour qu'au moment de la mort toute la famille royale fût partie pour la Muette. Mesdames devaient aller à Choisy, ne pas voir pendant quarante jours les princes ou princesses qui n'avaient pas vu le Roi. On fut obligé, pour les disposer au départ, de leur dire ce qu'on ne leur avait pas encore dit, « que le Roi était perdu sans ressources et pouvait passer d'un moment à l'autre ». Madame de Marsan me raconta le lendemain lundi 9, que je fus passer la journée à Versailles, que le Dauphin, en apprenant qu'il allait être roi, tomba dans un désespoir attendrissant, et dit qu'il ne se sentait point la capacité nécessaire pour régner. Madame de Marsan, après l'avoir loué sur ses sentiments de tendresse et de modestie, lui demandant s'il aurait le désir d'imiter Louis XIV : « Non, répondit le Dauphin avec vivacité, j'aimerais bien mieux ressembler à Henri IV ».

Le Roi ne mourut que le mardi 10. Louis XVI partit sur-le-champs pour la Muette avec la Reine, les Princes ses frères, ses belles-sœurs et ses sœurs ; et mesdames ses tantes furent à Choisy, où la petite vérole leur prit peu de jours après. Celle du Roi ayant paru plutôt une peste qu'une petite vérole (puisque les deux personnes qui furent chargées de l'ensevelir moururent le lendemain), tout le royaume trembla pour la vie de Mesdames, qui s'étaient dévouées à leur père avec une tendresse et un courage admirables.

Le Roi Louis XV fut enterré le 12 mai 1774 sans aucune pompe. Personne n'était en deuil, pas même de

carrosse noir; il n'y avait qu'une centaine de flambeaux, des gardes et des pages, mais point de cérémonial. On ne pouvait faire autrement, puisque son sang était si pourri, qu'on aurait couru risque de la vie à approcher de près son cercueil.

IV

LETTRE DU PRINCE DE CONDÉ A LA MARQUISE DE LA FERTÉ-IMBAULT.

Le Prince de Condé, après avoir d'abord suivi le Parlement dans sa résistance, se réconcilia avec le Roi le 7 décembre 1772, ainsi qu'un certain nombre des autres Princes du sang. Il écrivit trois jours après à madame de la Ferté-Imbault la lettre suivante, destinée à expliquer sa soumission.

« 10 décembre 1772 [1].

» Je vous demande pardon de n'avoir pas répondu tout de suite à votre obligeante lettre ; mais vous vous imaginez bien que j'ai eu quelques affaires. Je suis très aise que vous approuviez le parti que j'ai pris, et je crois que tous les gens raisonnables en feront autant. A Dieu ne plaise

1. Archives de la famille d'Estampes.

que je veuille blâmer la conduite des autres Princes, ils ont vu autrement, ils se sont conduits d'après leur opinion et moi d'après la mienne, rien de plus simple; aussi cela n'a-t-il point altéré la bonne intelligence qui est entre nous. Je vous avouerai que, quant à moi, j'ai été frappé de l'inconséquence et des inconvénients de notre position. Une résistance de près de deux ans, que nous devions à l'État et à notre gloire, et qui n'a eu aucun succès, a dû nous convaincre que nous ne pouvions rien tout seuls; d'un autre côté, comme disait le plus célèbre de mes pères : « Je m'appelle Louis de Bourbon et je ne puis ébranler la couronne ». Nous avons tous ce sentiment dans le cœur, et nous serions bien fâchés non seulement d'exciter, mais même d'autoriser le plus petit mouvement de révolte dans la nation. Par conséquent, nous nous trouvons dans la position inouïe de craindre également d'être abandonnés ou soutenus par elle. Voilà l'inconséquence; et le peu de bon sens que j'ai en est humilié. Quant aux inconvénients, c'est mon cœur qu'ils affligent; il n'y a pas un homme sensé qui ne voie clairement que l'ancien Parlement ne peut pas revenir, que cela est de toute impossibilité. Je le regretterai toute ma vie, mais mes regrets ne le ramèneront pas. La plupart de ces malheureux, qui gémissent dans l'exil et qui ont l'honnêteté dans le cœur, croiraient manquer à ce qu'ils se doivent à eux-mêmes en abandonnant les Princes qui se sont sacrifiés pour eux. Nous ne pouvons rien pour sauver leur état, cela est malheureusement démontré. Il me paraît qu'il y a de la barbarie à nous à forcer, pour ainsi dire, leur honnêteté à sacrifier encore leur fortune. D'ailleurs, malgré la pureté de nos sentiments, notre position seule donne des idées de résistance qu'on ne peut pas soutenir. Si nous voulons encourager les mécontents, il faut aller

nous mettre à leur tête, et s'il y a un col à couper, que ce soit celui du Prince qui les soutient. Au lieu de cela, nous laissons mener des malheureux à la Bastille, nous plongeons des familles dans le malheur, nous faisons partout des victimes, et nous ne pouvons pas l'être. Cela ne me paraît pas digne de nous. Je vous l'avouerai, mon cœur est trop sensible pour pouvoir rester dans cette position. Nous ne devons jamais perdre de vue les intérêts de l'État, et nous devons essayer tous les moyens de lui être utile. Notre résistance n'a pas réussi, notre soumission sera peut-être plus heureuse, d'autant que les conditions qu'on y a mises m'ont paru trop douces pour pouvoir s'y refuser. Au reste, je ne chercherai point à le cacher, car j'ai demandé au Roi que ma lettre [1] fût dans la *Gazette*. Je ne rougis jamais de ce que je fais, parce que je ne fais jamais ce dont j'aurais à rougir. Je m'en rapporte à votre prudence et à votre amitié pour faire de cette lettre l'usage que vous jugerez à propos. Je vous prie cependant de n'en pas laisser prendre de copies. J'ai été bien aise de vous soumettre ma conduite et mes motifs, parce que vous avez une bonne judiciaire; vous savez aimer vos amis et je me fais gloire d'être du nombre. Je vous demande pardon de mon griffonnage. »

Malgré sa soumission, le Prince, dit madame de la Ferté-Imbault, ne put vaincre la froideur du Roi; et celui-ci ne tint pas la promesse qu'il avait faite à Condé, de marier le comte d'Artois avec la Princesse, sa fille.

1. La lettre du prince de Condé au Roi, du 6 décembre 1772.

V

LETTRES DE MADAME GEOFFRIN AU PRINCE DE KAUNITZ [1].

27 mars 1767.

Mon cher, mon adorable Prince, je vous le répéterai sans cesse, non, non, je n'oublierai jamais les bontés dont vous m'avez comblée pendant mon heureux séjour à Vienne. Mon cher Prince, quand vous ne me direz rien, je regretterai votre silence et vos occupations, mais toutes les fois que vous me ferez un petit signe, je parlerai. Comment serait-il possible de ne pas répondre à la lettre charmante que je viens de recevoir? Quelle reconnaissance ne dois-je pas à M. le comte de Mercy de me l'avoir procurée.

1. En note, dans la *Correspondance du prince de Kaunitz avec Mercy-Argenteau*, publiée par le chevalier d'Arneth et M. Flammermont.

Vous daignez, mon Prince, me remercier de penser à vous et d'en parler. Et de qui puis-je parler, qui flatte plus mon amour-propre, et qui remplisse plus mon cœur? Vous êtes un des hommes les plus vertueux, qui a le plus d'esprit et de principes, de talent et de mérite, et vous m'honorez de votre amitié. Que puis-je donc faire de mieux que de parler de vous et d'en parler sans cesse?

Vous avez placé mon antique figure dans votre chambre. Hélas, mon Prince, vous me faites plus d'honneur que je ne mérite. Si ce portrait pouvait rendre mon âme, mon cœur et mes sentiments, il serait digne de la place qu'il occupe; mais il ne représente que les traits insipides d'une vieille femme. Il n'en est pas ainsi, mon Prince, de votre portrait; il est si ressemblant que je crois non seulement vous voir, mais je crois aussi vous entendre. Depuis que je suis de retour, je suis occupée à lui choisir une place digne de lui. Sa forme, sa grandeur, la forme et la grandeur de ma chambre, et la façon dont elle est décorée, ôtent toute possibilité de l'y placer. Je l'ai mis dans un joli cabinet, mais qui est séparé de mon appartement. Voilà le parti que je prends : je le fais copier en miniature de la grandeur du papier que voici, et je mets ce portrait dans une grande boîte dans laquelle il y a des pains à cacheter. Cette boîte est toujours sur une petite table à côté de mon fauteuil ; par cet arrangement je jouirai à tous les instants de la vue de mon cher Prince.

Le nom que vous me donnez me donne le droit de finir cette lettre en vous embrassant tendrement, et de signer simplement votre maman Geoffrin.

Combien je voudrais dire de choses à son Excellence, madame la Comtesse[1]! Je voudrais qu'elle pût savoir les

1. La comtesse de Questenberg, sœur du prince de Kaunitz

inquiétudes que sa maladie m'a données, et la joie que j'ai eue de sa convalescence. Si elle connaissait mes sentiments pour elle, elle verrait que je suis digne des bontés qu'elle a eues pour moi. Et le petit comte Joseph [1], qui est si aimable, il faut qu'il souffre que je l'embrasse; les bons procédés que l'on a pour les vieilles portent bonheur aux jeunes gens; ce sont œuvres pies.

Deuxième lettre.

Paris, 27 avril 1768.

Mon cher, mon aimable, mon adorable et adoré Prince, rappelez-vous une femme que vous avez honorée de votre amitié et à qui vous avez donné souvent le doux et précieux nom de votre maman. Eh bien! cette femme est toujours digne de vos bontés par le tendre souvenir qu'elle en conserve. Non, jamais je n'oublierai les jours délicieux que j'ai passés près de vous, et jamais je ne cesserai de les regretter; mais la crainte d'importuner mon adorable Prince me fait renfermer dans mon cœur tous mes regrets. Voici une occasion de les laisser s'exhaler; s'ils sont bien reçus, mon Prince aura le bonheur de faire des heureux: moi, que vous aurez bien voulu écouter, et une famille que vous aurez bien voulu regarder.

J'ai appris qu'un nommé le petit Mozart, dit *le petit prodige* en musique, était à Vienne avec son père, qui est si touché du bon traitement de la Cour Impériale, qu'il est résolu de s'établir à Vienne sous la protection de mon Prince. Le père étant, et toute sa famille, de fort honnêtes

1. Le fils du prince de Kaunitz.

gens, ils ont été généralement considérés à Paris, et en particulier de plusieurs personnes de mes amis, qui faisaient un très grand cas des vertus du père et des talents des enfants.

Daignez, mon Prince, mettre cette honnête famille à l'ombre de vos ailes, ils seront heureux, et ils le seront bien plus que moi, à qui il ne reste plus qu'un triste souvenir de mon bonheur passé.

Mon cher Prince, je vous presse contre mon cœur pour le ranimer. J'ai bien partagé votre douleur sur la perte de ce charmant grand prieur ; c'était un ami bien aimable et un homme de bien bonne compagnie.

J'ai appris que le comte Philippe [1] vous avait quitté, cela m'a surpris ; il était non seulement votre ami, mais il vivait dans votre intimité ; quelqu'un qui peut en jouir peut-il vous quitter ?

Je suis aux pieds de madame la Comtesse pour lui demander la main à baiser.

1. Le comte Philippe Zinzendorf, né en 1726, mort en 1788.

VI

LETTRES DE L'IMPÉRATRICE CATHERINE II A MADAME GEOFFRIN

I

1763.

Le cher général [1] dira à madame Geoffrin que personne ne voulait plus me faire l'honneur de me nommer son amie, que je trouvais cela affreux, et de n'avoir point d'égale, insupportable, mais que j'ai, depuis sa lettre, une très grande joie de voir que du moins de loin l'on me parle d'amitié ; que j'entrevois par là encore la possibilité d'en trouver pour moi en ce monde. Je répondrais avec plaisir à cette lettre charmante ; mais je meurs de peur d'écrire, après la lettre enregistrée ; je crains qu'on ne prenne cette facilité pour une envie déterminée de griffonner à tort et à travers pour mendier des louanges et

1. Betzki.

faire admirer mes chefs-d'œuvre. Je me tais donc, mais je ne suis pas moins sensible du plus profond de mon cœur pour les amitiés qu'on me montre.

II

Levez-vous, madame, je n'aime point les prosternations, je les ai défendues. Demandez au prince Galitzin ce que c'est chez nous, et il vous expliquera ce point ; je n'ai aucune rancune depuis que vous me dites que vous m'aimez ; mais vous avez tort de me croire bien aimable. Je ne suis rien moins que cela, surtout depuis qu'on me tracasse du matin jusqu'au soir ; les meilleurs moments sont ceux où nous lisons avec votre cher général, et encore nous interrompt-on souvent. Je vous assure que c'est un pénible et rude métier que d'être ce que je suis. Vous direz : « Qu'est-ce que cela me fait ? Et quelle réponse à mon billet ? » Vous direz tout ce qu'il vous plaira, mais c'est la plénitude du cœur qui parle et l'estime qui dicte.

III

Ne grondez pas, ne grondez pas injustement, je ne vous ai jamais accusée d'indiscrétion ; mais, puisque vous le prenez sur le bon ton avec moi, je vous dirai tout net la vérité : je craignais de vous écrire une seconde fois, après l'aventure de la lettre imprimée, pour que vous ne me croyiez pas entichée de l'envie de briller par des lettres ; j'ap-

préhendais que vous n'attribuiez à un amour-propre déplacé ce qui réellement ne serait parti que du désir de m'entretenir avec une dame que j'aime et que j'estime. Nous autres politiques, sommes accoutumés à chercher des biais, et je me trouvais fort heureuse d'avoir imaginé celui d'adresser la feuille qui vous a mise de mauvaise humeur à ce méchant général, qui me quitte pour... je n'ose finir, je ne veux pas passer pour curieuse. Après ce petit éclaircissement, j'espère que vous me rendrez justice, et serez persuadée que, quand je vous dis que je vous aime, il n'y a pas là « de l'esprit de mon état », comme dans la feuille pour laquelle vous me querellez. Si M. de Breteuil se trouve chez vous quand vous recevrez ceci, je vous prie, madame, de lui faire bien mes compliments, et de lui dire que le comte de Bux ne danse plus, parce que lui, baron, ne dansait point, et qu'il a reçu ordre de tenir sa conduite pour être traité de même. En équilibre des pâtés du Périgord, je suis régalée de fromages ; en revanche, j'ai été sur un vaisseau de la nation.

Vous voyez, madame, que votre discrétion est bien établie, mais je crains que vous ne me croyiez méchante ; en ce cas, j'en appelle au baron.

IV

Le 4 octobre 1764.

Comme vous avez le tact si fin, vous avez vu d'où vous êtes que vos deux lettres m'ont fait beaucoup de plaisir. Ma mauvaise humeur est passée, je vous fais mes excuses de vous avoir écrit dans ces moments où cette misérable

affaire dont vous parlez à M. Betzky me rendait triste, affligée, et me fatiguait. J'ai rempli vos souhaits, j'ai fait traiter tout cela avec le plus d'authenticité possible; l'examen du procès a été fait publiquement, et la sentence prononcée à huis ouvert, à laquelle je n'ai rien changé ; le tout sera imprimé. J'espère pour longtemps être délivrée de pareilles incartades, dont le fanatisme le plus singulier était le mobile. Mes envieux ne laisseront pas de gloser; mais je me repose sur la sincérité et le dernier vrai de ma conduite, et je mépriserais ceux qui méconnaîtraient mon âme. Si je ne craignais de vous ennuyer en parlant si longtemps de moi-même, je vous dirais que le terrible métier que je fais tourne insensiblement en coutume, que, les jours où je me suis moins tracassée, il me semble qu'il me manque quelque chose, et le lendemain, j'ai plus d'ardeur que jamais pour le travail. Je me suis fait une règle de commencer toujours par le plus difficile, le plus embarrassant, et les matières les plus sèches ; cela fini, le reste paraît aisé, agréable, et j'appelle cela ménager le plaisir.

Eh, madame, dites-moi tout ce qu'il vous plaira, et tout ce que vous croirez m'être nécessaire ; ne vous gênez pas, grondez-moi ; je suis toute étonnée que quelqu'un me veuille pour amie; je verrai un peu comment vous vous y prendrez pour être la mienne, cela est tout nouveau pour moi. Mais je suis accoutumée à voir éclore des événements rares. Je n'en sentirai pas moins le prix de plus d'une façon, et je suis charmée déjà, à présent, de ce que vous m'en dites. Je vous félicite, madame, de l'élévation de monsieur votre fils [1] ; s'il est devenu Roi, c'est

1. Stanislas-Auguste Poniatowski, ancien amant de l'Impératrice, élu roi de Pologne sous l'inspiration de cette dernière.

je ne sais pas comment, mais bien parce que la Providence l'a voulu ; et assurément son royaume est le plus à féliciter en cette occasion. Ils n'en pouvaient avoir de plus propre à les rendre humainement heureux ; l'on dit que votre fils se conduit à merveille, et j'en suis bien aise ; je laisse le soin de le rectifier, en cas de besoin, à votre tendresse maternelle. Au sujet de ce que vous me dites, que la vérité et l'amitié fuient les souverains, je veux bien vous avertir que je me tue de crier en toute occasion convenable, et j'accoutume même ceux qui m'approchent à me dire la vérité toute pure, fût-elle même contre moi ; et, souvent, j'en ai tiré grand profit. Je vous prie, madame, de faire en sorte que le prince Galitzin m'envoie ce nouveau dictionnaire philosophique portatif, duquel vous m'avez envoyé ce bel extrait dont je vous ai parlé et suis bien obligée.

Le baron de Breteuil montre bien de l'esprit et de l'étude dans son ambassade de Suède ; mais c'est un pays où je ne voudrais pas être ambassadeur, si j'étais un particulier. Vous n'aimez pas à être contrariée, madame ; je m'accommoderai le plus que je pourrai à votre humeur, continuez seulement à m'écrire et à me parler librement, devrais-je même convenir que je suis aimable, je le ferais pour m'acquérir votre amitié. Vous me dites, dans votre petit billet tout rempli d'amitié (que votre nouvelle correspondante m'as remis fort exactement), que vous avez soixante-cinq ans, que vous voudriez être avec moi, que vous pensez à moi et m'aimez, et que vous me coifferiez mieux que *la grosse réjouie* [1]. Sachez, madame, que celle-ci ne me coiffe pas, que ma toilette ordinaire ne dure

1. « Nastasia, femme de chambre de l'Impératrice, que je connais beaucoup. Elle a été longtemps à Paris. » (Note de la main de madame Geoffrin.)

pas plus longtemps que le sérieux de Nastasia, que je suis enchantée de me voir aimée par une personne aussi estimable que vous, que votre compagnie me paraît délicieuse, que vous me paraissez d'une humeur de vingt-cinq ans, que vous avez tort de gronder M. Betzki, que je suis sensible au dernier point à toutes les amitiés que vous me témoignez, et que je ne désire que de pouvoir vous marquer ma reconnaissance. Mais vous savez, madame, que ce qui se sent fortement ôte de la faculté d'exprimer.

V

Le 6 novembre 1764.

Encore une fois, je ne veux pas de ces prosternations ; entre amies, cela ne se pratique jamais ; puisque vous faites tant que de m'aimer, vous prendrez, s'il vous plaît, le ton de l'amitié, et vous cesserez de me traiter comme le Sophi de Perse l'était. Tenez, madame, il n'y a rien de plus vilain au monde que la grandeur ; quand j'entre dans une chambre, on dirait que je suis la tête de Méduse ; tout le monde se pétrifie, et chacun prend un air guindé. Je crie souvent comme un aigle contre ces façons. J'avoue que ce n'est pas le moyen de les faire cesser, car plus je crie et moins l'on est à son aise ; aussi j'emploie d'autres expédients. Par exemple, si vous entriez dans ma chambre, je vous dirais : « Madame, asseyez-vous ; jasons à notre aise. » Vous auriez un fauteuil vis-à-vis de moi, une table entre nous deux, et puis des bâtons rompus tant et plus, c'est mon fort ! Je m'étonne que vous me donniez

de l'esprit ; on m'avait dit que, chez vous, on n'en croyait pas à ceux qui n'avaient pas été à Paris ; l'amitié vous fait faire des efforts pour moi, j'y suis très sensible, et je ne sais pas où j'ai mérité toutes ces louanges que vous me donnez. Je ne croyais pas qu'à neuf cents lieues d'ici on s'occupât de moi, mais puisque vous en avez le bon plaisir, et que vous voulez savoir de Nastasia comment je passe la journée, je vous le dirai mieux qu'elle, parce qu'elle n'est pas toujours avec moi. N'en soyez pas scandalisée, si vous y trouvez de la différence avec les mœurs de Paris. Je me lève régulièrement à six heures du matin, je lis et j'écris toute seule jusqu'à huit, puis on vient me lire des affaires ; chacun qui a à me parler entre, un à un, les uns après les autres ; cela dure jusqu'à onze heures et plus, puis je m'habille. Le dimanche et les fêtes, je vais à la messe, les autres jours je sors dans mon antichambre, où quantité de monde ordinairement m'attend. Après une demie ou trois quarts d'heure de conversation, je me mets à table. Au sortir de là, vient le vilain général pour m'endoctriner ; il prend un livre et moi mes nœuds. Notre lecture, quand elle n'est pas entravée par des paquets de lettres et d'autres entraves, dure jusqu'à cinq heures et demie ; alors je vais ou au spectacle, ou je joue, ou bien je jase avec les premiers venus jusqu'au souper, lequel finit avant onze heures, que je me couche pour faire la même chose le lendemain ; et cela est réglé comme un papier à musique.

Ne soyez pas si fâchée contre ce général que vous grondez tant ; il est vrai qu'il est terriblement occupé, non seulement de sa place, mais encore de quantités de nouveaux établissements et projets ; nous l'appellerons le « Magasin des enfants ». Il dirige l'hôtel des enfants trouvés, l'Académie des beaux-arts, l'éducation des demoi-

selles. Il me tourmente souvent pour le laisser aller à Paris dès que ses entreprises seront en bon train ; s'il persiste, vous l'aurez, car je ne prétends gêner personne. L'entendez-vous, madame, écrivez-moi comme et tant de fois que vous le voudrez ; au moins vous ne vous plaindrez pas du peu d'étendue de cette lettre. Mais, madame, il ne faut pas me louer sur mon style ; cela m'embarrasse, je veux faire mieux, et la facilité m'échappe ; d'ailleurs j'ai peu d'occasions d'écrire en français. Si vous appreniez le russe, cela m'accommoderait beaucoup, j'ai continuellement la plume à la main dans cette langue ; les paresseux disent que je fais beaucoup ; et, à moi, il me semble que j'ai toujours peu fait quand je considère ce qu'il me reste à faire. Souvent je me trouve de l'incapacité et peu de tête ; c'est alors que j'ai recours au plus simple bon sens, et c'est une méthode assez sûre pour sortir honnêtement d'affaire. J'appelle cela agir mathématiquement, les ressorts les plus simples étant reconnus pour les meilleurs. Voyez, madame, dans quel labyrinthe vos louanges m'ont menée. Votre amitié pourra-t-elle excuser les galimatias auxquels je me suis laissée aller ? Je vous embrasse, et vous rends l'accolade que vous me donnez dans votre lettre et qui m'a fait grand plaisir ; grondez-moi bien de la longueur de cette pancarte, le général trouve que je le mérite, n'allez pas lui faire une autre querelle pour cela.

Sur l'envers de la lettre est écrit, de la main de madame Geoffrin :

« Nastasia, femme de chambre de l'Impératrice que je connais beaucoup ; elle a été longtemps à Paris.

» Ce que l'Impératrice nomme le vilain général est le général Betzki, son favori, qui est un homme très aimable,

qui a fait plusieurs voyages à Paris et y a séjourné longtemps. Il est mon ami.

» Je donnai cette lettre à lire à une personne de mes amis intimes qui était passionnée pour Sa Majesté. Je l'enfermai dans mon cabinet, je fis la note ci-dessus pour lui donner l'intelligence de cette lettre. »

VI

Le 11 (21) de janvier 1765.

Vous n'êtes pas, madame, du nombre de mes envieux ; vous croyez que j'ai le courage d'entreprendre de grandes choses et la fermeté de persister dans mes projets. Je ne sais pas bien ce que je ferai, mais il est très vrai que j'ai fort envie de faire le mieux que je pourrai.

Mais tout le monde n'est pas de votre avis ; j'ai vu par votre dernière du 6 décembre que vous n'étiez point du mien sur le Manifeste. Vous aimez la vérité, vous voulez qu'on la dise à votre imitation ; je suis tentée de vous dire que vous raisonnez de ce Manifeste comme un aveugle des couleurs. Cette pièce n'a nullement été composée pour les puissances étrangères ; elle était faite pour informer l'empire de Russie qu'Ivan [1] était mort ; or donc, il fallait dire comment. Il y avait eu plus de cent témoins de sa mort et de l'attentat du traître, il n'y avait donc pas

1. Ivan de Brunswisk, proclamé empereur, détrôné presque aussitôt après, et assassiné, dans sa prison, à la suite d un prétendu complot. Voir page 212.

moyen de n'en pas faire un récit très exact ; n'en pas faire, c'était accréditer les mauvais bruits que les ministres des Cours qui m'envient et ne m'aiment pas s'efforçaient de faire courir. Le pas était délicat, j'ai cru que dire la vérité était le seul parti à prendre. L'imprimeur du Sénat a fait traduire ce Manifeste dans plusieurs langues, chose qui prévenait des traductions moins exactes. On glose chez vous sur ce Manifeste ; on y a glosé aussi sur le bon Dieu; et ici on glose aussi quelquefois sur les Français. Mais il n'en est pas moins vrai qu'ici ce Manifeste et la tête du criminel ont fait tomber toutes les gloseries. Or donc, le but était rempli ; et mon Manifeste n'a pas manqué son objet ; ergo, il était bon. Vous me tiendrez pour une entêtée, n'est-ce pas? Ne vous découragez pas cependant de me gronder, cela sera toujours bon à beaucoup de choses ; et si vous y mêlez quelquefois des louanges, j'en serai d'autant plus aise qu'après ce que vous me dites je ne pourrai douter de leur authenticité, chose, au bout du compte, très flatteuse.

Vous ne devez pas être jalouse de mes lettres à M. d'Alembert ; je ne peux lui écrire d'un ton aussi tendre ni aussi naturel qu'à vous ; il ne me gronde pas. J'ai remarqué une chose dans vos lettres, c'est, qu'à la suite des phrases les plus caressantes, quand vous défendez à votre cœur de se laisser aller à la sensibilité la plus flatteuse pour vos amis, c'est alors qu'ils vous donnent le change en vous obligeant de gronder, Vous croyez avoir de l'humeur contre eux ; point du tout, vous n'en avez que contre le mouvement qui a retenu celui de votre cœur, et celui-ci tourne pourtant le tout à l'avantage de ceux que vous aimez. Je vous suis bien obligée du dictionnaire que vous me promettez, je l'ai déjà reçu de Hollande. Je suis bien fâchée de ce que vous n'étiez pas de votre humeur ordi-

naire, je souhaite qu'elle revienne au plus tôt. J'attendrai avec impatience que la conversation recommence. Adieu, madame, je vous aime bien ; il faut que je finisse.

VII

Le 20 février 1765.

Le comte de Bruce a remis au général le charmant petit billet dont vous l'avez chargé, madame, pour moi. Tenez, on n'a jamais rien dit de plus flatteur que ce : « que ne le suis-je ! » et encore vient-il de vous. Mon Dieu, madame, puissé-je mériter que des gens de bien et de mérite souhaitassent ou enviassent ce titre ! Mes désirs n'iraient pas plus loin. Je reconnais bien ma bonne amie, par ce que vous me dites du plaisir que vous ressentez lorsque vous voyez quelqu'un d'ici ; je ne puis assez vous remercier, madame, de l'accueil que vous leur faites, je souhaite qu'il y en ait beaucoup qui en sachent profiter, et qu'ils s'attirent de plus en plus votre approbation. Le comte de Bruce, au moins, n'est pas au nombre des étourdis, il parle de vous du ton qui me plaît. Son épouse même est très aimable, c'est de toutes les dames celle qui m'approche le plus souvent.

Le déjeuner[1] s'est présenté fort bien tout seul ; le général n'a pas été assez adroit pour le placer sans qu'on s'en aperçût. Il est très joli, je vous ai bien de l'obligation ;

1. Un « déjeuner » en porcelaine de Sèvres dont madame Geoffrin avait fait don à l'Impératrice.

surtout la couleur en est très belle, je m'en vais la faire imiter, car on fait de la porcelaine assez joliment ici. Voilà une longue réponse à votre petit billet, mais aussi ce petit billet a l'unique défaut d'être trop court ; et celui-ci est long parce que mon cœur s'épanche, il répond au vôtre.

VIII

A Saint-Pétersbourg, le 28 mars 1765.

Je me souviens très bien, madame, de la place que je vous ai donnée vis-à-vis de moi, la petite table entre nous deux ; vous ne l'avez pas perdue, et, quoiqu'on dise que tout change à un cœur du soir au lendemain, cependant je ne suis pas femme à me rétracter ; on vous aura dit cela peut-être. La façon dont vous avez rempli cette place par votre lettre du 1er mars me donne bien du regret de ce que je ne puis jouir en effet de ce plaisir, et le désir que vous remplissiez souvent ce fauteuil, pourvu que ce soit sans inconvénient pour vous.

Eh bien, madame, cela est vrai à la lettre, qu'il y a une grande conformité entre la distribution de notre temps, et que nous ferions très bon ménage ensemble ; outre cela, je profiterais de vos avis, et je dirais mon mot, quelquefois de travers peut-être, ce qui vous ferait gronder, selon votre goût. Je ne boude jamais. Ne dites plus, je vous en prie, que vos lettres sont longues, votre tact si fin doit avoir senti depuis longtemps que je dévore ces lettres ; et que, depuis le commencement jusqu'à la fin,

j'ai un égal plaisir à les lire et les relire. Elles sont charmantes, si j'étais homme, je dirais ravissantes, et cela est vrai. En russe, tout cela serait bien plus expressif, mais comme vous ne voulez pas l'apprendre, que vous refusez tout net, il ne faut plus en parler. J'en suis, madame, à l'endroit de votre lettre où vous traitez de mes qualités personnelles, je m'en vais vous en parler, au risque d'être grondée. L'année passée, j'ai commandé une flotte de vingt et je ne sais combien de vaisseaux, j'étais la première à en rire ; mais cependant tout alla très bien. Celle-ci, je m'en vais commander une armée de quarante-cinq mille hommes au moins ; puis nous exécuterons un carrousel ; j'ai demandé à ceux que j'ai crus les plus capables de me dire la vérité, si cela n'était point ridicule. Ils m'ont répondu qu'il n'y aurait que la façon dont je m'en acquitterais qui déciderait de cela. Je m'en vais en courir les risques. Voyez à présent s'il me faut beaucoup de louanges pour être présomptueuse !

Le dernier point de votre lettre est si rempli de véritable amitié, et vous y marquez tant d'intérêt à ma vraie gloire, madame, que j'en suis très vivement touchée ; je vois que vous m'aimez bien sincèrement, ma reconnaissance est égale à ma sensibilité. Cette lettre m'est venue très à propos, je suis en état d'y répondre. Il y a deux mois que je m'occupe trois heures tous les matins à travailler aux lois de cet empire. C'est un ouvrage immense ; mais on a de fausses idées chez vous de la Russie. Vous-même, madame, qui êtes si instruite et si éclairée, vous croyez que les enfants n'héritent point, sans la concession du souverain, des biens de leur père. Cela n'est pas : chaque enfant hérite de son père, sans que le souverain s'en mêle, et, au défaut d'enfant, les plus proches parents du père. S'il n'y en a pas, les branches les plus proches

prennent leurs places ; et s'il n'y a point de celles-ci, et que le possesseur n'a pas fait de testament, les biens appartiennent à la couronne, chose qui ne peut presque jamais arriver. Nos lois sont très claires là-dessus. Mais il est vrai qu'on confisquait jusqu'à moi trop aisément, chose que j'ai abolie déjà dans beaucoup de cas et sur quoi la législature sera tout à fait changée. Il est vrai encore que nos lois ne nous conviennent plus, mais il est vrai aussi qu'il n'y a que quarante ans que l'ambition mal entendue les a rendues obscures en leur donnant un sens forcé. Mais enfin, si la Providence le veut bien, j'espère mettre toute chose dans un état plus naturel, avoué par l'humanité et fondé sur l'utilité publique et particulière. Le nom du président de Montesquieu, prononcé dans votre lettre, m'a arraché un soupir ; s'il était en vie, je n'épargnerais... Mais non, il me refuserait, comme...

Son *Esprit des lois* est le bréviaire des souverains, pour peu qu'ils aient le sens commun.

Je suis bien aise, madame, qu'aucune prévention ne vous empêche de donner le nom de grand prince au roi de Prusse, mon allié. Il le porte à juste titre, c'est un plaisir d'avoir affaire avec lui. Il m'écrit souvent de belles lettres qui mériteraient d'être imprimées, mais qui ne le seront pas de sitôt ; on ne lui fascine point les yeux, et il ne paie pas de petits esprits faux, ni des politiques flatteurs pour lui dire leurs vues fanatiques, d'après lesquelles beaucoup d'autres apprécient leurs mesures, ce qui les rend indubitablement fausses.

Voilà, madame, bien des bâtons rompus ; tout cela veut dire que les vôtres me sont bien agréables, que je parle à mon amie, qui m'aime, qui me gronde, qui me loue et prétend qu'elle ne flatte pas ; à cette dame qui aimait ma mère ; dont le général dit tant de bien, que tout le monde qui la

connaît répète ; qui peint si bien son cœur et son esprit dans ses lettres, qu'il faudrait être hébété si on n'aimait un aussi excellent caractère. Madame, je ne ferai plus de manifeste, j'espère, sur pareil cas ; et vous aurez le général quand il lui plaira ; car il est libre, et je ne prétends gêner qui que ce soit. Je vous embrasse, madame.

IX

Le 17 mai 1765.

Oui, vous avez raison, il n'y a rien de si bien dit et de si délicatement pensé. Eh bien, êtes-vous contente, mon amie ? Mais savez-vous bien que vous me traitez cruellement, en me faisant ainsi violence et m'obligeant à me louer. Vous me donnez un ridicule singulier, mais enfin j'ai passé par là, car que ne fait-on pas pour ses amis ? Je crains que vous ne me grondiez pour ces belles réflexions, je ne veux pas aussi que vous me croyiez indigne de les avoir dites, et ceci les loue peut-être plus que toutes les violences. Savez-vous bien que je commence à vous croire beaucoup d'ascendant sur moi. Vous me faites faire tout ce que vous voulez, et je n'ose quasi répliquer ; mais trêve de bavardage, je m'en vais répondre à votre charmante lettre du 17 avril, commençant par le commencement, après avoir répondu à la fin qui était le plus important. Sentez un peu combien je souhaite votre estime par cet échantillon. Ma bonne amie, jouissez de votre titre ; et dites-moi bien à votre aise tout ce que vous jugerez à propos sans aucune appréhension. La Majesté se range de

côté quand il le faut, par la raison que chaque chose, pour être bien, doit être à sa place, et que, hors de là, ordinairement elle est mal.

Madame, je vous l'ai dit et je vous le répète, que le général est libre d'aller, de venir, de rester, et de faire tout ce qui lui plaira ; voilà tout ce que je puis vous dire sur son compte, si j'y ajoutais un mot de plus, je le gênerais, c'est ce que je ne veux pas.

Sur M. Grimm, je vous dirai que j'aime beaucoup les feuilles qu'il m'envoie ; il n'a qu'à continuer comme il a fait jusqu'ici, et à laisser aller librement sa plume ; je suis bien aise que son caractère soit tel que vous me le dépeignez, cela ne donne pas peu de relief aux jugements qu'il porte des choses et des livres. J'en aurai encore plus de plaisir à le lire, il m'a écrit une lettre charmante sur l'histoire de Diderot ; je vois qu'il est bon de faire plaisir aux gens d'esprit, la tournure qu'ils donnent aux choses souvent en fait le prix. Ce que j'aime le plus dans cette aventure, c'est que mon amie est contente de ma conduite, et par conséquent moi aussi ; et *moi aussi* n'est pas un des moins agréables endroits de votre lettre.

Vous aurez, madame, des *et moi aussi* tant et plus, c'est un très grand plaisir pour moi de recevoir de vos lettres et d'y répondre. Je dois depuis fort longtemps une lettre à M. d'Alembert ; je vous prie, madame, de lui dire que je lui enverrai dans peu un cahier, dans lequel il verra à quoi peuvent servir les ouvrages des hommes de génie, quand on veut bien en faire usage ; et j'espère qu'il en sera content, quoique la plume en soit novice ; mais je réponds de l'exécution en pratique.

Adieu, madame, quelque envie que j'aie de m'entretenir avec vous, il faut que je cesse aujourd'hui, n'ayant que le temps de vous embrasser.

X

A Saint-Pétersbourg, le 18 juin 1765.

Puisque vous me louez tant, madame, sur mes huit pages d'écriture dans votre lettre du 9 de mai et sur mon exactitude à vous répondre, vous me louerez bien plus de celle-ci, que je vous adresse le même jour que la vôtre m'a été remise, car demain, ni peut-être de 15 jours, je n'aurai le temps de vous écrire. Pour vous expliquer cela, ma bonne amie, apprenez que depuis le commencement de ce mois je mène la vie d'un Kalmouck ; or, la vie d'un Kalmouck consiste à changer de place continuellement, parce qu'ils ont de grands troupeaux qu'ils mènent paître où ils trouvent de l'herbe. Quoique je ne mène pas paître des troupeaux, je n'ai pas eu, et n'aurai de tout ce mois, trois jours de gîte fixe. J'ai commencé par m'embarquer sur un *yacht* (faites-vous expliquer par un marinier ce que c'est), et j'ai vogué trois grands jours, quatre-vingt-dix verstes, avec ma flotte sur la Baltique ; puis j'ai mis pied à terre, et j'ai visité, pour me promener, presque toutes mes maisons de campagne, cela a été fait dans six jours de temps. Demain, je m'en vais aller au camp qui se forme à quelques lieues de cette ville ; j'ai déjà été voir ce camp incognito, et j'en ai été bien punie, car, n'ayant pas pris un chemin usité, mes carrosses se sont égarés dans les bois, et j'ai été obligée de revenir trente énormes verstes à cheval. Dieu merci encore, qu'il n'y ait pas dans les mois de mai et de juin de nuit ici ! Il y aurait de quoi faire évanouir les dames de Paris, de la vie turbu-

lente que je mène ! Vous voyez que je suis leste comme un oiseau ; cependant le comte Orloff, dont vous aurez entendu parler, me reproche que pendant l'hiver on ne peut me faire lever de dessus mon fauteuil ; les médecins et lui trouvent que ce fauteuil éternel est nuisible à ma santé. Eh bien, madame, ne vous voilà-t-il pas bien instruite ; cela vous amuse-t-il ? et n'est-ce pas bien répondre à votre lettre ? J'ai laissé aller ma plume, j'écris à ma bonne amie, elle excusera mon bavardage ; nous sommes accoudées toutes deux sur la même table, et nous jasons ; mais je n'aime point la peur que vous avez... On m'a toujours dit que la peur n'était bonne à rien, je veux que vous soyez à votre aise avec moi, je ne veux pas non plus que la tête vous tourne, parce que je crains que cela ne me gagne, et vos louanges sont très propres à faire cet effet, qui ne serait bon à rien.

Ne vous en déplaise, je crois que nous ferions un mauvais ménage, le roi de Prusse et moi. J'ai beaucoup ri de cette idée, elle est très plaisante. J'ai toujours cru, et je crois encore que le roi de Prusse à ma place ferait de bien plus grandes choses que moi, car il aurait de plus grandes facultés qu'il n'a chez lui ; et chacun ne peut raisonnablement agir que d'après les siennes ; et puisqu'il a de bonnes lois, pourquoi devrait-il les changer ? Et en partie, il ne le peut, madame. Je n'aime point votre Sainte-Thérèse ; la faute en est au marquis de l'Hôpital, votre ci-devant ambassadeur près de l'impératrice Élisabeth, qui m'a dit un jour que j'avais le cerveau aussi brûlé qu'elle ; comme j'étais alors beaucoup plus vive et plus jeune qu'à présent, et que je trouvais que dans ce moment la politesse française était en défaut, je lui repartis : « Qu'est-ce que vous préféreriez, d'avoir le cerveau brûlé, ou de radoter ? » Il ne m'a jamais pardonné

cela, mais je ne crois pas qu'il s'en soit vanté. Vous m'avez fait ressouvenir de cette méchante anecdote en me parlant de votre patronne, et, qui plus est, vous me comparez une seconde fois à cette sainte. Je meurs de peur que le marquis n'ait dit vrai ; sa réputation doit être établie chez vous, et vous devez savoir s'il a l'esprit juste ; mais enfin, quoi qu'il en soit, je sais bien que je sais aimer, que j'aime le bien et les gens de mérite, et que vous avez une place très distinguée, ma bonne amie, dans mon cœur et dans mon esprit ; que je lis très bien votre écriture, que vos lettres sont charmantes, que les ratures ne les embrouillent pas, et que le plaisir que j'ai à les lire ne m'aurait pas même fait apercevoir ces ratures, si vous ne m'en parliez. Ne vous donnez donc plus la peine de les transcrire ; je ne m'en apercevrais pas seulement, et ce serait peine perdue. Le grand diamant, madame, que vous avez quitté pour lire ma lettre, est très vilain ; il est jaune, il est taché, je n'en achèterai plus, et je vous dirai à l'oreille que je ne m'en soucie guère non plus ; mais cependant j'aime mieux qu'on dise que j'en ai acheté, que si on disait après moi : « elle les a dissipés. »

Le cas que vous faites de ma dernière lettre me la fait croire belle ; mais, madame, la copie que vous m'en enverrez n'ira point aux archives ; ce serait le moyen qu'elle se perdît et qu'elle fût brûlée ; car, avant moi, on avait la belle coutume de les bâtir en bois. Madame, ne me grondez pas, j'aurai toutes sortes d'états dans mon empire, je vois trop le mérite du vôtre pour ne pas désirer que mes petits neveux puissent avoir de bonnes chères amies chez eux. Cependant et moi et eux aurons beau faire, nous ne trouverons point de bonnes amies comme j'en ai, moi, une à Paris ; un mérite pareil est rare partout ; aussi je l'aime bien, et je jetterais tous les dia-

mants du monde dans la rivière pour l'avoir auprès de moi !

Écoutez, ma bonne amie, il y a soixante-quatre pages sur les lois qui sont prêtes, le reste viendra comme il pourra, j'enverrai ce cahier à M. d'Alembert ; j'ai vidé mon sac, et après cela je ne dirai plus mot, ma vie durant. La voix unanime de tous ceux qui l'ont vu dit que c'est le *nec plus ultra* du genre humain ; mais, à moi, il me paraît encore à éplucher ; je n'ai pas voulu qu'on m'aidât ; j'ai craint que plus d'une personne qui y serait employée ne prît différents fils, tandis qu'il n'en fallait qu'un, mais bien suivi.

Madame, c'est une violence horrible que vous me faites que de dire au général : « un tel jour, vous irez. » Il faut que j'amasse des forces pour prononcer cet ordre terrible et désespérant. Pour le présent, je ne puis encore m'y résoudre, mais, s'il le demande, je vous donne ma parole que je ne lui refuserai pas. Je vous prie, madame, de saluer de ma part M. d'Alembert ; si les chemins d'Allemagne sont comme vos lettres, ils doivent être très agréables, et l'on serait très tenté de les fréquenter. Je suis cependant très fâchée que le dernier voyage de M. d'Alembert ait fait du tort à sa santé, il n'y a personne qui désire plus que moi que, pour l'instruction du genre humain, il ait la santé assez bonne pour continuer ses travaux.

Vraiment, madame, votre grand'mère était une femme de beaucoup de mérite, la description que vous m'en faites est charmante, sa petite-fille l'est aussi.

Adieu, ma bonne amie. Je vous aime beaucoup et vous embrasse de même.

XI

Le 16 octobre 1765.

N'allez pas croire, madame, que je vous écris. Vous vous dites si accablée de correspondance que ce serait réellement une importunité que de le faire ; mais ceci remplira ce que la paresse ou les occupations du général l'empêcheraient de vous dire. Je ne me gênerai point ; en répondant point par point à la belle et longue lettre que vous lui écrivez, j'en choisirai ce qui me conviendra, et vous dirai ce qu'il ne vous dira point. En passant, je remarquerai que je ne puis pas dire cette fois-ci : *et moi aussi ;* je n'ai point envie de la satisfaction d'autrui, je partage celle de mes amis ; mais on ne peut s'empêcher de se souhaiter des choses agréables, et quand on ne les a pas, c'est une privation qui cause des regrets[1].

Je fais d'abord main basse sur toutes les louanges que vous me donnez ; c'est au général à y répondre, il est gênant de parler de ses vertus soi-même, les uns disent que se louer est malhonnête; les autres, que c'est ennuyer ceux qui essuient de tels propos ; moi, je trouve que c'est gênant et, encore une fois, je vous répète que je ne prétends aucunement me gêner aujourd'hui. Mais quand vous me dites que vous m'aimez, je ne puis passer ce mot

1. L'Impératrice fait ici allusion au silence que madame Geoffrin, occupée des préparatifs de son voyage en Pologne, et n'osant ni en parler, ni écrire en taisant ce projet important, gardait vis-à-vis de sa correspondante. Voir page 219.

sous silence ; *je vous aime bien aussi* se met au bout de ma plume, et cela veut tout dire : l'amitié, l'estime, la reconnaissance, etc., etc. On a trouvé ici que M. de Conflans avait de l'esprit et un talent décidé pour le militaire, qu'il buvait trop de punch, qu'il mentait souvent, qu'il trompait son père (qu'on dit être homme de mérite), qu'il avait trop d'étourderie ; mais que, s'il revenait de ces petits défauts, ce serait avec justesse qu'il mériterait le titre d'une des espérances de la France, dans le militaire s'entend. Si on l'envoie ambassadeur en Pologne, il s'achèvera, et ne manquera pas de me rendre les louanges que je lui donne, car c'est le bon ton de tous vos gens en place de dire le plus d'horreurs qu'ils peuvent de moi. Ils ne sont pas engagés à les prouver, l'on dirait qu'ils se plaisent à des menteries qui leur sont agréables, parce qu'ils voudraient que les choses fussent telles qu'on les leur rapporte ; mais comme il s'en faut de beaucoup, leurs mesures, prises d'après cela, se trouvent inapplicables, et nous savons à quoi nous en tenir. Cette petite discussion vous ennuiera peut-être, mais faites grâce à la vérité que vous aimez.

Je vous rends grâce de la petite table que je n'ai pas encore, je la mettrai dans ce que le général appelle mon boudoir et qui n'en a pas du tout la mine. J'éviterai encore que cette jolie petite table n'ait le sort de toutes celles qui sont dans ma chambre, et qui s'écroulent presque sous le poids de ce qui est dessus. De temps en temps je dis qu'on m'en apporte une autre : « Pour le coup, je la tiendrai nette. » Mais c'est un vain effort, et j'en suis convaincue ; au bout de quelques jours, elle est chargée ; toute la terre y contribue, et le général à la tête. Il commence par y poser son livre et sa loupe, puis un plan, quelques rouleaux, des enveloppes, ses lettres, enfin des

pierres taillées et non taillées, souvent des choses qu'il trouve dans la rue et sous ses pieds, et il finit par me dire : « Oh, madame, il n'y a jamais chez vous un coin où l'on puisse mettre quelque chose ! » Votre tasse est en fonction tous les matins, je ne puis plus la voir sans me souvenir de mon amie, du bien qu'elle me veut, et que je ne crois pas avoir mérité. Votre petit cahier est rempli de très bonnes choses, que nous savions déjà cependant ; mon bréviaire les contient, et ce bréviaire est lu, relu, répété, médité et paraphrasé. Plus on le tourne et retourne, plus on y trouve de choses et de beautés à l'infini, je suis fâchée quand j'y vois des remarques critiques, et j'aurais envie quelquefois de croire que celui qui les a faites n'a pas étudié mon bréviaire comme moi. C'est au général à répondre à l'article des Calas, nous verrons un peu ce qu'il vous dira, toujours avez-vous très bien fait d'empêcher que cela ne fût mis dans les papiers publics. Adieu, madame, je vous embrasse.

XII

15 janvier 1766.

Levez-vous, madame, je ne suis point fâchée, mais il est vrai que l'on pourrait dire beaucoup de choses sur ce silence si long et si obstiné ; mais, puisque vous aimez, il faut bien se contenter de vos mauvaises raisons, et fermer les yeux sur toutes les conjectures qui voudraient se glisser dans l'esprit. N'en parlons plus, ni de Sainte Thérèse, ni de l'Hôpital. Si celui-ci manquait de juge-

ment, ses successeurs n'ont pas manqué d'imagination, mais comme ils ne sont pas tenus à le prouver, ils se tirent aisément d'affaire. La politique a ses alambics, tout comme la chimie ; les inventions sont aisées, les découvertes difficiles ; dans les premières on éprouve, on met ensemble toute sorte de choses, souvent telles quelles. Il n'en est pas de même des secondes, il faut qu'elles puissent être pour qu'elles soient. Si vous trouvez cela aussi intelligible que le discours de Schah-Baham, je dirai avec lui : je m'entends bien, moi, et je trouve cela clair comme le jour.

Madame, je suis à la campagne depuis sept jours, dans une maison qu'il a plu à feue l'Impératrice Élisabeth de dorer en dedans et en dehors ; il n'y a pas un fauteuil commode, ce qui ne donne pas de l'esprit ; il n'y en aura pas dans cette lettre, je vous en avertis, et nous ne serons pas à notre aise aujourd'hui, il n'y a pas moyen même de s'accouder sur la table. Vous voudriez savoir ce qu'on peut faire à la campagne en hiver. Voici ce que je fais : je lis, j'écris, je vais me promener en traîneau, je tire des coqs de bruyère, je joue et je vis. Il y a moins de monde qu'à la ville et je trouve cela fort amusant. Voilà pour madame. Et voici pour mon amie, qui m'aime : j'ai un peu de rancune ; cette rancune est fort délicate, c'est parce que je vous aime que j'en ai ; il n'y a point d'aigreur dans mon fait, mais on ne m'a parlé de six mois, cela est dur. Je boude avec un sourcil seulement, cela se passera ; je trouve votre repentir fort bon. Le modèle de la salle n'est pas arrivé, ni ne vous parviendra vraisemblablement qu'au printemps. Je bâtis, je bâtirai, j'exciterai à bâtir, j'encouragerai les sciences, je donnerai des spectacles, et je ferai tout ce que mon amie voudra ; voyez comme je suis complaisante.

Je suis revenue de la campagne, et je vais achever ma

lettre; écoutez, madame, si vous les trouvez ou trop longues ou trop fréquentes, dites-le-moi, je ne m'en fâcherai pas; je sais qu'on peut être très bons amis, et cependant s'ennuyer de quelques feuilles d'écriture, surtout quand elles viennent trop souvent. Je vous dois un remerciement pour votre embrassement mystique ; j'ai eu, aussi, des boutades de dévotion dans ma jeunesse. J'étais entourée de dévots et d'hypocrites. Il y a quelques années qu'il fallait être l'un ou l'autre ici pour avoir un degré de relief (n'allez pas croire que j'étais du nombre de ces derniers ; je n'ai jamais été fausse, je déteste ce caractère.) Pour le présent, est dévot qui veut, personne n'est empêché d'être tel qu'il peut ; il n'y a que le vice et le scandale qui soient punis, et, du reste, chacun vit selon son inclination. J'ai, d'ailleurs, trop d'occupation pour me mêler des affaires d'autrui qui ne me regardent pas, ce sont des maximes que j'ai adoptées autant par la réflexion que par goût. Je n'aime point les bégueuleries, ni les propos de commère; une conduite contraire les produit. Il faut alléger la vie des autres et la sienne, c'est autant d'épines de moins dans le chemin de ce monde, qui n'est d'ailleurs pas toujours couvert de roses. Contez-moi, je vous prie, l'histoire de votre dévotion, je suis persuadée d'avance qu'elle ne ressemblait pas à celle de bien d'autres ; vous haïssez la persécution, et vous n'aimez pas, je pense, mille petitesses qui ordinairement l'accompagnent.

L'état languissant de M. d'Alembert me fait bien de la peine ; il m'a écrit une lettre, je lui ai répondu ; je voudrais qu'il prît moins à cœur ce qu'il devrait mépriser. Le cahier que je lui ai promis devient volumineux, cela me fâche, et il m'ennuierait, si le bien d'une bonne portion du genre humain n'y était lié ; quand je pense à cela, le courage me revient et je continue. La vie de Kalmouck

est plus aisée ; au risque d'un peu de fatigue on en vient à bout ; mais le cahier est la profession de foi de mon bon sens, le monde présent et à venir en doit juger ; encore à cela, il n'y aurait que mon amour-propre qui perdrait. Je le sacrifierais avec plaisir et satisfaction, pourvu que mon cahier remplît son but, qui est de procurer aux habitants de la Russie la situation la plus heureuse, la plus tranquille, la plus salutaire dans laquelle ils puissent se trouver. Or, pour cela, il faut bien des combinaisons de convenance de toute espèce. Je voudrais questionner M. d'Alembert si, d'une accumulation de belles maximes, il en résulterait un bel et bon effet général.

Vous me parlez souvent de madame Boutourline, je ne vous ai rien répondu à son sujet, mais aujourd'hui, je la nomme dans ma lettre, puisqu'elle vous fait dire à propos de son départ : « Je sais bien où j'irai ! » Madame, vous serez la bienvenue ; je vous fais ma profonde révérence, je crains bien que tout en reste là sur cet article. Tenez, vous me prêchez avec tant d'autres que le mouvement m'est nécessaire en hiver ; c'est à vous qu'il l'est, ce voyage vous en donnera, et après l'avoir fait, vous pourriez dire avec la comtesse Boutourline : « A mon âge, l'on vient de loin ! »

Vos ordres sont exécutés, madame, je fais plus d'exercice cet hiver que les précédents. J'ai beaucoup de considération pour votre Sainte Thérèse, parce que vous me dites que c'était une dame de mérite ; mais mon respect pour les saintes ne passe pas les bornes de celles de l'église grecque ; ainsi vous devez me pardonner de ne pas lui ressembler.

L'Hôpital en a menti, je n'ai jamais eu ni bonté ni amitié pour lui, il a poussé l'effronterie jusqu'à m'écrire une lettre cet été pour me demander mon portrait, j'ai brûlé sa lettre et ne lui ai pas répondu ; si cela est tendre,

il n'a qu'à s'en vanter. Dès qu'il est venu ici, j'ai dit de lui : « C'est un courtisan, ce mot pris dans toute la force de son plus mauvais sens ; » et je crois que je ne me suis pas trompée. D'ailleurs son ignorance est choquante ; en un mot, cet homme ne peut nous convenir ni nous plaire ni à vous ni à moi ; *ergo* vous ne partageriez rien avec lui.

Madame, encore une fois, je vous promets un état mitoyen, mais aussi sera-t-il le plus difficile à établir. Adieu, ma bonne amie, si je vous embaume, vos louanges m'embaument bien aussi, je les crois impartiales et sincères.

Le 15 janvier 1766.

A propos, madame, je vous souhaite une bonne année, et pour vos étrennes vous aurez une pelisse de zibeline. Le général n'a qu'à voir comment il vous la fera tenir, et sa maladresse est si grande qu'il vous la fera tenir au beau milieu de l'été.

XIII

A Saint-Pétersbourg, le 6 d'avril 1766.

J'ai reçu deux de vos lettres, madame, l'une après l'autre, je m'en vais y répondre par celle-ci. J'avais grand peur que mes fourrures ne vous déplaisent ; à peine le général les eût-il expédiées, qu'il reçut une lettre où il était dit que vous ne les aimiez pas. J'aurais bien voulu leur faire rebrousser chemin, mais il était trop tard, j'ai pensé les recommander à Sainte Thérèse, je n'en ai rien

fait cependant, et avec plaisir j'ai vu que, sans son intercession, mes fourrures ne vous sont pas tout à fait désagréables, ou bien que vous avez trop de complaisance pour vos amis. Tenez, là, rondement, je veux que vous me disiez : « Vos fourrures sont belles, mais je ne peux les souffrir. » Notez que celle d'hermine vous appartient de plein droit.

L'état mitoyen existera, devrait-il porter votre nom; puisque, par expérience, vous trouvez cet état heureux, il faudra bien l'établir. Ce motif me fera aisément résoudre et agir, car je le compte pour un devoir essentiel de ma place.

Vos assurances réitérées m'ont fait revenir de tout soupçon et conjecture ; je compte que nous sommes toutes les deux parfaitement réconciliées. Je ne me doutais pas que j'obligerais la famille de madame de l'Hôpital en disant du mal de leur gendre, voilà de ces effets qu'on ne prévoit pas. Madame, je ne dirai rien à votre cour, puisqu'ils ont envie d'être trompés par leurs gens, qu'ils le soient ! Je les ai fait avertir une fois qu'ils l'étaient, ils ont laissé tomber cela, je ne trouve pas qu'il vaille la peine d'y retourner.

Je vous suis bien obligée, madame, de l'amitié que vous marquez pour Schah-Baham, c'est une ancienne connaissance que j'affectionne; je n'ai plus le temps d'en faire de pareilles, parce qu'à présent l'on me fait trop de contes pour que j'aie le plaisir d'en lire.

Ah ! madame, ce général et sa mauvaise humeur me percent le cœur autant qu'à vous. Je m'en vais faire ma confession entre vos mains, je ne ferai pas comme lui, qui vous dit qu'il est triste, vous afflige, et ne vous en dit pas la raison. Eh bien, ce général est allé s'imaginer, parce qu'il était accoutumé à ce que nos idées se ren-

contrassent toujours, et que deux ou trois fois, sans toucher aux principes sur lesquels nous étions toujours d'accord, j'ai eu un avis différent du sien, il est allé s'imaginer, dis-je, que je manquais de confiance pour lui : comme nous sommes fort amis, peu accoutumés à différer d'avis, et tous les deux vifs comme du salpêtre, nous avons eu deux ou trois explications très chaudes, dans lesquelles, en cherchant tous les moyens de nous rapprocher, nous n'en venions pas à bout ; mais comme, au fond, nous n'avions rien l'un contre l'autre, nous nous sommes retrouvés à la longue. Au moins de mon côté est-ce ainsi, et la marque que je n'ai pas changé à son égard, c'est que je souhaite passionnément qu'il achève les ouvrages qu'il a entrepris. Je ne crois pas non plus qu'il me garde rancune.

Madame, désaccoutumez-vous, je vous prie, des prosternations, vos prières sont si raisonnables qu'elles seront exaucées sans que vous en ayez besoin. Le général a eu tout plein de douces paroles à votre intention. Nous ne parlerons plus, madame, de la longueur de nos lettres, nous les ferons telles que nous pourrons, et vous ne sentirez plus le vilain poids de la Majesté, car il est vilain dans des lettres comme les nôtres. M. de Montesquieu défend de faire sentir ce poids mal à propos ; je prie ce grand homme d'intercéder pour moi, afin que ce péché me soit remis ; j'ai grand foi en sa béatitude. Si j'étais pape, je le canoniserais, et n'écouterais guère le plaidoyer de l'avocat du diable.

Mon grand ouvrage et ma tapisserie avancent également, l'un, deux heures le matin, l'autre durant la lecture de l'après-dîner. Je suis très embarrassée lorsque vous me louez ; si je ne conviens pas de ce que vous me dites, vous nommez cela du persiflage ; voulez-vous qu'avec la fausse

Agnès j'aille vous dire : « Cela est vrai, cela est vrai » ? Prenons un milieu, permettez moi de passer sur ces passages de vos lettres.

A propos de : « Cela est vrai », lorsque votre dernière lettre est arrivée, le comte Orloff était dans ma chambre ; il y a un article dans cette lettre où vous me supposez de l'activité, parce que je travaille aux lois et que je fais de la tapisserie. Lui, qui est un paresseux de profession, quoiqu'il ait beaucoup d'esprit et de talent naturellement, s'est écrié : « Cela est vrai » ; et voilà la première fois que j'ai entendu une louange de sa bouche, et c'est à vous, madame, que je la dois. Cette lettre vous dépeint l'intérieur de mon appartement, vous voyez que ni le général ni le comte ne sont flatteurs.

Je vous embrasse, madame, pour la promesse que vous me faites de recommencer bientôt une autre lettre ; je la recevrai avec autant d'amitié et de plaisir que j'en sens pour tout ce qui me vient de vous.

M. d'Alembert résoudra-t-il ma question ? En attendant, je me contente de votre décision.

XIV

A Saint-Pétersbourg, le 28 d'octobre 1766.

J'ai égaré, madame, une de vos lettres à laquelle je devais réponse ; j'en suis bien fâchée, c'était une très belle lettre, que nous avons lue et relue avec le général, nous la regrettons beaucoup ; il ne me reste qu'à répondre à celle que vous m'avez adressée de Vienne. Eh bien,

madame, levez-vous; voilà ma main, recommencez. C'est ainsi que je me propose de répondre à l'avenir à vos prosternations, génuflexions, etc., pour les faire finir. Ma santé, dont vous avez demandé des nouvelles au Prince Galitzin, est bonne; j'ai rendu mon corps plus robuste que mon tempérament ne paraissait le permettre, en n'écoutant point les médecins et en m'exposant au froid et au chaud indifféremment et successivement.

Le Prince Galitzin, en vous marquant des empressements, madame, s'est attiré mon approbation et a suivi mes désirs, je vois avec plaisir que vous paraissez en être contente. M. Voltaire m'écrit quelquefois : M. Diderot se sert du truchement Betzki pour répandre la sensibilité de son cœur à quelques centaines de lieues de son habitation. Il nous recommande ses amis, il m'a fait faire l'acquisition d'un homme qui, je crois, n'a pas son pareil. C'est Falconet; il va incessamment commencer la statue de Pierre le Grand. S'il y a un artiste qui l'égale dans son état, l'on peut avancer, je pense, hardiment, qu'il n'y en a point qui lui soit à comparer par ses sentiments; en un mot, il est l'ami de l'âme de Diderot. Je regarde les louanges de vos beaux génies comme des encouragements qu'ils croient nécessaires de donner à ceux qu'ils voient en état de faire le bien. Mais, si je ne réussis pas à le faire, malgré tous ces beaux propos, mon nom n'ira pas à la postérité. Puisque vous fondez votre amitié et votre attachement pour moi sur mes occupations, je tâcherai de plus en plus de les rendre telles que vous n'ayez pas lieu de vous dédire, soyez assurée de ma reconnaissance et de la continuation des sentiments que je vous ai si souvent témoignés, et qui sont au moins aussi bien fondés que ceux que vous me marquez.

XV

11 août 1768.

Je croyais que les soupirs n'étaient propres qu'aux Russes; on m'a dit que, dans les pays étrangers, on les reconnaissait à cela sous le masque; mais, comme vous les recevez chez vous, c'est un mal que vous aurez pris d'eux. Si le général n'a point témoigné ma gratitude pour la jolie pendule, il a eu tort, et pas moi; car je l'en avais prié.

VII

LETTRE DE MADAME GEOFFRIN AU DUC DE CHOISEUL.

11 mars 1765.

Pendant le dernier voyage de Fontainebleau, j'ai eu, monsieur le Duc, l'honneur de vous envoyer la lettre du Roi de Pologne, par laquelle il m'apprenait son élection. Dans cette lettre, il me marquait le plus grand désir d'être reconnu par la France et d'être lié intimement avec elle. Je crus rendre service au Roi de Pologne en vous en faisant part. Vous me fites l'honneur de m'écrire, en me renvoyant ma lettre.

Je vis par votre billet que les expressions dont le Roi de Pologne s'était servi pour rendre ses sentiments vous avaient déplu, et qu'au lieu de le servir, je n'avais fait que vous indisposer contre lui. Je l'aurais affligé et aigri, si, en lui apprenant ma démarche, je lui en avais dit le mauvais succès. Je lui ai donc laissé ignorer l'un et l'autre.

Je me suis contentée de lui mander qu'il fallait avoir patience, que presque toutes les affaires avaient, chacune dans leur genre, une certaine marche, et qu'il fallait les laisser aller leur pas; que la politique avait ses allures particulières, que je les ignorais, et que par conséquent je ne pouvais lui être bonne à rien, mais que mon sentiment pour lui me rendait attentive à tout ce que je pouvais apprendre; que, par mes informations, j'avais su que le Roi voulait une réparation authentique de l'insulte faite à son ambassadeur par le primat; que l'on demandait des dédommagements pour la maison de Saxe, et le rétablissement dans leurs charges de quelques Polonais à qui la Cour de France s'intéressait. Il me semble que c'était à peu près ce quet contenait le billet de monsieur le Duc; comme il était de sa main, j'ai cru convenable de le jeter au feu. Je jure à monsieur le Duc que c'est la vérité.

Le Roi de Pologne me répondit en me demandant en quelle qualité on voulait qu'il fît cette réparation; que, s'il n'était pas Roi de Pologne, il ne devait pas prendre part à ce qui s'était fait pendant la Régence; qu'il fallait donc qu'il fût reconnu Roi de Pologne pour pouvoir traiter avec le Roi de France. Pour ce qui est des intérêts de la maison de Saxe, il ne doit pas toucher à cela. Au sujet des Polonais dont il a raison de se plaindre, il m'en a fait un détail qui est trop long pour vous le rendre, mais dont voici le résultat : qu'il connaît la valeur et les torts des personnes dont il est question, mieux que ne peut le faire le ministre de France; et que, d'accord avec la République, il les a traités suivant leur mérite.

Comme le Roi de Pologne dit tout cela à une amie en qui il a confiance, il n'a point pensé au choix des mots. Toutes les lettres que j'ai reçues, depuis celle que j'ai eu l'honneur de vous communiquer, sont remplies de senti-

ments tendres pour la personne du Roi, d'une très grande envie d'être reconnu et lié avec la France. Mais, comme je viens déjà de le dire à monsieur le Duc, tout cela étant à son amie intime, son désir est exprimé vivement, et son impatience de même. Ainsi, tous ces mots ne sont pas pesés, comme ils le seraient s'ils étaient adressés aux ministres du Roi.

De plus, ces lettres étant pour moi seule, elles sont remplies de détails, de ses sentiments particuliers, de l'état des affaires de finance, de ses projets d'établissement, de sa famille, enfin de ce qu'on appelle intérieur domestique; ces détails sont consacrés par l'amitié, et ne doivent pas sortir du sein de l'amie à qui ils sont confiés.

Si j'étais à portée d'avoir accès près de monsieur le Duc, je lui aurais communiqué les articles de mes lettres qui sont relatifs à l'affaire en question; mais il m'est impossible de les lui envoyer. Si monsieur le Duc veut charger quelqu'un d'en prendre communication, je les montrerai. Monsieur le Duc connaîtra ma droiture et ma franchise.

Étant chargée positivement par la dernière lettre du Roi de Pologne de parler à M. le baron de Gleichen, je lui ai montré la lettre en entier, comme lui demandant de la part du Roi de Pologne un service et non point une médiation. Or, toutes les fois qu'un honnête homme veut bien obliger, il ne dit et ne fait rien qui puisse nuire à la chose qu'il veut faire réussir. J'ai tout fait voir à M. le baron de Gleichen, parce que, dans ce moment-là, il n'était point ministre; il n'était qu'un tiers en qui j'ai confiance.

Si monsieur le Duc n'était pas ministre, il trouverait que toutes les expressions du Roi de Pologne sont les mouvements naturels du désir et de l'impatience; mais, comme ministre, il les jugerait à la plus grande rigueur.

Je comprends aisément que la Cour de France a de la peine à regarder et à traiter comme Roi un gentilhomme polonais, qu'elle a vu, il y a douze ou treize ans, un jeune homme sans usage, et peut-être un peu trop confiant. Mais ce jeune homme a mûri, il est devenu un homme de mérite, et Roi. Il le sait, il le sent, et tout ce qui l'entoure le lui persuade, il ne peut donc l'oublier.

J'espère qu'avec le temps on lui rendra justice. Rendez-moi celle, monsieur le Duc, d'être persuadé de la droiture de mon cœur, de la vérité de tout ce que j'ai l'honneur de vous dire et de mon respectueux attachement.

(Archives de la famille d'Estampes).

VIII

LETTRES DE MONTESQUIEU A L'ABBÉ DE GUASCO [1]

Montesquieu à l'abbé de Guasco.

De la Brède, le 8 décembre 1754.

Je suis bien étonné, mon cher ami, du procédé de la Geoffrin ; je ne m'attendais pas à ce trait malhonnête de sa part contre un ami que j'estime, que je chéris et dont elle me doit la connaissance. Je me reproche de ne vous avoir pas prévenu de ne plus aller chez elle. Où est l'hospitalité ? Où est la morale ? Quels sont les gens de lettres qui seront en sûreté dans cette maison, si l'on y dépend ainsi du caprice ? Elle n'a rien à vous reprocher, j'en suis

1. Extrait des *Lettres familières* de Montesquieu.

sûr ; ce qu'elle a dit[1] de vous, ne sont que des sottises, qu'il ne vaut pas la peine de vous rendre. Après tout, qu'est-ce que tout cela vous fait ? Elle ne donne pas le ton dans Paris : et il ne peut y avoir que quelques esprits rampants et subalternes et quelques caillettes, qui daignent modeler leur façon de penser sur la sienne...

1. Note de l'abbé de Guasco :

« Comme cette tracasserie courut tout Paris dans le temps, il ne sera pas indifférent d'en dire quelque chose. Les raisons que madame Geoffrin disoit avoir pour rompre avec cet étranger, qui avait été de sa société, étoient : 1° Que, lui ayant donné une commission d'un service de fayence, pendant qu'il étoit en Angleterre, il la lui avoit fait rembourser en trois paiemens différens, des fonds qu'il avoit à Paris, au lieu de lui envoyer une lettre de change du total ; 2° Qu'il avoit manqué au ton de la bonne compagnie, en parlant un jour chez elle, dans le moment qu'elle allait dîner, d'une colique dont il était tourmenté et qui l'obligea de se retirer ; 3° Qu'il tenait à trop de sociétés ; 4° Qu'elle le soupçonnait d'être un espion des Cours de Vienne ou de Turin, puisqu'il étoit tant lié avec les ministres étrangers. Mais, à ces raisons sans doute véritables, des gens ont ajouté malicieusement : 1° Que cet étranger ayant contracté plus de liaisons dans Paris qu'il n'en eut d'abord, et n'allant plus journellement chez elle, elle se crut négligée ; 2° Qu'ayant fait la vie du prince Cantémir et parlé des personnes avec qui il était en liaison, il ne l'avoit pas nommée ; 3° Que lui ayant fait espérer la connaissance du marquis de Saint-Germain, ambassadeur de Sardaigne, homme très estimé, qu'elle ambitionnait beaucoup de voir chez elle, la chose n'eut pas lieu, parce que cet ambassadeur ne s'en souciait pas, et que ce fut là l'époque du refroidissement. Quoi qu'il en soit, une avanie qu'elle lui fit un jour chez elle décida de la rupture fatale ; elle chercha ensuite à la justifier, par bien des voies, jusqu'à viser à indisposer M. de Montesquieu contre lui, mais leur amitié était à toute épreuve... »

Montesquieu à l'abbé de Guasco.

De Bordeaux, le 25 décembre 1754.

Que voulez-vous que je vous dise, mon cher ami? Je ne veux pas vous porter à la vengeance, mais vous êtes dans le cas de la défense naturelle. Je suis véritablement indigné contre le trait malhonnête de cette femme ; mais rien ne m'étonne. Si vous saviez les tours que j'ai essuyés moi-même plus d'une fois, vous seriez moins surpris, et peut-être moins piqué. Votre réputation est faite, les honnêtes gens ne vous la contesteront jamais ; tout le monde n'a pas fait ses preuves comme vous; vous ne devez votre place à l'Académie qu'à des triomphes réitérés. Une femme capricieuse ne saurait vous ravir tout ce que les gens de mérite de Paris, tout ce que les autres nations vous accordent.

Montesquieu à l'abbé de Guasco, à Tournai (Extraits).

De Paris, en janvier 1755.

Je n'ai rien négligé, mon cher ami, pour découvrir d'où est partie la bêtise que l'on a fait courir sur votre compte ; mais je n'ai réussi qu'à vérifier qu'on l'a dite, sans en déterrer la source. Je ne jugerais pas que vous ayez tort de la soupçonner sortie de la boutique près de l'Assomption. Quand on a un grand tort, il n'est pas étonnant qu'on cherche à l'excuser par toutes sortes de voies. Des tracasseries, on va jusqu'aux horreurs. Madame

Geoffrin est venue chez moi, à ce qu'il m'a paru, pour me sonder ; elle n'a pas manqué de vous mettre sur le tapis, d'un air moqueur ; mais j'ai coupé court en lui faisant sentir combien j'étais choqué de son procédé à l'égard d'un ami qu'elle sait bien que j'aime et que j'estime. Elle a été un peu surprise ; notre conversation n'a pas été longue ; et je me propose bien de rompre [1] avec elle. Je ne la croyais pas capable de tant de méchanceté et de noirceur...

EXTRAITS DU JOURNAL DE COLLÉ

Novembre 1767.

Il a paru, au commencement de l'automne, un recueil de lettres du feu président de Montesquieu. Ces lettres, dont un certain abbé de Guasco étoit l'éditeur, n'avoient été données par lui au public que par un esprit de vengeance contre madame Geoffrin, dont elles disoient du mal ; car d'ailleurs je n'ai de mes jours rien lu de si plat, de si insipide et de si mauvais que ces lettres. Madame Geoffrin eut alors le crédit d'en faire arrêter l'édition, à laquelle on mit des cartons, et l'on supprima les endroits où il étoit question d'elle. Je n'ai vu qu'un exemplaire de

1. Note de l'abbé de Guasco :

« On sait de bonne part qu'il dit à quelqu'un qu'il était indigné, qu'il ne mettrait plus les pieds chez elle ; ce qui ne fut malheureusement que trop vérifié, puisqu'il tomba malade quelques jours après, et mourut à Paris d'une fièvre maligne qui l'enleva en peu de jours. Il est sûr que cette rupture eût été en même temps l'apologie et la vengeance la plus complète de son ami... »

cette édition tronquée, je crois même qu'il n'en existe pas de celle qui est tout entière, excepté en Hollande, où ce vilain abbé en a fait tirer aussi une édition.

Le sujet de la vengeance de ce capelan est le refus que lui fit madame Geoffrin de le recevoir chez elle un jour qu'elle donnoit à manger à des gens à qui M. l'abbé ne convenoit pas. Cet impudent força la porte, et la maîtresse du logis fut obligée de lui faire un mauvais compliment, et de le mettre dehors elle-même par les épaules. Le vilain prêtre, suivant l'esprit de l'Église, ne lui a point pardonné ; et, au bout de plusieurs années, il lui a joué le tour dont je parle. Mais, n'ayant pas aussi bien réussi qu'il s'en étoit flatté, et ne pouvant pas apparemment faire passer en France des exemplaires de son édition de Hollande, voici ce qu'il fit mettre le mois dernier, dans la *Gazette d'Utrecht :*

« Octobre 1767, nº 88.

» Il se répand ici des exemplaires du recueil des lettres du fameux président de Montesquieu, dans lesquelles se trouvent des traits injurieux à madame Geoffrin, que des circonstances extraordinaires et inattendues ont rendue célèbre en si peu de temps ; il est très désagréable, pour une personne aussi sensible qu'elle à l'opinion publique, de se voir appeler *la Geoffrin,* une *femmelette acariâtre, méchante,* etc., et cela par un si grand homme, qu'elle avoit mis au nombre de ses amis. Ces traits malins sont répétés avec complaisance par beaucoup de gens à qui madame Geoffrin ne déplaît peut-être que par sa trop grande célébrité ; elle est appelée communément *la harengère du beau monde, la dame de charité de la littérature,* etc., mais elle est bien vengée de ces sobriquets injurieux par l'éclat que fait dans l'Europe sa correspondance avec des têtes cou-

ronnées. On assure que, rebutée des gens de lettres, c'est-à-dire de leur peu de docilité, et des artistes qu'elle protège, et craignant d'ailleurs les tracasseries où leurs imprudences pourroient l'engager, elle va rompre avec eux pour n'admettre dans sa société que les personnes les plus considérables de la Cour et de la ville ; ce qui rendra sa maison l'une des plus agréables de Paris. »

Le fiel et l'amertume de cette satire sont d'autant plus cruels, qu'il y a quelques vérités mêlées dans ce mensonge, dans la peinture des ridicules de madame Geoffrin. Il est sûr que cette bourgeoise a une vanité et des prétentions sans bornes...

Quant à l'abbé Guasco, il se dit gentilhomme piémontais et je ne le crois qu'un vilain. Il avait, à Paris, une assez mauvaise réputation, et la noirceur avec laquelle il vient de se venger suffit elle seule pour faire voir sa vilaine âme ; ses talents littéraires sont très obscurs. Il paroît, par les lettres mêmes du président de Montesquieu, qu'il le traite comme un homme qui n'étoit bon qu'à corriger ses épreuves. J'ai vu ce coquin-là, deux ou trois fois, chez Helvétius, et il m'a déplu et ennuyé.

LETTRE ÉCRITE AU DUC DE CHOISEUL PAR M. DES RIVAUX CHARGÉ D'AFFAIRES A LA HAYE[1]

24 novembre 1767.

J'ai fait les démarches dont vous m'avez donné l'ordre, Monseigneur, auprès des ministres de la République, pour

1. Archives de la famille d'Estampes.

faire réprimander le gazetier d'Utrecht de son impertinence, et je suis très positivement assuré qu'il a été très fortement réprimandé. Je lui ai écrit de mon côté pour tâcher de découvrir quel était celui qui lui avait fourni l'article dont madame Geoffrin s'est plainte; mais je n'ai pu le savoir, et il m'a mandé seulement être au désespoir d'avoir eu le malheur de vous déplaire, et être tout prêt à rectifier l'article en question, dont il m'a demandé un modèle. Je lui ai envoyé, Monseigneur, celui ci-joint, que j'ai cru suffisant, et propre à satisfaire madame Geoffrin.

Article pour la Gazette. — Nous sommes assurés que ce qui concerne madame de Geoffrin, dans le supplément de notre *Gazette* du 3 de ce mois, est entièrement faux et calomnieux; et il n'en fallait pas davantage pour nous convaincre que les lettres attribuées à feu M. de Montesquieu sont supposées. Nous nous rétractons ici. C'est un hommage que nous devons à la vérité, et que nous rendons d'ailleurs avec plaisir au mérite personnel de madame de Geoffrin.

LETTRES DU DUC DE CHOISEUL A MADAME GEOFFRIN[1]

Le duc de Choiseul à madame Geoffrin.

Versailles, 29 novembre 1767.

L'extrait que j'ai l'honneur de vous adresser ci-joint, madame, d'une lettre du chargé des affaires du Roy à la Haye, vous donnera connaissance de la démarche que j'ai fait faire auprès du gouvernement de Hollande, pour faire

1. *Ibidem.*

insérer dans la *Gazette d'Utrecht* un désaveu de l'article dont vous avez sujet de vous plaindre, et faire réprimander l'auteur de cet écrit. Les choses qui vous intéressent auront toujours droit à mon attention. Je désire de trouver des occasions moins désagréables de vous en donner des preuves, ainsi que du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, madame, votre très humble et très obéissant serviteur.

LE DUC DE CHOISEUL.

Le duc de Choiseul à madame Geoffrin.

4 décembre 1767.

Vous ne me devez, madame, aucun remerciement. Il était juste que vous eussiez satisfaction sur ce qui s'était passé. Je n'ai pas hésité un moment à donner l'ordre d'insérer dans la *Gazette d'Utrecht* l'article dont vous me faites l'honneur de me parler, dès que j'ai cru qu'il pouvait intéresser votre tranquillité. Vous me trouverez toujours le même empressement pour ce qui pourra vous être utile ou agréable.

J'ai l'honneur de vous renvoyer ci-jointes les lettres de M. le président de Montesquieu, que vous avez bien voulu me confier. Je ne suis point étonné que vous y soyez attachée ; tout ce qui tient à l'amitié est précieux aux personnes qui connaissent, comme vous, le prix de ce sentiment.

J'ai l'honneur... etc.

LE DUC DE CHOISEUL.

IX

CORRESPONDANCE INÉDITE DE GRIMM
AVEC MADAME GEOFFRIN
ET LA MARQUISE DE LA FERTÉ-IMBAULT[1]

Grimm à madame Geoffrin.

Riga, 7 septembre 1776.

Ce n'est pas, madame, une petite affaire que de vouloir être en moins de huit mois à Naples et à Saint-Pétersbourg. C'est pourtant ce que j'ai entrepris ; les bontés de l'Impératrice m'y ont encouragé, et votre délicieuse lettre du 1er mai a tout ratifié d'avance. En conséquence, sous huit jours, je compte être à Saint-Pétersbourg. Mais lorsqu'on y va de ce train-là, on n'a pas un instant à soi pour répondre aux lettres délicieuses qu'on reçoit, et c'est un terrible fardeau qu'une lettre délicieuse à laquelle on n'a pas répondu. La vôtre, madame, m'a trouvé accablé de

1. Archives de la famille d'Estampes.

la perte de cette jeune et infortunée grande-duchesse, qui va être remplacée par une princesse remplie de mérite. Ce coup imprévu m'a rendu hébété pendant longtemps ; mais il ne m'a pas empêché de sentir le prix d'une lettre de quatre pages de votre main. Si j'eusse été moins malheureux, ces quatre pages m'auraient rendu bien insolent. A quelque chose malheur est bon.

Il est vrai, pourtant, que vous avez bien gâté une si charmante lettre par son début. Pourquoi, madame, vous permettre un soupçon qui n'est digne ni de vous ni de moi ? J'avoue que les passions de tête sont fort à la mode à Paris, que les cœurs y sont plus longs à s'émouvoir que les têtes à s'échauffer ; mais encore une fois, de quel droit soupçonnez-vous mon cœur ? Fi, que c'est vilain ! C'est donc une chose bien étrange que de vous aimer, et si j'y veux regarder de près, ne suis-je pas le *sous-doyen* de vos amoureux ? Car je ne cède la place qu'à M. de Burigny, mon ancien, que je respecte autant que je le chéris. Toute l'Europe a senti le besoin d'une madame Geoffrin, partout on se donne la torture pour en fonder ; tant pis pour le pays où elle ne sera « regrettée que huit jours » ! Mais vous calomniez votre pays comme vous m'avez calomnié. Au reste, nous ne cherchons pas à vous regretter, nous voulons vous conserver, même avec vos torts, après toutefois que vous nous aurez fait réparation d'honneur. Quant à moi, madame, puisque vous m'avez révolté, je vous dirai que jamais ma plume ne s'est souillée en traçant des sentiments qui n'étaient pas ceux de mon cœur ; que j'ai toujours eu en horreur les mensonges de ce genre, et que les lettres dont, après les avoir cachetées, il ne reste rien, je ne les écris jamais, parce que, quand il n'en reste rien après, il n'y a rien eu avant qui m'ait pu déterminer à prendre la plume. Voilà ce que j'avais sur le cœur, et je

l'ai porté depuis Venise jusqu'à Riga ; c'est bien du chemin !

Tout ce que vous me dites de charmant et de doux, je le prends au pied de la lettre ; et, quoique vous ayez une infinité de liens, d'objets qui vous intéressent, de cordes qui vous remuent, je ne croirai jamais que je vous suis indifférent, et que, lorsque votre lettre est fermée, mon souvenir est effacé de votre mémoire. Je vous crois, au contraire, assez généreuse pour répondre sans délai à cette lettre, eu égard au long intervalle que j'ai été forcé de laisser sans vous écrire. Je vous supplie de m'adresser vos lettres, pendant tout le temps de mon séjour en Russie, chez MM. les héritiers de feu David Splitgerber, à Berlin. Ce sera un bien que l'Impératrice aura en commun avec moi ; je lui garde précieusement votre délicieuse lettre du 1er mai.

Vous avez raison, madame, il y a du plaisir à faire quelque chose pour cette Impératrice. On est sûr que rien ne tombe à terre avec elle. J'ai trouvé, chemin faisant, partout les marques les plus précieuses de ses bontés, et les petits soins de son empire ne l'ont pas empêchée, depuis trois ans, d'avoir toujours pour moi, à point nommé, l'attention qu'il fallait pour me pénétrer de reconnaissance et me couvrir de confusion. Vous avez bien raison de dire, en dépit de la philosophie, que le rang y fait quelque chose ! Ainsi cela fait aller d'un bout de ce monde à l'autre, quelque passion qu'on ait et quelque pressé qu'on soit de passer le reste de sa vie doucement dans le sein de l'amitié, de l'indépendance et de la médiocrité. Si je me tire de mon voyage d'un bout du monde à l'autre, j'en jouirai toute ma vie. Si j'y succombe, je ne me repentirai pas de l'avoir entrepris. Sous huit jours je serai aux pieds de l'Impératrice, je lui aurai parlé de vous.

J'ai passé en deux fois deux moments à Vienne, car il a fallu faire une petite pointe à Ratisbonne pour voir mes frères. Je n'en finirais pas, madame, si je vous disais tout ce qu'on m'a dit de vous pendant ces deux moments de Vienne. J'ai trouvé le *prince des cœurs*[1] sortant de maladie. Cela a influé sur son humeur, mais non sur ses bontés, et j'ose dire, sur sa tendresse pour moi. Il a fait dire à l'Impératrice, votre amie, le jour de ma présentation, que c'était « son bon ami qui aurait l'honneur de lui être présenté, et qu'il la suppliait de m'accueillir en conséquence ». La charmante comtesse Rose m'a tout autant gâté que la première fois, elle a été bien fière de trouver son nom dans votre lettre. Pour Lolotte, je vous laisse à juger du plaisir que nous avons eu à nous revoir et à parler de vous. Elle était en possession d'un charmant billet que vous aviez écrit à l'abbé Georgel à son sujet. Je lui avais promis, madame, de vous écrire de Vienne. Elle se proposait d'y ajouter un post-scriptum. Ce n'était pas transgresser la loi du silence tout à fait; mais je n'ai pu trouver le moment d'écrire cette lettre; et, à mon retour de Ratisbonne, j'ai trouvé votre Lolotte malade de la fièvre tierce. J'en suis même inquiet, car sa mère m'a promis de me donner des nouvelles de cette fièvre à Berlin et n'en a rien fait. Je serais ingrat si je ne vous disais que notre ambassadeur m'a témoigné mille bontés et m'a bien parlé de vous. De Venise, j'ai été à Dresde, de Dresde à Berlin, où je suis arrivé deux jours avant le Grand Duc.

Jamais je n'ai vu le roi de Prusse plus aimable. Il m'a fait venir tous les deux jours; il m'a gardé chaque fois plus de deux heures; j'ai passé ensuite trois jours à Potsdam.

1. Probablement prince de Kaunitz.

Il m'a fallu aller le premier jour au bal masqué, et je m'y suis laissé entraîner sans peine, car de voir le roi de Prusse en domino couleur de rose, cela fait époque dans la vie d'un homme! De là, j'ai passé trois jours délicieux avec le prince Henri à Reinsberg ; et puis je suis venu de Berlin à Riga presque d'une traite. Vous saurez, madame, qu'il n'y a que quatre cent quatre-vingt-dix lieues de Berlin à Pétersbourg, et qu'il ne m'en reste plus que cent soixante à faire. Sans le voyage du Grand Duc et de la princesse promise, il y a déjà trois semaines que je serais débarqué à Pétersbourg, mais, comme de raison, je n'ai pas voulu prendre au Grand Duc ni à la princesse les chevaux de poste. Il faut savoir respecter l'empressement des amoureux. Vos enfants Romanzoff ont été bien heureux de lire dans la délicieuse lettre le passage qui les concerne. Ils m'ont prié instamment de le garder pour le montrer à leur mère, afin qu'elle en soit heureuse comme nous. J'y ai consenti, mais s'ils le montrent aussi au maréchal, leur père, ce sera par pur orgueil.

Depuis que j'ai quitté la délicieuse Italie, je n'ai plus trouvé en mon chemin de madame Geoffrin. La raison en est simple. C'est qu'en Allemagne, on connaît, on a vu la véritable ; et l'on n'est pas assez bête pour vouloir la contrefaire. Ne vous mêlez pas, madame, de votre définition. C'est notre affaire. Mêlez-vous de m'aimer un peu, et de ne plus me tracasser quand je vous parle de mon respect et de mon attachement. Mes hommages à tous ceux qui m'honorent de leur souvenir. J'ai été très touché de la mort de mademoiselle de l'Espinasse, et n'en suis pas encore consolé. Je n'avais presque pas l'honneur de la voir, mais je jouissais du bonheur de savoir qu'il y avait là un coin où l'on était fort heureux et fort aimable. Enfin, toutes les pertes me sont affreuses. Entre

autres, madame, votre rôle à son égard vous rend bien haïssable, j'en conviens ! Le roi de Pologne m'a écrit une lettre charmante de Vienne. Parlez à Sa Majesté de ma reconnaissance.

Post-scriptum. — A propos de Lolotte, vous me persécutez toujours, madame, quand vous voulez lui faire un petit présent. Envoyez-lui la première fois une harpe de Paris à pédales. Elle en a la passion, et en joue fort joliment. Il est vrai que cela s'enferme difficilement dans une lettre, et qu'il n'y a qu'un ambassadeur qui puisse transporter cela avec ses équipages.

Grimm à madame Geoffrin.

Janvier 1777.

Je ne sais, madame, si la lettre que je vous ai écrite tout en entrant en Russie est tombée entre vos mains ; mais je sais que, depuis ce temps, vous m'avez causé les inquiétudes les plus vives, et que je ne respire que depuis quelques semaines, que les nouvelles de votre santé sont devenues plus satisfaisantes. L'Impératrice avait lu votre lettre du 1er mai avec un plaisir singulier. Sa Majesté fut très touchée des nouvelles que je me trouvai malheureusement obligé de lui apprendre peu de jours après. Je lui dois la justice, madame, de vous dire que, depuis ce moment, il ne s'est pas passé un jour de poste sans qu'elle m'ait demandé avec le plus grand intérêt les nouvelles que j'avais reçues de votre santé. Mes amis, connaissant trop bien le besoin que j'en avais moi-même, ne m'en ont jamais laissé manquer, mais ce n'est que depuis quatre ou cinq ordinaires que je les porte à Sa Majesté avec empressement et satisfaction. L'Impératrice, qui est,

entre autres, un grand médecin, m'a assuré que nous pouvions nous flatter de vous voir bientôt rétablie. Elle vous ordonne, pour achever votre guérison, l'été prochain, le voyage et les eaux de Spa, et elle m'a recommandé très sérieusement de vous prescrire cette ordonnance de sa part. Elle veut avoir le plaisir de vous avoir sauvée, comme le roi de Prusse se vante de m'avoir tiré d'affaire moyennant les eaux de Carlsbad. Mais quelle différence! Le roi de Prusse, en praticien avide de réputation, ne s'attache pas à la qualité des malades; l'Impératrice n'entreprend que des santés illustres et intéressantes.

Comme je ne doute pas, madame, que vous ne vous soumettiez avec confiance à sa décision, je tâcherai de m'en retourner à Paris par Spa et de m'y trouver à votre arrivée. Je prévois qu'il ne sera pas possible de s'y loger ni pour de l'or ni pour de l'argent, parce que tout le monde se trouvera avoir besoin de ces eaux en même temps que vous; je vous demande donc d'avance votre protection auprès de M. Aubin pour qu'il m'accorde un coin de sa chambre, et je tâcherai de partager avec lui comme je pourrai ses fonctions de lecteur. Il y a quatre mois que je suis ici. J'ignore encore le terme de mon séjour; mais je ne saurais le croire éloigné. L'Impératrice, qui voit le fond du sac en un clin d'œil, et qui me sait par cœur depuis trois mois, se dépêche trop de me voir. Tous les jours, madame, que Dieu donne, souvent du matin au soir! Cela vous fait frémir d'ennui; ainsi, cela ne saurait durer. Je suis véritablement son *général Clerk*[1]. Comme je me trouve toujours au mieux auprès

1. Général irlandais présenté à madame Geoffrin, et dont les visites interminables étaient restées légendaires à l'hôtel de la rue Saint-Honoré.

d'elle, je cause et je reste. Un courtisan plus avisé économiserait mieux un capital si unique. Mais moi, n'étant venu que pour une seule affaire, je n'en fais aucune autre, et j'oublie mes intérêts pour ne suivre que ma passion. Le refrain ordinaire de l'Impératrice, après un bout de causerie, est : « Et que dirait madame Geoffrin à cela ? » Comme si l'on vous devinait, et que le ciel m'eût accordé ce privilège ! Je vous fais parler le moins mal que je puis ; mais j'ai toujours soin de déclarer que je ne trouve rien dans les instructions que vous m'avez données qui m'autorise à vous faire parler, et que vos décisions en tout genre perdraient trop, si vous les produisiez jamais par interprète. C'est bien dommage que Paris et Pétersbourg ne soient pas plus rapprochés. Le malheur de cette vallée de larmes, c'est que ceux qui se conviennent y vivent dispersés. Quel plaisir si tous les coquins étaient rassemblés dans un seul et vaste canton ! Ils se grugeraient entre eux sans remords ; et les honnêtes gens, les gens aimables, les âmes nobles et généreuses se trouveraient réunis et en force. On dit que ce bonheur ne peut exister que dans un meilleur monde.

Le roi de Pologne me traite toujours avec une extrême bonté. Dans sa dernière lettre, Sa Majesté m'a parlé de vous, madame, avec le plus tendre intérêt. Le prince Poniatowski, son neveu, est ici depuis trois semaines ou un mois. Vous le connaissez, madame, ainsi vous ne serez pas étonnée d'apprendre qu'il réussit généralement. Pour M. le prince de Chimay, il y a déjà près de trois mois que nous le possédons, et cela doit vous prouver qu'il ne s'ennuie pas ici. L'Impératrice l'a traité avec beaucoup de distinction, et le Grand Duc, ainsi que toute la Cour, a suivi l'exemple donné par Sa Majesté. Elle m'a demandé si vous connaissiez le prince de Chimay. Je lui ai répondu

qu'il s'en vantait beaucoup, et que j'avais de fortes raisons pour supposer que madame la princesse de Chimay était en grande faveur auprès de vous. M. de Chimay m'a confirmé tous ces faits, et m'a fort recommandé de vous parler de l'intérêt qu'il a pris à votre état. Vous voyez, madame, que, quand il n'y aurait que Pétersbourg dans le monde, vous auriez les motifs les plus puissants pour vous conserver. J'espère que, cette année, vous nous ferez oublier toutes les inquiétudes que vous nous avez données. Agréez ce vœu, avec l'hommage du plus tendre respect et d'un attachement qui ne finira qu'avec ma vie.

A Pétersbourg, janvier 1777.

Grimm à madame Geoffrin.

25 avril 1777.

Vous m'avez causé, madame, la plus douce et la plus agréable surprise, en dictant quelques lignes pour moi. L'Impératrice a partagé ma satisfaction. Non seulement il a fallu lui lire votre billet, mais elle a voulu voir l'écriture de M. Champagne, le secrétaire et mon bienfaiteur. Sa Majesté trouve sa main fort belle. Elle compte beaucoup sur les eaux de Spa et sur la belle saison pour votre entier rétablissement, et moi aussi. Il ne se passe point de jour de poste, madame, que l'Impératrice ne me demande si je ne sais pas de vos nouvelles. Après Sa Majesté arrivent vos enfants Romanzoff avec la même question. Après eux, M. Betzki. Après lui, une infinité de personnes que vous n'avez jamais vues ou que vous avez oubliées, et qui n'en veulent pas moins être instruites de votre état ; de sorte que, si M. Champagne voulait satisfaire

toutes les personnes de Pétersbourg seulement, la journée ne serait pas assez longue pour lui. Je m'acquitterai, madame, de vos ordres auprès du roi de Pologne. Nous avons possédé ici, pendant quelques mois, son neveu, le prince Poniatowski, qui est fort aimable et plein de mérite. Il a aussi fallu le nourrir de vos nouvelles. J'attends avec impatience celle qui ne me laissera rien à désirer sur votre santé, pour vous parler de mon respect et de mon attachement tout à mon aise. Dieu sait, madame, quelle lettre vous recevrez alors de moi, elle sera sûrement plus longue que les visites du général Clerk !

Post-scriptum. — M. le prince de Chimay est affligé depuis six semaines d'une éruption au visage qui l'empêche de se montrer. Cela est plus désagréable que dangereux. Il n'a pas assez respecté le climat de Russie. Je me suis mieux conduit, et m'en trouve fort bien. Je m'en vanterais même, s'il n'était pas très imprudent de se vanter. Le pauvre Roslin est tourmenté aussi d'une fièvre tierce. Il est aussi une de mes pratiques pour savoir exactement de vos nouvelles. Et M. le comte de Tschernischeff donc ! S'il savait que je ne vous parle de lui qu'à la dernière extrémité, j'aurais un beau procès sur le corps.

Grimm à madame la marquise de la Ferté-Imbault.

25 avril 1777.

Je ne me suis pas trompé, madame la marquise, en vous jugeant miséricordieuse envers les absents. Vous m'avez écrit une lettre charmante de six pages. J'aurais

parié aussi que l'intérêt le plus tendre avec lequel la plus charmante, comme la plus grande des Impératrices ne cesse de me parler de l'état de madame votre mère et de vous, sans nuire à votre reconnaissance, vous ferait dire avec le sage : « *Vanitas, vanitatum.* » Tant je me pique de vous deviner ! Malgré le peu d'importance que vous attachez à votre réputation en Europe, je ne puis vous cacher que l'Impératrice, qui croit avoir une idée assez juste du caractère de madame votre mère, s'occupe beaucoup à s'en former une du vôtre. Elle exige souvent de moi de lui en faire l'esquisse. A quel peintre elle s'adresse ! Je n'ai pu trouver rien de mieux pour contenter Sa Majesté que de lui lire votre lettre de six pages d'un bout à l'autre, sans en supprimer une ligne ; c'est le seul moyen de conserver à chaque portrait ses couleurs propres. L'Impératrice en a été charmée. Quand je lui eus appris que j'étais *dans le palais d'Armide,* elle me dit : « Voilà la seconde fois depuis huit jours que je l'entends dire. — En ce cas, repartis-je, il faut que ce soit la pure vérité. » Mais j'ai si peu l'air et le jeu d'un Renaud, qu'il reviendra à mes chevaliers Danois peu de gloire de m'avoir tiré de ce palais. Il est constant, madame la marquise, que, si je suis enivré, c'est de reconnaissance (et cela est bien juste), mais d'illusions, aucunement. Je n'ai jamais connu l'ambition. Si la fortune, qui est venue me chercher dans l'automne de ma vie, m'avait surpris dans son été, peut-être y aurais-je été attrapé comme un autre, car il ne faut jamais trop répondre de soi. Mais aujourd'hui, c'est trop tard, je n'ai plus d'autre ambition que d'achever de vivre au milieu de mes amis, dans ma patrie d'adoption. Ainsi si je suis passionné pour « Armide », c'est sans aucun oubli de mes amis, et sans leur faire aucun tort. « Armide » n'en a qu'un à mes yeux, mais il est irrémé-

diable, c'est celui d'avoir un palais et un empire. Ils se trouvent très bien l'un de l'autre ; mais, pour mon bonheur, il n'aurait fallu à « Armide » qu'un simple hôtel à Paris, rempli de son génie. Pour le bonheur du monde, il vaut mieux que ce soit un empire, et je lui cède la préférence.

Au reste, madame la marquise, je dois vous dire, pour l'intérêt de la vérité, qu'avant l'arrivée de votre lettre mes paquets étaient déjà faits, et que j'étais convenu avec Sa Majesté que je partirais au commencement de mai. Depuis huit jours, mon départ s'est un peu éloigné et pourrait peut-être retarder jusque vers l'automne ; mais il ne faut pas que cela effarouche mes chevaliers Danois ; ils ne me rendraient pas justice, s'ils me croyaient capable de les oublier. J'étais si sûr de partir, il y a huit ou dix jours, que je l'ai mandé à notre charmant Cardinal[1]. Remarquez, je vous prie, l'insolence avec laquelle je dis *notre*. Je vous supplie aussi de lui dire que ses ordres me trouveront en Russie jusque vers l'automne ; mais cela n'empêche pas que Son Éminence ne se serve de l'adresse que j'ai pris la liberté de lui donner. J'étais aussi enivré du palais Cardinal à Rome, que du palais d'Armide à Saint-Pétersbourg ; et l'une ou l'autre de ces ivresses ne me quitteront qu'avec la vie. Je serai bien content quand je pourrai vous en parler. — Faites-moi la grâce de parler de moi à M. le marquis de Monteil. Vous ai-je dit que j'étais amoureux de l'abbé Deshayes ? Pour madame la marquise du Puy-Montbrun, cela est trop naturel pour être dit.

Madame votre mère a en effet dicté une page pour moi, et j'en ai été attendri. Le silence de mes lettres de Paris

1. De Bernis.

sur son état me prouve qu'il est toujours le même. Tout ce que je lui dis, dans ma réponse, de l'intérêt de l'Impératrice, est très vrai. Sa Majesté a beaucoup admiré, madame la marquise, l'intrépidité avec laquelle vous me parlez de la guerre dans laquelle la fatalité vous a engagée. Cela lui est facile, à elle, qui peut rester neutre dans une querelle aussi importante. Mais moi, qui suis le dernier d'entre les philosophes, et le premier d'entre les Lanturelus, puisque j'en suis le doyen, du chef du décès à jamais déplorable de notre cher marquis de Croismare, je ne ris point du tout! Vous rappelez-vous du jour où vous avez créé M. de Maurepas bedeau, d'un côté tout Roi, de l'autre tout Parlement? Je crains que vous ne pensiez aussi me faire endosser une robe de bedeau, philosophe d'un côté, de l'autre Lanturelu ; c'est un moyen infaillible d'avoir des coups des deux côtés. J'aime la paix, moi, et je la veux imperturbablement, du moins en Europe, si l'on ne peut l'obtenir en Amérique.

Mais voici une affaire un peu plus sérieuse, madame la marquise. J'ai parlé à « Armide » de vos extraits, de vos richesses, de l'usage que vous en avez fait. L'eau lui en est venue à la bouche. Comme elle vous sait un peu récalcitrante à toute ouverture quelconque, elle m'a ordonné de sonder le terrain, s'il était possible d'avoir un exemplaire de ces richesses. Quelle terrible proposition pour M. votre secrétaire, qui, à ce que je crois, sert actuellement aussi madame votre mère! Faites-moi la grâce de me dire ce que je puis faire espérer à « Armide ». Nous parlons toujours de vous, la charmante princesse Bariatinski et moi; mais je ne la vois guère qu'à la Cour. Je ne vois qu'Armide tous les jours. Jamais je n'ai mené une vie plus uniforme et plus intéressante. J'arrive chez elle avec la même franchise, la même gaîté, la même

sécurité que chez vous, madame la marquise ; et, à vos emportements près, elle me traite avec la même bonté que vous. Agréez l'hommage de mon respect, puisque je suis au bout de mon papier.

X

LETTRE DU ROI DE POLOGNE A MADAME GEOFFRIN.

27 juillet 1776.

Ma chère maman, de retour aujourd'hui d'une petite course, que je viens de faire hors de mon séjour accoutumé, je trouve votre lettre qui me parle de la mort probablement prochaine de l'évêque de Noyon. Je ne puis que vous remercier des notions et des conseils que vous me donnez à cette occasion. Mais, en même temps, je dois vous faire part qu'il y a environ un mois que MM. de Maurepas et de Vergennes m'ont fait demander de leur donner une marque de complaisance en cette même rencontre. J'ai répondu que, si le Roi de France me demandait le chapeau de ma nomination, après la mort de M. de.....[1], pour quelqu'un de ses sujets, je serais charmé d'obliger Sa Majesté très chrétienne de cette manière. Bien entendu que je compte que la cour de France voudra bien employer l'influence qu'elle a dans

1. Mot illisible.

différents pays, et nommément celle qu'elle a conservée sur bien des esprits en Pologne même, de façon à concourir au bien de mes affaires. Je n'ai point encore eu de réplique sur cette réponse. On ne m'a encore parlé nommément pour personne. Ainsi celui dont vous me parlez est encore à temps; et je souhaite sincèrement qu'aucun empêchement majeur ne vienne à sa traverse. Vous savez combien il est rare que les rois satisfassent les vœux de leur propre cœur, dans la distribution de leurs dons, tant ils sont, au vrai, assujétis par ces maudits mais indispensables égards, dus à la politique et aux circonstances. Mais, si rien ne m'empêche d'accorder cette décoration à celui dont vous me parlez, il sera vrai que j'aurai fait en cela la chose la plus agréable possible à moi-même. Il faut encore vous avertir que M. de Breteuil, qui est à Vienne, écrit à quelqu'un ici une lettre, que je viens de voir dans l'instant, pour demander si un Français pourrait encore espérer ce chapeau en cas de mort de l'évêque de Noyon. Il ne nomme personne, mais il me paraît aisé de deviner à qui il pense. Pour répondre à M. de Breteuil, je lui ferai savoir par la poste prochaine la réponse que j'ai faite à la cour de France. Je crois que vous conviendrez que, dans toute cette affaire, je ne puis ni ne dois faire autrement que je ne fais.

Quant à l'article des meubles que j'ai à Paris, vous aurez, ma chère madame, une autre lettre à part de moi sur cela, n'en ayant pas le temps aujourd'hui. Toujours est-il bien vrai que j'aime à reconnaître avec la plus tendre sensibilité tout ce qui me prouve l'intérêt que vous prenez à moi.

(Archives de la famille d'Estampes.)

XI

Le Bureau d'esprit, comédie en cinq actes et en prose, parut dans l'automne de 1776. La brochure était anonyme, mais on ne tarda pas à en découvrir l'auteur, qui était un Irlandais, du nom du chevalier de Rutlidge. La pièce se passe tout entière dans le salon de madame Geoffrin, qui, sous le nom de *Madame de Folincourt*, en est le principal personnage. On y voit encore figurer d'Alembert sous le nom de *Rectiligne;* Marmontel, *Faribole;* Thomas, *Thomassin;* La Harpe, *du Luth*. Madame Geoffrin y est représentée sous les traits d'une pédante, prétentieuse et grotesque, repassant chaque matin, pour la journée qui vient, son répertoire de mots d'esprit et de pensées philosophiques.

Scène viii. — Madame de Folincourt est seule, et feuillette un gros *memorandum :* « *Bons mots pour la Cour de Varsovie;* ce n'est point cela... *Éléments politiques appli-*

cables à toutes sortes de sujets et d'occasions; je n'aurai pas besoin de ce chapitre aujourd'hui... *Ripostes adroites et spirituelles à toutes sortes de louanges...* Oh! lisons cet article, enfonçons-nous y tout à fait; j'en aurai besoin surtout au dessert. (Elle s'asseoit, et lit attentivement.) »

On peut juger par cette citation du ton général de l'ouvrage, parfaitement plat et insipide, et qui n'est qu'une pâle et grossière copie des *Philosophes* de Palissot.

XII

PORTRAITS DE MADAME GEOFFRIN

Des portraits que l'on connaît de madame Geoffrin, le plus ancien en date est sans contredit celui de Nattier. Cette œuvre admirable, que l'on peut voir reproduite en tête de ce volume, a été composée par le peintre en 1738. Le tableau appartient actuellement à M. le comte d'Estampes, et fait pendant au portrait non moins beau de madame de la Ferté-Imbault, également peint par Nattier vers la même époque, où la marquise est représentée en domino, tenant un masque à la main.

Il existe au musée de Montpellier un autre grand portrait de madame Geoffrin, par Chardin. Elle est assise dans un fauteuil, presque de face, auprès d'un métier à tapisserie; la main droite tient un lorgnon; la tête est couverte d'une sorte de cape bordée de dentelles. Le visage accuse une soixantaine d'années; les joues sont un peu pleines, les traits fermes et arrêtés, les lèvres serrées et minces, les yeux noirs et perçants; la physionomie est

empreinte à la fois de malice et d'énergie. C'est, bien probablement, le plus ressemblant des portraits de madame Geoffrin; c'est en tout cas celui qui répond le mieux à l'idée que l'on se fait de son aspect et de son caractère. Ce chef-d'œuvre a été exposé à Paris en 1878, au Palais du Trocadéro.

On trouve encore dans les galeries du second étage du musée de Versailles, sous le numéro 3777, un assez médiocre portrait de madame Geoffrin, par madame Cordellier-Delanoue, médaillon ovale de 0,82 sur 0,64. C'est une femme de cinquante ans environ, présentée de face ; la figure est mince, les yeux durs ; une coiffe de soie et de dentelles couvre le haut de la tête ; le col découvert est orné d'un collier de perles.

M. le baron de Bernon possède un curieux tableau, dont l'auteur est inconnu, mais qui fut composé certainement vers le milieu du siècle dernier, et qui représente le salon de madame Geoffrin, pendant une séance de musique. Un trio d'exécutants — pianiste, joueur de violon et violoncelliste — occupe le centre de la pièce; madame Geoffrin est assise à gauche, tenant un petit chien sur ses genoux, tandis qu'une jeune femme lui sert une tasse de thé. Le visage rappelle d'une manière frappante celui du portrait de Chardin, avec, semble-t-il, quelques années en moins.

Mais les plus précieux documents artistiques qui subsistent sur madame Geoffrin sont la série de compositions, dues au pinceau d'Hubert-Robert, qui se trouvent au château de Raray, dans l'Oise, propriété de M. le comte de La Bédoyère. Ces intéressantes peintures, commandées à l'artiste par madame Geoffrin et mentionnées dans ses carnets en regard du prix dont elle les lui paya, figurent diverses scènes de son existence intime, et la révèlent en

ses attitudes familières, dépouillée de la raideur de commande des portraits officiels.

C'est d'abord une toile de 0,81 sur 0,73, dont les deux personnages sont madame Geoffrin et le peintre lui-même. Hubert-Robert présente à son modèle l'esquisse qu'il vient de terminer, et elle examine cette œuvre d'un œil défiant et sévère, où la critique s'exprime plus que l'approbation.

Dans un cadre de même dimension et qui fait pendant au précédent, on voit madame Geoffrin dans sa chambre à coucher, en train de déguster une tasse de chocolat. Un de ses domestiques, le plumeau sous le bras, lui lit la *Gazette*, qu'elle écoute d'une oreille attentive.

Un troisième tableau, de proportions plus importantes (1 m. 18 sur 0,98), nous montre la célèbre bourgeoise occupée à écrire sur une grande table-bureau.

Enfin trois grands panneaux décoratifs rappellent les séjours qu'elle avait coutume de faire, dans les derniers temps de sa vie, à l'Abbaye de Saint-Antoine de Paris, où elle avait loué, afin d'y faire parfois une sorte de retraite, l'appartement de madame de Beauvau, son amie. Dans l'un de ces panneaux, elle déjeune avec les religieuses. Dans un autre, elle joue aux cartes en la même compagnie. Une toile ovale, d'un mètre dix sur un mètre quarante-cinq, la montre vêtue d'une robe grise, donnant le bras à l'abbesse, madame de Beauvau, et se promenant dans les jardins du cloître avec mesdames de Wandorp[1] et de Lhorme. Dans le lointain sont trois religieuses, dont l'une est madame de Mailly, mère de l'abbesse de Poissy[2].

1. Quatre fois veuve de MM. Wandorp, de Batteville, Le Tourneur, et de Virieu de Beauvoir.

2. Renseignements communiqués par madame la comtesse de La Bédoyère.

Mentionnons, pour terminer cette nomenclature, le beau portrait gravé de madame Geoffrin, par Robineau, qui la représente en son extrême vieillesse. Elle est coiffée d'un bonnet, dont les brides sont nouées sous le cou; l'expression du visage est sereine, bienveillante, presque douce; les traits sont alourdis et comme affaissés; et les yeux seuls, restés vifs et pénétrants, rappellent encore un peu la physionomie d'autrefois.

Je ne cite que pour mémoire la gravure de Debucourt, d'après le tableau de Lemonnier, gravure connue sous le nom de : *Une soirée chez madame Geoffrin*, et popularisée par sa reproduction, en 1894, dans le *Figaro illustré*. Cette composition, en effet, exécutée quarante ans après la mort de madame Geoffrin, ne saurait offrir aucun intérêt historique; et la fantaisie de l'artiste y a groupé, autour de la figure principale, des personnages qui n'ont jamais pu se rencontrer ensemble dans le salon de la rue Saint-Honoré, comme Fontenelle, mort en 1757, et mademoiselle de Lespinasse, qui y fit sa première apparition en 1764.

FIN

TABLE

—

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

CHAPITRE XVIII

CHAPITRE XIX

CHAPITRE XX

APPENDICE

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 2396-1-97. — (Encre Lorilleux).

